This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1035

Per. 2755 d. 23/12

Digitized by Google

REVUE BELGE.

TOME DOUZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Douzième.

LIÉGE,
IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DE SPECTACLE) N° 10.

1839.

Digitized by Google

Digitized by Google

La JOYEUSE ENTRÉE DE Ferdinand de Bavière à Liége.

1613.

D'où m'arrive ce bonheur,
D'où m'aborde cet honneur,
Que chez moi, ta pauvre Liége,
Tu viens, quittant ta duché,
Laissant ton archevêché,
Planter les pieds de ton siége?..

VIEILLE POÉSIE *de l'époque.*

L'une des fêtes populaires où les Liégeois aimaient surtout à déployer beaucoup de magnificence, était la *Joyeuse Entrée* de leurs princes. Ce jour là c'était grande liesse parmi les gens de la commune; tous semblaient oublier les maux passés et pressentir un meilleur avenir. On n'eut pas reconnu alors le peuple commerçant et industriel par excellence; les ateliers devenaient déserts; on fermait les boutiques; chacun revêtait ses plus beaux habits et prenait part aux réjouissances; nobles ou vilains, riches bourgeois ou pauvres artisans, femmes ou enfants, tous accouraient et se ruaient sur la place publique, non pour y faire encore gronder l'émeute, mais pour célébrer la venue du nouvel évêque.

Nous avons pensé qu'une narration fidèle de la joyeuse entrée de Ferdinand de Bavière ne serait pas sans quel-

Digitized by Google

qu'intérêt, et que ces détails de mœurs feraient une heureuse diversion aux scènes sanglantes que l'histoire de Liége ne nous a que trop souvent offertes (1).

Au commencement du mois de décembre de l'an 1612, on apprit dans la cité que le successeur d'Ernest de Bavière ferait sa *joyeuse entrée* le 27 janvier suivant. Les bourgmestres s'empressèrent alors de prendre toutes les mesures nécessaires pour que rien ne manquât à cette fête. On enleva la boue des rues que devait traverser son Altesse; on y répandit du gravier, et l'on fit repaver toute la chaussée du faubourg St.-Léonard jusqu'au pont Delle Creyr, près de Herstal.

Le nouvel évêque arriva dans la soirée du 26 janvier 1613 à Visé; il y fut reçu par le grand bailli de Hesbaye, et complimenté par les bourgmestres de cette ville et par les différentes députations venues de la cité.

Le lendemain, dimanche, dès le point du jour, Liége ne retentissait que du bruit des tambours et des trompettes; des salves de mousquetades et d'arquebusades, tirées par les compagnies de la cité, se faisaient entendre dans toutes les directions; on voyait çà et là des hommes armés, revêtus du costume de leur compagnie, courir aux divers lieux de rassemblement qui leur avaient été indiqués.

Les bourgmestres Louis de Chokier et Herman de Trappé s'étaient rendus de grand matin à la Violette,

(1) Nos historiens imprimés donnent peu de détails sur ces fêtes; nous avons heureusement découvert dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége, une *joyeuse entrée* du prince Ferdinand, et ce morceau qui nous paraît avoir été écrit par un témoin oculaire, offre une foule de renseignements curieux dont nous avons fait usage.

Digitized by Google

afin d'y donner les ordres convenables. On vint bientôt les informer que les Franchimontois, au nombre d'environ cinq à six cents, et précédés de bannières vertes et blanches, étaient arrivés au pont d'Amercœur et demandaient à entrer dans Liége pour prêter au prince l'hommage qu'ils lui devaient. Les chefs de la cité se rendirent aussitôt à la porte d'Amercœur qu'ils firent ouvrir, et, après avoir donné quelques ordres au commandant de la troupe, ils la conduisirent jusques sur le marché, devant les dégrés de la cathédrale, où ils se rangèrent en belle ordonnance, laissant entre eux un espace suffisant pour la circulation des voitures qui se rendaient au palais du prince.

On vit bientôt après se mouvoir les quatre *compagnies sermentées* de la cité (1); elles s'avancèrent pompeusement jusqu'à la porte de St.-Léonard; venaient ensuite le corps des banneresses et les députés des XXXII bons métiers, au nombre d'environ neuf cents hommes, qui se placèrent immédiatement après les quatre compagnies sermentées; enfin, et en dernière ligne, on voyait la garde des dix hommes, ainsi nommée parce qu'elle était formée de dix bourgeois choisis dans chacun des métiers; toute cette masse échelonnée formait une haie compacte de gens armés depuis la porte de St.-Léonard jusqu'à l'hôtel-de-ville.

Ces préparatifs étaient à peine achevés lorsque les bourgmestres apprirent que son Altesse s'approchait. Ils allèrent aussitôt à sa rencontre, précédés des deux *messagers sermentés* de la cité, de huit trompettes à

(1) Les vieux et les jeunes arbalestriers; les vieux et les jeunes arquebusiers.

Digitized by Google

cheval, des huit serviteurs-secrétaires à pied, tous revêtus de leur livrée rouge et jaune, couleurs de la commune. Après les seigneurs bourgmestres venaient le grand-greffier, les quatre conseillers, les sous-greffiers, les commissaires, en corps, et quantité de riches bourgeois. On s'arrêta au pont Delle Creyr, attendant l'arrivée du prince.

Ferdinand avait quitté Visé de bonne heure accompagné du comte de Vaudemont, duc de Lorraine et d'une brillante noblesse, venue exprès pour embellir la joyeuse entrée de l'évêque. Tous les nobles seigneurs du pays l'attendaient sur la route, en un lieu nommé *au Gros Chêne;* aussitôt qu'ils aperçurent le prince, ils le félicitèrent avec grande effusion, et formèrent un magnifique cortége dans l'ordre suivant.

Une troupe de chevau-légers hesbignons, conduits par le seigneur de Cortis, grand bailli de la cathédrale, ouvraient la marche. Immédiatement après eux, venaient les varlets des gentilshommes vassaux, couverts de livrées riches et éclatantes; ils étaient suivis de tous les nobles du pays, dont les vêtements pompeux et les brillants équipages n'étaient pas un des moindres ornements de la fête. En tête de la noblesse liégeoise marchaient les seigneurs Jean-Jacques Barbian, comte de Belle-Joyeuse, grand bailli d'Entre-Sambre-et-Meuse; Jean de Berlaymont, lieutenant des fiefs du pays et grand bailli de Moha; Huin d'Amsterradt, commandeur-provincial de l'Ordre Teutonique et de la commanderie des Joncs.

Venait alors le train de la maison du duc de Lorraine et celui de Ferdinand, composés de nobles seigneurs et de nombreux hommes d'armes tous montés sur des

Digitized by Google

chevaux richement enharnachés. Les deux princes suivaient et ne se séparèrent qu'en arrivant dans la banlieue de Liége. Dès ce moment, le comte de Vaudemont marcha aussi en avant de l'évêque, que précédaient immédiatement Jean de Mérode, grand mayeur de la cité de Liége, portant la verge rouge, comme emblême de la justice, et le comte de Duras, tenant appuyée sur l'épaule une longue épée en qualité de grand-maréchal du pays. Ferdinand était entouré de ses gardes et de ses valets de pied.

Lorsque le prince fut arrivé au pont Delle Creyr, où l'attendaient les bourgmestres, ceux-ci lui firent une très-humble révérence, et lui souhaitèrent la bien venue dans sa bonne cité de Liége ; après quoi ils demandèrent à son Altesse si elle était disposée à prêter le serment que les évêques-princes devaient prononcer en ce lieu, à leur joyeuse entrée et inauguration. Ferdinand ayant répondu qu'il était prêt, le grand-greffier, Gerard de Fléron s'approcha de lui, et ouvrant un livre in-folio, écrit sur parchemin et couvert en velours rouge, il lut à haute voix ce qui suit :

« Votre Altesse sérénissime et illustrissime jure de ne jamais résigner l'évêché de Liége ni les droits qui lui appartiennent; elle promet aussi d'être fidèle à l'église et à la patrie et de n'aliéner aucun des biens de l'évêché.

»Elle s'engage à défendre contre tout venant le pays et le clergé, ainsi que les droits de Ste. Marie et de St. Lambert ; à conserver les priviléges et les coutumes bonnes et louables ci-devant observées. A cet effet, elle résidera dans le diocèse et prendra avant un an, au plus tard, l'ordre de prêtrise.

»Elle se rappellera qu'elle ne doit charger les surcéans

Digitized by Google

d'aucunes tailles, subventions ou corvées, si ce n'est pour le soulagement de la commune nécessité et du consentement des trois états du pays.

»Son Altesse ne nommera aux emplois que des hommes nés ou nationés Liégeois, ayant leurs biens dans la principauté, et professant la foi catholique et romaine.

»Elle n'entreprendra aucune guerre ou n'entrera dans aucune ligne sans le conseil et le consentement des trois états.

»Enfin, elle jure surtout d'observer la *paix de Fexhe*, conclue l'an 1316, entre feu monsieur Adolphe de la Marck, évêque de Liége, et les bourgeois de cette cité... (1) »

Quand le tout fut achevé, l'évêque prit le livre et s'écria d'une voix forte : « Je le jure, par ma parole de prince, et que Dieu me soit en aide. » Aussitôt des détonations nombreuses se firent entendre sur les collines avoisinantes; la cité y répondit par des saluts d'honneur, et les bourgmestres se plaçant immédiatement derrière l'évêque, le cortége se mit de nouveau en mouvement.

Après les bourgmestres on voyait le grand-prévôt de Cologne et Jean de Mérode, seigneur de Waroux; puis suivaient le carrosse de corps, traîné par six chevaux gris magnifiques, les deux lieutenants du grand-mayeur, le grand-greffier, et quelques officiers de la chambre, serrés de très-près par la compagnie des arquebusiers à cheval de la garde de son Altesse qui laissèrent derrière eux, en désordre et pêle-mêle, les seigneurs commis-

(1) *Seriment de l'évesque de Liége.* Liége, Ch. Ouwerx, 1639, in-4° de 6 feuillets. Nous nous sommes borné à donner les clauses les plus importantes de cette pièce curieuse.

Digitized by Google

saires et d'autres officiers de la cité, faisant partie du cortége.

Le canon n'avait pas cessé de gronder, et la foule qui refluait vers Liége, annonçait aux habitants que l'évêque n'était plus qu'à une légère distance. En effet, le prince venait de passer à côté de l'église de St.-Léonard, d'où quelques bannis, qui s'y étaient retirés invoquant le droit d'asyle, vinrent se jeter à ses pieds, criant merci et réclamant leur pardon. Il les engagea à lui adresser une requête et promit de se montrer doux et compatissant, en l'honneur de ce beau jour (1).

Quand le cortége fut arrivé près du couvent des Carmélites de St.-Léonard, les bourgmestres présentèrent à l'évêque les clefs des portes de la cité, attachées ensemble par un cordon de soie rouge et jaune. Ferdinand les reçut avec bonté, et les ayant quelque temps conservées, il les leur rendit, disant : « Vous les avez toujours bien gardées auparavant, messieurs, vous les garderez donc bien encore par la suite. » Les bourgmestres les donnèrent alors à l'un de leurs secrétaires sermentés, lui ordonnant d'aller commander aux chefs de la compagnie des arbalestriers qui gardaient la porte, de l'ouvrir sur-le-champ, ordre que ceux-ci s'empressèrent d'exécuter. Pendant ce temps, la prieure du couvent des Carmélites s'était approchée de son Altesse et l'avait priée d'accepter quelques mouchoirs brodés par les sœurs, ce que le prince agréa fort gracieusement (2).

On se remit en marche et l'évêque arriva enfin devant la porte de St.-Léonard, où il fut salué par l'empereur,

(1) Manuscrit déjà cité.

(2) Manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége.

Digitized by Google

le roi et tous les officiers de la compagnie des vieux arbalestriers, et harangué par le noble et généreux seigneur René de Renesse, sire de Rocourt, qui était roi alors (1). Celui-ci termina son discours en disant qu'il était d'usage qu'un prince de Liége, à sa joyeuse entrée, prêtât en ce lieu serment à la compagnie, ce à quoi son Altesse, prévenue à l'avance, consentit bien volontiers. Le greffier lut alors le serment et le prince le prêta en posant la main sur la bannière qui lui fut présentée. Cette cérémonie fut suivie du cri : *Vive son Altesse,* répété par les membres de toutes les compagnies, par la foule qui encombrait les rues voisines, et par les bourgeois et les dames qui se trouvaient aux fenêtres et jusques sur les toits des maisons.

Le prince avait alors devant les yeux un spectacle imposant : cette longue haie d'hommes armés, étroitement serrés les uns contre les autres et qui s'étendait jusqu'au marché en ligne droite; toutes ces figures joyeuses qui se pressaient derrière les compagnies et aux fenêtres, agitant des banderolles aux couleurs de la cité et jetant des couronnes de fleurs; tout ce peuple qui faisait retentir l'air de mille cris; ces nombreux étendards de toutes les nuances et portant les emblêmes des compagnies auxquels ils appartenaient; ces riches bannières des métiers, offrant, brodée en or, l'image du saint leur patron; dans le lointain le marché, les dégrés et le portail de St.-Lambert; enfin l'hôtel-de-ville, l'antique Violette richement décorée, et que chaque Liégeois saluait en passant comme la mère gardienne de ses libertés!...

(1) On sait que les compagnies des arquebusiers et des arbalestriers existent encore dans la ville de Visé, à trois lieues de Liége.

Digitized by Google

On avait dressé contre l'église de Saint-Georges un arc de triomphe somptueusement orné, offrant des inscriptions grecques ou latines et différents emblêmes. Au dessus de cet arc, et dans toute la largeur de la rue, il y avait une balustrade, percée à jour au moyen de dix-sept balustres, portant les armoiries de la cité et de seize des XXXII bons métiers; le blason des seize autres était peint sur la galerie opposée, du côté du marché. Au milieu était un échafaudage où l'on avait placé un nombreux orchestre (1).

Quand son Altesse fut arrivée près de l'arc de triomphe, une jeune fille, assise dans un riche fauteuil, fut adroitement descendue du sommet de la balustrade au moyen de quelques fils de fer, et vint se poser devant l'évêque. Sa robe était de satin rouge cramoisi faite à l'italienne; elle avait un corselet d'une étoffe d'argent et un jupon de satin jaune, le tout richement brodé d'or. Sa tête était parée d'une *houppe à l'espagnol*, fort élégante et très-bien ajustée. Cette jeune fille représentait la ville de Liége (2), elle se leva, fit un profond salut au prince, et lui récita ces vers composés par l'un des beaux esprits du temps :

Grand prince, noble d'ayeux,
Prince délicieux,
En qui nature non chiche,
A comblé, ayant ouvert
Les thrésors de l'univers,
Tout ce qu'elle avait de riche.

(1) Manuscrit déjà cité. — On trouve le blason de chacun des trente-deux métiers de la cité de Liége, dans le recueil intitulé : *Chartes et Priviléges*, 2 vol. in-folio ordinairement reliés en un. (Liége, 1730).

(2) Manuscrit de l'Université de Liége.

Digitized by Google

Prince, lequel nay de sang
De triple Auguste tient le rang
Des plus souverains monarques
Où mis paroître tu fais,
Tel que tu es, par tes faits,
Digne d'éternelles marques.

Prince, lequel revêtu
De la robbe de vertu
A fait de ton cœur offrande
A cil qui sur un clin d'œil
A charpenté les cieux,
Bridé cette masse grande.

D'où m'arrive ce bonheur,
D'où m'aborde cet honneur,
Que chez moi, ta pauvre Liége,
Tu viens, quittant ta duché,
Laissant ton archevêché
Planter les pieds de ton siége?

Que paragonnant en mœurs,
En grandeurs, vertus, honneurs,
Mon Ernest de Bavière,
Héritier du même sang,
Tu viens sa même épousant
La tirant hors du bière?

Las, prince, je n'ai loyer
Digne de toi pour payer
Un si charitable office,
Si ce n'est un grand amour,
Duquel ton peuple à l'entour
Te fait déjà sacrifice!

Digitized by Google

Heureux, cent fois heureux,
Sois-tu, prince généreux!
Heureuse soit ton entrée!
Reçois ce petit bouquet,
Venant du liégeois parquet,
Pour foi de ton épousée.

Reçois ce bouquet de fleurs,
Pour gage des loyaux cœurs
Des Liégeois de ce rivage,
Ils chanteront cependant
Vivat, vivat, Ferdinand
Auquel nous faisons hommage (1)!

Quand elle eut fini de parler, la gente pucelle offrit à son Altesse un bouquet de fleurs artistement faites en soie, au haut duquel était un perron et un cœur en or massif que le prince parut recevoir avec beaucoup de plaisir. Il loua fort aussi la belle poésie qu'on venait de lui réciter. Remontant alors sur la balustrade, la jeune fille convia les musiciens à célébrer les louanges de leur évêque, *ce que ceux-ci firent aussitôt avec force instruments, tels que cornets à boucquin, trompes, sacqueboutes* (2), *fagots, hautbois*, accompagnés d'une grande quantité de chanteurs, récitant aussi des vers en l'honneur de son Altesse (3).

(1) Nous avons trouvé cette pièce de vers dans un autre manuscrit de la bibliothèque de l'Université. Les continuateurs de Foullon, qui ont si bien connu l'histoire de Ferdinand, l'ont aussi publiée, vol. 3e, page 3 et 4 de l'*Historia Leodiensis* de Foullon.

(2) *Sacqueboutes* ou *Sacquebuttes*. Espèce de serpent d'église, sorte de trompette. Roquefort, glossaire de la langue romane.

(3) Manuscrit de l'Université de Liége.

Digitized by Google

Le cortége continua sa marche et arriva sur la grande place du marché où l'on avait construit quatre théâtres spacieux, dressé trois hautes pyramides et allumé trois grands feux de houille qui s'élevaient jusqu'au second étage des maisons et qui brûlèrent pendant trois jours entiers.

Sur le premier théâtre on voyait la figure de la foi entre la sainte église romaine et celle de Liége, *représentées en habits et forme propres et assorties;* elles étaient environnées des patrons de l'église cathédrale et des sept collégiales de la cité (1); chacun de ces patrons récitait des stances latines où ils racontaient les souffrances qu'ils avaient éprouvées pour la foi catholique, exhortant son Altesse à tout souffrir aussi pour la même cause, si l'occasion s'en présentait.

Sur le second, six jeunes garçons, *bien lestes et en belle ordonnance,* ayant à la main des épées nues, *dansaient à la grecque fort joliment et à la cadence des violons, et continuèrent bon espace de temps, diversifiant léurs postures;* ils entonnèrent alors un chœur, changeant de place et de marche, selon que l'exigeait le rithme des vers qu'ils chantaient, avec la reprise suivante:

O noblesse esjouy-toy
Voy ce fleuron de Bavière,
Qui te servira de roy
Et de brillante lumière (2).

(1) Il y avait neuf patrons ou prévots d'églises collégiales, mais sept seulement dans la cité; les deux autres étaient, le prévôt de Notre-Dame à Huy et celui de St. Feuillien à Fosse.

(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

Le troisième théâtre n'était pas le moins intéressant à voir. Sur le devant de la scène étaient Apollon, Minerve et Vulcain, entourés de trente-deux jeunes gens figurant les XXXII bons métiers de la cité, chacun habillé d'après la profession qu'il était censé exercer et portant les armoiries du métier qu'il représentait. Quand le prince parut, Apollon, Minerve et Vulcain engagèrent tous ces jeunes gens à lui prouver leur contentement, et ceux-ci, choisis parmi les meilleurs musiciens de la ville, commencèrent à chanter :

Vive, vive Ferdinand!
Vive le nom très-grand!
Des Liégeois le bonheur,
De l'empire l'honneur;
Aux XXXII bons métiers soit le très-bien venu ?

La mesure était frappée sur une enclume par Vulcain qui forgeait en même temps les armes de son Altesse et celles de la cité, *ce quy donnoit bonne grace à la musique et estoit chose très-agréable à la vue et très-mélodieuse à l'oreille,* dit un témoin oculaire de ces fêtes brillantes (1).

Enfin, sur le quatrième et dernier théâtre, construit presque en face de la Violette, était Orphée, jouant de la lyre et attirant à lui les animaux sauvages, les satyres, les bois et les montagnes *le tout fort proprement accommodé* (2).

On y voyait les bois et les montagnes, artistement figurés, sauter en mesure et des petits garçons habillés

(1) Manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége, déjà cité.

(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

en satyres, danser, rentrer dans les cavernes, en sortir à diverses reprises, le tout avec tant d'adresse que c'était merveille à voir; mais ce qui mit le comble à l'enthousiasme général, ce fut quand ces montagnes, ces bois, ces satyres, se confondant tout-à-coup, s'agencèrent en si bon ordre qu'ils représentaient exactement le nom de Ferdinand, surmonté des armoiries de la cité, du noble perron de Liége.

L'évêque s'arrêta quelque temps devant chacun de ces théâtres, paraissant s'amuser beaucoup à ce divertissement, puis il s'avança jusqu'aux dégrés de St.-Lambert, où il descendit de cheval. La belle monture du prince, fut aussitôt livrée aux serviteurs du chantre de la cathédrale, à qui, d'après un usage immémorial, elle appartenait alors de droit (1).

Au-dessus des dégrés, étaient rangés le prévôt, le grand-doyen, les archidiacres et les chanoines de la cathédrale, ceux de St.-Materne et de la Petite-Table, et les chapelains qui attendaient avec la croix (2). Après les salutations et les compliments ordinaires, le grand-mayeur avertit son Altesse qu'elle devait se rendre au siége de la haute justice échevinale pour y prêter le serment.

On avait, à côté des dégrés, pratiqué différentes galeries ornées de tentures; dans l'une d'elles se trouvaient les échevins; Ferdinand y entra, suivi seulement du duc de Lorraine, du comte de Hohenholern et des seigneurs de Bocholt et de Waroux. Le prince fut complimenté

(1) Manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége, déjà cité.

(2) Les chanoines de St.-Materne, et ceux de St.-Gilles ou de la Petite-Table, étaient deux colléges établis dans l'église cathédrale de St.-Lambert, le 1er de onze chanoines et le second de treize.

Digitized by Google

par le savant Oranus, vice-chancelier, et, pour cette année, maître des échevins; puis, il entra dans une autre galerie où il se débarrassa de ses vêtements séculiers, qui, selon la coutume, furent donnés aux cloistriers de la cathédrale, excepté les bottes et les éperons, appartenant de droit aux huissiers des échevins (1).

Quand l'évêque fut revêtu de ses habits pontificaux, il rentra dans la galerie des échevins et y prêta le serment requis. Chacun de ces magistrats s'approcha ensuite et vint baiser la main du prince; puis, celui-ci s'achemina vers l'église où il fut conduit par les seigneurs de la cathédrale et un grand nombre de nobles et de gentilshommes. A dater de ce moment, les bourgmestres reprirent leur rang; ils se placèrent chacun à côté du grand-mayeur, au-devant de son Altesse.

Ferdinand s'avançait entre le grand prévôt et le doyen, et suivi de messieurs de la haute justice, en corps. Lorsqu'il fut sous la tour de l'église, il mit la main à un cordon de soie attaché à la grosse cloche, le tira, et la fit sonner en signe de possession et de son inauguration à l'évêché. Ensuite il fut conduit dans le chœur où il demeura agenouillé pendant tout le temps que fut chanté le *Te Deum*.

Ces cérémonies achevées, le prince se leva, et, se tenant debout devant le maître-autel, il prêta de nouveau le serment aux seigneurs de la cathédrale, puis il fut conduit à un riche fauteuil, où il demeura quelques moments assis. Pendant ce temps le sire de Waroux jetait à poignées dans le chœur et dans la nef de l'église,

(1) Manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége, déjà cité.

Digitized by Google

des pièces d'or et d'argent, frappées au coin de son Altesse, présentant d'un côté l'effigie du prince, et de l'autre ces mots : *Bavariæ dux civitatem suam leod. ingrediens, in populum mittebat* (1).

Enfin l'évêque fut conduit au palais épiscopal. Avant l'incendie qui en a consumé deux aîles et détruit la belle façade, ce palais ne le cédait en magnificence à aucun des plus somptueux édifices de l'Europe. Le prince et le duc de Lorraine entrèrent dans la première cour, d'une architecture si bizarre et si grandiose à la fois ; ils montèrent dans la grande galerie, où, s'étant placés à une fenêtre, ils virent défiler devant eux toutes les compagnies dans l'ordre indiqué plus haut. Quand tout ce monde fut passé, comme il se faisait tard, les deux princes se retirèrent dans leurs appartements et ne tardèrent pas à se coucher; mais, de toute la nuit, la ville ne retentit que du bruit des décharges d'armes à feu, de cris et de chansons joyeuses, des acclamations délirantes de la foule qui continuait d'encombrer les rues.

Le lendemain, de bonne heure, messeigneurs de la cathédrale, le grand-mayeur, les bourgmestres et toute la noblesse, allèrent trouver son Altesse et le comte de Vaudemont au palais; de là ils les conduisirent à la messe dans l'église de St.-Lambert; tout le clergé de la cité et grand nombre d'abbés du diocèse étaient rangés dans la vaste nef où l'on avait dressé deux dais particuliers pour les gens de son Altesse et ceux du prince de Lorraine.

La messe achevée, on fit une belle procession, à la-

(1) Manuscrit de l'Université de Liége. — M. de Renesse a fait mention de ce jetton dans son histoire numismatique de la principauté de Liége.

Digitized by Google

quelle assistèrent une quantité innombrable de prêtres, et beaucoup de bourgeois honorables, de gentilshommes et d'officiers, tenant en main des flambeaux. Le Saint Sacrement était porté par M. le suffragant; *et pour honorer une action si pieuse par quelque religieuse galanterie assortie à cette sainte cérémonie*, on passa sur le marché, où furent représentées de nouvelles histoires, comme la veille, mais toutes empruntées aux livres saints (1).

Sur le premier théâtre, on voyait l'Agneau de Dieu, entouré, des vingt-quatre vieillards, figure tirée de l'Apocalypse.

Au second, apparaissaient les neuf chœurs des anges, chantant les louanges du Seigneur.

Sur le troisième on apercevait la manne tombant au désert, et Moyse faisant jaillir l'eau du rocher.

Le quatrième représentait Abraham revenant de la guerre, et Melchisedech allant à sa rencontre pour lui offrir le pain et le vin, tous deux suivis de leurs gens; *le tout accompagné d'une action en vers latins* (2).

Après que la procession fut rentrée dans le temple, l'évêque se rendit au grand chapitre de l'église cathédrale où s'étaient assemblés les trois états du pays; là, il donna lecture des *propositions* qui devaient être discutées dans la prochaine *journée;* ensuite il se retira dans son palais (3).

(1) Manuscrit de l'Université de Liége.

(2) *Ibidem.*

(3) On entendait par *journées*, au pays de Liége, les sessions des trois États. Au commencement de chaque session ou *journée*, on donnait lecture des *propositions* faites par le prince, et qui devaient être discutées pendant la réunion des Etats.

Digitized by Google

Il était près de deux heures, lorsque les bourgmestres, accompagnés des quatre conseillers, des greffiers, de tous les autres officiers de la commune, des maîtres des dix hommes et des sergents, s'avancèrent vers la demeure du prince. Ils étaient précédés de fifres, de tambourins et de trompettes, et suivis de varlets, portant la vaisselle d'argent que la cité allait offrir au nouvel évêque, et traînant après eux deux foudres de vin, six bœufs gras ayant les cornes dorées et soutenant les armoiries de son Altesse, vingt-cinq moutons gras et trente muids d'orge portés par soixante hommes (1).

Les bourgmestres et les officiers de la commune ayant été introduits dans les appartements de l'évêque, le grand-greffier porta la parole et s'exprima en ces termes :

Prince Sérénissime,

Les bourgmestres, jurés et conseil, et toute la généralité de cette cité, ne viennent pas présenter à votre Altesse, chose qui soit leur, puisque dès longtemps auparavant, et particulièrement le jour d'hier, ils lui ont fait offrande de leurs cœurs, et, par ce moyen, transmis tout ce qui était à eux ; mais puisqu'ils lui doivent présenter choses toutes siennes, ils la supplient de vouloir prendre en bonne part cinquante-trois marcs de vaisselle d'argent, pour témoignage de leur candeur et sincérité ; deux foudres de vin Frenswin, en signe de la joie et allégresse qu'ils ont de voir votre Altesse, leur seigneur et prince ; six bœufs gras, en symbole de leur humble et douce servitude ; vingt-cinq moutons gras, pour hiéroglyphes de la prompte obéissance qu'ils apporteront à ses commandements ; trente muids d'orge, pour féli-

(1) Manuscrit déjà cité.

Digitized by Google

citer et faire prospérer de leurs vœux l'inauguration et l'heureuse continuation, pendant longues années, de votre Altesse, au gouvernement et à l'administration de son évêché et principauté; bref, pour la supplier de les vouloir tenir pour jamais ses plus humbles, plus affectionnés et zélés serviteurs et vassaux... (1)

Ferdinand remercia très-affectueusement les bourgmestres, et vint jusqu'à la fenêtre de la galerie, donnant sur la première cour, pour y voir les présents; ce spectacle parut lui causer grand plaisir.

La journée se termina par un splendide dîner, auquel son Altesse invita tous les hauts dignitaires de la principauté; il s'y trouvait plus de quatre-vingts personnes; la table avait été dressée dans la galerie supérieure de la seconde cour du palais, du côté de l'église cathédrale. Ce banquet se prolongea bien avant dans la nuit; le peuple assemblé au dehors continuait comme la veille de faire retentir l'air de ses acclamations prolongées, et les mots : vive Ferdinand, vive notre prince bien-aimé, vinrent plus d'une fois frapper les oreilles des joyeux convives.

Ces fêtes brillantes durèrent encore un jour entier, car le lendemain, mardi, avait lieu le dîner offert au prince par la commune, dans la grande salle de la Violette.

Ce dîner ne le cédait en rien à celui de la veille; le prince manifesta plus d'une fois son contentement en

(1) Nous donnons textuellement cette curieuse harangue qui se trouve dans le manuscrit de l'Université que nous avons déjà plusieurs fois cité. Nous ne savons si, en s'exprimant de la sorte, les chefs de la cité représentèrent exactement les sentiments de la population liégeoise; on a lieu d'en douter, cependant, quand on songe aux troubles continuels qui agitèrent ce long et malheureux règne.

Digitized by Google

buvant à la santé de ses bons et affectionnés sujets. Mais ce qui mérite surtout d'être décrit, c'est le *banquet de sucre*, présenté par les quatre compagnies sermentées de la cité, dans l'ordre suivant (1) :

La compagnie des vieux arbalestriers, conduite par le lieutenant-capitaine, entra d'abord dans la salle; des officiers et quelques compagnons portaient plusieurs pièces de sucreries, hautes et relevées sur des piédestaux, ornés de devises et de rubans.

D'abord ils placèrent, au milieu de la table, le perron entre Notre-Dame et St. Lambert, armoiries de leur compagnie, et sur les côtés l'aigle impériale entre deux hommes vêtus à la romaine; les armoiries de son Altesse entre deux lions surmontés du chapeau ducal; celles de l'archevêque de Cologne, entre deux anges couverts du chapeau électoral; les armoiries du duché de Westphalie, entre deux chevaux aîlés, surmontées aussi du chapeau ducal; enfin un jardin où l'on voyait des compagnons s'exercer au tir de l'arbalète; il était long de trois pieds et demi, et il s'y trouvait une maison entourée de dix à douze tireurs.

Venait ensuite la compagnie des vieux arquebusiers, conduits par leur capitaine. Ceux-ci offrirent le patron de la compagnie, un St. Christophe de haute taille, et portant l'enfant Jésus sur les épaules; le perron de Liége, entre un lion et une licorne surmontés du blason des deux bourgmestres; les armoiries de Stavelot entre deux loups; au-dessus de l'écusson traversé par une épée,

(1) C'est encore à la narration originale dont nous avons fait mention au commencement de cet article que nous avons puisé les curieux détails qui suivent.

Digitized by Google

était une mitre et une crosse; le blason du duché d'Engheren, entre deux hommes armés de toutes pièces; celui du duché de Bouillon, entre deux guerriers couverts de longues cottes d'armes. Ils présentèrent aussi, comme les vieux arbalestriers, un jardin où l'on voyait des compagnons s'exercer au tir de l'arquebuse.

Enfin ils placèrent au milieu de la table, *une nymphe de la grandeur d'une fille jusques au nombril, faite au naturel le plus divinement qu'il se peut dire;* elle représentait Liége, *la fille unique de l'église romaine* Elle avait sur l'estomach un cœur en or, soutenu par l'aigle impériale, et aux deux côtés de ce cœur, les images de Notre-Dame et de saint Lambert, les patrons de la cité; au-dessus paraissait la foi, tenant dans l'une de ses mains une croix et dans l'autre un calice d'or.

Lorsque les vieux arquebusiers eurent fini, ce fut le tour des jeunes arbalestriers; ils entrèrent aussi dans la salle et rangèrent, en bon ordre, leurs offrandes : d'abord, l'image de St. Georges, leur patron, frappant le dragon de sa lance; puis les armoiries de l'évêché de Munster entre deux nymphes; celles du marquisat de Franchimont, entre deux sauvages, surmontées de la couronne de marquis; les armoiries du comté de Looz, entre deux griffons et celles du comté de Loigne, entre deux léopards; enfin, un paradis terrestre avec Adam et Ève, où il y avait une infinité d'animaux, et cloturé tout à l'entour par des piliers, pareillement de sucre.

Les jeunes arquebusiers, conduits par leur capitaine, se présentèrent les derniers; outre des sucreries représentant les armoiries de l'évêché de Hildesheim, des comtés de Horne, de Clermont, de Moha et de Dasbourg; ils offrirent encore la chasse de St. Hubert, adorant à genoux l'image du Christ qui lui apparut entre le bois

Digitized by Google

d'un cerf; on voyait plusieurs bêtes sauvages poursuivies par des chasseurs, avec leurs limiers, des chiens courants et des levriers; le tout entouré de quatre belles haies aussi en sucre.

Il y avait encore cent quarante-quatre plats d'entremets, composés de fruits de toutes les espèces, *moulés en sucre, au naturel, et le plus naïvement que se pourrait dire,* comme melons, gros et petits artichauts, grenades, oranges, citrons, pommes, poires, pêches, prunes, abricots, raisins, noisettes, etc., et d'animaux tels que éléphants, rhinocéros, tigres, lions, léopards, loups, renards, chameaux, singes, cygnes et une infinité d'autres (1).

Le repas, comme on voit, était splendide, et ceux qui étaient à l'hôtel-de-ville, avaient grandement raison de manifester leur allégresse.

Mais ce n'était pas là seulement qu'il y avait fête; la plupart des riches bourgeois et des nobles seigneurs avaient aussi rassemblé du monde chez eux; partout on célébrait la venue du prince, partout on se livrait à la joie la plus vive. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que le calme et la tranquillité régnèrent de nouveau dans Liége. Le lendemain, le peuple reprit ses habitudes de travail; le bruit du marteau retombant sur l'enclume, le roulement des lourds chariots qui traversaient les rues, les cris des boutiquiers qui cherchaient à attirer les chalands, vinrent remplacer les pompes des trois jours précédents.

Qui eut pu prévoir alors qu'un règne commencé sous de si heureux auspices, dût amener tant de malheurs sur la vieille cité!

M. L. Polain.

(1) Manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Liége.

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

SA VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Deuxième article.

Le traité de Cambrai fut définitivement conclu le 10 décembre 1508.

En dépit de ce traité, le duc Charles d'Egmont et la noblesse de Gueldre n'avaient pas voulu déposer les armes; Louis XII avait intérêt à ce que les Pays-Bas fussent toujours agités, bien qu'il témoignât son « très-grand desplaisir du mauvais, obstiné, et inique, et pervers couraige du duc de Geldres. »

Cette politique de la France dans les affaires de la Gueldre datait de Louis XI. Le but constant de cet astucieux monarque avait été de faire une diversion du côté du Rhin et de l'Allemagne et d'occuper les forces de Maximilien dans ces contrées, pour l'empêcher de défendre l'Artois et les deux Bourgognes. Cathérine de Bourbon, femme méchante et acariâtre, fille de Charles Ier de Bourbon, un de ces princes remuants qui s'étaient conjurés contre le roi Charles VII, avait épousé Adolphe d'Egmont, et était, en Gueldre, l'ame de la politique française.

Digitized by Google

Quant à Charles d'Egmont, outre que le sang français coulait dans ses veines, la politique de l'Autriche, qui tendait à le dépouiller de ses états, le força de se jeter entre les bras de la France. Ses troupes ne cessaient de ravager le Brabant septentrional ; elles s'attachaient particulièrement à dévaliser les marchands belges qui revenaient des célèbres foires de Francfort. Marguerite, voyant aussi la Hollande menacée par le duc, eut recours à l'empereur, au roi d'Aragon et à Henri VIII d'Angleterre ; elle pensa même appeler les foudres de l'Église sur la tête de cet intraitable vassal, et il lui eût été facile de les obtenir (1). En attendant, elle mit sur pied des forces considérables et en confia le commandement au prince Rodolphe d'Anhalt, un des plus grands guerriers de son temps, et très-attaché à Maximilien, pour lequel il s'était naguère mis comme ôtage entre les mains des Brugeois révoltés. Le roi d'Angleterre, l'allié fidèle de Maximilien, envoya à la princesse 2000 hommes de guerre sous messire Edouard Poyning.

Charles, qui s'était placé à la tête des Utrechtois révoltés contre leur évêque Frédéric de Bade, et qui avait obtenu des succès, se jeta dans Venloo, qui devait ses premières murailles et son rang de cité à Renaud II de Gueldre, d'abord le plus cruel et le plus injuste des

(1) C'est ce qui résulte d'une lettre de Ferry Carondelet à Marguerite, en date du 11 octobre 1511 : « Et encore naguère m'a demandé (Jules II), comment faisiez en vostre guerre de Geldres, telement que à ce qui me semble seroit chose assez facile, si l'empereur et vous vouliez, de obtenir de luy une excommunication pour excommunier et d'interdire le duc dudit Geldres et toutes les personnes, villes, terres et tous aultres contre raison et équité lui adhérant et bayllant ayde. »

Digitized by Google

hommes, et à la fin adoré de son peuple par des actes de bienfaisance et de piété. Les troupes de Marguerite s'étant concentrées se disposent à investir cette place au milieu de ses marais et de ses tourbières. Le siége se pousse avec vigueur, les Anglais tentent trois fois l'assaut, sont repoussés avec perte et fuient sur leurs vaisseaux.

Le 11 octobre 1511, Marguerite écrivit à son père ce qui suit : « Monseigneur, j'ai depuis receu vos lettres par lesquelles estes d'avis qu'on lève le siége de Vannello (*Venloo*)...; sur ce, monseigneur, désire bien vous advertir que veuillant ensuyvre vostre dit advis, le sieur d'Iselstain et le capitaine des Anglais, messire Edoart Poingnyon n'ont esté de cest advis, ains ont conclut de faire la batterie trois jours durant, et après venir à l'assault... et offrent lesdits Anglois faire leur devoir les premiers, monstrant que par honneur l'on ne pourroit lever ledit siége sans donner ung assault, au moyen de quoy, et que leur ay accordé, à leur allée croyre leur advis sans contraincte leur en laisser faire, et ne fust la diversité du temps, qui est bien estrange, en fust desià fait ou failly, mais déant huyt jours espère que en aurey le plessir ou le desplesir, et après faudra adviser faire le dégast entour Nymègue ainsi que avez ordonné, et après mettre les garnisons qui faurra; car je suis advertye que messire Charles de Gheldres ne dort pas et est bien délibéré cest hyver nous réveiller qui luy laissera faire, pour laquelle cause ay mandé les estats de Brabant et Hollande au sixiesme de novembre à Bréda, lesquels je me parforceray enduyre à continuer leur ayde pour la guerre, veu que c'est pour leur bien et seureté, et que sans cela n'y sçay aucun moyen qui ne

Digitized by Google

faille du tout rompre l'armée à nostre grand déshonneur, dommage et confusion. »

A peine les assiégeants se furent-ils retirés que le duc de Gueldre sortit de la forteresse et promena le fer et la flamme dans toutes les provinces du Brabant septentrional; d'éclatants succès couronnèrent ses armes; Harderwyk, Bommel, Thiel, retombèrent en son pouvoir. En 1512, il se présenta devant Amsterdam, brûla un des faubourgs de cette immense cité, détruisit vingt-deux vaisseaux qui stationnaient dans la rade, et revint, chargé de dépouilles, prendre une forte position dans le parc du château d'Utrecht (1).

Sur ces entrefaites, le pape Jules II s'était réconcilié avec les Vénitiens, afin de pouvoir tourner toutes les forces de ses armes contre Louis XII, qui avait commencé à parler de réformes, de conciles, etc., et qui trouva dès-lors un appui dans l'impolitique Maximilien. La ligue de Cambrai fut renouvelée entre les deux princes, et l'ardeur de Jules II et de ses alliés ralentie par l'apparition de Gaston de Foix, neveu de Louis XII, à la tête de l'armée française. Ce jeune homme de vingt-deux ans arrive en Lombardie, remporte trois victoires en trois mois, et meurt, laissant la mémoire du général le plus impétueux qu'ait vu l'Italie. D'abord, il intimide ou gagne les Suisses et les fait rentrer dans leurs montagnes; il sauve Bologne assiégée et s'y jette avec son armée à la faveur de la neige et de l'ouragan (7 février); le 18 il était devant Brescia, reprise par les Vénitiens; le 19, il l'avait forcée; le 11 avril, il périssait vainqueur à Ravenne. Dans l'effrayante rapidité de ses succès, il

(1) *Biographie universelle* et *Art de vérifier les dates.*

Digitized by Google

ne ménageait ni les siens ni les vaincus. Brescia fut livrée pendant sept jours à la fureur du soldat; les vainqueurs massacrèrent 15,000 personnes, hommes, femmes et enfants (1).

A ces terribles nouvelles, qui venaient le frapper coup sur coup, Jules II devint furieux, il s'arracha la barbe de dépit. Écoutons là-dessus un contemporain, qui écrivit à Marguerite ce qui suit : « Madame, l'on a nouvelle de Rome... que après que le pape (Jules II) eust entendu la prise de Bresse (Brescia) par les Vénissiens, il fit faire audit Rome la plus grande démonstration de joye du monde, fit sonner les cloches, faire feugt de joye et plusieurs autres triomphes, et depuis qu'ils ont entendu que ses gens et les Espagnols s'estoient partys de devant Boulongne, il en fut si desplaisant que merveilles, et incontinant fit escryre une forte et furieuse lettre au vice-roy de Naples, capitaine desdits Espagnols, qu'ils deussent subitement retourner audit Boulongne et que pour rien du monde ne s'en partissent; et aultre plus quant il eust nouvelle de la reprinse dudit Bresse par les François et de l'occision qu'ils avoient faicte des Vénissiens, cuydit désespérer de rage, et dit-on qu'il se tiroit la barbe par despit. »

L'empereur avait été inactif pendant ce démêlé. Bien qu'il eût adhéré aux projets de réforme de Louis, il s'excusa de ne point envoyer, comme il l'avait promis, les évêques de sa dépendance au concile que ce prince venait de convoquer à Lyon. La vérité fut que Marguerite leur avait fait signifier une défense de s'y rendre. C'était briser tous les liens qui pouvaient attacher encore

(1) *Michelet*, Précis de l'histoire moderne, p. 79.

Digitized by Google

les Pays-Bas à la France. Louis s'en plaignit amèrement, il y voyait une atteinte aux droits de sa couronne, et il menaça la princesse de toute la colère de son parlement. A ces plaintes, à ces menaces, Marguerite en opposa d'autres plus amères sur la conduite du duc de Gueldre, dont elle voulait rendre le roi responsable. Inutilement protesta-t-il qu'il était innocent des griefs qu'elle articulait, qu'il n'avait fourni à ce duc ni hommes ni argent; qu'il le regardait comme *une mauvaise tête*, *comme un fou; qu'il voudroit que le grand diable l'emportât;* inutilement montra-t-il aux ambassadeurs de l'empereur et de Marguerite les lettres dures et pleines de reproches qu'il lui écrivait pour lui mander que *de par Dieu* ou *de par le diable*, il eût à se tenir en paix et à réparer les dommages qu'il avait causés, rien n'y fit : Marguerite croyait *tenir le loup par les oreilles*, elle traitait toutes ces belles protestations de feinte et de dissimulation; et sans parler de rendre au duc les terres qu'il réclamait à juste titre, elle exigeait que le roi le forçât à se remettre une seconde fois à la discrétion de ses plus mortels ennemis. Louis voulant ôter à Maximilien tout prétexte de manquer à ses engagements, et le retenir dans son alliance le plus longtemps qu'il serait possible, envoya, à la prière de Marguerite, un de ses gentilshommes, pour signifier au duc de Gueldre, que s'il ne rendait Harderwyerk, il rompait tout commerce avec lui, et ne le regarderait plus que comme un ennemi public. Marguerite, qui ne s'attendait point à tant de complaisance, qui travaillait alors avec succès à former contre la France une ligue entre les rois d'Espagne, d'Angleterre et l'empereur, son père, *laquelle ligue représentât*, disait-elle, *le mystère de la sainte Trinité*,

Digitized by Google

Marguerite accusa ce gentilhomme de porter de l'argent à son ennemi, le traita d'espion et fut sur le point de le faire appliquer à la torture. Louis, quoiqu'il ignorât encore tout ce qui se tramait, comprit qu'il ne conserverait l'alliance de Maximilien qu'aussi longtemps qu'il serait le plus fort; il résolut de presser vivement le pape et de mettre fin le plus tôt possible à la guerre d'Italie (1).

Vers cette époque, Ferdinand-le-Catholique proposa à Henri VIII, son gendre, de s'unir ensemble pour rendre aux Anglais la Guyenne. Henri VIII était jeune, avide de gloire, impatient d'étaler aux yeux de l'Europe les immenses trésors qu'avait accumulés l'insatiable avarice de son frère. Il adopta avec empressement les projets que Ferdinand avait formés dans le but unique de se servir de l'armée anglaise pour conquérir la Navarre. L'empereur applaudit à cette alliance sans y entrer ostensiblement; mais Marguerite avait si bien manœuvré qu'elle alla jusqu'à demander au roi de France une armée pour réduire le duc Charles d'Egmont. Ce dernier, tout faible qu'il était par lui-même, venait d'enlever la forte place de Bommel : il recevait des secours d'argent de la duchesse de Lorraine, sa sœur, veuve de René de Lorraine, et régente de cet état pendant la minorité d'Antoine, son fils aîné. Marguerite d'Autriche n'ignorait pas d'où provenaient ces secours; mais cherchant à liguer tous les princes contre Louis, elle l'accusait malicieusement de les fournir, et pour justifier cette imputation, elle produisit au roi lui-même l'extrait d'une lettre, où elle était avertie que la France la trompait. Si cette lettre n'était pas supposée,

(1) *Garnier*, t. IX, p. 420-421.

Digitized by Google

elle ne pouvait venir que de Ferdinand : Louis crut l'y reconnaître, et comme cette matière touchait son honneur, il répondit : que *si le personnage étoit d'un rang à se battre avec lui, il l'enverroit défier*. Marguerite se garda bien de nommer le personnage, mais elle continua d'accuser et de se plaindre. Le roi eut plus d'ascendant sur l'esprit du duc de Gueldre. Le victorieux Charles, quoiqu'il n'ignorât pas le besoin extrême que Louis XII avait de ménager la maison d'Autriche, était si convaincu de l'équité de son juge, qu'il ne balança pas de lui remettre ses intérêts entre les mains, promettant de souscrire aveuglément à tout ce qu'il aurait désiré. Marguerite pressée de s'expliquer à son tour, déclara enfin qu'elle ne pouvait traiter sans l'aveu et la participation des rois d'Espagne et d'Angleterre, qui avaient épousé les intérêts de son peuple, et qui n'écouteraient désormais Charles d'Egmont, que lorsqu'il se rendrait à merci. Bientôt, en effet, débarquèrent dans les Pays-Bas des corps de troupes anglaises et espagnoles ; mais elles ne remplirent pas l'attente de Marguerite : ne recevant point de solde de leur pays, et n'ayant pu s'introduire dans la Gueldre, hérissée de places fortes, elles se mirent à piller ceux qu'elles devaient défendre, et l'on se hâta de les renvoyer (1).

Cependant Jules II s'était relevé de ses sanglantes défaites, et déjà il était au comble de ses vœux et de ses espérances, lorsqu'il mourut le 21 février 1513. Le 2 mai 1512, il avait adressé aux Pères du concile de Latran des paroles si pleines d'énergie et de vérité : « Vous ne devez pas rejeter, la cause de votre abaissement sur

(1) *Garnier*, t. XI, p. 434 et 435.

Digitized by Google

les peuples qui vous ont vaincus et dépouillés successivement : la faute en est à vos désunions, à cette semence du diable, à ce poison d'enfer que les factions des Guelfes et des Gibelins ont répandu sur l'Italie (1). »

Encore du vivant de ce pape, Maximilien, qui n'avait pas la moindre suite dans sa conduite politique et qui ne jouissait d'aucun crédit auprès des masses, avait résolu de reprendre en sous-ouvrée les projets gigantesques contre lesquels étaient venues se briser les hautes têtes des Hohenstaufen, les plus grands et les plus populaires des empereurs germaniques : il voulut réunir sur son débile front la tiare des pontifes et le diadème des césars. Il en écrivit à sa fille comme d'un plan arrêté (2). Il se disposait déjà d'envoyer un ambassadeur au pape *« afin qu'il pût être assuré de avoir, après sa mort, le papat et devenir prestre. »*

Ce projet était trop absurde et trop ridicule, surtout chez un homme comme Maximilien, pour avoir la moindre chance de succès. Le 11 mars 1513, Léon X fut proclamé pape, grâce à l'influence des jeunes cardinaux, à l'illustration de sa maison, à la douceur de son caractère et à la supériorité de ses lumières (3).

(1) *Raumer*, histoire de l'Europe, t. I, p. 75.

(2) Voy. la lettre de l'empereur dans le *Recueil des lettres de Louis XII*, et un projet en latin dans le même recueil.

(3) Albert Pio écrivit ce qui suit à Maximilien désappointé : « Opinione mea Pontifex Maximus potius erit mitis ut Agnus quam ferox ut Leo, pacis erit cultor magis quam belli, erit fidei promissorumque servator religiosus ; amicus Gallorum certe non erit, sed nec acer hostis ut fuerat Julius, gloriam et honorem non negliget, favebit literatis, hoc est, oratoribus et poetis ac etiam musicis, ædificia construet, rem sacram religiose peraget, nec

Digitized by Google

Après la mort de Gaston de Foix, rien ne réussit plus à Louis XII. Les Sforza furent rétablis à Milan, les Médicis à Florence. L'armée du roi fut battue par les Suisses à Novare, par les Anglais à Guinegate (1). Dans cette situation, les balances politiques de l'Europe dépendaient absolument du bon plaisir de Henri VIII. Le 25 mai 1513, Jean Le Veau écrivit à Marguerite que le temps d'agir fortement était venu, qu'elle devait *imiter les Anglois à ce qu'ils procédassent le plus qu'ils pourroient à leur emprinse contre la France.*

Un traité de ligue offensive fut conclu, en 1513, par la médiation de Marguerite (2), entre l'empereur et Henri VIII; ce traité, annoncé avec beaucoup d'ostentation, devait avoir pour but le partage de la France, mais il n'eut pour résultat que la bataille de Guinegate où Maximilien servait dans l'armée anglaise en qualité de volontaire et recevait une solde de cent écus par jour. Ce fut à cette occasion que Marguerite ordonna de détruire de fond en comble la ville de Térouenne, un des boulevards de la France contre la Belgique.

Une question de mariage devait changer toute la face des affaires. Marie, fille de Henri VII et sœur de Henri VIII, avait été fiancée, en 1507, à Charles d'Autriche (Charles-Quint), et le contrat signé à Calais

ditionem ecclesiasticam negliget, bellum non suscitet nisi plurimum lacessitus et valde coactus, excepto bello contra infideles, ad quod suscipiendum jam aspirare videtur. Si quid incipiet, illud perficere conabitur, permodestus erit et valde facilis. »

(1) *Michelet.*

(2) Dans cette circonstance, sa dissimulation avait été profonde, elle avait écrit à la reine de France : « *quoiqu'on dise, je désire autant la paix que personne qui vive.* »

Digitized by Google

par les plénipotentiaires du roi Henri VII et de l'empereur Maximilien. On était convenu que les fiançailles se feraient à Londres avant le jour de Pâques de l'année suivante ; que la princesse serait épousée par procureur et par paroles de présent, au nom de Charles, quinze jours après que ce prince aurait quatorze ans accomplis ; qu'ensuite, dans trois mois au plus tard, le roi d'Angleterre la ferait conduire à l'Écluse, et qu'au bout de huit jours Charles l'épouserait en face d'église. La dot était fixée à 250,000 écus d'or, et plusieurs seigneurs, garants de l'acte, s'obligèrent à payer, chacun, 50,000 écus d'or au profit de la partie à qui l'on aurait manqué de parole.

Une maladie du roi d'Angleterre et les occupations de l'empereur, retardèrent les fiançailles au-delà du terme qui avait été fixé : elles ne furent célébrées que le 17 décembre 1508. La mort de Henri VII, arrivée l'année suivante, ne changea rien à ce qui avait été conclu ; mais il fallait attendre la quatorzième année de Charles, qui ne devait finir que le 24 février 1514. On conçoit aisément que, dans un si long intervalle, les volontés pouvaient changer, comme les intérêts politiques auxquelles elles étaient subordonnées.

Elles changèrent en effet, et des deux côtés à la fois ; car si l'empereur parut chercher les moyens de rompre, le roi d'Angleterre ne fut pas fâché d'être dégagé. Cependant, au mois d'octobre 1513, les deux princes paraissaient encore s'occuper de bonne foi du dessein d'accomplir le mariage projeté : ils signèrent alors un traité par lequel il fut convenu que l'empereur et Marguerite se rendraient à Calais avant le 15 mai suivant, avec le jeune archiduc pour la célébration du mariage : mais

Digitized by Google

six semaines après ce traité Ferdinand-le-Catholique et Louis XII en signèrent un autre, dans lequel il s'agissait de marier l'archiduc avec Renée, fille de Louis XII, qui n'avait pas encore quatre ans, mais qui plus tard devint une des femmes les plus remarquables du XVI^e^ siècle par la profondeur de son savoir, par la protection qu'elle accordait aux calvinistes et par le courage qu'elle opposait à la faction des Guise.

Ferdinand était grand-père maternel de l'archiduc Charles. Il devait le laisser un jour héritier de ses états, et cette perspective lui donnait de grands droits sur son petit-fils; il avait d'ailleurs l'ascendant le plus puissant sur l'esprit de l'empereur. Dans un siècle où l'art de la politique consistait à tout promettre pour ne rien donner, Ferdinand avait la réputation du prince le plus fin, le plus habile, parce qu'il fut le plus hardi et le plus adroit à tromper : il savait le secret, le dernier mot de tous les cabinets de l'Europe dont il changea les combinaisons si fréquemment qu'on est tenté de croire que souvent il y mit autant de vanité que d'intérêt.

Il fit part à l'empereur du traité qu'il avait déjà conclu avec Louis XII, dans lequel il faisait entrer le projet du mariage de l'archiduc avec Renée, mais il le cacha au roi d'Angleterre, et engagea même Maximilien à en dérober la connaissance à Marguerite, sa fille : le diplomatique monarque savait très-bien à qui il avait affaire. Cette princesse ne cessait de prier son père d'accomplir le mariage de l'archiduc avec Marie; mais l'empereur mettait toujours en avant de nouveaux prétextes pour différer ; elle lui en faisait des reproches dans une lettre qu'elle lui écrivit au mois de mars 1514, en lui représentant combien ce mariage était essentiel pour assurer

Digitized by Google

la paix des états de l'Autriche, surtout des Pays-Bas; elle ajoutait que le roi d'Angleterre insistait avec beaucoup d'empressement sur l'exécution de ce qui avait été promis, et que, faute de remplir l'engagement au temps marqué, il y aurait de grosses sommes à payer pour le débit.

Dans une autre lettre du 28 du même mois, elle manda au même prince que les ambassadeurs d'Angleterre disaient hautement qu'à la fin le roi, leur maître, prendrait de mauvaise part tant de délais. Un mois après, elle répétait encore qu'elle ne savait plus comment apaiser les ambassadeurs anglais; qu'elle ne savait elle-même à quoi s'en tenir, ni quelle était la véritable résolution de l'empereur: « *car*, lui disait-elle, *les diverses responses que je reçois de vous à ce sujet, je ne les sais bonnement entendre, ni par icelles comprendre vostre intention.*»

Elle devait toutefois en pénétrer, au moins, une partie. Mercurin de Gattinare lui avait écrit dès le 19 avril qu'il courait un bruit sur ce que le roi d'Aragon disait *d'un accord entre les rois par le moyen des mariages.*

Pour faire comprendre cet endroit de la lettre de Gattinare, il est nécessaire de parler d'un nouveau projet de Ferdinand, que des conjonctures nouvelles lui avaient donné lieu de former. Louis XII avait perdu sa femme, Anne de Bretagne, qu'il avait épousée après la mort de son frère. Son affliction fut extrême; mais comme il ne lui restait que des filles, il voulut se remarier, et Ferdinand lui présenta une autre épouse. Il proposa Marguerite, que Louis avait autrefois aimée, et qui n'avait encore que trente-trois ans; puis Éléonore qui n'en avait que dix-sept, et qui était la sœur aînée de l'archiduc Charles. Louis se décida pour la dernière, il y eut des articles

Digitized by Google

dressés : on y stipula de nouveau le mariage de Renée avec l'archiduc ; et ce sont ces deux mariages dont Gattinare voulait parler dans sa lettre à Marguerite.

Mais soit qu'elle regardât ces bruits comme peu fondés, soit qu'elle ne pût se persuader que l'empereur adoptât le projet de Ferdinand en ce qui concernait l'archiduc, Marguerite ne revint pas encore de son erreur. Le roi d'Angleterre fut plutôt désabusé : averti depuis quelque temps par ses ambassadeurs, qu'il n'y avait aucune apparence que l'empereur eût intention de tenir ses promesses touchant le mariage de l'archiduc avec Marie, il voulut à son tour user d'artifice envers ceux qui le trompaient ; et puisque Ferdinand et l'empereur songeaient à marier l'archiduc à la fille de Louis XII, au préjudice de Marie, le roi d'Angleterre projeta de faire épouser cette princesse à Louis XII, au préjudice de la sœur de Charles.

Ce plan lui fut suggéré par le duc de Longueville, qui ayant été fait prisonnier à la journée de Guinegate, était depuis ce temps en Angleterre. S'il importait au roi de France, occupé de ses projets de guerre en Italie, de s'assurer de la paix avec les Anglais, il était dans les intérêts du roi d'Angleterre de vivre désormais en bonne intelligence avec la France, puisqu'il se voyait abandonné de ceux avec qui il s'était ligué contre elle. La proposition du duc de Longueville fut donc avouée par Louis XII, et acceptée avec empressement par Henri VIII, qui n'attendit pas même la réponse définitive du cabinet de Paris pour ordonner à son ministre Wolsey de rédiger les articles d'un traité, dont la base devait être le mariage de Marie avec Louis XII.

Ainsi, dès le mois d'avril 1514, tant du côté du roi

Digitized by Google

d'Angleterre, que du côté de l'empereur, on était bien déterminé à rompre les engagements pris pour le mariage de Marie avec l'Autriche; mais aucun des deux ne voulait en convenir. Durant les mois de mai et de juin, Henri VIII ne cessait d'écrire les lettres les plus pressantes pour hâter ce mariage; l'empereur parlait de le différer, mais non de le rompre; et Marguerite, la seule de bonne foi, se fatiguait à solliciter, à la prière de l'empereur, son père, des délais auprès du roi d'Angleterre, qui affectait la plus grande répugnance à les accorder.

Cependant les ambassadeurs de Marguerite en Angleterre lui écrivirent que Louis XII avait envoyé à Londres Thomas Bohier, général des finances en Normandie, sous prétexte de payer la rançon du duc de Longueville; mais qu'il était aisé de deviner qu'un négociateur tel que lui, était chargé de quelque commission plus importante: au reste, ce n'étaient que des soupçons. Il est bien étonnant qu'avec le nombre d'ambassadeurs qu'on entretenait dans les cours respectives, où chaque ambassade était alors composée de trois ou quatre personnages accrédités, on ne fût pas mieux informé de ce qui s'y passait. Les pleins pouvoirs pour signer le mariage de Marie avec Louis XII, avaient été expédiés en France dès le 29 juillet; Marie avait fait le lendemain une réclamation solennelle contre les promesses faites en son nom à l'archiduc; enfin, le 7 août, le contrat avait été signé à Londres par les plénipotentiaires, et Marguerite ne faisait encore que soupçonner.

Ce ne fut même que quelques jours après qu'elle fit partir pour Londres le grand-bailli de Flandre, Jacques de Thiennes, seigneur de Castres, dans l'espérance de

Digitized by Google

détourner un coup qui était déjà porté. Les instructions fort amples qu'elle lui donna, ne servent qu'à prouver combien elle était mal instruite. Elle se flattait que le mariage qui se négociait à Londres pour Louis XII, était celui de la reine douairière d'Ecosse, sœur aînée de Marie : mais cette reine avait d'autres vues; elle préparait un exemple que Marie suivit depuis; fille et veuve d'un roi, elle songeait à épouser un de ses sujets.

L'archiduchesse ne croyait donc pas que les bruits qui se répandaient sur le mariage de Marie avec Louis XII, eussent un fondement réel; elle chargea Castres d'affirmer expressément au roi d'Angleterre qu'elle n'y avait jamais ajouté foi. Si cependant ce prince avait pensé, en effet, à marier sa sœur au roi de France dans la crainte que Louis n'épousât ou Marguerite elle-même ou sa nièce Éléonore, Castres devait assurer que ces propositions n'avaient été que *paroles vaines*. Enfin, dans le cas où il s'agirait sérieusement du mariage de Louis et de Marie, Castres devait présenter au roi d'Angleterre l'acte signé de lui, par lequel il promettait Marie à l'Autriche; le sommer de sa parole s'il en était temps encore, ou lui reprocher dans les termes les plus forts de l'avoir violée.

Castres ne partit que vers la moitié du mois d'août, le traité de mariage de Louis avec Marie était signé depuis le 7 du même mois, et le 13 Longueville épousa la princesse au nom du roi.

Un acte aussi solennel et aussi public convainquit enfin Marguerite de ce dont elle avait voulu douter jusqu'alors : elle se plaignit avec véhémence, et menaça le roi d'Angleterre de publier la promesse qu'il avait stipulée de sa propre main en faveur de l'archiduc. Les ambas-

Digitized by Google

sadeurs anglais eurent ordre de répondre que leur roi avait, en effet, promis sa sœur à l'archiduc, mais que l'empereur avait aussi promis que ce mariage se ferait dans un terme fixé, et que c'était lui qui le premier avait manqué à sa parole; qu'au reste, quand Marguerite menaçait de publier la promesse signée par le roi d'Angleterre, elle devait se souvenir qu'il y avait aussi des promesses secrètes signées par elle, que Henri pourrait publier, si elle l'y contraignait. Nous ignorons quelles étaient ces promesses secrètes, que, sans doute, Marguerite ne voulut pas le mettre dans le cas de révéler.

Outrée de colère, Marguerite tenta de rendre suspectes au roi les promesses de la cour de France, et de lui faire craindre que Marie n'y fût traitée comme elle l'avait été elle-même. Mais ce prince lui fit répondre qu'elle prenait trop de souci, et que ses mesures étaient telles que *tout honneur et nul desplaisir ne pouvoit s'ensuivre.*

Marguerite ne poussa pas plus loin les efforts d'un dépit inutile; elle sentit que l'empereur et le roi d'Angleterre, quoi qu'ils rejetassent l'un sur l'autre la cause de la rupture, la désiraient également tous les deux.

Si l'on met à part la politique qui décide impérieusement des mariages des princes, il n'y en avait guère de plus mal assorti que celui de Louis avec Marie. Vieux, infirme, goutteux, cacochyme, économe avec cette parcimonie qui ne convient guère à l'amour, il épousait une princesse de dix-huit ans, vive, tendre, passionnée, et la plus belle personne de son siècle (1). Louis ne survécut pas trois mois à son mariage.

(1) J'ai pris ces détails dans le curieux mémoire de *Bréquigny*, sur la vie de la reine Marie. *Académie des inscriptions*, t. XLIII, p. 485, suivantes.

Digitized by Google

Après la mort de ce prince, Marguerite ne se montra pas moins l'ennemie de François Ier, son successeur, qui réclamait Naples et le Milanais; ce fut elle qui, en 1515, décida l'Angleterre à entrer dans une nouvelle ligue tendant à expulser, par la force, les Français de l'Italie.

Dans l'intervalle, le lion de Gueldre avait rugi de nouveau : en 1514, Charles d'Egmont avait reparu, plus entreprenant, plus terrible que jamais; le 21 mai il s'était emparé de la place importante d'Arnhem, sur le bord d'un des bras du Rhin. Marguerite lui apposa Henri III de Nassau, neveu d'Engelbert, qui épousa Claude de Châlons, princesse d'Orange. C'était une des premières capacités militaires de l'époque, et le seul commandant d'armes qui pût imposer à ce qu'il y avait de plus terrible dans les Pays-Bas : le duc de Gueldre et la garde noire (1).

Les états de Hollande, las enfin de cette guerre de truands, sollicitèrent Marguerite d'obtenir au moins une trève. Charles, touché des démarches de la princesse, se laissa fléchir : il députa auprès d'elle un jurisconsulte distingué, maître Guillaume de Lang, qui, à la grande satisfaction des parties belligérantes, parvint rapidement à conclure un armistice pour quatre ans, à dater du 10 août 1514 (2).

D'autres événements réclamaient toute l'attention, toute la sollicitude de la régente : il s'agissait du gouvernement de la West-Frise, portion de l'ancien royaume des Frisons, une des nations les plus puissantes de la

(1) *Münch*, *Geschichte des Hauses Nassau-Oranien*, t. II, p. 162-167.

(2) *Leo*, t. II, p. 276.

Digitized by Google

Germanie occidentale. Ce royaume dont l'indépendance ne fut jamais contestée sous les Romains, fut anéanti par Charlemagne. Au moyen-âge, la Frise fut partagée en diverses seigneuries, possédées par des familles nobles du pays, qui en étaient souveraines sous le titre de chefs et qui s'assemblaient près de l'Orich sous trois chênes. La dernière de ces assemblées se tint en 1361. Parmi les seigneurs, ceux de Gretshyl, surnommés Syresena ou Syrksena furent les plus célèbres et devinrent dans la suite les propriétaires de toute l'Ost-Frise : en 1475, l'empereur Frédéric III érigea ce pays en comté et le donna à Ulric Syrksena (1).

A l'époque dont nous nous occupons régnait, dans l'Ost-Frise, le comte Edzard IV, qui était aux prises avec l'archevêque de Brême, l'évêque de Munster et le comte Henri de Schwartzbourg. Cette lutte se termina à l'avantage d'Edzard, et l'an 1497, il fut à même de fournir des secours à Albert, cadet de la maison de Saxe, qui venait d'être nommé stadhouder de la West-Frise par Maximilien, et que ses nouveaux sujets refusaient de reconnaître. La paix n'était pas encore rétablie, lorsque le duc Henri de Saxe succéda à son père dans la *podesdarie* de la West-Frise. De tous les pays sur lesquels devait s'étendre la jurisdiction du nouveau souverain, la ville seule de Groningue ne voulut pas se soumettre. Son admirable situation, son commerce étendu, son titre de ville hansiatique, l'avaient enorgueillie; elle était décidée à secouer le joug de la Saxe. Ses bourgeois avaient fait des excursions dans les *Ommelandes*, rasé un grand nombre de châteaux féodaux, et dans

(1) *L'Art de vérifier les dates* et le dictionnaire de *Moréri*.

Digitized by Google

l'été de 1501, ils assiégèrent la petite ville fortifiée d'Appingadam sur l'embouchure de l'Ems. Edzard y tenait garnison, et il parvint à la dégager.

Dans l'intervalle, le duc Henri avait vendu ses droits sur la Frise à son frère, le duc George, contre lequel les habitants s'insurgèrent en masse. L'an 1504, on résolut de terminer les contestations dans une diète convoquée à Gand (1); mais tout fut inutile.

Cependant, la ville de Groningue, réduite aux dernières extrémités par Edzard, capitula au printemps de l'année 1506 : elle promit de faire hommage au comte de l'Ost-Frise, de recevoir huit cents ou mille hommes de ses troupes, de lui livrer une de ses portes avec la régence des Ommelandes et de soumettre ses différends avec la maison de Saxe à l'arbitrage de quelques princes de l'Empire. Edzard accepta ces offres, prit possession de la ville et entra en négociation avec le duc George, qui le nomma son gouverneur pour Groningue et les Ommelandes.

Ces arrangements déplurent à Maximilien : il cita la ville insurgée et le comte Edzard devant son tribunal à Constance; et l'évêque d'Utrecht, les accusant à son tour, les somma de comparaître à Louvain devant un légat pontifical. Ces citations ne produisirent aucun effet sur l'ame farouche d'Edzard; il résolut, au contraire, de se proclamer souverain de toutes les Frises.

Ce fut précisément alors que commença la trève de quatre ans conclue entre la régente Marguerite et Charles d'Egmont (août 1513). Le duc George profita de cette occasion pour se former une petite armée, il prit à sa

(1) Voyez *Pontus Heuterus*, Rerum austriacarum, lib. VII, c. 15.

Digitized by Google

solde tous les mercenaires que venait de licencier le duc de Gueldre. Il rassembla environ 5000 hommes dans les environs de Déventer, et au commencement de 1514, il pénétra avec eux dans le pays de Groningue et dans l'Ost-Frise, ravageant, ruinant ces riches contrées. En même temps, Edzard eut la guerre avec la maison de Brunswick-Lunebourg, les comtes d'Oldenbourg et les seigneurs d'Esens et Wilkmund, qui réclamaient de lui le beau pays des Stadlandais et des Budjadins, dont il avait reçu l'hommage en 1494. Il fut forcé d'y renoncer après avoir été défait dans deux furieuses batailles. Par suite de ces événements, les troupes de Marguerite et de ses alliés avaient dû se diviser : les unes se trouvaient dans l'Oldenbourg et portaient le nom de garde noire; les autres étaient restées dans la province de Groningue et s'appelaient la garde blanche.

La garde noire était un corps militaire recruté dans toutes les nations, principalement dans les cadres des fameux Armagnacs; le nom seul de ces canibales, qui se vendaient à tous les partis, et faisaient voler dans toutes les directions l'incendie et la mort, inspiraient l'horreur et l'épouvante.

Le commandant de cette garde, le terrible Hugues de Leisenich, fit sa jonction avec le duc Henri de Brunswick, dit l'Ancien ou le Mauvais, et leurs forces réunies pouvaient s'élever jusqu'à 20,000 hommes. Ils poursuivirent Edzard, l'épée aux reins, le repoussèrent vers Emden, et le malheureux comte était dans la plus critique des situations lorsqu'un accident imprévu vint le tirer d'embarras : le comte Henri fut tué d'un coup de pistolet en donnant l'assaut au château de Leerort, le 13 juin 1514. L'armée brunswickoise se dispersa.

Henri IV, dit le Jeune, de Brunswick, prince fou-

Digitized by Google

gueux, ennemi de son repos et de celui de l'Allemagne, qu'il désola plus d'une fois par le fer et le feu, vengea la mort de son père en noyant dans le sang la garnison et les habitants d'Appingadam. Un sort pareil était réservé à ceux de Groningue, lorsque le comte de Gueldre, vivement sollicité par les habitants et excité par la France, viola la foi des traités et vint au secours des assiégés. Ce coup inattendu terrifia le duc George; il était endetté, ses troupes réclamaient leur solde, et il se trouvait en présence de la formidable armée de Charles d'Egmont et des Groninguois. Il se vit dans la nécessité de licencier ses mercenaires, prit le chemin de la Westphalie et retourna en Misnie (1). Le 19 mai 1515, il vendit tous ses droits sur la Frise à Charles de Castille (2).

Charles avait alors l'âge de 15 ans; il avait été élevé sous les yeux de Marguerite, sa tante, par Guillaume, seigneur de Chièvres, de cette maison de Croy, une des plus anciennes et des plus illustres de l'Europe, qui descend des rois de Hongrie et figure avec éclat dans l'histoire de France, de Bourgogne, d'Allemagne, d'Espagne et des Pays-Bas; et par Adrien Floriszoon, qui, de fils d'un manœuvre et d'une lavandière, devint successivement chanoine de Saint-Pierre, professeur de théologie, doyen de l'église de Louvain, vice-chancelier de l'université, précepteur de Charles-Quint, ambassadeur auprès de Ferdinand-le-Catholique, évêque de Tortose, cardinal, vice-roi d'Espagne et enfin pape.

Il y avait deux hommes dans Charles-Quint, l'aristo-

(1) *Leo*, t. II, p. 297-284.

(2) L'original de ce traité est en latin, il en existe une copie à la bibliothèque de Bourgogne, N° 16,068.

Digitized by Google

crate et le plébéien, et peut-être devait-il cette double nature au caractère opposé de ses gouverneurs. Les grandes manières de Croy lui donnèrent cette gravité, cette réserve, cette dignité, qui lui attacha les Espagnols; Adrien lui inspira ce ton de popularité, cet air facile et simple qui lui attacha les Belges (1).

Toutefois, ses facultés intellectuelles ne se développèrent pas de bonne heure, il montrait même une aversion marquée pour les sciences et les lettres (2); et, à le voir préférer les exercices militaires à l'art du gouvernement, on n'aurait jamais pu soupçonner en lui le grand politique qui rêverait un jour la monarchie absolue des deux mondes.

A l'âge où il était parvenu, Maximilien lui remit les rênes du gouvernement des Pays-Bas. Il fut inauguré duc de Brabant, en février 1515, comte de Flandre en avril, et successivement en Hollande et en Zélande; ensuite, il prit possession de Leeuwarde, Harlingen et Franecker; enfin, il convint d'un armistice avec le duc de Gueldre (3).

J. J. Altmeyer.

(1) Il est à observer que Charles-Quint fut populaire dans les Pays-Bas et impopulaire, souverainement impopulaire en Allemagne.

(2) *Dewez*, t. V, p. 207.

(3) *Dewez* et *Leo*.

(*La suite à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

Villes, Paysages Allemands.

Quatrième lettre.

A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE LA *REVUE BELGE*.

C'est là que le mortel débile, languissant,
Boit, à des temps prescrits, un philtre bienfaisant
. . . . . .
Un sable dans la main, le régime attentif,
Partage les moments de tout ce peuple oisif.
(LEMIERRE).

Messieurs,

Vous m'avez laissée sur la pente longue et raide au bas de laquelle devait se découvrir à mes regards ce rendez-vous des poitrinaires, des valétudinaires de tous les pays, auquel les Allemands ont donné le nom d'Ems ou Bad-Ems; rendez-vous qui fait horreur aux heureux oisifs dont la faculté médicale n'a point à s'occuper, et qui ne demandent qu'à s'amuser sans s'arrêter à suivre les sages et prudents conseils de la déesse Hygie. Je n'étais pas de ce nombre, vous le savez; aussi fus-je obligée d'oublier les joies de ce monde et de me soumettre à la plus minutieuse observance des réglements sanitaires imposés aux baigneurs. A Ems, comme partout, le malade est l'esclave-despote de tout ce qui l'entoure : il déifie son médecin parce qu'il a besoin de son secours pour dompter la douleur physique, quitte à se venger plus tard par le scepticisme et les railleries, mais seulement quand la santé lui sera rendue, de cette abnégation momentanée de toute volonté, de cette obéissance passive exigée pour tout le temps que durera la cure. En vain il a appris par cœur les aphorismes d'Hippocrate ou la physiologie de la digestion du docteur Combe; en vain il s'est muni d'avance de la médecine sans médecin, dans l'espoir

Digitized by Google

de résister à l'Esculape des eaux, dans l'intention préméditée de réfuter ses arguments, de discuter la valeur de ses injonctions, de juger la portée de son savoir et la profondeur de ses raisonnements. Soins inutiles ! Abaisse-toi, orgueil superbe de l'esprit humain ! Courbe le front, pauvre malade; sois humble, docile, plie sous le joug car tu as trouvé ton seigneur et maître. Le médecin des eaux est une puissance devant laquelle s'anéantiront ta mutinerie et ton esprit d'analyse : la souffrance te livre à lui et, tu le sens, l'homme malade est bien peu de chose. Les parents, les amis qui te soignent seront seuls désormais en butte à tes caprices, à ta rébellion, à tes sarcasmes; le docteur est sur son terrain et tu n'oserais pas lui résister ouvertement. Son expérience des résultats produits par les eaux merveilleuses sur les diverses constitutions, les faits qu'il a recueillis te rendent sa proie, et tu seras esclave de ses ordonnances. Ne pense pas lui échapper facilement car son dire te suivra partout, au bord de la source thermale, au bain, à table, et jusque sur ce canapé où, nonchalamment étendu au milieu du jour, tu sens le sommeil abaisser tes paupières. Lève-toi, dit le médecin; secoue-toi, chasse le sommeil. — Mais le bain..... la chaleur..... la faiblesse..... — Quoi! vous me résistez! s'écrie le docteur; vous me lancez des *mais* comme arguments contradictoires ! Ayez donc une attaque d'apoplexie si tel est votre bon plaisir. — Une attaque d'apoplexie !..... Et le malade s'est remis sur pied, a chassé le doux et calme Morphée, se promène dans sa chambre, tout cela en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous le dire. — Au dîner, autre supplice ! Ne touchez pas à ceci, ne goûtez pas cela. Voici du poisson bouilli et du beurre fondu pour sauce : le malade tend la main et va s'en servir. Tout-à-coup il s'arrête, saisi de terreur, et se décide à manger son poisson chaud avec du beurre frais; la prescription l'indique. — Mais, docteur, pourquoi donc le beurre fondu n'est-il pas permis ? — Ah ! ah ! voilà les *pourquoi* maintenant ; tout-à-l'heure vous aviez recours aux *mais*. Pourquoi ? Et les indigestions? Et les congestions cérébrales ? Et les palpitations ? Et les obstructions ? Et les... — Assez, assez, docteur ! Dieu me garde de songer même à y toucher !

Le matin, vers cinq heures et demie, l'homme souffreteux se dit, entre la veille et le sommeil, qu'un lit est une bonne inven-

Digitized by Google

tion : dans l'excès de sa reconnaissance, provoquée par le bien-être dont il jouit, il va même jusqu'à proposer d'élever des statues à celui qui, le premier, imagina de confectionner ce meuble commode sur lequel les membres affaiblis et endoloris se reposent si bien. C'est surtout à cette heure qu'il en sent tout le prix. « Debout ! s'écrie le médecin ; allez puiser la santé à la source merveilleuse. » Et le malade se lève, s'habille lestement, s'enveloppe de son manteau, se couvre la bouche afin de ne pas aspirer les brouillards épais qui s'élèvent de toutes parts, puis il s'enfonce résolument sous la voûte des halles où deux sources thermales exhalent sans interruption leurs gaz et leurs vapeurs. Le voilà armé d'un énorme verre rempli d'une eau chaude alcaline et sulfureuse qui n'a, du reste, aucune odeur nauséabonde. Il le vide, se promène pendant dix minutes, vient en prendre un second, se promène encore, et continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait englouti la dose prescrite de liquide, dose qu'on augmente journellement. Mauvais déjeûner ! s'écrie-t-il en avalant la dernière gorgée ; puis il recommence à se promener et, quand le temps est beau, il arpente géométriquement l'espace étroit qu'on a nommé, par dérision je crois, le jardin du Kursaal (1), et où une troupe de musiciens bohémiens exécute, à diverses heures de la journée, des valses de Strauss et des airs d'opéra. Vient le moment du bain ; c'est ce qu'il y a de moins répugnant car l'eau est douce, limpide, cotonneuse, et n'affecte pas désagréablement l'odorat comme celle d'Aix-la-Chapelle. Enfin le déjeûner est servi : il ne s'agit ni de thé, ni de café, ni de chocolat, choses généralement défendues, mais d'une potion nommée *Content* qui se compose de riz chauffé jusqu'à ce qu'il perde sa transparence sans cependant être rôti ; on y ajoute du sucre et de la canelle cuite dans du lait. Après cela le malade fait ce qu'il veut jusqu'à l'heure du dîner ; il est libre de sa personne, de ses mouvements, seulement il ne doit ni s'échauffer, ni se fatiguer, ni se mettre en transpiration, ni braver les courants d'air, ni grimper les montagnes, ni se promener en plein soleil, ni s'asseoir à l'ombre,

(1) En Allemagne on appelle *Kursaal* la salle où se réunissent les baigneurs, où se donnent les bals et où l'on joue. C'est enfin ce que, à Aix-la-Chapelle et à Spa, on nomme *redoute*.

Digitized by Google

ni s'occuper d'affaires, ni trop lire, ni laisser errer sa pensée sur des sujets tristes qui pourraient l'émouvoir, ni..... et c'est en songeant à toutes ces recommandations qu'il gagne le moment du repas, heureux encore si sa santé ne l'oblige pas à aller puiser quelques verres d'eau à la source de vie dans le courant de l'après-dinée. A huit heures il faut qu'il soit rentré, qu'il ait soupé : à neuf, toute la population d'Ems va se coucher et l'on n'entend plus que le frôlement du feuillage agité par la brise du soir et le murmure de la Lahn qui lave mollement les galets entraînés dans son cours et déposés ensuite sur ses bords. Ne trouvez-vous pas que la liberté accordée aux baigneurs ressemble beaucoup à celle dont jouissent quelques états constitutionnels ! Je ne sais si ces états en retirent les mêmes avantages que le malade, mais l'expérience m'a prouvé que le régime imposé par le médecin des eaux est véritablement celui qu'il convient de suivre si l'on veut obtenir des résultats satisfaisants de la cure ; aussi l'homme souffrant qui ne se sentira pas le courage de se soumettre à la stricte observance de ces prescriptions, pourra se dispenser de visiter Ems.

Tel est donc l'emploi d'une journée à Ems. Or, vous en raconter une c'est vous les détailler toutes, car toutes se ressemblent, ou à peu près, sauf les incidents naturels d'une pluie battante, d'un orage, ou de quelque autre changement survenu dans l'état de l'atmosphère. Dans ce cas on n'en boit pas moins de l'eau, mais on se promène sous la halle au lieu de respirer le grand air. Voilà toute la différence. On ne trouve à Ems ni centre de réunion, ni société. Chacun tue le temps comme il peut, les uns en montant à âne, les autres en jouant à la roulette ou au pharaon, encore le jeu n'est-il guère animé en général. Le manque total de ressources et d'amusements éloigne d'Ems les étrangers qui ne voyagent que pour se distraire, de façon que les malades en sont réduits à la société d'autres malades et à la lecture des journaux. Peu d'entre eux courent les chances du tapis vert, le médecin recommandant particulièrement le calme de l'âme, le repos d'esprit, et imposant à ses patients la loi très-sage de ne jamais approcher d'une table de jeu.

L'homme du monde, celui qui a besoin de bruit extérieur, d'excitation factice, ne saurait séjourner longtemps à Ems, car l'ennui

Digitized by Google

développerait bientôt en lui quelqu'une de ces maladies morales pour lesquelles les eaux sont sans effet. Il n'y a guère que l'homme rêveur, replié sur lui-même et trouvant des ressources dans son intérieur qui puisse s'y plaire. L'admirateur d'une belle nature y jouira surtout du pittoresque, de la variété des paysages, car la situation d'Ems est magnifique dans cette gorge étroite et profonde que traverse la Lahn dont les eaux murmurantes animent la contrée et rafraîchissent l'atmosphère. En y arrivant du côté de Coblence, on descend, ainsi que je l'ai dit, une pente longue et raide qui conduit au fond du gouffre, cerné dans toutes les directions par des montagnes élevées dont les crêtes ondoient, se rapprochent, se confondent, de sorte qu'il semble qu'une fois au centre de cette vallée, il ne sera plus possible d'en sortir. On se sent enfermé, mal à l'aise, et ce n'est pas sans une secrète terreur que l'on regarde ces roches schisteuses de la chaîne du Taunus dont le front se penche au-dessus du toit des maisons qui s'appuient sur leurs flancs perpendiculaires: car tel est le peu de largeur de cette vallée où la rivière occupe le milieu, que l'homme a dû étayer ses constructions de ces roches menaçantes afin de ménager une rue entre elles et la Lahn. De l'autre côté de l'eau il n'y a pas d'habitation parce que les montagnes étendent leur pied à peu près jusqu'au bord de l'onde, de façon qu'Ems n'est, à tout prendre, qu'une longue rue dont la courbe est tracée par la rivière et les rochers. L'horizon borné que l'œil embrasse, cette ceinture prolongée de montagnes qui vous encercle, semblent être une adroite coquetterie de la nature; de quelque côté que vous portiez vos pas, une fois que vous aurez franchi l'enceinte connue, les tableaux les plus frais, les plus variés se présenteront à vos regards. C'est un changement constant de scènes, de points de vue; c'est un panorama mouvant animé par mille petits ruisseaux. Ceux-ci font entendre des voix douces, rêveuses, dont les accents s'échappent au travers des fleurs qui festonnent leurs bords et rafraîchissent leurs corolles dans les flots argentés. Ici un sentier peu battu contourne une montagne et vous conduit dans un vallon riant mais solitaire habité seulement par un garde forestier: vous pénétrez ensuite dans un bois, vous ascendez un roc qui vous découvre une autre vallée plus riche encore que la

Digitized by Google

précédente. Là sont des cavernes curieuses qui renferment des monuments organiques des premiers âges du monde ; plus loin on extrait de l'argent, du cuivre enfouis dans les entrailles de la terre; et partout, du fond du ravin desséché jusqu'à la cîme des monts, une végétation brillante, vigoureuse vous entoure ; des fleurs, des fruits semblent naître sous vos pas et l'âme, frappée de tant de beautés, de tant de grandeurs, chante un hymne d'actions de grâce et d'amour que la brise porte au Tout-Puissant, et auquel les bruits divers de la nature servent de sublime accompagnement. Voilà, voilà ce qu'on ne se lasse pas d'admirer: les œuvres de Dieu, les merveilles de la création ; car à Ems, comme en bien d'autres lieux, la main de l'homme ne pourrait que gâter ou détruire: ajouter à la magnificence et à l'harmonie de l'ensemble serait impossible.

Ayant exploré les environs d'Ems, vu les ruines du château de Lahneck et plusieurs autres qui se trouvent à l'embouchure de la Lahn dont les eaux vont se perdre dans le Rhin après avoir baigné le pied des montagnes ou l'herbe touffue des vallons; ayant absorbé Dieu sait combien de pieds cubes d'eau thermale, je demandai à mon oracle ce qu'il me restait à exécuter pour parfaire l'œuvre de ma guérison. « Vous vous êtes débarrassée ici de la maladie, me répondit-il, allez maintenant vous fortifier à Schwalbach, puis vous vous rincerez à Schlangenbad, et vous serez libre ensuite de faire ce que bon vous semblera. Des considérations de santé ne s'opposeront plus à la réalisation de vos projets ou de vos désirs.» Bien que je ne comprisse pas parfaitement ce que signifiait le *rinçage* dont me parlait mon Esculape, je n'en résolus pas moins de suivre les directions qu'il me donnait et je partis pour Schwalbach.

Je vous ai déjà dit, messieurs, que le duché de Nassau était surnommé avec raison le joyau de l'Allemagne, la nature y a prodigué ses dons et ses merveilles. Le sol, fécond à la surface, couvert de forêts, de moissons ou de vignobles, renferme des trésors dans son sein. On en extrait du fer, du plomb, du cuivre, de l'argent, des marbres de nuances variées, etc. Les eaux minérales seules sont l'objet d'un immense produit pour le pays, car, non-seulement les étrangers affluent de toutes parts

Digitized by Google

pour les venir prendre sur les lieux mêmes, mais tous les ans on en expédie des millions de cruches.

Je suivis pendant deux lieues les bords sinueux et pittoresques de la Lahn, et je m'arrêtai dans la petite ville de Berg-Nassau où je voulais visiter les ruines du château originaire de la famille de Nassau et les constructions du baron de Stein, deux choses que les habitants d'Ems avaient particulièrement recommandées à ma curiosité. Vous pensez bien que je ne suis pas assez ennemie de vous et de mes lecteurs pour vouloir décrire minutieusement chacune des ruines que je trouverai sur mon passage, car il en serait de mes descriptions comme de ces ruines mêmes dont beaucoup se ressemblent. Des tours rondes ou carrées plus ou moins élevées et renversées en partie ; une enceinte de remparts plus ou moins vaste ; des escaliers en fort mauvais état ; des murailles chancelantes couvertes de lierre, voilà ce que l'on voit à peu près partout ; le plein-cintre ou l'ogive fait toute la différence, et cependant, tel est l'intérêt irrésistible que m'inspirent ces vieux murs croulants couronnés par tant de siècles, que je n'ai jamais pu apercevoir un amas de décombres ressemblant aux restes d'une demeure féodale, sans mettre pied à terre et sans aller saluer ce représentant d'un passé qui, bien qu'on en dise, nous a légué plus que de vagues traditions. Qui ne serait frappé du contraste que présentent ces châteaux abandonnés dont chaque jour détache quelques pierres, avec cette nature toujours jeune et vigoureuse qui les entoure? Les arbres fruitiers, les fleurs qui croissent au milieu de ces ruines, le manteau de verdure qui enveloppe la pierre silencieuse semblent avoir été jetés là par la nature pour éloigner toute pensée triste et peupler la solitude ; cependant, quelle page de Bossuet contient un plus profond enseignement, un avertissement plus sévère? L'œuvre de Dieu toujours féconde et parée : l'œuvre de l'homme qui se réduit en poussière et qui finit par être oubliée même des hommes ! Vainement le duc de Nassau essaie-t-il de lutter contre les efforts du temps; les réparations qu'il fait faire ne serviront qu'à prolonger l'acte de destruction mais ne l'empêcheront point de s'accomplir, parce que tel est le sort réservé aux ouvrages des humains. — Ce château, construit

Digitized by Google

au XII^me^ siècle, fut habité par Walram, comte de Nassau, qui eut deux fils d'où descendent les deux branches de cette famille encore existantes. C'est ce que vous apprennent l'inscription allemande et les armes sculptées au-dessus de la porte d'entrée. Cette construction occupe tout le plateau d'une montagne élevée qui domine un horizon fort étendu. Ce n'est pas cependant la plus ancienne possession des ducs de Nassau dans ce pays. Le véritable château originaire de cette famille est celui de Laurenburg, situé à peu de distance de Berg-Nassau.

Je ne sais si vous sentez comme moi, messieurs, mais j'aime le peuple qui, sans rester esclave des us et coutumes de ses ayeux, sans repousser les sages innovations et le progrès dans les institutions et les mœurs, conserve pourtant une pieuse vénération pour la mémoire de ses ancêtres et un religieux attachement pour les lieux qui les ont abrités. Cette vénération bien légitime s'efface de jour en jour davantage chez nous et en France où la raillerie la plus impertinente s'attaque à tout ce qui est ancien, j'en excepte toutefois les vieux pots, les rapes à tabac, les bahuts incommodes et quelques autres futilités dont la mode s'est emparée et que l'on admire par la seule raison qu'on ne parvient à se les procurer qu'au poids de l'or. Dans quelques parties de l'Allemagne on conserve avec soin les souvenirs des siècles écoulés; les gouvernements veillent eux-mêmes à l'entretien des monuments qui, à demi-mutilés, ont échappé aux ravages du temps et des discordes civiles. La position qu'occupent presque tous les anciens châteaux les met, pour ainsi dire, hors de la portée des spéculateurs avides. En effet, qui songerait à faire démolir ces tours bâties sur la crête des rochers pour en vendre les matériaux? Qui oserait entreprendre d'abattre ces murs de défense qui ont résisté aux attaques des hommes et des siècles? Nul ne serait assez hardi pour le faire; nul ne serait assez mauvais calculateur pour le tenter. Voilà pourquoi l'Allemagne renferme encore quelques pages historiques où tout le monde peut lire. En France, les constructions du moyen-âge qui n'étaient pas protégées par une situation à peu près inaccessible ont été détruites sans pitié. On en a retiré du plomb, du fer, qui, vendus au poids, produisirent des sommes considérables, tandis que les autres matériaux servirent à élever des demeures

Digitized by Google

coquettes, élégantes et commodes, en rapport avec les habitudes et les besoins de notre époque. Je ne blâme pas les nouveaux propriétaires de ces antiques domaines, loin de là : je conçois parfaitement qu'on ne se soucie guère d'habiter un triste manoir, de risquer cent fois le jour de se rompre les jambes sur de froids escaliers de pierre tournés en spirale, où le vertige vous prend à chaque instant. Ces chambres mal éclairées, ces cheminées grandes comme des chambres, ces meurtrières inutiles où s'engouffre le vent ne me conviendraient pas non plus ; mais je blâme les gouvernements qui laissent ainsi disparaître les vestiges du passé, car ces vestiges sont des anneaux qui lient la génération présente aux générations qui l'ont précédée ; ce sont eux qui apprennent aux peuples ce que c'est que la patrie. Il faut un passé pour que le sentiment de la nationalité puisse exister, et voilà pourquoi l'Allemagne, menacée du joug de Bonaparte, a tourné ses regards en arrière ; voilà pourquoi elle a rallié ses souvenirs, pourquoi elle a rassemblé, collationné avec persévérance tout ce qui devait contribuer à les fortifier. Nous serons Allemands comme nos pères, a dit le peuple ; nous serons indépendants comme nos ayeux, a dit la noblesse. Vous connaissez les détails de cette lutte opiniâtre que soutinrent les Germains de notre siècle pour se soustraire à la domination étrangère. Les Français, imitateurs par essence, n'ont vu, dans ce retour vers le moyen-âge, qu'une manie à adopter, une fantaisie nouvelle à mettre en vogue. La grande pensée de nationalité, qui en était le principe, leur a échappé ; ils n'ont pas découvert le poignard du conspirateur caché entre tous ces meubles gothiques. Dès lors, chacun voulut être possesseur de quelques jolis joujoux antiques, ni trop grands, ni trop petits, afin qu'on pût les placer dans un salon, sur une cheminée ou sur une étagère. Nous qui faisons tant d'efforts de poumons et de plumes pour décliner l'influence de la France, nous qui nous enrouons à force de répéter que nous ne sommes ni ne voulons être Français et qui nous réduisons servilement au rôle secondaire de copistes, nous adoptâmes bientôt le goût du jour ; nous voulûmes aussi que le moyen-âge prît place dans nos demeures modernes, et de là ces contrastes choquants que l'on y remarque. Convenons que l'esprit d'imitation est de tous les esprits le plus sot quand il n'est pas dirigé par le bon sens.

Digitized by Google

En quittant la montagne où dominent les ruines du château originaire de la famille de Nassau, je traversai un très-beau pont suspendu jeté au-dessus de la Lahn, et je me rendis chez le baron de Stein. Là encore je trouvai du gothique, mais du gothique de 1815 ! Je savais que le baron, ministre en Prusse, homme d'état distingué, antagoniste déclaré de Napoléon, avait constamment cherché à renverser la puissance de l'heureux soldat. Je compris donc fort bien le but dans lequel il avait fait élever cette tour octogone qui devint sa bibliothèque, mais quel intérêt pouvaient m'offrir ces pierres plates, sculptées en relief, que l'on avait enlevées à quelque église? Ce qui donne de la valeur à ces détestables sculptures dont chacune ne présente que des formes raides, des angles heurtés, ce qui leur donne un prix réel, ce n'est pas le millésime qu'elles portent, c'est l'histoire de l'homme dont elles fermaient la tombe. Ne comprend-on pas qu'en les arrachant à la place qu'elles occupaient on n'a fait que transporter de larges dalles qu'un profane de bon sens emploiera quelque jour à réparer les escaliers de sa cave? Et ces quatre statues de chevaliers représentant quatre saints; et ces vitraux coloriés qu'ont-ils de commun avec les ouvrages modernes qui couvrent ces rayons? Assez, assez de gothique, m'écriai-je en m'enfuyant, et je remontai en voiture pour reprendre la route de Schwalbach. Je n'étais éloignée que de six lieues de cet endroit. Tantôt la chaussée contournait les montagnes, tantôt elle suivait leur pente, traversait leur sommet, de sorte qu'à droite et à gauche l'œil plongeait avec effroi dans les vallons profonds où elles appuyaient leur base. A côté de terrains cultivés se trouvaient des bruyères oubliées, parsemées de débris de rocs entre lesquels le genêt balançait ses fleurs jaunes semblables à des papillons prêts à prendre leur élan. Puis venaient des bois de sapins et leur couleur sévère qui contraste si fortement avec le feuillage des autres habitants des forêts, tandis que des sorbiers bordaient la route et étalaient leurs fruits d'un rouge vif, comme pour engager les oiseaux du ciel à venir les leur dérober.

Dans le duché de Nassau, les lieux de bains se partagent en deux classes : les *grands bains* sont ceux que la munificence du duc contribue à embellir; les *petits bains* sont ceux qu'il oublie. Quand j'arrivai au petit bain de Schwalbach, un nombre considé-

Digitized by Google

rable d'étrangers y avait déjà passé, les uns prenant domicile pour toute la saison, par raison de santé, la plupart n'y séjournant que quelques jours, c'est-à-dire, le temps nécessaire pour goûter l'eau et reconnaître la situation de l'endroit.

Je continuai à Schwalbach le genre de vie que j'avais forcément adopté à Ems. Il y eut toutefois cette différence qu'au lieu de boire une eau chaude et sulfureuse, j'allai puiser, à la fontaine Pauline, une eau ferrugineuse, parfaitement fraîche, limpide, et qui sort en bouillonnant de l'orifice étroit dans lequel on la tient enfermée, afin d'éviter un trop grand dégagement de gaz qui lui ferait perdre de sa qualité. L'acide carbonique qu'elle contient lui donne un goût piquant et la rend à peu près semblable à l'eau de Selters si connue. Après avoir pris quelques bains je sentis ma peau se raidir, perdre son élasticité, ce qui n'était pas étonnant puisque j'avais tout le corps couvert d'une couche de rouille produite par le dépôt du fer, et cet oxyde bienfaisant avait répandu une teinte rougeâtre qui me donnait l'apparence d'une Indienne venue du Nouveau-Monde. Je ne tardai pas cependant à ressentir les effets de ces eaux fortifiantes, et je me consolai assez facilement du désagrément dont le bon résultat était accompagné.

A Ems je n'avais vu que des hôtels, des maisons garnies pour recevoir les étrangers : à Schwalbach, je trouvai en plus des cultivateurs, braves gens, hospitaliers, honnêtes, serviables, qui profitent de la présence des étrangers pour augmenter leur petit revenu sans abuser de leur position. Pendant longtemps la foule avait cessé de visiter le lieu qu'ils habitent, et ils avaient été forcés de redevenir tout-à-fait paysans afin de pouvoir exister. Voilà pourquoi quelques montagnes ont été ensemencées et couvertes de jardins potagers. Des troupeaux errent dans les vallons, sur la lisière des bois où les vaches font entendre le bruit de la sonnette suspendue à leur cou qui sert à les faire retrouver quand parfois elles s'égarent. Comme chacun est occupé chez soi pendant la saison des bains, il y a des bergers chargés de surveiller le troupeau commun, de le mener paître et de le reconduire au village lorsque la nuit approche. J'aperçus un jour un de ces pâtres dont j'ignorais l'existence et l'emploi : il était arrêté au milieu du village, fixait ses regards sur le ciel et semblait consulter l'horizon.

Digitized by Google

Un chapeau noir à larges bords, une capote grise, des guêtes dépassant le genou, un fouet et un long morceau de bois, que je pris pour un gourdin, composaient son costume et ses armes. « Qui est cet homme et que fait-il là? demandai-je à un passant. » — « C'est le *général Schweinhirt*, me répondit-on. » — Le *porcher général?* Que signifie ce nouveau titre? Avant que j'eusse achevé mon interrogation, je le vis élever en l'air ce que j'avais pris d'abord pour un bâton, l'approcher de sa bouche et en tirer un son tout particulier qui retentit aux alentours. Au même instant un nombre considérable de porcs, venant de toutes les directions, répondit à cet appel par des grognements répétés. Baissant la tête et les oreilles, ils galopaient, à leur manière, aussi rapidement que le leur permettaient leurs formes épaisses et un embonpoint qui faisait honneur à la qualité des glands. Je voulus me sauver, mais il n'était plus temps; la retraite m'était fermée. Déjà plusieurs de ces vilains animaux avaient passé à côté de moi sans qu'il me fût arrivé d'accident et je commençais à me rassurer, quand une mère truie, accompagnée de sa hideuse famille, vint se jeter contre moi, puis, s'arrêtant tout-à-coup et me regardant en face, elle eut l'air de me demander compte de ma présence sur la route qu'elle avait coutume de suivre journellement sans y rencontrer d'obstacle. Que savons-nous si les hommes sont les seuls êtres qui connaissent le point d'honneur? Les porcs raisonnent peut-être comme ces gens à qui l'on entend dire : — « Monsieur, vous vous trouviez sur mon chemin; que ne vous rangiez-vous? Vous m'en rendrez raison. » La truie partait évidemment du même principe. D'abord le choc avait été si violent que j'en avais perdu l'équilibre, mais les sourds grognements de mon adversaire, ses petits yeux animés et clignotants m'ayant bientôt fait comprendre qu'elle se disposait au combat, peu courageuse de ma nature, je ne jugeai pas à propos d'accepter le défi, d'autant plus que je me trouvais sur un terrain très-désavantageux. Une énorme mare d'eau corrompue s'étendait à ma droite et j'avais le troupeau en face. Je pris un élan dont la rapidité était en raison directe de la terreur que j'éprouvais; je franchis en un instant une distance considérable, tandis que mon ennemie, acharnée à ma poursuite, suivait ma trace ainsi que sa progéniture. Je ne sais, en vérité,

Digitized by Google

comment se serait terminée cette course ridicule, si le cornet du *général Schweinhirt* ne s'était fait entendre de nouveau. Cet appel, bien connu de tous les porcs de l'endroit, rappela la truie et son intéressante famille dans les rangs; le cortége se mit gravement en marche, tout comme aurait pu le faire une honnête corporation, et j'osai enfin respirer. Depuis ce jour, mon admiration pour les troupeaux qui paissent en liberté et se promènent au soleil, débarrassés de tous liens, a singulièrement diminué : il me semble même qu'ils n'embellissent et n'animent un paysage que pour autant qu'on les regarde de loin. Carl Dujardin eut un goût bien singulier, me dis-je en reprenant lentement le chemin que j'avais parcouru avec tant d'agilité quelques moments auparavant, quand il s'avisa de placer un troupeau de porcs dans un de ses tableaux; aussi est-il le seul peintre, dont je connaisse les œuvres, qui ait jamais pensé à représenter les formes épaisses et disgracieuses de ces vilains animaux. Je serais curieuse de savoir quelles réflexions occupaient la truie provocatrice. Peut-être se disait-elle que l'espèce humaine est bien sotte, car on juge souvent de la généralité par un seul individu.

Schwalbach, malgré son peu d'importance, a sa ruine aussi comme sa *Fremden-Blatt*, c'est-à-dire un petit journal dans lequel on consigne, jour par jour, le nombre, les qualités des étrangers qui arrivent ou qui partent, le domicile qu'ils ont choisi, le lieu d'où ils viennent et celui vers lequel ils se dirigent. C'est un passe-temps que de parcourir cette liste de noms parmi lesquels il s'en trouve parfois de connus ou de respectés. Tous les lieux de bains ont leur *Fremden-Blatt* qui remplace en même temps les petites affiches, annonce les modes nouvelles, les harengs frais, et autres choses de ce genre. Mais la ruine! — Avez-vous vu notre ruine? me demandait chaque jour le maître de l'hôtel d'un ton doucereusement officieux. — On prétend qu'il y a ici près une ruine qui mérite d'être visitée, se disaient les baigneurs réunis le matin à la fontaine. — L'avez-vous vue? — Non. — Et vous? — Non. — Non? Eh bien! Allons-y aujourd'hui même. — C'est convenu. Le bain pris, le déjeûner achevé, nous nous mettons en marche. La journée était superbe, le ciel serein, le paysage constamment admirable et le sol, qui avait aspiré la forte rosée de la nuit, était

Digitized by Google

devenu élastique. Les circonstances étant aussi favorables et la distance peu effrayante, — une demi lieue, — c'est à pied que nous nous acheminâmes vers les ruines de l'ancien château d'Adolphe de Nassau. Ce prince, élu empereur d'Allemagne malgré les prétentions d'Albert d'Autriche, fils aîné de Rodolphe de Habsbourg, chef de la maison d'Autriche, fut tué par son rival en 1297, près de Mont-Tonnerre, je crois, dans une bataille qu'il lui livra. La mort d'Adolphe amena la réalisation des désirs d'Albert qui fut reconnu empereur en 1298. Cependant il ne jouit pas longtemps de sa double victoire, car son neveu Jean, dont il retenait l'héritage, se fit justice en l'assassinant. C'est ainsi que se passaient les choses en l'an de grâce 1308, et l'on doit convenir que cette manière expéditive de reprendre son bien, peint parfaitement les mœurs âpres et dures de cette époque. Comme c'était dans l'antique cathédrale de la ville de Spire qu'étaient enterrés les empereurs d'Allemagne, Albert d'Autriche vint y prendre place à côté d'Adolphe de Nassau quand son heure eut sonné. Singulier rapprochement! Quant au château, la tradition rapporte qu'Adolphe ayant été blessé dans je ne sais quel combat, fut transporté dans un couvent et soigné par une religieuse dont il devint amoureux. Celle-ci oublia pour lui ses premiers vœux ; il l'enleva, fit construire un château sur un roc angulaire, d'où lui vient le nom d'Adolphseck, c'est-à-dire le coin d'Adolphe, et y épousa la femme qui avait consenti à le suivre. Nous approchions du village que l'on nous avait dit avoir été bâti à l'ombre du château, et cependant mon œil errait encore, mesurant le cercle de l'horizon, sans rien apercevoir qui indiquât l'existence d'une ruine. Je commençais à croire que, trop confiants dans notre instinct de direction, comme dit le docteur Gall, nous nous étions trompés de chemin, quand un paysan vint à nous. Nous l'interrogeâmes sur l'objet de nos recherches et de notre curiosité. Le brave homme, après s'être assuré que notre question était sérieuse, nous montra un enclos de pommes de terre près duquel nous nous trouvions et qui entourait une vieille muraille de quatre à cinq pieds de haut. Voilà, nous dit-il, tout ce qui reste du château d'Adolphe de Nassau. Le désappointement, le dépit firent bientôt place à l'hilarité. Notre enthousiasme pour les ruines nous avait valu une

Digitized by Google

mystification, et nous ne payâmes que plus libéralement le tribut d'admiration que réclamait le paysage environnant. Mais hélas! il semblait que la nature elle-même voulût se charger de compléter le ridicule de notre situation près de ces pommes de terre et de ce mur à hauteur d'appui. Des nuages épais s'amoncelèrent avec une incroyable rapidité à la cîme des rocs qu'ils voilèrent bientôt ; une pluie épouvantable éclata, tandis que des éclairs sillonnaient les nues. Il n'y avait aucun abri qui pût nous garantir des torrents d'eau qui tombaient du ciel, formaient de larges ruisseaux sur la pente de la montagne dont le pied se baignait alors dans un lac de limon liquide et jaunâtre. Il fallait gagner le village et ce ne fut pas chose facile à exécuter, car le terrain argileux était subitement devenu mou et glissant. Le soulier d'une dame disparaissait sous la boue ; une autre semblait changée en statue par l'impossibilité où elle se trouvait de lever aucun des deux pieds : les messieurs, qui cherchaient à nous aider, menaçaient de rester plantés dans l'argile et s'écriaient qu'ils allaient subir le sort de Philémon. Les chapeaux féminins formaient gouttières, ceux des hommes, qui étaient en paille, tamisaient fort agréablement la pluie qui ruisselait ainsi de leur crâne le long de leur figure, les rafraîchissant d'une façon assez originale ; nos parasols, que nous ne pouvions tenir ouverts à cause de la violence du vent, embarrassaient encore notre marche. Ce ne fut qu'après des efforts inouis que nous atteignîmes le village, dans quel état, vous vous en doutez. Malgré l'abondante transpiration qu'avait provoquée l'exercice que nous venions de faire, il fallut nous résoudre à nous laisser rôtir impitoyablement devant un immense foyer afin de sécher un peu nos vêtements. Enfin, après un repos de quelques heures, le ciel s'étant rasséréni, comme nous ne pouvions trouver ni voiture ni charrette pour nous transporter, nous reprîmes courageusement à pied la route de Schwalbach, maudissant Adolphe de Nassau qui n'en pouvait mais, et tous les habitants qui nous avaient parlé de leur ruine célèbre.

Schlangenbad, dont le nom qui signifie *bain des serpents*, lui a sans doute été donné parce que ses environs cachent un grand nombre de ces innocents reptiles dont la colère n'est pas à redouter, ou peut-être même parce qu'on en a trouvé parfois se

Digitized by Google

jouant dans l'eau des sources, Schlangenbad n'est qu'un très-petit hameau qui se compose d'un vaste hôtel, propriété particulière du duc de Nassau louée à un entrepreneur, d'une maison de bains et de quelques autres habitations de chétive apparence. Mais la situation qu'il occupe est plus belle encore que celle d'Ems ou de Schwalbach : la vallée est plus profonde, plus resserrée, moins étendue; les montagnes sont plus raides; les rocs, d'une couleur plus foncée, sont plus escarpés; la bruyère, qui croît dans les bois, forme, quand elle est en fleurs, un tapis dont le fond, d'un vert sévère, est parsemé de longues grappes effilées du plus beau rose; la campanule des champs, largement développée, borde le lit rocailleux des ravins desséchés, et par-ci par-là quelques côteaux cultivés que dorent l'avoine et le seigle dont le vent fait onduler les tiges flexibles, annoncent la présence de l'homme et sa constante industrie. Des cerfs, des chevreuils peuplent ces solitudes, errent dans ces forêts touffues et on les voit, vers le soir, se réunir dans les clairières, tandis que de légers écureuils, sautant d'une branche à l'autre, vont détacher le fruit du chêne pour s'en nourrir, et, se couvrant le corps de leur queue en panache, viennent partager avec les oiseaux l'abri que leur offre le feuillage épais des grands arbres. C'est surtout après le coucher du soleil qu'il faut parcourir ce paysage riche, riant et sombre en même temps; à cette heure où les bruits du jour s'éteignent peu-à-peu, où la nature tout entière s'enveloppe d'une tiède vapeur, comme le voyageur dans son manteau, pour se livrer au repos. C'est une heure vraiment sainte et solennelle pour celui qui foule seul ces sentiers à peine tracés. La forme vague et mobile des rochers dépouillés de verdure, les ombres fantastiques que projettent les arbres quand la lune les frappe de sa pâle clarté, le murmure des sources cachées qui se fraient un passage au travers des montagnes, cet ensemble calme, majestueux et imposant produit une impression si vive qu'il est impossible de la soumettre au scalpel de l'analyse ou de la décrire. Les mots de la langue humaine s'oublient, se perdent dans la muette adoration qui remplit l'âme. C'est l'heure de la poésie, des pensées profondes, de l'inspiration. C'est sans doute à cette heure que M^me^ Félicia Hemans écrivit ce beau

Digitized by Google

chant de la nuit (1) que vos lecteurs me sauront gré peut-être de leur faire connaître.

CHANT DE LA NUIT.

« O terre, je viens à toi avec tous mes dons. Je répands une douce rosée dans la corolle et le calice de chaque fleur pour renouveler leur éclat.

» Il n'y en a pas une qui, brillant dans le loin au milieu des collines onduleuses ou des feuilles des forêts, ne reçoive dans son sein l'essence d'un coloris nouveau.

» Je viens accompagnée de toutes les étoiles. J'alimente tes ruisseaux, miroirs des mondes éloignés, qui reflètent pendant le jour la mousse, le roseau et le lys.

» Je viens avec la paix. Je répands le sommeil sur les allées de tes bois, sur l'abeille, sur la voix triomphante de l'alouette, sur la jeune allégresse du faon et sur la tête modeste de l'hyacinthe.

» Je repose sur mon cœur le jeune enfant fatigué des jeux de la journée; par un souffle je ferme ses yeux d'amour, et j'envoie des rêves féeriques se jouer sous ses paupières abaissées.

» Je viens escortée de tout ce qu'il y a de plus puissant! — Qui m'appelle *silencieuse?* — Ma voix est riche d'intonations. Les gémissements sourds et mystérieux que j'apporte sur mes ailes font tressaillir les cieux obscurcis.

» Et je ne les apporte pas seulement du fond des sombres forêts ou des ruisseaux que l'on n'entendait pas au milieu de leurs clairières avant la fin du jour.

» Mais j'éveille dans le cœur humain mille voix calmes, sonores malgré leur douceur; elles ébranlent l'âme et secouent le voile qui couvrait son repos.

» Je les apporte du passé. Je les arrache aux cœurs vrais et brisés, aux âmes aimantes, aux affections froissées qui, bien que longtemps comprimées, finissent cependant par se faire entendre.

(1) J'ai publié pour la première fois la traduction libre de ce beau morceau de poésie, dans la livraison du *Recueil Encyclopédique*, imprimée à Bruxelles en janvier 1834. Le correcteur l'y a si impitoyablement défigurée, que j'ai eu moi-même quelque difficulté à la reconnaître.

Digitized by Google

»Je les apporte de la tombe ; ils passent au-dessus de la couche lugubre d'un amour trop tard repentant; et, quoique doux comme le murmure d'une colombe, ils résonnent au milieu de l'obscurité comme le bruit des trompettes éclatantes.

»Je viens avec tout mon cortège. — Qui m'appelle *solitaire ?* — Une multitude m'environne. — Le brillant, le beau, le terrible, les fantômes du cœur et de l'imagination marchent autour de moi.

»Mes éclairs, qui frappent d'agonie, sont les regards des morts, pleins d'angoisses vaines ou d'une tendresse trop vive pour pouvoir être comprimée.

»C'est moi qui, par ma douce autorité, ferme l'humble violette et fais taire la voix des bois. — Je suis le vengeur, le puissant, le fort, le scrutateur de l'âme !

»C'est moi qui, répandant la rosée et la clarté sur les feuilles sommeillantes des forêts, apporte aussi les orages. Je suis le principe impétueux de la mémoire, de la pensée et du remords. — Terre, sois bénie !

»Je suis la nuit solennelle ! »

On m'avait vanté l'eau de Schlangenbad comme la plus agréable entre toutes celles qu'on trouve en Allemagne, et Dieu sait qu'il n'en manque pas, car depuis qu'il est de mode d'aller prendre les bains, il n'est ni ville, ni village, ni bourg, ni hameau qui ne parvienne à découvrir dans les environs des sources froides ou chaudes, ferrugineuses, salines ou sulfureuses. Des médisants ont été jusqu'à dire que quelques-unes étaient de fabrication humaine, et que de vieilles ferailles jetées au fond d'un puits servaient d'appas pour attirer les voyageurs. Le ciel me préserve d'ajouter croyance à de pareilles méchancetés et de jamais douter de la bonne foi allemande et de la vertu des eaux minérales à qui j'ai, pour ma part, de nombreuses obligations. Quoiqu'il en soit, il me tardait de faire l'essai de cette nouvelle fontaine de Jouvence transportée au cœur du duché de Nassau, et ce fut avec un indicible plaisir que je me plongeai dans une eau naturellement chaude, molle, limpide, savonneuse qui remplissait un immense bassin de marbre rouge du pays. Ma peau, crispée par le fer qui s'y était attaché à Schwalbach, y retrouva sa souplesse, son élasticité, et un bien-être général accompagna chacune de mes ablutions. Cette

Digitized by Google

eau n'a ni goût, ni odeur et on lui attribue la triple propriété de faire durer longtemps le linge, d'adoucir et de blanchir la peau, aussi en exporte-t-on annuellement un nombre immense de cruchons. Il paraît que les élégantes de Vienne en font surtout une prodigieuse consommation. Ce fut avec un véritable regret que je vis approcher le moment où je devrais cesser ces bains dont l'usage trop fréquent affaiblit et énerve. La Faculté n'avait plus à s'occuper de moi. Après avoir adressé aux sources du duché de Nassau l'expression de ma reconnaissance, je dis adieu aux sites pittoresques au milieu desquels j'avais passé tant d'heures de rêverie délicieuse, et je pris le chemin de Wiesbaden où m'attendaient les plaisirs du monde, une société nombreuse et les jouissances de la civilisation.

Wiesbaden est la capitale du duché de Nassau; mais ce ne peut être une très-grande ville que cette capitale d'un pays dont la population n'est que de quatre cent mille âmes. Cependant, sauf l'étendue à laquelle je n'attache nulle importance par la raison que je n'aime pas ces rues interminables, ces courses démésurément longues qui fatiguent le corps sans toujours amuser l'esprit, Wiesbaden est une fort jolie ville moderne, régulière, dont les constructions ont un air de grandeur et se continuent avec activité. Quand on voit le nombre considérable de maisons récemment achevées, quand on examine les préparatifs qui se font afin d'augmenter encore ce nombre, on se demande à quoi bon tant de demeures nouvellement élevées dans une ville qui ne compte que huit ou dix-mille habitants. Le magnifique Kursaal où se donnent les bals, où se trouvent les tables de jeux, un café, un restaurant; la salle de spectacle, la bibliothèque, propriété nationale déposée dans l'ancien palais ducal; tous ces bâtiments paraissent démésurément vastes, hors de proportion, comparés à une population aussi minime. Mais si l'on songe à l'affluence d'étrangers que les eaux minérales y attirent chaque année, on comprend que c'est moins par manie que par nécessité qu'on y bâtit autant. Quand j'arrivai à Wiesbaden, je trouvai à grande peine un logement convenable et cependant la plus grande partie des habitations est abandonnée aux voyageurs pendant la saison des eaux. Les hôtels, surtout ceux qui portent l'enseigne des *Quatre*

Digitized by Google

Saisons, de *l'Aigle*, sont si vastes qu'on pourrait au besoin les convertir en casernes ; ce seraient, à la vérité, des casernes fort élégamment meublées. Rien ne manque dans ces hôtels : sources thermales, bains, jardin où se promènent les buveurs d'eau qui ne désirent pas se rendre à la source commune, service parfaitement organisé, personnel nombreux, table excellente, musique à l'heure des repas, luxe d'ameublement, on y jouit de tout ce qui est de nécessité et bien au-delà. Mais la ville est sans physionomie, comme la population. Ce contact perpétuel avec des étrangers de toutes les nations a fait disparaître les traits caractéristiques du peuple allemand et le type national s'y est modifié au point d'en être devenu méconnaissable. Aussi, le voyageur qui croirait pouvoir juger l'Allemagne d'après ce qu'il voit dans les lieux de bains, se tromperait grossièrement et ses observations reposeraient sur une base essentiellement fausse.

Les environs de Wiesbaden sont charmants et offrent beaucoup de ressources aux promeneurs. La ville, située à une lieue du Rhin, dans une vallée élevée de trois cent vingt-trois pieds au-dessus du niveau de la mer, est entourée de montagnes boisées et de vignobles qui forment un demi-cercle. Les rochers fournissent la pierre de bâtisse. La végétation, les paysages sont, comme dans tout le duché, riches et variés, de sorte que cette capitale procure tout à la fois les distractions d'une grande ville, de la civilisation, d'une population nombreuse, mais hétérogène, et les jouissances d'une nature très-pittoresque. Dans la matinée on gravit les rochers, on parcourt les bois, les riants vallons, soit à pied, soit à cheval ou à âne, et le soir on assiste à un concert, à une représentation dramatique, ou l'on va se reposer près d'une table de jeu, à moins que l'on ne préfère le bal tourbillonnant dont l'excellent orchestre, animé par les heureuses inspirations de Strauss, vaut un concert pour les spectateurs inactifs, en même temps qu'il entraîne les danseurs avec une effrayante vitesse qui me semblait la réalisation de ces ballades de la danse des morts alors que, sortis momentanément de leurs froids sépulchres pour venir aspirer l'air des vivants, ils se livrent avec un horrible emportement à cet exercice. C'est pendant la nuit qui succède au jour de la Toussaint qu'a lieu cette fête dont le timbre funèbre

Digitized by Google

de la cloche sonnant pour les trépassés et les premiers rayons du matin font disparaître les convives décharnés qui vont reprendre leurs places dans les sombres demeures souterraines. Je me rappelais aussi la tradition des danseuses nocturnes, de ces *Willis*, pauvres fiancées mortes avant le jour des noces et qui, ne pouvant s'habituer à leurs habitations lugubres et solitaires, se lèvent à minuit, hantent les grand'routes afin d'y rencontrer quelque jeune danseur, lui font admirer leur brillante parure, la couronne qui orne leur front, puis l'enlacent et l'obligent à danser jusqu'à ce qu'il tombe mort. L'imagination pleine de ces descriptions fantastiques, j'osais à peine regarder les couples divers qui passaient devant moi avec la rapidité de l'éclair. Le vertige me gagnait, à chaque instant je craignais de voir les parures de fleurs, les étoffes légères se changer en linceuil glacial, je croyais entendre les affreux craquements des os dégarnis de chair qui s'entrechoquaient sans se briser. C'était une hallucination complète, horrible, facile à expliquer, mais dont je souffris assez pour prendre la résolution de ne pénétrer qu'avec précaution, à l'avenir, dans ce monde mystérieux et fantastique que les Allemands se sont plus à évoquer. A voir, en effet, la fougue, l'excitation inquiète et tumultueuse des danseurs, il semble que les moments soient comptés et qu'on soit pressé de jouir d'un plaisir qui ne se renouvellera plus. L'Allemagne est la patrie de la walze, aussi m'attendais-je à l'y retrouver dans son caractère primitif, c'est-à-dire empreinte d'une molle langueur, gracieuse et poétique, mais point : la grace, le moelleux des mouvements, l'abandon onduleux du corps ont fait place à une sorte de frénésie. Hommes et femmes tournent sur eux-mêmes aussi rapidement que possible; chacun ressemble à une toupie lancée par un bras vigoureux, et l'on ne s'arrête que lorsque la respiration manque totalement. En présence de ces couples tournoyants on se croirait aux Indes, au milieu de ces jongleurs qui honorent leurs fétiches en pirouettant sur leur axe jusqu'à ce que l'épuisement le plus complet les réduise forcément au repos. Quant au galop, c'est bien pis encore. On arpente la salle, mais on ne danse pas. C'est à qui alongera le plus le pas, à qui se fatiguera davantage et l'on se croirait témoin d'une course s'il ne manquait le prix à adjuger au vain-

Digitized by Google

queur. Cela viendra. Je ne conçois pas, disais-je à un de mes voisins, comment les dames peuvent consentir à danser de la sorte. Elles perdent leurs avantages personnels en outrant à ce point le mouvement; et quel moyen de conserver une apparence de comme il faut ou de la grace en galopant comme un cheval qui a pris le mord aux dents et en parcourant toute la longueur d'un salon en trois ou quatre enjambées? J'achevais à peine mon observation quand un bruit, suivi d'un cri de douleur, retentit dans toute la salle et y porta l'effroi. Les danseurs s'arrêtèrent un instant, non sans quelque difficulté, car ces locomotives vivantes, une fois lancées, ne s'arrêtaient pas spontanément; ils reprirent ensuite leur élan avec une nouvelle vigueur et le galop recommença plus impétueux que jamais. J'appris bientôt qu'un couple, violemment heurté par un autre, avait perdu l'équilibre et causé le bruit que nous venions d'entendre. La dame s'était démis le pied en tombant; on fit avancer sa voiture, puis il n'en fut plus question. On est habitué aux chutes. Voyez, dis-je encore à mon voisin, voilà pourtant à quoi l'on s'expose en valsant ou en galopant. — Oui, sans doute, me répondit-il; c'est absurde et inconvenant, mais que voulez-vous? C'est ainsi qu'on danse à Paris, à Vienne, à Londres et à Berlin. La raison était concluante et ne souffrait pas de réplique.

J'allai rarement au spectacle pendant mon séjour en Allemagne. Je m'étais décidée à visiter ce pays dans l'espoir d'y trouver du nouveau, et je fus constamment désappointée tant que je suivis la route battue par les voyageurs. Soit par calcul, soit par un excès d'obligeance mal entendue ou peut être par esprit de contradiction, les habitants semblaient avoir à cœur de rejeter bien loin tout ce qui leur appartenait en propre, pour adopter servilement les goûts des autres nations. En vain nous répétions que nous étions venus en Allemagne pour voir des types originaux et non de froids pastiches, on ne tenait nul compte de notre dire et l'Allemagne était écrasée sous les importations étrangères. Il n'y a pas jusqu'à leur musique si puissante, si profonde, si métaphysique, expression vraie de l'ame et du cœur qu'ils n'aient reléguée dans l'oubli, ou à peu près. Au théâtre, au lieu de Gluck, de Mozart, de Weber, de Marshner, j'entendais de pitoyables traductions des opéras

Digitized by Google

d'Auber, d'Hérold, de ce pauvre Bellini qui a bien fait de mourir, car il échappe ainsi à l'horrible supplice de savoir son œuvre défigurée, sa pensée rendue inintelligible, et la douceur de ses chants remplacée par d'effroyables éclats de voix. Quand on annonçait un concert, je cherchais vainement sur le programme les noms de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Handel, ces grands maîtres de l'instrumentation, ou ceux de Mendelssohn et de Bank; je ne trouvais que des noms français et italiens. Enfin, dans les bals même, Strauss règne en roi parce qu'il a attiré la foule à Paris et à Londres, et l'on oublie Lanneck, bien qu'il soit peut-être meilleur musicien et compositeur plus consciencieux, parce qu'il n'a fait danser ni la cour de Louis-Philippe, ni celle de Victoria. Je doute que Meyerbeer eût obtenu les honneurs rendus à son Robert-le-Diable sur les différents théâtres de l'Allemagne, s'il n'avait préalablement remporté un succès éclatant à Paris. Cependant la supériorité musicale du peuple allemand est généralement reconnue. Aux Italiens le chant, l'imagination passionnée; aux Allemands l'instrumentation, la profondeur des pensées, l'immensité des conceptions et l'expression du sentiment. « Si j'étais Allemand » disait un Anglais, « je serais si fier des compositeurs mes compatriotes, que je ne pourrais souffrir qu'on les oubliât comme vous le faites, et je voudrais que les théâtres, les salles de concert fussent constamment remplis d'eux. Votre manie d'imitation vous fait perdre de vue ce que vous possédez et vous rend injustes envers vous-mêmes. » Cet Anglais avait raison; malheureusement il parlait dans le désert.

Un jour, pendant que nous étions à table, on distribua le programme d'un concert vocal et instrumental qui devait avoir lieu le lendemain. Quatre Tyroliens exploraient et exploitaient les lieux de bains les plus fréquentés à l'aide de leurs gosiers et de leurs airs nationaux que je ne connaissais que pour les avoir entendu chanter par Mme Malibran, Nourrit et d'autres artistes. J'étais curieuse d'établir une comparaison entre l'art, la science calculée et le sentiment naturel. Je me rendis donc au concert. Les quatre héros avaient eu soin de conserver leurs costume national afin d'ajouter à l'effet qu'ils espéraient produire. Deux d'entre eux accordèrent de petits instruments nommés *cistres*, dont le son aigre

Digitized by Google

et criard était loin de charmer agréablement l'oreille : les deux autres s'accompagnaient de la guitare. Après quelques accords insignifiants, ils entonnèrent le chant de guerre d'André Hofer, cet aubergiste qui devint soldat pour repousser l'invasion française de 1809, et qui, à la tête de ses compatriotes animés comme lui d'un ardent patriotisme, remporta de nombreux avantages sur l'ennemi. Je fus frappée du timbre particulier de ces voix mâles, vibrantes et sonores, de leur parfait ensemble et de leur pureté. Ce premier morceau, chanté avec énergie et entraînement, me fit un extrême plaisir; mais quand les Tyroliens répétèrent les airs simples et mélodieux de ce peuple montagnard, malgré la délicatesse et l'aplomb avec lesquels ils parcoururent les intervalles de la gamme, leur voix se posant toujours avec justesse de la tonique sur la quinte ou l'octave, je ne pus m'empêcher de sentir qu'il manquait quelque chose pour que l'effet fût complet. Nous étions trop à l'étroit; l'espace qui nous enfermait était trop resserré. Il aurait fallu l'écho des montagnes pour accompagnement au lieu de ces détestables cistres; alors c'eût été ravissant, sous la voûte du ciel, en plein air, au milieu de la nature pittoresque. Oui, me dis-je, il en est des Tyroliennes comme de beaucoup d'autres choses qui n'ont de valeur que pour autant qu'on ne les transporte pas loin des lieux où elles ont pris naissance. Ces originalités dépaysées, qui courent le monde afin de ramasser de l'argent, peuvent étonner, plaire momentanément, mais bientôt on les trouve froides, incomplètes, sans intérêt, et elles finissent par ennuyer parce qu'elles ont perdu les charmes que leur prêtaient les localités auxquelles elles appartenaient. L'imitation du chant rauque et guttural des goîtreux produisit sur moi une impression de dégoût que ne compensait pas la nouveauté. Enfin un air varié sifflé par un des concertants, un autre exécuté sur la guimbarde mirent le comble à mon ennui et me firent prendre la résolution de ne plus assister de longtemps à un concert tyrolien. Depuis j'ai entendu les refrains populaires du Tyrol répétés par les échos des montagnes et je suis moins tentée que jamais de les aller écouter dans les salons.

Le duc de Nassau est grand amateur de la chasse, goût fort naturel dans un pays couvert de forêts bien peuplées de gibier de

Digitized by Google

toute espèce. Il a fait construire au milieu des bois, à deux lieues de Wiesbaden, un rendez-vous de chasse nommé le château de la Platte, où il se rend de temps en temps pour s'y donner le plaisir de courir le cerf. Ce château, ou plutôt ce pavillon, car ce n'est pas autre chose, est admirablement situé sur le plateau d'une montagne, élevé de neuf cents pieds au-dessus de la ville, et il eût été difficile de trouver une position plus convenable, plus avantageuse pour le but qu'on se proposait. La route qui conduit de Wiesbaden à la Platte est charmante, mais très-fatiguante pour les promeneurs parce qu'elle est constamment montueuse. Le bâtiment est isolé, l'architecture simple et la nature seule s'est chargée de tracer et de planter le parc. Deux cerfs en repos, coulés en bronze, gardent la porte d'entrée et font connaître la destination du château dont ils sont en quelque sorte l'enseigne. Quant à l'intérieur, on n'y voit rien de bien remarquable. Les cornes des cerfs tués par le prince figurent au-dessus des portes donnant sur les corridors; elles sont enchâssées dans des têtes moulées en plâtre que surmontent de petits écussons indiquant le lieu, le jour où fut abattu chacun des animaux auxquels elles appartenaient, leur âge, etc. Il y a dans tout cela une petite vanité de chasseur qui fait sourire les profanes mais que comprennent fort bien les initiés au plaisir de la chasse et aux émotions qu'il fait naître. Quant à moi, ce que je trouvai de plus curieux à la Platte, ce sont les appartements du duc où tous les meubles, sans exception, sont faits en corne de cerf. Le secrétaire, le canapé, les fauteuils, les chaises, l'encrier, les presse-papiers, le bougeoir avec les accessoires et une foule d'autres objets sont en corne artistement travaillée. Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé, si ce n'est pourtant la magnifique vue dont on jouit du haut de la plate-forme. On y découvre la vallée du Rhin animée par les eaux de ce fleuve majestueux : Wiesbaden s'étend sous les pieds de l'observateur tandis que Mayence, Francfort, Darmstadt, avec leurs tours élancées qui se dessinent vaporeusement sur l'azur du ciel, terminent ce vaste horizon.

Jusqu'à présent Wiesbaden a été la capitale du duché de Nassau sans être le lieu de résidence du souverain, mais bientôt le duc y établira sa cour. En attendant l'entier achèvement du palais qui

Digitized by Google

lui est destiné, il continue à habiter son château de Biebrich, situé au bord du Rhin, à une lieue de la ville. L'apparence de cette habitation est triste, sombre malgré la couleur rose de la pierre dont elle est construite, et il y a une si parfaite symétrie dans les plantations et le tracé des jardins, qu'on est bientôt ennuyé de s'y promener. Une allée de marronniers magnifiques, de proportions colossales, une autre d'acacias qui ont atteint une hauteur extraordinaire sont les seules choses remarquables que j'y aie trouvées. Il y avait une heure à peu près que je parcourais le terrain : mon guide, impitoyable comme le sont les gens de cette espèce, m'avait fait admirer les choux, les carottes, les pruniers, les oies et les canards exotiques de son Altesse, et j'exprimai l'intention de mettre fin à cette course. Je me disposais donc à laisser tomber dans la main de mon cicerone officieux quelques pièces de monnaie qu'il avait bien gagnées par la peine qu'il avait prise de me fatiguer inutilement, quand il s'écria avec stupéfaction : « Vous voulez vous en aller! Mais vous n'avez pas vu la ruine! Par ici, venez par ici, nous allons y arriver. » — Une ruine! m'écriai-je à mon tour avec effroi; non, non, je ne tiens pas à la voir (je me souvenais d'Adolphseck). Je protestai en vain de mon indifférence, même de ma répugnance pour les ruines, force me fut de suivre cet Allemand entêté qui aurait cru sans doute manquer à tous les devoirs de son état, à toutes les bienséances, s'il avait permis que je quittasse Biebrich sans avoir vu le *burg*. Un duc de Nassau éleva un petit château au XII^e^ siècle, sur les fondements d'une tour romaine. Tel est l'historique de cette merveille transformée aujourd'hui en ruine moderne soigneusement entretenue, meublée dans le goût moyen-âge et peuplée de chevaliers qui ont été nos contemporains, quoiqu'en disent le costume qui les revêt et l'armure pesante qui les couvre. Mon guide, après m'avoir fait reconnaître le père et le frère du duc régnant sous le heaume et la cuirasse qui les déguisaient comme pour prouver que les traditions du carnaval ne sont pas entièrement perdues dans les pays protestants, m'apprit que son Altesse ainsi que la duchesse venaient souvent prendre le thé et même dîner au *burg*; ce qui signifie que la ruine célèbre remplace tout simplement le Kiosque et le pavillon chinois devenus trop bourgeois

Digitized by Google

pour pouvoir encore être admis dans les jardins des grands seigneurs. Ayez donc après cela de la vénération pour les ruines, si vous l'osez!

Depuis plusieurs jours il n'était bruit à Wiesbaden que de la foire de Francfort dont on attendait impatiemment l'ouverture. A en juger par l'importance que chacun attachait à ne pas manquer d'assister à cette fête, on eût pu croire qu'il s'agissait en effet d'un événement extraordinaire. J'avais beaucoup entendu parler des foires qui se tiennent dans quelques villes de l'Allemagne, et ma curiosité était précisément assez éveillée pour me préparer le plus avantageusement du monde à tous les désappointements qui succèdent le plus souvent à la haute idée que l'on se forme d'une chose inconnue. Je partis pour l'ancienne ville impériale, et bientôt une des quatre vieilles tours nommées *Wartthurme*, qui désignaient jadis les limites du territoire francfortois, m'apprit que j'allais me trouver au centre d'une souveraineté bourgeoise que les puissances fondatrices de la Sainte Alliance ne dédaignèrent pas d'inviter à prendre rang parmi elles; proposition qui fut acceptée.

C'est une étude aussi curieuse qu'intéressante que celle de la constitution de cet état indépendant qui compte une population de 60,000 ames et un territoire de quatre mille carrés d'étendue. La prospérité, l'importance commerciales, dues à la situation avantageuse qu'il occupe, en font un centre de grandes opérations financières. Le banquier Rotschild, l'aîné de la famille, y réside, et la Diète Germanique, cette autre puissance qui y tient ses séances, fixe sur Francfort l'attention des politiques de tous les pays. Le gouvernement, composé de bourgeois professant la religion chrétienne, forme un singulier contraste au milieu de cette Allemagne essentiellement aristocratique et monarchique. La constitution, jurée le 18 octobre 1816, a distribué le pouvoir entre trois corps dont les membres sont choisis dans les diverses corporations. Les Juifs seuls sont privés de droits politiques et leurs droits civils sont même assez restreints. Le *Sénat* a le pouvoir exécutif et administratif. Deux bourgmestres élus annuellement par lui sont chargés, l'un de la direction de la force publique et de la présidence du Sénat, l'autre de l'administration de la po-

Digitized by Google

lice, de la surveillance des corporations et du maintien des prérogatives accordées aux bourgeois. Le *conseil des représentants*, composé de soixante et un membres, est chargé du contrôle des revenus de l'état et de la comptabilité générale. Enfin le *corps législatif*, composé de quatre-vingt-cinq membres, décrète les lois nouvelles et sanctionne le budjet annuel des recettes et des dépenses.

La ville de Francfort fait partie de la Confédération Germanique et fournit un contingent de 720 hommes à l'armée de cette confédération. Réunie aux trois autres villes libres qui sont Bremen, Lubeck et Hambourg, elle a une voix délibérative dans les assemblées de la diète. Elle entretient en outre un bataillon de troupes de ligne enrôlées qui fait le service de la place, tandis que tous les bourgeois forment une milice nationale divisée en plusieurs bataillons d'armes différentes. Tels sont, à peu près, les points principaux de la constitution francfortoise.

C'est une belle ville que Francfort, avec ses quais magnifiques, ses larges rues, son horizon vaporeux terminé d'un côté par les montagnes du Taunus et sa ceinture de jardins plantés de fleurs que chacun respecte comme propriété nationale. Situé au bord du Mein, rivière tributaire du Rhin qui offre un moyen facile de transport pour les marchandises que l'on veut expédier, soit en Suisse et sur toute la ligne parcourue par le fleuve, soit en Hollande et de là outre-mer, Francfort est le point de halte de presque tous les voyageurs qui se dirigent du Nord au Sud et vice-versâ, comme il est l'entrepôt général de ce qui arrive par le Rhin pour l'intérieur de l'Allemagne. La fréquence et la facilité des communications avec les pays étrangers font que cette ville abonde en ressources de tous genres, et la population toujours active qui l'habite lui donne un air de vie, de prospérité qui la rend intéressante. Bien que le commerce et les opérations de finance soient l'occupation principale de la généralité des habitants, cependant les arts et les sciences n'y sont point oubliés. De riches particuliers se plaisent à s'entourer d'objets artistiques, tandis que des établissements ouverts au public contribuent à répandre judicieusement le goût des arts et des sciences. Je citerai parmi ces derniers l'académie de peinture fondée en 1816 par M. Staedel, négociant,

Digitized by Google

en faveur de la bourgeoisie et des artisans. Il fit l'abandon de sa collection de tableaux et légua, par son testament, la plus grande partie de sa fortune à l'établissement qui porte son nom, afin que la collection pût être graduellement augmentée. Il voulut aussi que des cours gratuits de dessin, de peinture, de sculpture et d'architecture fussent donnés, pour que tous ceux en qui on reconnaîtrait d'heureuses dispositions trouvassent le moyen de les cultiver. La société de Senkenberg, pour les sciences naturelles, possède de belles collections zoologiques et autres qui se complètent de jour en jour par les soins et les recherches des membres. On y donne des cours gratuits ainsi qu'à l'école de médecine fondée par le docteur Senkenberg. La société des sciences chimiques et physiques; la société polytechnique pour le progrès des arts industriels sont autant de fondations utiles dont toutes les classes retirent d'immenses avantages et qui produisent d'excellents résultats. Enfin, la bibliothèque, magnifique et vaste bâtiment qui renferme 50,000 volumes, met à la disposition des hommes studieux des éditions rares, choisies, et la collection très-complète de tous les ouvrages publiés sur l'histoire de l'Allemagne.

Les institutions de bienfaisance ne manquent pas non plus à Francfort. Les pauvres, les malades, les étrangers dénués de moyens d'existence y sont secourus et recueillis. Les bourgeois peu riches, mais d'une probité reconnue, les ouvriers laborieux, les orphelins trouvent aussi aide et protection. De nombreuses caisses de secours ont été fondées dans le but de soulager la pauvreté honnête et honteuse qui se cache à tous les regards et celle qui se montre au grand jour. Peu de villes possèdent un aussi grand nombre d'établissements de charité, aussi parfaitement administrés, dirigés dans des vues plus larges, plus véritablement philanthropiques. Remarquez que les gérants, choisis parmi les membres de la bourgeoisie, ne reçoivent ni appointement, ni gratification pécunière : ils remplissent une charge honorable et non pas un emploi mercenaire, aussi sacrifient-ils leur temps et leur peine sans exiger la moindre rétribution. Ils considèrent les soins qu'ils apportent à leur direction comme une bonne action qui perdrait sa valeur si elle était payée. Convenons qu'un pareil dé-

Digitized by Google

sintéressement n'est pas chose commune que l'on rencontre partout et rendons hommage à ceux qui en donnent l'exemple.

Les deux foires de Francfort, surtout celle d'automne, sont les plus considérables qui se tiennent en Allemagne, par le nombre et l'importance des affaires qui s'y traitent. Comme la plupart des ventes et des achats se font sur échantillons, il en résulte que, sauf la masse d'étrangers qui afflue alors dans cette ville, on n'y voit rien de bien extraordinaire. Le Brauenfels, bâtiment fort ancien où se tient la bourse, présente une suite de magasins comme il y a quelques années les salles de l'hôtel-de-ville de Bruxelles. Du reste, les foires de Francfort perdent annuellement de leur importance et diminuent considérablement. Ce que je trouvai de vraiment curieux, c'est la grande quantité de boutiques où l'on ne vend que des pipes. Jamais je n'en avais vu pareille masse, et il suffisait de jeter un coup-d'œil sur cette longue file de magasins établis au bord du Mein pour se convaincre que la pipe est, pour les Allemands, un meuble indispensable, de première nécessité, un plaisir qui ne le cède à nul autre. C'est une chose amusante à observer que la diversité de formes, de proportions, de matières employées. Le progrès des arts, les raffinements du luxe, l'Orient et l'Occident s'y montrent avec leurs traits caractéristiques. Là est le Houka qui indique l'habitude de l'oisiveté, de l'indolence; plus loin le Chibouque orgueilleux, garni d'ambre, semble considérer avec dédain le modeste tube recourbé qui ne peut trouver place que dans la poche d'un porte faix ou d'un postillon. La longue pipe de terre qui n'a d'autre mérite que sa blanche simplicité, contraste entre celles où figurent les célébrités militaires, politiques et littéraires de tous les âges. C'est une galerie où posent les potentats et leurs ministres; c'est une histoire universelle dont chaque page est mise à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Notre époque occupe une grande place dans ce panthéon d'un genre nouveau, et l'on n'a rien oublié, depuis les batailles de l'empire, les naïvetés des Jean-Jean et des Tourlouroux, jusqu'aux scènes de la vie privée; depuis les tableaux de David jusqu'aux esquisses mordantes et spirituelles de Charlet et de Bellangé. Ici la république; plus loin la restauration et juillet 1830. Les gouvernements se succèdent

Digitized by Google

parmi les pipes allemandes comme ils se sont succédé depuis quarante ans. Je suis étonnée qu'une censure n'ait pas été établie pour les pipes comme pour la presse, car il n'y a pas d'opinion politique ou religieuse que le marchand ne soit à même de satisfaire. Ces magasins ressemblent sous ce rapport à la conscience de quelques hommes d'état et de quelques publicistes.

Il est temps que je termine cette lettre déjà si longue. De Francfort je me dirigeai sur Mayence où je ne passai qu'une nuit, me réservant de visiter cette ville à mon retour. Le lendemain, à cinq heures du matin, j'étais à bord d'un bateau à vapeur ou pyroscaphe, comme on dit aujourd'hui, et j'y restai jusqu'à dix heures du soir, quand j'arrivai à Leopoldshafen où je mis pied à terre avec une indicible satisfaction. Un Eilwagen ou diligence attendait les voyageurs pour les conduire à Karlsruhe, distant de deux lieues environ. Enfin à minuit j'avais trouvé un gîte dans la capitale du duché de Baden. La journée avait été aussi fatiguante qu'ennuyeuse; depuis Mayence les bords du Rhin, plats et unis, ne m'avaient offert aucun intérêt, et un soleil ardent rendait le trajet pénible. La toile que le capitaine avait fait déployer au-dessus de nos têtes ne nous procurait aucun soulagement, les rayons nous arrivant de côté. Je ne pouvais cependant m'empêcher de sourire en voyant chacun de nous traîner à sa suite un de ces pliants incommodes sur lesquels on est si mal assis, fuir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pour échapper à l'ennemi accablant qui nous poursuivait. Les innombrables sinuosités du fleuve rendaient cette lutte permanente. Je saluai en passant l'ancienne ville de Worms, Spire dont on aperçoit longtemps les tours gothiques et qui renferma les cendres des empereurs jusqu'au moment où des mains sacriléges vinrent insulter à la mémoire des morts et disperser leurs restes, enfin me voici à Karlsruhe dont je me réserve de vous parler dans ma prochaine lettre.

Eugénie Poulet.

Digitized by Google

EVERARD T'SERCLAES,

Chronique Brabançonne.

III.

BRABANT AU GRAND-DUC.

Servi si, ma servi ognor frementi.
(Manzoni, *Adelghis*).

. . . Victis redit in præcordia virtus,
Victoresque cadunt. . . . .
(Virg. Æneid. lib. II).

I have led my raggamuffins where they are pepper'd.
(Shakspeare, First part of *King Henry IV*).

Et comme vous voyez ung asne, quand il ha ung oestre junonicque ou une mouche qui le poinct, courir çà et là sans voye ny chemin, jectant sa charge par terre, rompant son frein et resnes, sans aulcunement respirer ou prendre repos; ainsi fuioyent ces gens de sens despourveus. . . .
(Rabelais, *Gargantua*, liv. 1er, chap. XLIV).

La prise de Bruxelles avait eu les conséquences prévues par le sire de T'Serclaes. La terreur répandue dans toute la province par la nouvelle du désastre de Scheut et de l'invasion immédiate de la résidence ducale avait hâté les malheurs préparés par l'imprévoyance de Wenceslas; Louvain, Léau, Tirlemont, Nivelles étaient tombées au pouvoir des Flamands sans coup férir, ou après une faible résistance. Quelques seigneurs brabançons tenaient encore la campagne : le sire de Merwède et le jeune Walleram, arrivés trop tard pour prendre part à la bataille, dont

Digitized by Google

leur concours eût peut-être changé l'issue, cherchaient à s'en dédommager par des courses souvent heureuses sur les fourrageurs ennemis : le comte de Juliers, qui n'avait pas voulu suivre le duc dans son exil volontaire, continuait à battre l'estrade avec ses cavaliers aguerris : il enlevait des convois, taillait en pièces des partis de fourrageurs, et parfois une incursion rapide sur quelque bourgade occupée par les gens de Louis de Male lui permettait d'assouvir le ressentiment d'une première défaite. Mais ces succès partiels, insuffisans pour produire un résultat complet et durable, ne servaient qu'à consommer la ruine des campagnes, dévastées tour-à-tour, comme c'est l'usage, par les conquérans et par les libérateurs, également affamés, accoutumés à la même licence, et qui, toujours prêts à s'entr'égorger sous leurs différentes bannières, s'entendaient parfaitement sur cet article de foi, qu'en temps de guerre *Jacques Bonhomme* est la chose, la propriété, la pâture légitime et naturelle du soldat. Ce que l'ennemi avait oublié de prendre au nom du droit de la victoire, l'allié s'en emparait à titre de compensation pour les services rendus : si bien que beaucoup de villageois, dont les croyances politiques s'étaient fort altérées dans cette confusion de principes, abandonnaient des champs qu'ils étaient las de cultiver pour autrui, et s'enfonçaient dans les bois avec leurs familles et le reste de leur bétail, attendant que l'hiver et la faim leur laissassent la ressource du brigandage. Tel fut durant des siècles, en temps de guerre, c'est-à-dire presque toujours, l'état normal d'une grande partie de l'Europe, état dont au reste notre civilisation moderne a quelquefois semblé pro-

Digitized by Google

mettre le retour. Cependant Wenceslas, enfermé dans Maestricht, y dépensait en fêtes et en habillements somptueux les derniers florins de son épargne, et souriait aux blondes jouvencelles des bords de la Meuse, tandis que Jeanne, prosternée au pied des autels, passait ses journées dans les larmes et les prières. En vain le sire de Duffel, le châtelain de Jodoigne, et quelques autres serviteurs dévoués pressaient Wenceslas de rentrer dans le Brabant, de s'y mettre à la tête de ses amis, et d'imprimer ainsi quelqu'unité aux efforts isolés qui se faisaient encore pour sa cause; le paroxisme belliqueux avait entièrement disparu, et il se montrait disposé à perdre son duché aussi gaîment que le fit plus tard, pour son royaume, l'auguste et voluptueux protégé de la vierge de Vaucouleurs. Rebutés par ce honteux spectacle, la plupart des nobles brabançons qu'un sentiment d'honneur, plutôt que l'affection et le respect, avait jusqu'alors retenus auprès du duc, le quittaient successivement, les uns pour faire leur paix avec le vainqueur, les autres, en plus petit nombre, pour aller se joindre aux derniers défenseurs de la cause commune. Everard lui-même avait disparu depuis plusieurs jours, et on ignorait la direction qu'il avait prise.

Tel était, depuis environ deux mois, l'état des choses à la cour et dans la province, lorsque survinrent les évènements que nous allons avoir à retracer.

La journée du 24 octobre avait commencé. C'était une de ces belles et sereines matinées d'automne qui dédommagent la Belgique de son printemps tardif et de son été souvent pluvieux. La grosse cloche de Ste.-Gudule annonçait l'office divin, que l'on savait devoir être

Digitized by Google

suivi d'un sermon : et la renommée du prédicateur, moins encore que la vénération et l'amour dont il était l'objet, attiraient vers la cathédrale une grande partie de la population urbaine. Des flots de peuple et de bourgeoisie, où se mêlaient plusieurs paysans des villages voisins et des gentilshommes richement vêtus, inondaient le portail et se répandaient dans la vaste enceinte de l'église. Tous cherchaient à se rapprocher de la chaire où allait se faire entendre la voix bien connue du plus révéré de leurs ministres. C'était Jean T'Serclaes, surnommé *le Bon*, titre qu'il ne devait point à la complaisance menteuse et intéressée d'un historiographe, mais à la reconnaissance publique. L'éminent savoir qu'il joignait à un caractère irréprochable, et peut-être aussi la considération qui entourait sa famille, l'avaient porté à de hautes dignités ecclésiastiques : archidiacre du Hainaut, chanoine de Cambrai, il exerçait encore les fonctions attachées au décanat de la basilique. Le loisir que lui laissaient les soins de son ministère était consacré aux œuvres d'une charité aussi ardente que sincère : et en lui le peuple chérissait à la fois le frère du gentil Everard, le prêtre citoyen et le bienfaiteur du pauvre. Possesseur d'un riche patrimoine, mais simple dans ses goûts et ses habitudes, il répandait d'abondantes aumônes, et avait fondé des institutions où la jeunesse indigente trouvait un asyle, du pain et de l'instruction.

Bientôt un long murmure, expression d'une bienveillance mêlée de respect, annonça l'arrivée de l'orateur si impatiemment attendu. Le doyen traversa lentement les rangs pressés de l'auditoire, monta les degrés de la tribune sainte : et, au milieu du plus religieux silence, il commença.

Digitized by Google

Il avait choisi pour texte ces paroles du roi prophète :

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère.

Mon ame est saisie de trouble; jusques à quand, Seigneur, tarderez-vous à me secourir?

Alors, par une allusion réservée, mais facile à saisir, il s'étendit sur ces prières ferventes, sur cet amer repentir par lequel David errant et persécuté cherchait à désarmer la rigueur d'un Dieu justement irrité. Il rappela les fautes et les désordres du monarque israélite, les négligences et les infidélités de son peuple, les peines que tant d'ingratitude avait attirées sur les coupables; il peignit avec éloquence les maux de la Judée, le roi fugitif et ses sujets opprimés. En écoutant cette voix plaintive et pénétrante, dont chaque accent paraissait sortir du fond de l'ame, il était aisé de s'apercevoir que l'orateur chrétien et brabançon ne pleurait pas des erreurs étrangères, ne s'attendrissait pas sur d'antiques infortunes. Le lieu, le temps, la personne, tout concourait à l'effet de ce langage, toujours puissant sur une population en qui, même dans les classes élevées, les habitudes du faste et de la mollesse n'avaient pas étouffé l'autorité des vieilles croyances. Dans cette nombreuse assemblée, il n'était presque pas un cœur qui ne palpitât, un œil qui ne se mouillât de larmes. Le prélat vit qu'il était compris, et poursuivit.

Mes yeux sont ternis et comme rongés d'indignation et de douleur : ils sont desséchés de tristesse, en l'état misérable où m'ont réduit mes ennemis.

Retirez-vous de moi, vous qui êtes des injustes; car le Seigneur a écouté la voix de mes pleurs.

En cet endroit, aux gémissements du remords et de

Digitized by Google

la douleur, le doyen fit succéder un langage plein de consolations et d'espérance, par lequel il semblait saluer l'approche de temps plus heureux. On eût dit que ses regards élevés vers le ciel, ses mains étendues, ses traits colorés par l'enthousiasme accueillaient déjà le pouvoir tutélaire qui venait terminer les souffrances d'Israël. L'assistance tressaillit, comme entraînée par un mouvement sympathique.

Puis la figure imposante du prêtre s'illumina d'un rayon d'allégresse : et d'une voix grave et sonore il prononça ces derniers versets du pseaume VI^e^, qui retentirent sous les voûtes de l'église comme un cantique de délivrance :

Le Seigneur a exaucé ma prière, le Seigneur a reçu ma plainte. Que tous mes ennemis soient couverts de honte, et saisis d'étonnement et de trouble : qu'ils s'en retournent honteux et confus.

Pour des esprits ainsi préparés, ce vœu du psalmiste se présentait avec toutes les apparences d'une prophétie. Continuant d'obéir aux impressions qu'elle recevait successivement, l'assemblée se leva presqu'entière avec un long frémissement : mais soudain un autre bruit, causé par des émotions bien différentes, se fit entendre vers le côté gauche de la chaire, dans l'endroit occupé par un groupe de Flamands, que le désœuvrement et la curiosité avaient conduits à cette prédication.

« *Hoc ad nos spectat et attinet,* » dit à demi-voix un clerc de St.-Bavon, attaché à la maison du comte Louis, et qui l'avait suivi dans son expédition. « Par icelle pronostication, il donne clairement à savoir que nous, de Flandre, serons incontinent chassés et reboutés hors de ce duché de Brabant, tout ainsi que les gens d'Absalo le furent de la forêt d'Ephraïm. »

Digitized by Google

— « Par la Sang-Dieu ! » répliqua un cranequinier gantois en frappant du fourreau massif de son épée les dalles de l'église, « si ces bourgeois à chaînes d'or et chaperons de velours n'en ont à suffisance du festoiement que leur donnâmes le dix-septième du mois d'Auguste dernier, ils nous trouveront prêts et dispos à recommencer le jeu. »

— « Voire, quand notre seigneur comte fit sa *joyeuse entrée* en cette bonne ville, » ajouta un écuyer du Franc de Bruges, appuyant avec ironie sur les mots qui rappelaient aux vaincus l'abolition récente de leurs franchises.

Cette dernière insulte, proférée avec éclat, porta au plus haut point l'exaspération de l'auditoire, déjà irrité par les interruptions brutales qui venaient de profaner le lieu saint. L'orgueil provincial s'unissant à la ferveur religieuse, le tumulte devint général; et tandis que les riches citadins cherchaient d'un œil inquiet, à travers cette multitude agitée, quelqu'intervalle par lequel ils pussent se retirer avec leurs familles, les ouvriers et les paysans, s'entendant sans se parler, menaçaient du geste les Flamands qui les contemplaient d'un air de bravade. Mais Jean T'Serclaes, prévoyant ce qui allait arriver, se dressa de toute sa hauteur, et d'une voix qui domina le tumulte, commanda aux fidèles de respecter la maison du Dieu vivant. A son accent, à son regard, ces flots émus se calmèrent : et après une courte péroraison, il descendit, traversa d'un pas tranquille une partie de la nef, recueillant sur son passage les bénédictions de la foule, et se dirigea vers la sacristie. Bientôt ses auditeurs s'écoulèrent, conversant avec vivacité sur les paroles qu'ils venaient d'entendre et l'incident qui les avait sui-

Digitized by Google

vies. Les serviteurs du comte, serrés en peloton, sortirent aussi, en s'applaudissant d'avoir, devant le frère d'Everard, impunément provoqué les prud'hommes et les manans brabançons. La vaste enceinte était presque vide, lorsqu'un homme très-simplement vêtu, qui jusqu'alors s'était tenu, presqu'invisible, dans l'ombre produite par un confessionnal, s'avança vers un autre personnage, d'une haute stature, appuyé, avec une apparente insouciance, contre un des piliers de l'église.

« Il est temps, » lui dit-il : « à ce soir. »

Et tous deux, se séparant aussitôt, disparurent dans les rues adjacentes à la cathédrale.

Le même jour, vers neuf heures du soir, quelques Bruxellois étaient réunis dans une des salles les plus reculées de l'hôtellerie des *Armes de Brabant*, que nous avons fait connaître au lecteur dès le commencement de cette histoire. La chambre n'était éclairée que par la faible lueur d'un feu de charbon allumé dans la vaste cheminée : car l'air était refroidi par la pluie qui avait commencé à tomber dans l'après-midi et qui battait encore de temps en temps les vitrages encadrés de plomb d'une seule et haute fenêtre, donnant sur une cour intérieure. Quand l'isolement de cette pièce, à laquelle on n'arrivait que par un long corridor, et le soin que l'on avait pris d'en écarter toute clarté trop vive n'eussent pas décelé, de la part de ceux qui l'occupaient en ce moment, des précautions suggérées par la méfiance, l'expression soucieuse de leurs physionomies, la brièveté des phrases qu'ils échangeaient entr'eux et auxquelles succédait un long silence, enfin la plénitude des gobelets

Digitized by Google

d'étain placés sur la table et que leurs lèvres n'effleuraient que machinalement, comme pour ponctuer leurs rares dialogues, auraient suffi pour manifester des préoccupations et un malaise qui ne pouvaient s'exprimer en liberté. Par intervalles, tous les regards se dirigeaient vers la porte où paraissait un nouveau survenant, qui après avoir, de son côté, parcouru d'un coup-d'œil toutes les figures, et s'être assuré qu'il ne se trouvait là que des traits et des sentiments bien connus, prenait silencieusement sa place devant le foyer. Il était évident que la même idée dominait l'esprit de tous ces hommes, et qu'ils regardaient comme superflu de se la communiquer. Ce morne silence fut tout-à-coup troublé par un formidable coup de poing assené sur la table, où les gobelets bondirent, et qui fut suivi d'une bruyante imprécation.

— « Ne maugréez pas ainsi, maître Godefroi, » dit l'un des assistants, « et vous abstenez de férir cette planche, comme si c'était la tête d'un bourgeois de Gand, à celle fin que ne soyez ouï de quelqu'un de ces porcs de Flandre, lesquels sont là-devant, emplissant leur panse de chair et boisson, avec la pécune qu'ils ont prise et robée, du depuis que pour nos péchés et très-grièves fautes ils entrèrent en cette cité. »

— « Le prêcheur a bien parlé cette matinée, » ajouta un autre, à qui les dernières paroles de l'interlocuteur venaient de rappeler l'allocution de Jean T'Serclaes.

— « Qu'a-t-il dit? car je n'y étois présent. »

— « Que ceux de Flandre étaient juifs hérétiques et maudits de Dieu; ce qui est vérité. »

— « C'est un prud'homme, et semeur de bonne doctrine. Qu'a-t-il dit encore? »

Digitized by Google

— « Il en a dit assez, » reprit avec impatience celui qu'on avait nommé Godefroi, « pour nous ramentevoir et enseigner ce qu'aurions à faire, si nous étions des hommes : ains à cette heure ne sommes que poulailles, à qui ne chaut quel soit leur maître et seigneur, pourvu qu'aient graine au bec, tant qu'un matin leur soit tordu le col. »

— « Il est bruit, » répliqua un des premiers sans répondre à cette boutade, « que messire Siger est fort ému et courroucé à l'endroit du bon doyen pour ce libre et déplaisant langage, et qu'il le veut faire prendre et appréhender. »

— « Qu'il y touche ! » cria un artisan d'une taille gigantesque, en froissant entre ses mains bronzées les coins de son tablier de cuir.

— « Voire, qu'il y touche ! » répétèrent deux ou trois autres, qui avaient vidé leurs gobelets.

— « Mais que pouvons-nous faire ? » observa d'un ton mi-parti de résignation et d'indifférence un de ceux qui n'avaient pas encore parlé. « La greigneure part de nos chevaliers et gentilshommes ont été navrés et déconfits en la bataille. Les gens de labeur sont tout épars et déconfortés. La finance est venue quasi à rien, pour le peu d'œuvre et de trafic qui se peuvent faire. Il ne nous reste tantôt plus que la peau sur le corps, et les gens du comte ne l'y laisseraient, s'ils cuidaient y trouver peu ou prou de gain et profit. »

Comme il achevait, entrèrent deux autres habitués du lieu. Ils marchaient à grands pas, et une vive émotion respirait sur leurs visages.

« Or, compagnon Taymans, quelle nouveauté ? » demanda-t-on à l'un d'eux.

Digitized by Google

— « Merveilleuse et non encore ouïe en icelle ville, » répondit-il amèrement. « Maître Simon, le chaussetier, ayant devant plusieurs devisé du sermon de la matinée, plus et autrement qu'il ne convenait au sire Amman, cestui-ci l'a fait quérir par ses sergens, battre de bastons en sa présence, puis mener en la geole, où l'ont mis gésir sur la paille, avec gros ferremens ès pieds et mains, comme si ce fût un larron et meurtrier. »

Un murmure d'indignation parcourut l'assemblée.

— « Et ce en mépris et dérision de nos coutumes, franchises et priviléges, consentis et jurés par nos seigneurs Wenceslas et Jeanne, » ajouta du ton d'une improbation grave et magistrale un vieillard à l'aspect vénérable, qui n'était autre que le digne chauffe-cire, Guillaume Serhuyghs de Serhuygsteen, dont on n'a peut-être pas oublié l'ample faconde et l'érudition historico-juridique.

« Et cela se pourrait endurer plus longtemps ! » dit le jeune Godefroi en se levant avec impétuosité. « Que d'autres, si la chose leur duit, restent à lamenter et gémir, ainsi que la cloche férue par le battant. Pour ce qui est de moi, demain, s'il plaît à Dieu, et devant qu'il soit jour, je serai loin de ce nid de pigeons criards, qui attendront tant que l'épervier les mange après avoir tiré leur dernière plume. J'irai joindre la bannière du sire de Merwède, ou du hardi et aventureux comte des Monts. J'ai gagné ceci en la tuerie de Scheut, » poursuivit-il en regardant avec orgueil son bras gauche entouré d'une bande d'étoffe noire : « encore en recevrai-je autant de bon vouloir, en trouant de mes flèches les gens du tyran Louis, plus cruel et superbe que ne le furent oncques Hérodes et Néro. »

Digitized by Google

Cette déclaration pleine d'audace fut accueillie avec une complaisance visible, bien que silencieuse : car l'approuver hautement eût été s'en rendre complice. Une seule voix s'éleva pour y répondre : c'était celle d'un personnage corpulent et rubicond, entré l'un des derniers dans la salle, et qui depuis lors avait semblé n'écouter qu'avec impatience tout ce qui s'y disait. Il était vêtu avec une sorte d'opulence, et un profond sentiment de son importance donnait à ses gros yeux, à ses traits massifs et inertes, la seule expression qui pût les animer.

« Telles paroles, » dit-il en soufflant à chaque instant comme un cachalot échoué sur la plage, — « telles paroles sont mauvaises, damnables, et de tout sens dépourvues. C'est ainsi que naissent troubles et séditions, au grief dommage des hommes pacifiques et notables bourgeois. Le comte Louis est bon et sage prince, et ce qu'il fait est pour notre bien. »

— « Maître Michaud, » dit brusquement un des assistans, « le duc Wenceslas est-il départi sans vous payer vos fourrures et pelleteries, que vous louangez tant celui qui est en sa place? »

— « Il ne s'agit ores de Wenceslas, » répliqua le gros homme fort irrité, « ains de son Altesse Louis de Male, comte de Flandre, lequel possible sera bientôt aussi duc de Brabant. C'est un noble sire, souëf et gentil à merveille, notre présent et droiturier seigneur. Par quoi lui serai loyal sujet, et le servirai fidèlement en toute rencontre. »

— « Aussi fidèlement, » interrompit Olivier Taymans, « que fites son devancier en la journée du 17 auguste, quand allâtes vous musser et retraire emmy les ba-

Digitized by Google

gages, devant qu'une lance fût baissée ou qu'un vireton eût sifflé en l'air. »

Ces mots excitèrent l'hilarité générale : car personne n'ignorait l'excessive prudence de maître Michaud, le riche pelletier. Vivement exaspéré, il voulut répondre ; mais une nouvelle attaque l'en empêcha.

« Et s'il n'en eût pas fait ainsi, » ajouta l'artisan à l'énorme stature, « et qu'il lui fût advenu par male chance d'être navré et meshaigné comme tant d'autres, n'eût-il pas été fort empêché à se présenter au Flamand le lendemain, pour requérir sa fiance, pratique et protection ? »

— « Messires et combourgeois, » balbutia enfin le marchand d'une voix plus entrecoupée que jamais par la colère, « vous pourrez apprendre, à votre dam, que je ne redoute nul homme vivant en fait de ce que mon devoir comporte et requiert. Sachez, si aucuns de vous l'ignorent, que le chevalier Siger Van den Heetvelde, Amman de Bruxelles, m'a commis la charge de garder et surveiller ce quartier, tellement qu'aucune querelle, rixe, ou émotion populaire ne mette en péril le repos de cette bonne ville. Ce qui devant être fait et accompli (ici le baryton de sa voix asthmatique retentit avec un éclat prodigieux), j'appréhende cet outrecuidé compagnon, comme méditant rebellion notoire. » Et ses courtes jambes l'acheminèrent vers le coin occupé par Godefroi, qui debout, immobile et les bras croisés, le regardait fixement.

— « Félonie ! » s'écria le vieux Serhuyghs.

—« Maître Judocus Michaud, vous êtes un traître, » dit Taymans en se plaçant entre le jeune homme et celui qui allait le saisir.

Digitized by Google

— « Traître à son prince et à son pays, » ajouta un second interlocuteur.

— « C'est un espie de l'Amman, » reprit un troisième : « il nous mènera tous au billot ou à la hart, s'il sort vivant de cette chambre. »

Cette réflexion très-naturelle était grosse d'inductions qui furent saisies avec une admirable sagacité. Tous les assistans entourèrent aussitôt le pelletier, lui fermant le chemin de la porte, dont l'un d'eux, homme de précaution, après l'avoir soigneusement fermée, mit la clef dans sa poche.

« Qu'il lui soit donc fait ainsi qu'il voulait nous faire, » dit froidement l'homme au tablier de cuir en levant un broc monstrueux sur la tête de maître Michaud, atterré par cette soudaine péripétie.

Heureusement les voisins de l'exécuteur lui retinrent le bras : car malgré les inspirations presque toujours violentes de la sûreté personnelle, ces hommes ardens, mais généreux, s'arrêtaient devant la pensée du meurtre. On se mit donc à délibérer avec plus de calme sur le sort du patient, nécessairement en sa présence, après l'avoir sérieusement exhorté à se taire et à ne pas bouger : recommandation que son état physique et moral rendait absolument surabondante. Il demeura donc tout-à-fait étranger à cette discussion, qui cependant n'était pas sans intérêt pour lui, et il est même permis de douter qu'il en eût entendu un seul mot, lorsqu'elle fut subitement interrompue par un coup légèrement frappé à la porte. Le personnage prévoyant qui l'avait fermée demanda ce qu'on voulait : et reconnaissant une voix familière à leurs oreilles, il ne fit aucune difficulté d'ouvrir.

Digitized by Google

C'était l'hôte des *Armes de Brabant*, qui s'avança d'un pas circonspect et d'un air effaré. « Messires, » leur dit-il mystérieusement, « l'heure du couvre-feu a sonné au beffroi : mais pour la grande amitié que je vous porte, je vous incite à ne pas sortir présentement. »

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Godefroi.

— « Je ne le sais encore : mais assurément il se passe des choses étranges en la ville. »

— « Qu'as-tu vu? qu'as-tu ouï ? »

— « J'ai vu courir, j'ai ouï crier. »

— « Et qui courait? que criait-on ? »

— « Des soudards, le glaive au poing, — des paroles terribles, » répondit l'aubergiste, se tournant à droite et à gauche, pour satisfaire à ces questions simultanées et convergentes.

— « Quelles paroles? quelles? »

— « J'ai entendu bien clairement... »

— « Achève. »

— « Je m'assure, dis-je, d'avoir entendu... »

— « Parleras-tu, hôtelier d'enfer? » cria Olivier Taymans en le secouant par sa jaquette.

— « *Weg met de Vlaemschen* (1)! » murmura le *Baes*, en jetant un regard inquiet sur le prisonnier, qui ne s'était pas seulement aperçu de sa présence.

Un long soupir d'espérance s'exhala des poitrines haletantes des Bruxellois.

« Allons, » cria Godefroi en marchant vers la porte.

— « Messire, n'ayez pas tant de hâte, » dit l'hôtelier en l'arrêtant. « Les rues sont mal sûres. Aussi vrai que

(1) A bas les Flamands.

Digitized by Google

St. Mathieu est mon patron, les gens d'armes se combattent à un jet de pierre d'ici. »

— « Si on se combat, c'est notre place, » répliqua le jeune homme en se débarrassant de ses mains. « Viens, Olivier : » et tous deux, saisissant les bâtons noueux qu'ils avaient placés contre le mur, s'élancèrent dans le corridor. Les autres, après s'être disputé les couteaux placés sur la table, coururent dans la même direction, laissant maître Michaud à demi-mort, et comme incrusté dans le grand fauteuil où il était tombé dès le commencement de son agonie morale.

Quelle que fût déjà, au XIV^e^ siècle, l'importance de la capitale du Brabant, son enceinte à cette époque, comme le savent ceux qui ont fait quelqu'étude des antiquités de cette ville, était beaucoup plus resserrée que de nos jours. Des remparts mal construits et peu élevés, qu'un pouvoir imprévoyant avait laissés tomber en ruines sur plusieurs points, l'entouraient plutôt qu'ils ne la protégeaient. L'un de ces faibles boulevards d'une opulente cité, nommé alors *Warmoes-Broeck*, s'étendait vers la partie inférieure, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la Montagne-aux-herbes-potagères; et à peu de distance du pied de la muraille se groupaient irrégulièrement des mâsures basses et sombres, que remplissaient de nombreuses familles, appartenant pour la plupart à la classe indigente : car déjà Bruxelles était assez riche pour posséder beaucoup de pauvres.

Environ une heure avant la fin de la scène que nous venons de raconter, les rues étaient presque désertes, tant à cause de la pluie qui tombait abondamment que

Digitized by Google

par suite de la police sévère qu'avait établie l'Amman Van den Heetvelde, homme défiant et rigoureux. Le silence n'était troublé que par des bouffées d'un vent tiède, ou par les chants lointains de quelques Flamands attardés qui regagnaient leurs logis, après s'être largement abreuvés de la cervoise brabançonne, qu'affectaient toutefois de rabaisser ces dédaigneux vainqueurs, désignés par leurs alliés mêmes, les Brugeois et Courtraisiens, sous le nom de *Sterken bier-drinkers* (1).

Si toutefois quelque rodeur nocturne, bravant l'ondée et les mauvaises rencontres, se fût avisé de gravir les marches dégradées qui du côté intérieur conduisaient sur le *Warmoes-Broeck*, et en eût longé le parapet chancelant, peut-être aurait-il, à travers l'obscurité qui couvrait la campagne, distingué une masse plus noire se mouvant à trente pieds au-dessous de lui : peut-être même, lorsque le vent cessait de souffler, aurait-il entendu s'élever de ce point des sons brefs et confus, mais qui ne pouvaient appartenir qu'à des voix humaines.

« Luigino, » murmurait une de ces voix, « où est l'échelle? »

— « Il n'en sera besoin, » répondit-on avec un accent étranger, « cestui mur étant, comme pouvez voir, entaillé et déchiqueté, tout ainsi que la montée du col de Tenda. Tant ferai-je des pieds et mains, que me porterai là-sus et vous avertirai si pouvez m'ensuivre. »

— « Garde de te laisser cheoir, par quoi tu mettrais en risque ton corps et notre emprinse. »

En ce moment, celui qui avait ainsi parlé se tourna pour répondre à l'un de ses compagnons, qui venait de

(1) *Egregii mulsi potores.* (Meyerus, *Ann. Fland.*).

Digitized by Google

lui adresser quelques mots. Bien qu'ils eussent été proférés à voix basse et en langage thiois, ils furent entendus par l'étranger, qui se hâta de prévenir la réponse de l'autre interlocuteur.

« Messire Hugues, » dit-il sans élever le ton, « vous me faites tort et injure en doutant ainsi de moi. Je ne suis pas un des vôtres, c'est la vérité, et ne me trouve en ce lieu et en cette affaire que comme soldat d'aventure. Mais pensez-vous que je voulusse perdre, en outre des mille florins qui m'ont été promis par le sire Everard ici présent, ce qui m'est beaucoup plus cher et de plus grande valué, à savoir la chance de me revancher pleinement contre ceux de Flandre, lesquels ont payé mes bons services par la prison et maltraitement? Nous autres des Blanches Compagnies, et spécialement ceux de Gênes, avons bonne mémoire, et savons récompenser en son temps le bienfait et l'offense. *Per Dio!* laissez-moi ouvrer à ma guise, et devant qu'il soit une heure, chacun de nous tiendra en main son *boccone di vendetta.* »

Aussitôt il les quitta, et s'aidant, comme il l'avait dit, des inégalités de la muraille, il parvint jusqu'au parapet, derrière lequel il disparut.

Quelques instans s'écoulèrent dans une attente pénible, qui se changea bientôt en effroi. On entendit la voix avinée d'un homme qui longeait le haut du rempart, et s'avançait à grands pas vers l'endroit où les conjurés avaient perdu de vue leur émissaire. Ce survenant incommode chantait à pleine tête, et tout, dans son allure, annonçait une entière sécurité. Mais la lune commençait à percer les nuages, et un rayon indiscret pouvait déceler à cet homme les guerriers qui se tenaient tapis de leur mieux dans l'ombre produite par le mur. Déjà l'on

Digitized by Google

pouvait distinguer, au-dessus d'un bastion presqu'écroulé, la plume de son chaperon, se balançant au gré de sa marche irrégulière.

« Tout est failli ! » dit Everard d'une voix sourde et altérée par le désespoir.

— « Traîtrise ! » répliqua Hugues Sleeuws en grinçant des dents.

Tout-à-coup le chant s'interrompit : il y succéda un gémissement étouffé, puis un bruit semblable à celui d'une chûte : et presqu'aussitôt l'on vit reparaître au-dessus du parapet la tête brune et les yeux ardents de Luigino.

E caddè come corpo morto cade (1), dit celui-ci, se parlant à lui-même. Puis d'un signe de la main il invita ses compagnons à monter.

Des échelles furent appliquées en silence, et T'Serclaes le premier atteignit le haut du rempart. En sautant à terre, il toucha du pied un corps palpitant, et tressaillit.

« Il m'avoit vu, il alloit crier, » dit l'Italien : « mais ce mien poignard a été plus vite que sa parole. Ores descendons : la ville est gagnée. »

—« Il nous faut attendre le signal qui ne peut tarder, » dit Everard, « si, comme je m'assure, Gabriel a vu mon frère Jean. »

A peine il achevait, que le beffroi de la cathédrale retentit à peu de distance, et continua d'ébranler les airs de ses coups précipités.

« Dieu et St. Michel nous soient en aide ! » cria le sire de T'Serclaes en tirant son épée. « Brabant au grand-duc ! »

(1) Dante, *l'Inferno*.

Digitized by Google

— « Mort aux gens de Flandre! » ajouta Hugues Sleeuws.

Et toute la troupe s'élança sur leurs pas, en répétant ce double cri de vengeance et de liberté.

Everard n'était accompagné que d'environ cinquante soldats dans sa hasardeuse entreprise : mais c'étaient tous des hommes sûrs, dont la valeur et la fidélité lui étaient bien connues. Il avait pensé avec raison qu'un plus grand nombre d'associés compromettrait le succès de ses desseins, soit en multipliant les chances d'indiscrétion, soit en attirant l'attention sur ce rassemblement inusité. Il était d'ailleurs assez bien informé de l'état des esprits pour être certain que la bannière de l'insurrection, une fois élevée par quelques mains hardies, servirait bientôt de point de ralliement à un peuple irrité, qui détestait ses nouveaux maîtres avec toute l'énergie des haines provinciales, et que la difficulté de s'entendre et de se réunir avait seule pu empêcher d'en venir à une révolte ouverte. T'Serclaes n'ignorait pas non plus le brutal mépris des vainqueurs pour cette population qui n'avait pas même essayé de défendre contr'eux ses murs et ses foyers : dédain ordinaire en pareil cas, mais souvent funeste à ceux qui l'éprouvent, et qui, malgré les ordres sévères du comte de Flandre, faisait négliger par la plupart des chefs les précautions indispensables dans une place récemment conquise. Les assaillants avaient donc tout lieu de considérer la ville comme reprise s'ils parvenaient à y pénétrer sans être aperçus : et l'on a vu comment cette œuvre, la seule qui parût difficile, venait d'être accomplie.

Digitized by Google

Siger Van den Heetvelde, Amman de Bruxelles, était en ce moment à table, avec ses principaux affidés et quelques-uns des magistrats nommés par Louis de Male, dans la plus vaste salle de la maison qu'il occupait sur la Grande-Place. L'entretien roulait sur le sermon prononcé dans la matinée, auquel avaient assisté quelques-uns d'entr'eux : et dans ces *symposiaques* bruyantes, les railleries n'étaient épargnées ni à l'impuissante hostilité du prédicateur ni à la colère avortée de ses ouailles. Les lardons et les quolibets, assaisonnés du gros sel en usage à cette époque, se croisaient d'un bout à l'autre de la table, et se mêlaient au choc répété des lourds hanaps et des gobelets massifs remplis des meilleurs vins de France.

Soudain un bruit se fit entendre au-dehors, trop faible d'abord et trop éloigné pour être distingué clairement au milieu de ce joyeux désordre, mais qui croissait en se rapprochant, et ne tarda pas à dominer le fracas des voix et des verres. Un des convives courut à la fenêtre la plus voisine, l'ouvrit, et jeta les yeux sur la place.

« Qu'est-ce? » demanda Siger.

— « Sire Amman, ce sont gens de petite apparence, et, je m'assure, du menu populaire, qui courent là-bas criant et jappant comme bassets en quête. Il me semble voir emmy la foule bon nombre de cottes et capuches de femmes ou filles, par quoi ce n'est merveille qu'il en sorte une telle noise. »

— « Ce seront ivrognes et paillards, » cria l'irascible fonctionnaire, « lesquels, maugré les miennes défenses, auront persévéré à se soûler de leur mauvaise cervoise passé l'heure du couvre-feu. Jacobus De Groot, prenez

Digitized by Google

ici-dessous vingt archers, et allez pourchasser ces chiens criards. Baillez de l'hast de vos piques à ces truands, si mieux n'aiment en sentir la pointe, et bons coups de verges aux coureuses ribaudes, si pouvez prendre et tenir quelques-unes d'icelles. »

— « Le baston et l'escourgée ne sont plus de saison, et je doute si la lance y suffira, » dit en se précipitant dans la salle, l'œil hagard et la pâleur sur le front, un écuyer qui venait d'entendre les dernières paroles de l'Amman. « Pour certain, des gens d'armes du duc Wenceslas sont entrés cette nuit, si ce n'est le duc lui-même. Toute la cité est en émoi. Ecoutez ! »

Le beffroi de Ste.-Gudule continuait à faire gronder sa voix menaçante, et toutes les autres cloches de la ville, éveillées par cet appel, lui répondaient avec une vivacité sympathique.

« Ce seront gens du comte de Meghen, qui sachant mon seigneur absent depuis peu, se seront enhardis à venir rober et larcener ès faubourgs, » dit bien haut l'un de ces hommes qui, en amoindrissant le péril, cherchent à se rassurer eux-mêmes, non moins qu'à déguiser aux autres l'effroi qu'il leur inspire.

Van den Heetvelde était chevalier, brave, et dévoué à son maître. Il envisagea d'un coup-d'œil les conséquences de sa fatale sécurité : mais il n'en fut point abattu.

— « Il ne m'affiert quels soient ceux-là par qui est advenue cette mutinerie, » dit-il en ajustant sur sa tête chauve une coiffe d'acier poli, et ceignant sa longue épée. « A moi tout quiconque est loyal serviteur à notre comte, Louis de Flandre ! »

Puis, sans prendre le temps de faire seller un cheval, il sortit accompagné d'un petit nombre de convives,

Digitized by Google

et des archers que l'on avait pu réunir. Cette faible troupe traversa la Grande-Place pour se diriger vers le lieu de l'émeute, guidée par les hurlemens d'une joie effrayante et bientôt par les cadavres qu'elle rencontrait sur son passage.

Le fort du massacre, car ce n'était déjà plus un combat, se trouvait sur le penchant de la montagne bordée par le *Warmoes-Broeck*. C'est-là qu'un épouvantable spectacle attendait l'imprudent gardien de la tranquillité publique. Une populace ivre d'allégresse et de sang se roulait sur cette voie encombrée, se froissant et s'entrechoquant avec des clameurs sauvages. Par intervalles, quelques-uns des malheureux vainqueurs de Scheut, demi-vêtus et armés à la hâte, venaient tomber au milieu de ce torrent d'hommes, qui les engloutissait, et se refermait sur eux en mugissant.

« Routiers et larrons.... » dit Siger, pâlissant de colère plutôt que de crainte.

Cet exorde *per insinuationem* fut interrompu par un coup de marteau, qui le renversa sans connaissance.

« L'Amman ! c'est l'Amman ! » crièrent cent voix confuses.

— « A mort ! » ajouta un des assistans.

Celui qui venait de prononcer ces derniers mots se sentit tout-à-coup saisi par une main vigoureuse qui le repoussa violemment. C'était celle d'Olivier Taymans. Il avait reconnu dans ce patriote inflexible maître Judocus Michaud, qui étant enfin sorti du fauteuil où la peur l'avait cloué, puis de l'hôtellerie des *Armes de Brabant*, et s'étant mûrement assuré du changement survenu dans l'état des choses, avait ramassé le coutelas d'un des morts, et s'empressait, suivant l'expression si

Digitized by Google

heureuse et toujours vraie d'une femme de génie (1), de voler au secours du vainqueur.

« Arrière, » dit Olivier, « chien couard qui viens lécher le sang du loup par d'autres rué jus et déconfit. Compagnons, » poursuivit-il en se tournant vers la multitude, « l'œuvre a bien succédé : si nous la faut-il parfaire devant que vienne le jour. Brabant au grand duc ! »

Tous répétèrent ce cri libérateur, et recommencèrent à poursuivre avec acharnement leurs ennemis, désormais incapables de résistance. La plupart de ceux-ci s'enfuirent par la rue à laquelle cette nuit mémorable a donné le nom qu'elle porte aujourd'hui (2) : mais ils y rencontraient encore cette haine implacable enfantée par deux mois d'arrogance et de vexations. Les uns tombaient écrasés sous les énormes bûches et les meubles pesans précipités du haut des fenêtres ; les autres, comme si l'opprobre eût dû se mêler à leur agonie pour la rendre plus affreuse, se débattaient vainement au milieu d'une tourbe sortie des cuisines patriciennes, et armée des ustensiles de sa profession (3). Un petit nombre seulement parvinrent à s'échapper en se jetant du haut des remparts. Toutefois la défaite des envahisseurs ne fut pas marquée sur tous les points par d'aussi abjectes circonstances : les postes flamands établis dans la ville haute, et qui avaient eu plus de temps pour se préparer à la lutte, repoussèrent d'abord les attaques

(1) Mad. de Stael.

(2) *Storm-Straet* (rue d'Assaut).

(3) Le souvenir de la part prise par cette classe d'individus à la délivrance de Bruxelles, fut consacré par un tableau représentant deux marmitons armés de broches, qui fut placé au-dessus de la porte de Flandre, où il subsista jusqu'en 1784.

Digitized by Google

de cette masse confuse et désordonnée : mais il leur fallut enfin céder à la valeur disciplinée de la troupe conduite par T'Serclaes et son compagnon d'armes, qui eurent plus de peine à les protéger qu'à les vaincre. L'étendard brabançon flotta de nouveau devant l'hôtel-de-ville, tandis que la rage populaire s'arrachait les lambeaux de l'orgueilleuse bannière de Flandre : et quand les premiers rayons du jour permirent aux vainqueurs de mesurer toute l'étendue de leur triomphe, les cris de *Brabant au grand-duc ! Los à Everard ! Weg met de Vlaemschen ! Leven Ons* (1) ! (hommage que se rendait sans scrupule ce peuple content et fier de son œuvre), firent longtemps retentir les murs de la cité affranchie.

Le signal était donné : la province entière se hâta d'y répondre. Le comte Louis perdit, aussi rapidement qu'il les avait conquises, toutes les places occupées en son nom. Bientôt un traité de paix, ménagé par les princes voisins, délivra le Brabant de la présence de ses derniers ennemis; et peu de jours après l'évènement dont nous venons d'esquisser le récit, Wenceslas rentrait dans sa capitale, aux acclamations d'une multitude oublieuse, entouré de ses courtisans et salué par les nobles Bruxellois, entre lesquels il n'eût peut-être pas aperçu Everard T'Serclaes, si l'enthousiasme public, brusque

(1) Cet emploi singulier du verbe réfléchi se rend littéralement par *Vive nous !*

Digitized by Google

dans son allure et peu ménager des bienséances, n'eût poussé au-devant de la reconnaissance du prince l'homme qui venait de lui rendre son duché.

Pn. L***.

(La fin à la prochaine livraison).

Digitized by Google

Quelques Journées

DE LA

RÉVOLUTION BELGE A LOUVAIN.

PREMIÈRE JOURNÉE.

26 AOUT 1830.

La révolution belge de 1830 est aujourd'hui un fait historique. Les actes qui l'ont préparée, ceux qui l'ont accomplie; les hommes qui en ont été les principaux acteurs, tout est désormais du domaine de l'histoire, et déjà l'écrivain peut en retracer les événements sans craindre de blesser la susceptibilité de personne, sans exciter ni réveiller l'esprit de parti.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire de cette révolution ; seulement, en recherchant dans nos souvenirs et en retraçant avec exactitude et impartialité ce que nous avons vu dans une localité qui a joué un rôle important dans le drame de notre émancipation politique, nous croyons faire acte de bon citoyen et préparer quelques matériaux pour l'historien futur de cette époque. Heureux si notre travail peut avoir quelqu'utilité sous ce rapport.

D'un autre côté, ces événements si graves par leur résultat, cette décomposition de l'état social et sa recomposition sur des bases nouvelles, tout cet ensemble

Digitized by Google

que nous jugeons aujourd'hui par ses effets, n'est pas l'œuvre d'un seul jour et n'a pas été accompli en un seul lieu ; ce n'est pas un coup de foudre comme celui qui a renversé la branche aînée des Bourbons, quand le peuple d'une métropole, dans un moment de sublime colère, s'est vengé d'une injuste et brutale agression. Notre révolution se compose donc d'une infinité d'incidens partiels, survenus partout, qui tous se lient entr'eux, et qui, accomplis successivement, donnaient à nos cités, de jour en jour et souvent d'heure en heure, une physionomie nouvelle, tantôt grave, tantôt gaie, et qui s'assombrissant graduellement, arriva ainsi, imposante et forte, à la péripétie des journées de septembre. Ces événements, retracés par une plume exercée, offriraient le même genre d'intérêt que ces drames habilement construits où l'intérêt et l'attention du spectateur vont toujours croissant jusqu'au dénouement, que chacun cependant connaît d'avance.

Longtemps avant cette époque décisive, les organes de l'opposition avaient senti le besoin de s'entendre et de s'unir pour atteindre au but de leurs efforts ; et les deux nuances principales de la presse opposante, l'opposition libérale et l'opposition catholique, représentées respectivement par le *Courrier des Pays-Bas* et le *Courrier de la Meuse,* avaient enfin conclu cette fameuse union catholico-libérale qui devait plus tard renverser la domination du roi Guillaume en Belgique, et briser un des anneaux de cette chaîne dont la Sainte-Alliance avait garotté le monde. Les autres journaux du pays adhérèrent bientôt à cette union; dès lors l'opposition, agissant avec ensemble, devint vraiment formidable et menaçante. Le petit *Journal de Louvain* fut un des premiers

Digitized by Google

à entrer dans cette ligue, et sa polémique devint si acerbe, ses attaques journalières contre le gouvernement furent si violentes, qu'il mérita bientôt le nom de *Cosaque de l'opposition*, titre dont il tirait gloire, et qu'il tâchait de justifier. Pour faire comprendre l'audace illimitée de ses agressions, il suffira de dire que dans un de ses articles il demandait *combien il faut d'aunes de corde pour pendre un roi;* un autre portait pour épigraphe ces vers bien connus :

« ...Poursuis, Néron ; avec de tels ministres.
»Par des faits glorieux tu vas te signaler ;
»Poursuis, tu n'as pas fait ce pas pour reculer. »

§ 1.

Un acte de scandaleux népotisme administratif avait récemment ému la population de Louvain, l'avait irritée contre l'administration locale : et le redressement de cet acte, vainement demandé à l'autorité supérieure et brutalement refusé, avait fait comprendre le gouvernement dans cet anathème public en le rendant solidaire de la faute de la régence. Le *Journal de Louvain* avait pris fait et cause contre l'administration avec sa violence ordinaire, et avait attaqué corps à corps l'avide échevin qui avait sollicité cet acte à son profit. L'éditeur fut poursuivi en calomnie, et un des rédacteurs, M. Roussel, fut condamné de ce chef par le tribunal correctionnel pour n'avoir pu fournir, aux termes de la loi, la *preuve légale* d'un fait qui était à la parfaite connaissance de tout le monde. Mais, comme il arrive presque toujours lorsqu'il s'agit de délits de presse, l'opinion publique cassa le jugement du tribunal, et l'influence du journal

Digitized by Google

et du journaliste s'accrut de tous les efforts qu'on avait tentés pour la détruire.

Tous les esprits étaient donc en éveil. La révolution de juillet, qui éclata dans ce moment, et le mouvement du pétitionnement général pour le redressement des griefs nationaux, maintenant et augmentant ces dispositions, tous étaient merveilleusement disposés à un changement qui semblait ne pouvoir plus s'opérer que par l'emploi de la force.

§ 2.

Le jeudi 26 août 1830, on apprit de bonne heure à Louvain les événements qui, à Bruxelles, la nuit précédente, avaient signalé la représentation de la *Muette de Portici*, et bientôt la nouvelle en fut répandue par la ville entière. Il circulait à ce sujet cent versions différentes, plus ou moins exagérées ; bientôt les oisifs et les curieux affluèrent vers la Grande Place ; tous se portaient aux bureaux du *Journal de Louvain* pour connaître les nouvelles les plus récentes. Les diligences qui venaient de Bruxelles étaient arrêtées, et on ne leur permit de continuer leur route que lorsque les conducteurs et les voyageurs, scrupuleusement interrogés, eurent raconté tout ce qu'ils savaient touchant cet incident. Chaque moment apportait ainsi des nouvelles qui se propageaient avec une étonnante rapidité.

Cependant quelques hommes, qui dès lors paraissaient avoir un but arrêté, parcouraient les rues ; ils semblaient se compter et calculer leurs forces ; ils se mêlaient aux groupes pour sonder l'opinion et les dispositions du peuple, et partout, parmi les ouvriers et les bourgeois comme parmi les étudiants et les jeunes gens

Digitized by Google

de la ville, ils trouvèrent un penchant marqué à la résistance envers le pouvoir établi. Si cette unanimité remarquable exista dès le premier moment, c'est que les griefs dont on demandait le redressement, étaient bien des griefs réels, et que les refus constants d'y faire droit avaient irrité le peuple et fait passer dans tous les cœurs la haine du gouvernement; c'est que de toutes les dominations la plus humiliante est celle d'un peuple sur un autre peuple, l'exploitation du second au profit du premier; c'est qu'on avait poussé l'injure jusqu'à interdire à une partie de ce peuple l'usage facultatif de la *langue de ses pères*, jusqu'à menacer le *culte de ses pères*; qu'il sentait peser ainsi jusques sur les actes les plus intimes de la vie privée le joug odieux d'une domination étrangère. Tous étaient décidés à repousser cette humiliation.

Dès lors, à peu d'exceptions près, le gouvernement hollandais n'eut plus pour lui que les fonctionnaires publics, dont quelques-uns avaient poussé jusqu'à l'apostasie la servilité de leur dévouement. Le parti orangiste n'était pas encore né. Ce parti se forma plus tard d'ambitieux déçus dans leurs espérances, de fonctionnaires regrettant leur ancienne position, de négociants et fabricants qui perdaient le *million Merlin* (1), et surtout de ces hommes qui sont toujours arriérés d'une idée et d'une époque, esprits paresseux qui se reportent sans cesse avec amour vers le point de départ des choses, au lieu de regarder où elles vont; qui regrettent le passé au lieu d'avoir foi dans l'avenir; qui appellent

(1) Ce sobriquet était assez généralement employé pour désigner les fonds consacrés en apparence à la protection de l'industrie et du commerce, mais qui souvent ne servirent qu'à salarier le zèle de quelques partisans intéressés du ministère.

Digitized by Google

ordre public toute combinaison politique ou sociale, par cela seul qu'elle *existe;* hommes qui sous l'empire regrettaient le régime autrichien, sous les Nassau portaient leurs regrets vers l'empire, comme ils les dirigent aujourd'hui vers Guillaume; nullement dangereux du reste et qui n'exhaleront jamais leur colère que dans les causeries d'un salon ou dans les colonnes d'un journal pour produire un peu de scandale.

Cependant la police n'était pas inactive; elle envoyait aussi des agents qui se mêlaient aux groupes pour tout observer, tout connaître; mais avec cette merveilleuse sagacité dont ailleurs encore elle a donné parfois des exemples, elle sentit tout d'abord que ce n'étaient pas là de ces rassemblements ordinaires qu'une patrouille de pompiers suffit pour dissiper; elle se renferma strictement dans son rôle d'observatrice, et n'essaya pas d'agir.

Pendant ce temps, vers midi, sur la Grande Place même, des échelles sont dressées, et bientôt une enseigne aux armes des Pays-Bas est abattue aux huées de la foule. C'est là un de ces instincts populaires qu'on a vus se manifester dans toutes les révolutions. Ces enseignes armoriées rappellent un privilége : or, partout le peuple aime l'égalité, et lorsqu'il est livré à lui-même, son premier acte est de briser les insignes du privilége.

Les rédacteurs du *Journal de Louvain*, dans l'impossibilité de satisfaire à cette insatiable avidité de nouvelles et de répondre à toute cette affluence qui se renouvelait sans cesse dans leurs bureaux, imaginèrent de faire imprimer et distribuer des bulletins. Ces petits imprimés (dans lesquels les succès populaires étaient évidemment exagérés), publiés d'heure en heure et vendus à un prix modique, furent enlevés comme par enchantement, et

Digitized by Google

chacun voulut en avoir; pour en obtenir on faisait queue au bureau du journal comme au théâtre un jour de représentation extraordinaire. Ces bulletins redoublèrent l'agitation générale, et la police n'osa pas s'opposer à leur distribution.

Dans l'après-dînée, un jeune homme nommé De Brauwer, étranger à la ville, mais qui y était établi depuis plusieurs années, entra par la porte de Bruxelles, monté sur un petit cheval blanc; et se disant porteur de nouvelles importantes, il se dirigea vers la Grande Place et se rendit directement au bureau du *Journal de Louvain*. La foule qui l'avait suivi était considérable, et dès ce moment ce rassemblement commença à prendre l'aspect d'une véritable sédition. Au bout de quelques minutes il sortit de l'imprimerie du journal, et marchant à pied dans les rues, entraînant tout ce monde à sa suite, il dit partout que le peuple de Bruxelles était armé, et que celui de Louvain devait aussi se procurer des armes. Pendant que la police indécise délibérait s'il ne serait pas prudent de l'arrêter, il avait conduit les hommes qui l'accompagnaient jusqu'à la caserne de la garde communale, qui fut bientôt envahie malgré les factionnaires. Il croyait y trouver des armes, mais son attente fut trompée; les fusils qu'on croyait y être renfermés avaient été enlevés par les soins de la régence et cachés à l'hôtel-de-ville; il n'y trouva que quelques armes hors de service et en réparation dans les forges de l'armurier.

Alors la crainte des suites que pouvait avoir cette tentative manquée fit abandonner De Brauwer par la plupart de ceux qui l'avaient suivi, et la police parvint à opérer son arrestation sans trop de résistance : mais dès

Digitized by Google

ce moment le peuple le regarda comme un de ses héros, et l'intention non équivoque de le délivrer se manifesta dès le soir même; jusqu'au jour de sa délivrance, qui n'eut lieu que le 2 septembre suivant, ce fut vers sa prison que tous les rassemblements se portèrent; ce fut là qu'une forte garde de troupes de ligne devint constamment nécessaire; c'était vers ce point que toutes les patrouilles de la garde communale et de la garde bourgeoise se dirigeaient incessamment.

§ 3.

Cependant le soir était arrivé, et la foule, loin de se dissiper, se renouvelait et se grossissait sans cesse de tous les ouvriers qui avaient quitté leur travail. La régence inquiète, comprenant bien que des bourgeois seuls pourraient se faire entendre de ces hommes irrités et les empêcher de se porter à de graves excès, invita les personnes de bonne volonté à se réunir à l'hôtel-de-ville, pour de là faire quelques patrouilles et maintenir le peuple par cette démonstration. Une cinquantaine de bourgeois de tout âge et de toutes professions y furent bientôt réunis, et des armes leur furent distribuées, mais sans cartouches, sans pierres aux fusils, et une première patrouille fut organisée sous les ordres d'un capitaine de la garde communale. Cette patrouille sortit; mais à peine fut-elle à cinquante pas du perron de l'hôtel-de-ville qu'une grêle de projectiles l'assaillit et qu'elle fut obligée de battre en retraite; plusieurs même de ces honnêtes gens s'étaient laissé désarmer, et rentrèrent sans fusils. Un second et un troisième essai de patrouille n'eurent pas de meilleur succès, et leur unique résultat fut de mettre des armes aux mains du peuple.

Digitized by Google

Ces tentatives, comme on le pense bien, ne servirent pas à dissiper les attroupements : tout au contraire, nos loyaux bourgeois, pour n'être pas tous désarmés, furent contraints de se renfermer dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville et d'en fermer les portes, après avoir fait également rentrer les factionnaires. Alors le peuple lança une grêle de pierres à travers les croisées de cet édifice ; les projectiles ne lui manquaient pas, l'inutile bâtiment de *la Table ronde* était alors en construction, et les matériaux encombraient une partie de la place.

Vers minuit, le peuple ne rencontrant plus de résistance, se dispersa de lui-même, et la ville rentra dans un calme apparent.

Les évènemens de cette première journée pouvaient faire calculer ce qu'on devait attendre par la suite. On avait vu le peuple, sous la conduite d'un chef improvisé, s'élancer impétueusement sur un point donné, et le soir, sans commettre aucun excès, se contenter de repousser et de désarmer ceux qui semblaient se présenter à lui en agresseurs. L'autorité communale, indécise et tremblante sous le sentiment de son impopularité, avait montré qu'elle du moins ne serait jamais un obstacle. La garde communale n'avait pas été convoquée ; une garde bourgeoise formée à la hâte en avait rempli les fonctions. L'autorité militaire, appuyée sur un seul bataillon dont les compagnies incomplètes comptaient à peine chacune quarante hommes, s'était tenue tranquille et n'avait pas manifesté sa présence ; seulement les soldats avaient été consignés à la caserne. Mais cette troupe pouvait être renforcée, et attendait l'arrivée des miliciens qui devaient venir de Liége pour compléter les compagnies ; elle pouvait aussi recevoir des ordres

Digitized by Google

qui la forçassent d'agir. C'était donc vers ce point que l'attention devait se diriger. Enfin la rédaction du petit *Journal de Louvain*, par l'activité incessante de sa presse, par ses bulletins incendiaires, véritables brandons lancés dans la foule, s'était mise ostensiblement à la tête du mouvement révolutionnaire et semblait destinée à le diriger par la suite.

DEUXIÈME JOURNÉE.

29 AOUT 1830.

L'adoption des couleurs nationales.

Pendant les deux jours qui suivirent les premiers événements de Bruxelles, événements qui avaient eu leur contre-coup immédiat à Louvain, comme nous l'avons vu plus haut, l'autorité communale avait senti la nécessité d'organiser sérieusement les gardes bourgeoises. Dès le 27, un arrêté des bourgmestre et échevins avait divisé la ville en huit sections, formant autant de compagnies, et nommé pour chaque section un capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenants.

Ces nominations, comme on le pense bien, n'étaient pas faites parmi les hommes du mouvement, parmi ceux dont l'ordre existant alors pouvait avoir quelque chose à redouter; elles l'étaient, pour la majeure partie, parmi les hommes dévoués *quand même* à Guillaume et à son gouvernement; puis on y avait joint quelques négociants, inhabiles à commander, sans énergie pour faire ou pour empêcher quelque chose que ce fût, et au milieu de tous ces élémens divers, on avait placé,

Digitized by Google

prétendûment pour satisfaire à l'opinion publique, mais en réalité pour les contenir et peut-être même pour les compromettre, quelques hommes du mouvement, en petit nombre, pris entre ceux dont les noms étaient dans toutes les bouches et qui commençaient à acquérir de l'influence sur les masses en fermentation.

Mais la ruse qui avait dicté ces nominations échoua devant l'énergie d'un seul homme, M. Deneeff, commandant d'une des sections, et qui refusa obstinément à la régence le droit de nommer les officiers, déclarant qu'il ne recevrait un commandement que du libre suffrage des gardes eux-mêmes. Cette déclaration mit la régence dans un grand embarras : elle était prise au dépourvu. Quelques autres officiers, imbus des mêmes principes, obtinrent indirectement le résultat d'une élection directe, et dès la première réunion des sections assemblées pour achever leur organisation, ils demandèrent aux gardes la confirmation ou l'annihilation de leur nomination. Tous furent maintenus. C'est ainsi que dès leurs premiers actes les patriotes de Louvain ont rendu un éclatant hommage au principe de la souveraineté du peuple, principe qui fut ensuite si largement appliqué par le gouvernement provisoire et si hautement proclamé par le congrès national (1); mieux avisés en cela et plus conséquents que le roi des Français, qui a reçu la couronne d'une chambre sans mandat au lieu de la recevoir d'un congrès national nommé par les assemblées primaires, et qui ne fit pas même couvrir cette nullité fondamentale par une léga-

(1) Const. belge art. 25.

Digitized by Google

lité apparente de formes en demandant une adhésion postérieure des populations à l'acte de quelques députés. L'organisation de la garde bourgeoise, que la régence avait imaginée pour contenir les hommes du mouvement, eut donc un résultat tout opposé, et ne servit qu'à leur donner de l'influence; car après l'avoir formée et convoquée, elle n'osa la dissoudre, de peur d'augmenter le mécontentement; et force lui fut même de faire distribuer des armes qui devaient tourner contre elle. Ainsi organisée, cette garde urbaine, qui devait être un si puissant levier aux mains des révolutionnaires, fut bientôt en permanence; chaque section à son tour gardait, ou plutôt occupait pendant vingt-quatre heures l'hôtel-de-ville, et lorsqu'il y avait des rassemblements, elle faisait des patrouilles pour maintenir la tranquillité publique.

Le 27 août la régence avait également convoqué la garde communale : mais cette institution avait, dès son principe, été frappée d'un tel discrédit et d'une telle impopularité qu'à l'exception des officiers et de quelques sous-officiers qui montrèrent de la bonne volonté, on ne put réunir que quelques ouvriers qui en faisaient antérieurement partie et qui furent séduits par une solde élevée (d'un florin par jour) qui leur fut allouée. La régence connaissait si bien les préventions dont cette garde était l'objet, qu'elle n'osa la convoquer le premier jour.

§ 4.

Le 29 août 1830 était un dimanche. Dès le matin un beau soleil et un temps doux et magnifique semblaient donner à la ville un air de fête; tous les habi-

Digitized by Google

tans et une multitude de campagnards avides de nouvelles circulaient sur la Grande Place et dans les rues avoisinantes; tous semblaient avoir la prévision de quelque grand événement. La cinquième section en entier, avec tous ses officiers, occupait l'hôtel-de-ville.

Vers huit heures le bruit commença à se répandre que la ville de Bruxelles avait arboré les couleurs brabançonnes, et qu'elles flottaient sur tous les édifices. Une sourde fermentation régna bientôt; des groupes nombreux se forment; les nouvelles répandues se propagent rapidement et sont partout commentées; les plus timides rentrent chez eux pour y attendre en tremblant le dénouement du drame, qui semble se préparer; l'autorité militaire, inquiète et sans ordres, reste inerte et indécise; seulement les soldats restent consignés à la caserne. La régence est bientôt assemblée pour délibérer : le commandant de la place, les commandants de la garde communale et de la garde bourgeoise, ainsi que plusieurs capitaines de sections, se joignent à cette délibération : et, comme il arrive dans toutes les assemblées délibérant sous l'empire de la peur, aucune mesure n'est prise, le temps se passe en rapports et en pourparlers. La foule grossissait toujours.

Sur ces entrefaites et vers neuf heures, un étudiant anversois, M. Janssens, sort de chez lui portant à sa boutonnière des rubans aux trois couleurs, et traverse hardiment la Grande Place, passant à travers les groupes qui s'ouvrent à son approche, et se montre même devant la garde en armes. Ce trait d'audace redoubla l'anxiété et l'incertitude des autorités, en même temps que la fermentation qui régnait dans la foule. Aucune mesure ne fut encore prise.

Digitized by Google

Pour se former une idée des dangers que pouvait offrir cette démarche de l'étudiant, il faut se rappeler qu'à cette époque l'autorité de Guillaume n'était pas encore ouvertement méconnue; des adresses se signaient partout pour demander le redressement des griefs, mais l'immense majorité ne pouvait encore croire à l'imminence d'une révolution et ne songeait pas à opérer violemment un changement de dynastie.

La place du marché de Louvain n'est pas très-grande; l'hôtel-de-ville qui en occupe le centre était, comme nous l'avons dit, gardé par la cinquième section au nombre d'environ cent cinquante hommes en armes, parmi lesquels se reflétaient toutes les nuances d'opinion qui divisaient alors les citoyens. La garde bourgeoise ne s'était pas encore prononcée sur une question aussi grave que celle d'une *prise de cocarde*, question qui n'aboutissait à rien moins qu'à une séparation administrative de la Belgique d'avec la Hollande, ce qui alors ne semblait guère praticable.

A côté de l'hôtel-de-ville, dans l'angle de la place, le grand corps-de-garde des pompiers était occupé par une compagnie de la garde communale qui passait pour être toute dévouée au gouvernement. La compagnie des pompiers ou garde municipale, sous les ordres de son capitaine et des commissaires de police, était également sous les armes; puis à deux cents pas de là se trouvait la caserne d'infanterie où était consigné un bataillon de la onzième *afdeeling*, formant la garnison de Louvain. C'était donc un acte de grande témérité que de se montrer au milieu de la place avec la cocarde tricolore. Dans ce moment de crise, décisif pour une autorité, la régence de Louvain ne prit aucun parti,

Digitized by Google

aucune mesure ; elle se laissa forcer dans ses derniers retranchements et imposer la loi. Enhardis par le succès inespéré de l'audacieuse entreprise du jeune étudiant, d'autres, étudiants et bourgeois, ne tardèrent pas à l'imiter.

Bientôt (vers onze heures) un drapeau aux couleurs nationales apparut sur la place, porté par un citadin, M. Thielens, ancien commissaire de police dans une ville voisine ; et avant que les autorités assemblées fussent revenues de la stupeur dans laquelle cette apparition les avait plongées, l'intrépide patriote avait promené le drapeau par toute la place et montait audacieusement au perron de l'hôtel-de-ville pour aller le planter au milieu de la garde bourgeoise qui était en armes dans le vestibule. Alors la régence, qui ne pouvait se décider à sortir de son inaction, qui laissait tous ces faits s'accomplir sous ses yeux, malgré elle et sans oser tenter quelque chose pour les empêcher, la régence qui n'avait pas même l'énergie nécessaire pour se retirer, fut forcée de reconnaître ces couleurs, et un des capitaines de section qui s'était joint à ses délibérations alla solemnellement placer ce drapeau sur la rampe du perron, aux acclamations de la foule étonnée.

Dès ce moment, vous eussiez vu chacun se décorer à l'envi des trois couleurs ; qui de rubans, qui de bandes de papier, qui d'étoffes diverses ; en moins d'une heure tout le monde en portait. Par ordre de la régence, une distribution de rubans aux couleurs nationales fut faite à la garde bourgeoise de service ainsi qu'à la garde communale. Le commandant de la compagnie urbaine de garde à l'hôtel-de-ville plaça cérémonieusement une cocarde tricolore sur le numéro de

Digitized by Google

sa section, qui décorait un des murs du vestibule; et cet acte fut salué d'un triple houra. L'aspect de la ville changea comme par enchantement; tous ces visages, ou sombres et menaçants, ou inquiets et craintifs pendant la crise, prirent soudain un air d'allégresse et de fête; de ces groupes, naguère mornes et muets, on entendait partir des éclats d'allégresse; on se saluait en riant, on se félicitait de cette conquête qui n'avait pas coûté de sang; pendant vingt-quatre heures toute nuance d'opinion parut effacée; les couleurs nationales de la Belgique et celles de la maison d'Orange, depuis ennemies si acharnées, semblaient même fraterniser; et quelques officiers de la garnison s'étant montrés le soir en uniforme dans les rues et dans les cafés, loin d'être insultés, s'entretinrent cordialement avec les citoyens et reçurent partout le meilleur accueil. En révolution l'on voit de ces moments de calme; mais, hélas! ces moments sont courts.

TROISIÈME JOURNÉE.

La prise de la Caserne.

2 SEPTEMBRE 1830.

On était au jeudi deux septembre; depuis les deux journées dont nous avons rendu compte, les positions étaient peu changées; mais on pressentait vaguement que l'autorité allait tenter quelque coup d'état; quelques mots échappés à certains fonctionnaires accréditaient cette idée. On pouvait même désigner les victimes qu'on se préparait à frapper; des calomnies

Digitized by Google

adroitement semées dans le public, et qui provenaient de la même source, les faisaient assez connaître; on disait que MM. Vanmeenen et Denéeff avaient été à Aerschot pour révolutionner la Campine, mais qu'ils avaient échoué dans leurs projets et qu'ils avaient eu de la peine à s'échapper; d'autres rumeurs plus absurdes encore et concernant d'autres personnes étaient également répandues. En même temps on remarquait que l'autorité militaire s'isolait de plus en plus et prenait une attitude menaçante.

On sentait tous les jours davantage la nécessité d'expulser la garnison et de dessiner plus nettement la position, en mettant ainsi Bruxelles en libre communication avec Liége; ces deux grands foyers d'insurrection couraient risque d'être séparés l'un de l'autre, isolés et réduits. La proposition de s'emparer pendant la nuit des principaux officiers avait déjà été faite, puis ajournée, lorsqu'on apprit que la veille au soir un renfort considérable de miliciens avait été reçu par la garnison. Le bruit se répandit en même temps qu'une grande quantité d'armes avait été clandestinement transportée à la caserne; que les nouveaux miliciens avaient été armés; que des cartouches avaient été distribuées aux soldats, et que la troupe avait reçu l'ordre de tirer sur le peuple au moindre rassemblement. On disait aussi que les principaux agitateurs, bourgeois et étudiants, devaient être enlevés pendant la nuit et transférés en Hollande. Toutes ces rumeurs et d'autres encore, inquiétant la population, la firent affluer bientôt sur la Grande Place pour interroger les magistrats sur l'origine et le fondement de ces bruits. D'une autre part, l'accueil que le prince d'Orange avait reçu la veille à Bruxelles était

Digitized by Google

aussi connu, mais vaguement; on le disait prisonnier; quelques-uns prétendaient qu'il s'était sauvé et que le peuple avait tiré sur lui.

Une autre circonstance encore attirait fortement l'attention publique. L'autorité communale de Louvain, forcée enfin par les événements journaliers de reconnaître son incapacité, dont elle seule avait semblé douter jusqu'à ce jour, avait convoqué les notables de la ville à l'effet de nommer, au scrutin, une commission de quelques membres pour être adjointe à la régence et aviser de concert avec elle à l'administration de la ville dans ces moments difficiles. Cette assemblée, composée des membres de la régence, de quelques fonctionnaires de l'ordre civil et judiciaire, des officiers de la garde bourgeoise et de la garde communale, s'était réunie l'après-midi, et la première chose dont elle se fût occupée, c'étaient les bruits sinistres répandus dans la foule et les rassemblements vraiment menaçants qui s'étaient formés. Il fut résolu d'abord que le commandant de place serait prié de se rendre au sein de l'assemblée pour y donner des explications sur le fondement de ces rumeurs, et calmer ainsi l'effervescence publique.

Pendant ce temps, l'agitation augmentait toujours parmi le peuple : les principaux meneurs jugèrent que le temps était venu de tenter un coup qui pouvait être décisif, et les cris *à la caserne* ne tardèrent pas à être proférés. En effet des groupes se montrèrent bientôt dans les environs. Les portes de cet édifice fermées, les sentinelles rentrées, ce silence de mort qui régnait à l'intérieur, tandis qu'on savait que neuf cents hommes armés y étaient renfermés, l'incertitude sur les dispo-

Digitized by Google

sitions de ces soldats, tout contribuait à donner de l'hésitation aux plus hardis, et longtemps on se tint en observation.

§ 5.

Cependant le commandant de place, M. Gaillard, s'était rendu à la demande des notables, et là, en pleine assemblée, il avait formellement démenti tous les bruits qui couraient sur les dispositions des troupes; il assurait sur l'honneur que les recrues n'étaient pas aussi nombreuses qu'on le disait; que les soldats n'avaient point reçu de cartouches; qu'aucun ordre n'avait été donné de tirer sur le peuple, et que la troupe, n'ayant pas de poudre, n'était pas en état de faire feu.

Ces assurances étant données, l'autorité, dans le but de calmer le peuple, les fit publier par le moyen du sonneur public; le commandant de place lui-même s'assura de l'exécution de cet ordre, dont on attendait de grands résultats, et il était sur le perron de l'hôtel-de-ville, derrière le sonneur, lorsque celui-ci lut pour la première fois la note qu'il avait ordre de publier. Mais toutes ces précautions étaient trop tardives pour être utiles; ces groupes, ou pour mieux dire ces masses d'hommes toujours plus agitées, s'étaient accrus vers le soir d'une foule d'ouvriers. Au milieu de ce bruit, de ce tumulte, de ces cris, personne n'avait le pouvoir de se faire entendre.

Cependant une foule considérable assiégeait les abords de la caserne; quelques pierres même avaient été, dit-on, jetées contre la porte et contre la guérite, lorsque tout-à-coup cette porte s'ouvre entièrement, un détachement en sort qui occupe toute la largeur de la rue, et sans qu'aucun

Digitized by Google

avis ait été donné, sans qu'aucune sommation ait été faite, des feux de peloton sont dirigés sur le peuple. A la première décharge, un homme tombe mort et plusieurs sont blessés. La multitude est refoulée vers la Grande Place et emporte ses blessés, qui sont déposés dans des maisons ou portés à l'hôpital; le cadavre du jeune et malheureux ouvrier qui avait succombé, cette première victime de la révolution, soutenu sur les épaules de quatre de ses camarades et entouré d'une foule immense qui demandait justice de ce meurtre, est porté comme en triomphe à l'hôtel-de-ville et déposé sur le lit-de-camp des pompiers. Ce sang fut fécond; les cris de vengeance! vengeance! retentirent de toutes parts, accompagnés d'horribles imprécations contre la trahison et la perfidie des ennemis; puis, promené par les rues, ce cadavre servit de point de ralliement, de drapeau, de signe d'un duel à mort entre le despotisme et le peuple :

> ..... Eh bien ! qu'on porte pour enseigne
> Aux yeux de tout *Louvain* ce cadavre qui saigne;
> Lentement promené devant le drapeau noir,
> Qu'il convoque le peuple aux vengeances du soir (1).

D'un autre côté, un des blessés montrant à tous sa chemise ensanglantée, dont il s'était fait une sorte de drapeau, avait aussi attiré une foule innombrable et excité les mêmes sentimens de vengeance.

C'était surtout, et presqu'uniquement, contre le commandant de place que ces cris de haine et de fureur étaient proférés. De ce moment date le profond ressentiment conçu par le peuple de Louvain contre ce fonctionnaire, et qui, deux mois plus tard, devait se traduire en un acte atroce et conduire ce malheureux à une mort

(1) Barthelemy et Mery.

Digitized by Google

si cruelle. On a cru longtemps, et des écrivains étrangers à la ville et mal instruits des événemens, ou égarés par l'esprit de parti, ont contribué à propager cette erreur, que c'était à l'instigation d'un homme qui avait joué un rôle important dans notre émancipation politique, que le peuple s'était porté à ces excès dignes des siècles barbares; et cette accusation calomnieuse, trop accréditée malheureusement, a peut-être causé la mort de cet homme de bien. Le fait est que le peuple crut généralement que le commandant de place avait connaissance des préparatifs de défense qui s'étaient faits à la caserne, et que les assurances qu'il avait données n'étaient qu'un piège pour endormir la vigilance des citoyens; de là ces cris de trahison et de perfidie mêlés aux cris de vengeance. C'était une erreur sans doute, et des officiers qui se trouvaient alors à la caserne, et qui servent aujourd'hui avec distinction dans les rangs de notre armée, ont assuré depuis que l'ordre de faire feu avait été donné par un lieutenant étranger qui servait dans ce bataillon. Cela est possible. Il est difficile de croire cependant qu'un simple lieutenant eût osé assumer sur lui une aussi grave responsabilité, et il est plus probable qu'il n'agissait que d'après les ordres du commandant du bataillon, qui pouvait avoir reçu du département de la guerre des instructions directes à l'insu du commandant de place, ou qui, peut-être sans ordres, avait jugé l'attaque plus sérieuse qu'elle n'était dans le principe et cru pouvoir, dans ces circonstances, s'affranchir de l'obligation de faire les sommations préalables. Ce point, du reste, n'a jamais été bien éclairci.

Digitized by Google

§ 6.

Cependant, après s'être assuré de l'exécution de l'ordre de la régence concernant la publication de ses assurances, le commandant de place était rentré dans l'assemblée des notables, où l'on procédait alors au dépouillement du scrutin pour la nomination d'une commission. Pendant qu'il s'y trouvait, on entendit tout-à-coup le bruit des feux de peloton partis de la caserne, et l'on ne tarda pas à savoir ce qui se passait. A cette nouvelle, qui venait donner un si éclatant démenti à ses paroles, le commandant de place parut consterné. Il protesta aussitôt sur l'honneur et sur la conscience que tout cela se passait à son insu et contre ses ordres ; il affirma encore dans ce moment qu'à sa connaissance il ne devait pas y avoir de poudre dans la caserne. Il régnait dans son langage un ton de vérité et de conviction tel qu'il était impossible de ne pas y croire, et que chacun dans l'assemblée demeura convaincu qu'il ignorait réellement ce qui se passait à la caserne : et lorsqu'un moment après on entendit son nom mêlé aux imprécations et aux menaces du peuple, la première idée de chacun fut de sauver M. Gaillard, qui lui-même sentait fort bien sa position et répétait constamment ces mots : *je suis perdu*, *je suis un homme mort*, *ils m'ont déshonoré ;* repoussant ainsi jusqu'au dernier moment l'idée de toute participation aux actes de la garnison et à l'attaque des troupes contre la bourgeoisie.

Heureusement, le peuple ignorait alors que le commandant de place fût à l'hôtel-de-ville, et on put profiter d'un moment où les abords en étaient un peu dégagés pour l'en faire sortir, couvert d'un man-

Digitized by Google

teau, par une porte dérobée, et le conduire à la caserne par le Collége philosophique; car la haine du peuple contre lui était telle que le bourgeois qui l'avait accompagné jusqu'à ce bâtiment, reconnu à son chapeau blanc, a couru par la suite plus d'un danger pour cet acte de dévouement.

§ 7.

Cependant le feu avait cessé. Le bruit ne tarda pas à se répandre que la garnison allait capituler; cette nouvelle calma momentanément la foule, qui, sans se séparer, se tint dans l'inaction. La régence, en effet, qui sentait l'imminence du danger et qui prévoyait les plus horribles malheurs, se voyant déjà abandonnée par le plus grand nombre des notables qu'elle avait convoqués et qui laissaient leur œuvre inachevée; la régence, disons-nous, avait député quelques personnes auprès de l'autorité militaire pour l'engager à se retirer de la ville afin d'éviter un combat acharné. Les chefs militaires, de leur côté, voyant leurs munitions presqu'épuisées et sentant qu'ils ne pourraient pas tenir longtemps dans cette espèce de forteresse où ils étaient étroitement bloqués, se montrèrent disposés à quitter la place. Il ne restait qu'à régler les conditions; on était d'accord sur le fond, la forme seule était à discuter.

Mais ces négociations ne marchèrent pas aussi vite qu'on l'aurait désiré; plusieurs allées et venues furent nécessaires, et lorsqu'enfin les derniers négociateurs eurent tout réglé et qu'ils vinrent à l'hôtel-de-ville demander un ordre écrit de la régence pour faire retirer la garnison, ordre que les chefs militaires demandaient pour leur garantie personnelle, aucun membre de la régence

Digitized by Google

ne se trouvait à son poste; le secrétaire seul était encore dans la salle. Ce fonctionnaire prit sur lui d'écrire et de signer cet ordre au nom de la régence.

Lorsque ce papier fut transmis à la caserne, il fut convenu verbalement, entre ceux qui l'avaient apporté et sous leur responsabilité personnelle, d'une part, et le commandant de place et le major commandant la garnison, d'autre part :

1° Qu'avant dix heures du soir la troupe aurait évacué la ville (il en était alors 9 1/4).

2° Qu'au coup de dix heures la garde communale qui était sous les armes irait prendre possession de la caserne et l'occuperait.

3° Que la garnison emporterait ses armes, un fusil pour chaque homme.

4° Que la garde communale empêcherait le peuple de pénétrer dans la caserne et de la piller.

§ 8.

La nouvelle de cette capitulation, répandue dans le peuple, calma sur-le-champ son exaspération ; mais hélas ! ce calme devait être de peu de durée, et cette colère, un moment comprimée, devait éclater bientôt plus forte et plus terrible à l'aspect d'un acte de déloyauté et de la plus noire perfidie. Chacun, parmi le peuple comme parmi la garde communale, attendait avec impatience que l'heure fût venue d'occuper la caserne. On avait cessé d'en garder les avenues ; on savait que cette caserne communiquant avec le Collége philosophique et avec l'église de St.-Michel, la garnison aurait pu se retirer sans traverser une bonne partie de la ville, presque sans être aperçue. Quand dix heures

Digitized by Google

furent sonnées, on s'attendait donc à trouver la caserne vide, et, aux termes de la convention, la garde communale, tambour en tête, l'arme au bras, et conduite par son respectable commandant M. Paschal d'Onyn, membre de la seconde Chambre des États-Généraux, marcha gaiement pour en prendre possession. Elle était entourée et suivie par une foule d'hommes du peuple; c'était une vraie marche triomphale. Tout-à-coup, à vingt pas de la porte de la caserne, une décharge d'armes à feu, partie de toutes les fenêtres de ce bâtiment, vient jeter la terreur dans les rangs. A cette brutale attaque, tout fuit précipitamment jusqu'à la Grande Place; là on se rallie et un cri terrible de vengeance sort à la fois de toutes les bouches; mais le peuple était sans armes, il fallut d'abord songer à lui en procurer.

Plusieurs portes de la ville étaient encore gardées par des postes de la garnison: le peuple s'y rendit en masse; ces postes furent désarmés sans grande résistance, aucun militaire ne fut maltraité. A la porte de Diest un poste plus nombreux gardait la prison, il fut également désarmé; et comme les pauvres soldats ne pouvaient rejoindre leur bataillon (peut-être même en avaient-ils peu d'envie, c'étaient des miliciens de la province de Liége), les vainqueurs firent aussitôt entre eux une collecte et leur procurèrent ainsi les moyens de regagner leurs foyers. Ils sortirent à l'instant de la ville. La délivrance de M. De Brauwer, prisonnier depuis le 26 août, fut le premier acte de ce peuple dans l'ivresse de son premier succès: le geolier ayant refusé d'ouvrir la prison, la porte en fut enfoncée au moyen d'une longue charrette; on fit sortir M. De Brauwer, mais aucun autre prisonnier ne recouvra la liberté.

Digitized by Google

§ 9.

Après s'être ainsi procuré quelques armes, et avoir été se renforcer dans tous les quartiers les plus éloignés de la ville, le peuple revint de tous côtés à la Grande Place.

Alors le spectacle devint vraiment imposant. Le ciel était extrêmement noir; une éclipse totale de lune rendait l'obscurité complète; quelques lueurs rougeâtres se faisaient seules remarquer comme un présage de sang; aucun réverbère n'était allumé, aucune fenêtre éclairée. Ces milliers d'hommes, qui de tous côtés débouchaient sur la Grande Place et dont un petit nombre seulement étaient armés, paraissaient animés d'une sombre et énergique résolution. Aucun cri ne se faisait entendre dans cette foule; seulement un murmure de voix, semblable au bruit lointain des vagues de l'océan ou au bruissement des arbres d'une forêt agitée par le vent, annonçait son approche.

Quand la place fut totalement couverte de monde et qu'on y fut pressé à ne pouvoir remuer, quelques voix demandèrent de la lumière, et comme il n'en venait pas assez tôt, quelques vitres furent brisées. Alors, comme par enchantement, toutes les fenêtres de la place s'éclairèrent, ainsi qu'en un jour de grande illumination. Qui eût pu contempler alors cette foule entassée dont les têtes seules étaient visibles, et au dessus de laquelle brillaient quelques bayonnettes, aurait remarqué sans peine qu'elle n'était pas composée uniquement d'ouvriers et de prolétaires; il aurait vu mêlés parmi eux des étudiants, des fils de négociants, des jeunes gens passionnés jusqu'alors pour la mode et les plaisirs, des gardes communaux

Digitized by Google

brûlant de venger l'outrage qu'on leur avait fait en tirant sur eux au mépris d'une capitulation, et qui avaient seulement dépouillé l'uniforme en gardant le fusil ou l'épée; il aurait pu se convaincre que cet acte de perfidie et de lâche trahison avait irrité et soulevé la population entière, que toutes les classes s'en étaient émues, que toutes en voulaient tirer vengeance. Ce moment fut court, mais sublime; quelques têtes s'élevant au-dessus des autres semblèrent passer une rapide inspection; puis un cri, un seul cri, *à la caserne*, se fit entendre, et cette masse compacte d'hommes s'engouffra dans la rue de Tirlemont, tellement épaisse que celui qui écrit cette relation fut porté sans presque toucher terre depuis la place jusqu'à la caserne. Partout sur son passage les maisons s'illuminaient; la caserne seule et l'hôpital militaire, qui se trouve en face, restèrent obscurs et comme inanimés. Arrivés à la porte de la caserne, les assaillants la trouvèrent fermée; la guérite fut renversée, et cent bras à la fois la faisant mouvoir comme un immense bélier, la porte fut bientôt enfoncée. Alors, au milieu des ténèbres, la caserne fut envahie: elle était déserte. Après son infâme guet-à-pens la garnison s'était sauvée; elle avait traversé le Collége philosophique et l'église de St. Michel, puis gagné la porte du Parc sans être aperçue, pendant que la foule s'était portée vers les portes de Bruxelles et de Diest pour désarmer la garde.

Lorsqu'on se fut procuré de la lumière, toutes les salles furent visitées en détail; on savait que des armes devaient s'y trouver; elles furent bientôt découvertes. Sous la paillasse de chaque lit un fusil était caché, mais tous les chiens étaient ôtés des batteries; on re-

Digitized by Google

tirait ces fusils avec ardeur, on les visitait, puis on les rejetait avec colère et dédain, pour les reprendre bientôt quand on se fut convaincu que tous étaient dans le même état. Quoiqu'on supposât que les fuyards avaient emporté ces détentes, les visites les plus minutieuses n'en furent pas moins faites dans toute la caserne, et vers cinq heures du matin on les découvrit, enfermées dans un sac qu'on avait jeté dans les latrines.

Ces recherches amenèrent un épisode qui caractérise bien le peuple de 1830. En fouillant partout, on trouva dans un trou un pauvre militaire qui n'avait pu suivre les autres, ou qui peut-être, caché longtemps avant leur départ, n'en avait pas eu connaissance. Tiré de sa cachette, le malheureux s'attendait à être massacré et demandait grâce, criant en allemand qu'il n'était pas Hollandais, qu'il était Suisse. Mais loin de lui faire le moindre mal, le peuple, déjà calmé par son triomphe, se contenta de le dépouiller de son uniforme, y substitua une casaque d'ouvrier et une casquette, lui donna quelqu'argent et le conduisit hors de la ville, où il fut rendu à la liberté.

Cependant les vainqueurs formèrent sans délai une forte garde pour l'établir à la caserne et en prévenir le pillage; rien n'y fut pris, sauf les fusils; les litteries et autres effets restèrent intacts. D'autres volontaires gardèrent les magasins militaires, d'autres la prison pour empêcher l'évasion des malfaiteurs, d'autres enfin les différentes portes de la ville.

§ 10.

Pendant ce temps, une scène vraiment révolutionnaire se passait à l'Hôtel-de-Ville, dans la salle où quel-

Digitized by Google

ques heures auparavant les notables étaient assemblés avec la régence. Un grand nombre de personnes s'y étaient transportées en revenant de la caserne : une dixaine de bons bourgeois, parmi lesquels on remarquait messieurs Vanmeenen, Roussel, Descheymmacker, un officier de la garde communale en uniforme, etc., étaient placés autour d'une grande table verte couverte de papiers; tout le reste de la salle était rempli de braves ouvriers en blouse; tous sentaient le besoin d'une autorité dans ce moment, et comme la régence manquait à son poste, elle fut remplacée aussitôt par une commission choisie parmi les personnes présentes. Un savant avocat qui occupe aujourd'hui une place éminente dans l'ordre judiciaire, M. Vanmeenen, en prit la présidence. Il fut rédigé et signé procès-verbal de cet acte, basé sur cet incontestable principe que lorsque dans les moments difficiles l'autorité établie manque à son poste et à son devoir, c'est aux bons citoyens à se constituer en autorité et à se dévouer ainsi au bien-être public. Et dans ces conjonctures, le peuple, qui a, quoiqu'on en dise, un sentiment d'ordre et un instinct d'obéissance, reconnaît toujours ces autorités improvisées. Louvain en a donné une nouvelle preuve dans cette circonstance mémorable.

Quelques hommes du peuple cependant, parmi lesquels se trouvaient des parents des victimes de cette soirée, plus particulièrement animés contre la personne du commandant de place, s'étaient rendus à sa maison en quittant la caserne, et en avaient enfoncé la porte. La maison était déserte; ils la visitèrent entièrement depuis le grenier jusqu'à la cave où ils brisèrent quelques bouteilles de vin. Alors, ne pouvant se saisir de

Digitized by Google

la personne de M. Gaillard, ils prirent tous ses effets, surtout les objets appartenant à son uniforme militaire; chapeau, épée, habit d'uniforme, etc., et portèrent processionnellement le tout sur la Grande Place; puis ayant elevé un bûcher avec quelques morceaux de bois et une botte de paille qu'ils avaient ramassés à la hâte, ils se disposèrent a y mettre le feu et à en faire un autodafé.

En cet instant, des membres de l'autorité nouvelle, avertis de ce qui se passait, se présentèrent à ces hommes égarés, et feignant d'entrer dans les sentimens qui les animaient, leur persuadèrent facilement d'abandonner leur projet en leur disant qu'un aussi grand acte de justice devait se faire en plein jour, à l'heure de midi, en présence de toute la ville, et non pendant les ténèbres de la nuit. L'autodafé n'eut pas lieu, et les plus exaltés furent les premiers à transporter les effets à l'Hôtel-de-Ville où ils furent enfermés sous clef dans une salle, et depuis rendus à la veuve du commandant de place. Et une preuve que le vol et le pillage n'entraient pas dans les idées de ce peuple, c'est qu'une épaulette détachée d'un uniforme étant tombée en chemin, fut trouvée le matin par un pauvre ouvrier et fidèlement rapportée à l'Hôtel-de-Ville.

Après tant de tumulte et d'agitation, la ville entière, comme fatiguée de tant d'émotions diverses, rentra vers minuit dans son calme habituel.

Digitized by Google

Tels sont les événements de cette journée mémorable dont le retentissement fut si grand et dont le résultat fut immense pour la ville et pour le pays entier. Pour la ville, parce qu'elle était enfin débarrassée de sa garnison hollandaise, dont elle avait toujours à redouter une attaque : — parce qu'une autorité nouvelle, née des circonstances, substituée à l'autorité ancienne, pouvait diriger ouvertement les élans du peuple qui désormais reconnaissait des chefs ; car bien que l'ancienne régence ait continué quelque temps encore d'exister et de s'assembler, le pouvoir nouveau prenait seul toutes les résolutions sans la consulter en rien, et la régence n'était maintenue que pour régulariser par sa signature les actes de l'autorité révolutionnaire : — parce que les armes trouvées à l'Hôtel-de-Ville, et destinées à armer la partie de la garde communale qui ne l'était pas encore, furent distribuées au peuple, ainsi que les six cents fusils environ trouvés à la caserne, et enfin parce qu'une assez grande quantité de poudre trouvée au magasin et dont on confectionna aussitôt des cartouches, pouvait servir à maintenir la ville dans la position qu'elle avait prise.

Le résultat fut immense pour le pays entier, parce que les communications entre les villes de Bruxelles et de Liége furent désormais assurées au profit de la révolution, et celles entre les places fortes d'Anvers et de Namur interceptées au détriment du pouvoir hollandais ; et parce qu'au bout de quelques jours on parvint également à empêcher toute relation entre les autorités militaires de Maestricht et de Namur, en se saisissant des maréchaussées qui faisaient le service de la correspondance : — parce que cet exemple devait encourager

Digitized by Google

les autres villes et leur montrer de quelle manière on se débarrassait des obstacles qui entravaient la marche régulière de la révolution, et parce que cet événement avait inspiré aux troupes de Guillaume la plus salutaire terreur et les avait complètement démoralisées.

Digitized by Google

DES TRAVAUX HISTORIQUES EN BELGIQUE.

RYMKRONYK VAN J. VAN HEELU, *publié par* M. WILLEMS, 1 *vol. in*-4°, 1836. — CHRONIQUE RIMÉE DE PHILIPPE MOUSKES, *publiée par* M. DE REIFFENBERG, 2 *vol. in*-4°, 1836-1838. — CHRONIQUE DES FAITS ET GESTES ADMIRABLES DE MAXIMILIEN I, DURANT SON MARIAGE AVEC MARIE DE BOURGOGNE, *traduite du flamand, par* M. O. DELEPIERRE, 1 *vol. petit in*-8°, 1839.

Nous le disions il n'y a pas longtemps, et c'est une vérité déjà triviale à force d'avoir été répétée : toute notre histoire est à refaire, ou, pour mieux dire, à faire. Car, de bonne foi, nous ne possédons encore sur nos annales, si belles, si poétiques pourtant, aucun travail qui puisse décemment prétendre à arborer le titre d'histoire de Belgique. C'est que, d'un côté, le terrain n'est pas suffisamment préparé encore, et que, de l'autre, la plupart de ceux qui ont aspiré, jusqu'à ce jour, à produire l'œuvre forte et saisissante que nous attendons tous avec une si vive et si chaude impatience, ont cru trop tôt à la possibilité de cette œuvre; c'est que, pour me servir des paroles d'un homme qui sait toutes les difficultés qui abondent dans ce sujet, ils n'ont pas compris que, lorsque les matériaux manquent, lorsqu'une foule de questions ne sont pas encore résolues, lorsque les idées particulières sont rares et incomplètes, s'élever à des idées générales, faire du style et de l'art, c'est s'exposer à parer des erreurs, à embellir des paradoxes, à semer sur un terrain mal préparé; et que, dans cet état de choses, il fallait se contenter du rôle modeste et innocent de récolligeur, au lieu de pré-

Digitized by Google

tendre au titre d'historien, à ce titre immense pour lequel nous ne sachions pas qu'il soit né un homme en Belgique à l'heure qu'il est. Car on devra longtemps encore se borner à ce rôle, à fouiller dans nos différents dépôts littéraires, bibliothèques et archives, à mettre au jour les documents inédits, à préparer ainsi des matériaux pour les travaux spéciaux qu'on pourrait être tenté de faire, à provoquer des recherches sur mille choses mal comprises et mal expliquées, sur mille choses obscures dont il n'y a souvent qu'une seule face éclairée, jusqu'à ce que, le terrain bien fouillé, bien affermi, bien sondé, et les pierres toutes taillées, l'architecte vienne qui coordonne tout dans sa tête d'abord, puis trace ses lignes, jette les bases de son monument, pose chaque pierre à sa place, monte d'assise en assise, achève son œuvre avec zèle et amour, et, après l'avoir regardée à tous ses profils et à chacune de ses faces, après l'avoir harmoniée dans toutes ses parties, dans son ensemble et dans ses détails, écrive au front de son monument ainsi fait l'*Exegi* du poète, ou plutôt dise, comme Dieu : « Je suis content, » car il aura débrouillé un chaos comme fit Dieu.

Mais l'œuvre du colligeur est à peine commencée, et les bons travaux spéciaux sur notre histoire sont encore en assez petit nombre.

Cependant il a déjà été question, depuis le dernier tiers du siècle passé, de publier nos chroniques et nos monuments inédits, afin de donner lieu à la composition d'une histoire complète du pays. Ce fut là une pensée suggérée à Marie-Thérèse, qui, selon le *Prodromus* de M. de Nelis, résolut cette publication. Grâce à la femme empereur, l'attention du peuple belge allait ainsi

Digitized by Google

être appelée sur ce qu'avaient fait ses ancêtres. Mais la pensée demeura à l'état de pensée. La réalisation en fut entravée par des obstacles qui l'arrêtèrent presqu'à sa naissance. Plusieurs années s'écoulèrent depuis, sans qu'il pût être question de songer à mettre à exécution ce projet.

La révolution française arriva, puis l'empire.

Alors il y eut autre chose à faire qu'à s'occuper du passé en Belgique. C'était bien assez du présent, Dieu merci. Bonaparte d'abord, et plus tard Napoléon, faisait lui-même de l'histoire sur une si grande échelle, que vous eussiez été mal venu à parler de Godefroid de Bouillon, de Baudouin de Constantinople, de Jean-le-Victorieux, de Charles-le-Téméraire, de Charles-Quint. On livrait des batailles à toutes les puissances de l'Europe, au lieu d'en décrire à l'imitation de Tite-Live ou de Quinte-Curce. On démembrait des empires, on construisait des royaumes, on créait ou l'on congédiait des rois, on démolissait, on reconstruisait l'Europe. Puis, avouons-le, les bulletins de l'empereur valaient bien des mémoires académiques; car le soldat écrivait un peu mieux que nos rhéteurs brévetés.

L'empire tombé, on réunit, à Vienne, sous le nom de royaume, les provinces des Pays-Bas à peu près telles que Charles-Quint les avait laissées et que Philippe II les posséda; avant le démembrement qui eut lieu de fait par suite de nos guerres religieuses au XVI^e^ siècle et de droit en 1648 par le traité de Westphalie. Jamais, depuis qu'elle passa sous la domination étrangère, la Belgique ne s'était trouvée dans d'aussi belles conditions d'avenir que celles où l'année 1815 la plaça. Liée à l'Autriche, liée à l'Espagne, liée à la France, elle ne

Digitized by Google

pouvait espérer une chance de succès et d'indépendance dans une de ces luttes que, depuis plus de trois siècles, elle attendait avec impatience et frémissement. Unie à la Hollande et voisine de cette France qui elle-même ne subissait qu'avec répugnance le joug que de fatals évènements lui avaient imposé, elle pouvait espérer, dès ce moment, de se prendre un jour corps à corps avec la Hollande, et, après, de n'avoir plus qu'à oublier les profondes humiliations auxquelles l'étranger l'avait depuis si longtemps soumise.

Il y a dans les peuples un instinct qui les conseille et les guide souvent plus sûrement que ne ferait leur raison. C'est peut-être cet instinct qui fit alors la Belgique se retourner vers son passé.

Aussi, voyez comme le goût de l'histoire s'est propagé et développé dans nos provinces depuis 1815 jusqu'à la révolution. Il se manifeste là un travail intérieur qui nous semble important et curieux à approfondir. N'est-ce pas, en effet, de ce côté qui se sont dirigées presque toutes nos études, comme si nous eussions senti intérieurement que c'était aux grands exemples d'autrefois qu'il fallait nous fortifier pour la lutte de l'avenir? comme si nous eussions senti intérieurement que le passé était ainsi pour nous le sol d'Anthée? Voyez; l'histoire se présente sous toutes les formes; elle se fait volume in-folio, elle se fait simple brochure; elle s'imprime sur d'immenses toiles et s'appelle Fleuve du Temps, elle se fait encadrement de calendrier pour s'ouvrir l'entrée des villages et des chaumières; elle est poème, elle est chanson, elle est quatrain, elle est distique; la voici transformée en tragédies jouées et non jouées, Marie de Bourgogne, la mort d'Egmont, Jeanne de Flandre, Guillaume de

Digitized by Google

Nassau, Civilis; la voici soupirée en ballades, le comte Arhould de Gueldre, Beyling, Grotius à Loevenstein, Schaffelaer, Baudouin de Constantinople, les Cruches de Jacqueline, Kenau de Hasselaer, le chevalier du Cygne; puis voilà M. Dewez qui remet sur l'enclume et remartelle son Histoire Générale de la Belgique, forgée à si grand peine en 1807, et qui déflore les magnifiques annales de Liége; M. de Reiffenberg qui publie Jacques Duclercq, republie le précieux livre de Vander Vynckt et jette une foule de petites notes et de petites notices aussi spirituelles qu'intéressantes dans ses Archives Philologiques; M. Van Praet qui nous expose l'Origine des communes et un des plus curieux épisodes de l'histoire de Flandre; M. l'abbé de Smet qui cherche à donner à notre histoire une forme convenable et introuvée jusqu'à ce jour. Puis voilà des résumés, des abrégés, à n'en pas finir; puis des romans historiques, des analectes, des mémoires académiques, écrits en hollandais, écrits en français, ou qui ne sont écrits dans aucune langue; puis des Plutarque des Pays-Bas, des biographies où l'on a toujours soin de désigner les grands hommes dont on parle, par leur qualité de Hollandais ou de Belges; puis enfin, pour couronnement à tout cela, l'immense épopée de M. Lemayeur.

Toute cette prose, tous ces vers, sont, sans doute, loin d'être bons. Mais tout ce travail prouve une tendance bien marquée dans les esprits, ce fait constant, que la plupart des productions littéraires, publiées depuis 1815 en Belgique, sont ou ont voulu être historiques.

Le gouvernement protégeait de toute sa puissance ce genre de travaux soit qu'il fût entraîné et cela par les

Digitized by Google

littérateurs eux-mêmes, soit qu'il crût pouvoir trouver dans cette direction des esprits le moyen de récimenter l'ancienne union entre les provinces du Nord et celles du Midi, rêve qu'il était cependant impossible de réaliser entre deux pays que trois siècles avaient de plus en plus éloignés l'un de l'autre par des mœurs, des croyances et des habitudes toutes différentes, entre deux peuples dont l'un était l'exploitant, l'autre l'exploité, l'un l'oppresseur, l'autre l'opprimé.

Le 23 décembre 1826, parut un arrêté royal qui ordonna qu'il serait pris des mesures pour faire découvrir, examiner et mettre au jour, dans l'intérêt de l'histoire des Pays-Bas, les documents qui la concernent et qui jusqu'alors étaient restés inconnus ou dont il n'avait point été fait un usage suffisant. Ce même arrêté invitait tous les savants nationaux qui s'occupaient de travaux historiques, à faire parvenir au ministère de l'intérieur, avant les fêtes de Pâques suivantes :

1° Un plan détaillé d'après lequel ils penseraient qu'il conviendrait d'écrire une histoire générale des Pays-Bas, uniquement basée sur les documents authentiques et justifiée par eux dans toutes ses parties;

2° Une indication des moyens les plus propres à mettre ce plan à exécution.

Celui dont les vues, après avoir été soumises à l'examen d'une commission spéciale, auraient été reconnues les meilleures, et qui, possédant d'ailleurs les capacités nécessaires, aurait voulu se charger de la partie principale du travail, eût été nommé historiographe du royaume. En outre, l'arrêté royal promettait à ceux qui, dans la suite, auraient composé le meilleur ouvrage sur quelque partie séparée de l'histoire des Pays-Bas,

Digitized by Google

en réponse à des questions qu'on devait proposer, qu'ils seraient non-seulement indemnisés convenablement de leurs travaux, mais qu'ils recevraient en outre, des distinctions honorifiques ou toute autre récompense. Enfin, des ordres furent donnés aux gouverneurs des différents chefs-lieux, à l'effet de faire mettre en ordre et classer toutes les archives des provinces, des villes, des communes et des corporations, afin qu'on pût en tirer parti pour la future histoire générale du pays.

Voilà donc la carrière largement ouverte. Tout le monde se mit à l'œuvre, tout ce qui avait la prétention de devenir un jour historiographe de la Néerlande.

Aussi, le terme du concours arrivé, il plut des mémoires où se heurtaient les opinions les plus opposées. Immense fut le nombre des concurrents. Parmi eux se trouvait représentée toute la hiérarchie littéraire et savante du royaume. Il y avait des membres de l'Institut d'Amsterdam, des membres de l'Académie de Bruxelles, des professeurs d'université, des professeurs de collége, des hommes de lettres, des journalistes; il y en avait de jeunes et de vieux; il y en avait qui essayaient depuis vingt ans, d'autres qui commençaient à essayer; il y avait des Belges et des Hollandais. A peine s'il restait dans le pays de quoi composer un jury pour juger le concours. On sait qui l'emporta; ce fut M. Groen van Prinsterer, qui n'obtint pas cependant le titre d'historiographe des Pays-Bas.

Au mois de septembre suivant, une commission instituée par le gouvernement pour la publication des monuments inédits de l'histoire du pays, résolut que l'on s'occuperait d'abord de Jean van Heelu, de Niclaes de Klerck, de Pierre à Thymo, d'Edmond Dinterus, de

Digitized by Google

Jehan Molinet, d'Antoine de Lalaing, et d'une relation des troubles de Gand sous Charles-Quint faite par un témoin oculaire; et que cette première série serait complétée par les chroniques de saint Bavon, si l'on réussissait à s'en procurer des copies.

Cette commission fut surprise au milieu de ses travaux par les événements de 1830. La révolution ferma l'Imprimerie Normale où la chronique de Van Heelu était déjà sous presse, et chassa en Hollande une partie des personnes chargées de publier nos chroniqueurs.

Mais, si elle éparpilla de cette manière et vint ainsi dissoudre de fait la commission, quel élan immense elle donna aux études historiques dans la patrie indépendante qu'elle nous avait faite! Les Belges n'avaient plus désormais à chercher dans les glorieux exemples de leurs ancêtres la justification de la révolte ni le courage de l'insurrection; mais à y trouver les moyens de consolider leur jeune nationalité, en rattachant leur avenir à leur passé, et de la mettre à l'abri de toute hostilité de la part des mauvais esprits.

Aussi, dès lors, avec quelle ardeur on explore, on fouille, on creuse l'histoire de Belgique dans tous les sens. Le grand sol des faits est mis en exploitation par les hommes d'étude, comme le sol matériel l'est, depuis quatre ou cinq ans, par les sociétés anonymes ou en commandite qui nous affligent. De beaux résultats sont déjà venus couronner ce vaste travail. Voyez : voici l'excellent Essai de M. de Gerlache sur les révolutions de Liége sous Louis de Bourbon; les lettres curieuses de M. Borgnet sur la révolution brabançonne; le bel et solide ouvrage de M. Warnkœnig sur la Flandre, dont aucun journal belge n'a cependant encore apprécié le

Digitized by Google

mérite ; la chronique d'Olivier de Dixmude, publiée par M. Lambin d'Ypres, et celle de Nicolas Despars, éditée par M. de Jonghe ; l'Essai si remarquable de M. Nothomb ; plusieurs mémoires de M. de Reiffenberg ; plusieurs volumes de pièces inédites tirées des archives du royaume ; les Esquisses historiques de M. Polain, cet intrépide mineur qui a poussé si courageusement le pic dans la mine de nos antiquités wallonnes ; puis au théâtre, Jacqueline de Hainaut, La Ruelle, Artevelde ; puis les romans d'Hymbize, de Jean IV, du Maestro del Campo ; puis les travaux de MM. Serrure, Voisin, Octave Delepierre, Altmeyer, et tant d'autres. Ardente activité qui entraîna toute notre jeune école de peinture dans une voie nouvelle et que le gouvernement, il faut le dire, seconde souvent avec bonheur et efficacité.

En 1834, il nomma une nouvelle commission chargée de reprendre les travaux que celle de 1827 n'avait pu achever. Elle retrancha des ouvrages à publier la chronique de Jehan Molinet, mise au jour, depuis, par M. Buchon, Antoine de Lalaing, et la relation des troubles de Gand. Mais elle y ajouta Philippe Mouskes, une collection d'itinéraires et de voyages des anciens souverains de la Belgique, un corps de chroniques latines des Flandres, et la continuation des *Acta Sanctorum*.

Ainsi, la grande idée de Marie-Thérèse et du gouvernement déchu fut enfin remise sur pied et put être réalisée.

Ainsi, l'édifice de notre histoire pourra enfin s'élever un jour.

Qu'on nous pardonne une image un peu vulgaire peut-être : pour que le monument se construise, il faut

Digitized by Google

que la carrière soit ouverte d'abord et que les pierres en soient tirées, il faut que les briques se façonnent et se cuisent. Eh bien! la commission cuira les briques; elle tirera les pierres du sol. Et quelque architecte à naître encore mettra ces matériaux en œuvre.

Trois des membres qui la composent ont déjà mis en lumière une partie des travaux dont chacun d'eux est chargé.

M. Willems, qui est incontestablement l'homme qui sait le plus en Belgique, lui le savant philologue que M. Thiersch, dans son récent ouvrage sur l'*Instruction publique en France, en Belgique, en Hollande et dans les parties occidentales de l'Allemagne*, proclame le Jacques Grimm de la Flandre, publia, en 1836, la précieuse chronique flamande de Jean Van Heelu. Il ouvrit la route à ses collègues, et il était bien digne, en effet, de leur montrer le chemin.

M. le chanoine de Smet, déjà connu par un abrégé de l'Histoire de Belgique, a imprimé le premier volume du corps de chroniques latines, si savamment préparé par M. Warnkœnig.

Enfin, M. de Reiffenberg vient de mettre au jour le second volume de la chronique rimée de Philippe Mouskes, dont le premier parut il y a deux ans déjà.

La chronique de Van Heelu est une des plus intéressantes que l'on ait pu produire pour l'intelligence d'une des plus belles époques de notre histoire au moyen-âge. C'est une vaste biographie du plus chevaleresque de nos ducs, Jean I, et le récit le plus large et le plus détaillé que l'on possède de cette bataille de Woeringen qui nous paraît aujourd'hui presque fabuleuse et qui eut pour résultat la réunion définitive du duché de Limbourg à celui de Brabant.

Digitized by Google

On nous permettra de nous arrêter un moment, en passant, à cet important poème.

Entrons dans cette formidable et en même temps étonnante féodalité, où la force du bras, rédigée en puissance, est presque toujours si admirablement tempérée, dominée souvent par une autre force, l'intelligence, rédigée en une autre puissance, l'Église. Soit que nous remontions, des temps où nous vivons, à cet homérique Charlemagne, dont le descendant Charles-le-Simple vit, après les partages successifs de la Lotharingie, s'asseoir sur ses bases cette puissante organisation féodale; soit que, du neuvième siècle, nous descendions à ce Charles-Quint, qui donna le dernier coup d'épée à cette institution déjà frappée au cœur sous Philippe-le-Bon, — au milieu du moyen-âge, entre ces deux hommes merveilleux, nous trouverons un autre homme, merveilleux aussi, Belge aussi, le duc Jean Ier, qui est comme l'expression vivante de l'idée que nous nous faisons de ces chevaliers, natures éteintes aujourd'hui, types perdus aujourd'hui, poètes à la fois par le bras, par la tête et par le cœur. Grandi en écoutant les chansons de son père, le ménestrel Henri III, et les récits chevaleresques d'Adenez qui, plus d'une fois peut-être, berça l'enfant en lui racontant les aventures de Cléomades, d'Ogier-le-Danois et de Buevon de Commarchis, il apparaît en effet dans notre histoire comme un de ces paladins que la lyre de nos anciens trouvères a chantés avec tant d'amour et d'admiration. Jeté au milieu de cette époque de romans, il semble en effet taillé pour être lui-même le héros d'un roman. Aussi, voyez comment tous nos anciens poètes le célèbrent à l'envi dans toutes les langues; comment Melis Stoke le proclame le père de

Digitized by Google

l'honneur; comment Niklaes de Klerck exalte sa sagesse, sa vaillance, son courage, sa bienfaisance et sa générosité; comment Jean de Thielrode en sa chronique l'appelle le Dieu des armes, le chevalier aussi brillant à la guerre qu'en amour :

... Deus armorum,
. . . . . .
Jostator bellis
Fuit optimus ac domicellis;

Comment Van Velthem ne trouve qu'un reproche à lui faire, c'est d'aimer trop les tournois et les femmes, surtout depuis la mémorable journée de Woeringen; comment l'auteur d'une autre chronique (1) le nomme le vaillant et le sage et dit que sa gloire retentit au loin dans le monde :

So dat men in die werelt wyt
Van hem te seggene wiste.

Suivez le cours de toute cette vie accidentée d'évènemens glorieux, d'aventures galantes, combats, fêtes, tournois, amours, poésie. Car Jean Ier est poète aussi (2). Nourri, sans doute, des leçons d'Adenez, il fait des vers, il rime des refrains à l'exemple de son père. Il aime les luttes en champ clos, il aime la guerre, il aime la musique, il aime les femmes. Toute sa vie est un combat, toute sa vie est un poème. On ne pourrait pas dire que toute sa vie fût un amour. Entre deux joûtes

(1) Ms. de la bibliothèque de Bourgogne, n° 4484, feuillet 25 recto.

(2) On trouve des chansons flamandes du duc Jean dans le *Sammlung des Minnesängers*. Zurich, 1758-1759, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

ou deux batailles, entre deux lances brisées, deux lames ébréchées ou deux armures noblement bosselées, il prend sa *vièle* ou sa harpe, le ménestrel, et il chante. Adieu les coups d'épée et les chevauchées meurtrières et la mêlée ardente et poudreuse; adieu le hennissement des chevaux et le son des trompettes; une femme, une de celles dont Thielrode a, sans doute, craint de nous citer les noms, a pris le cœur du chevalier, jusqu'à ce qu'un nouveau champ de bataille l'appelle ou qu'un nouveau tournoi invite son estoc.

Mais deux évènemens dominent surtout la vie si chevaleresque du duc Jean. L'un (bien que les détails n'en soient pas suffisamment attestés par l'histoire) est une magnifique scène de drame, l'autre un magnifique fragment d'épopée.

Voici la scène de drame.

On sait l'histoire de Marie de Brabant, unie au roi de France Philippe-le-Hardi, auprès duquel son favori Labrosse l'accusa de chercher à faire périr les enfans que le roi avait eus d'Isabelle d'Arragon, sa première femme, afin d'ouvrir par-là aux siens le chemin du trône. Déjà Louis, l'aîné des fils, était mort empoisonné. La reine, atteinte de l'horrible soupçon de ce crime, fut jetée dans un étroit cachot, et son sort ne dépendait plus que de la réponse d'une béguine de Nivelles, qui passait pour devineresse et que le roi avait fait consulter par Thibault, évêque de Dol, et Arnoul, chevalier du Temple, sur l'accusation portée contre sa femme.

Un jour, voilà qu'un moine, le capuchon abaissé sur sa figure et son rosaire à la main, frappe à la porte du donjon.

— Je suis le confesseur de la reine.

Digitized by Google

— Entrez, mon père.

Toutes les serrures crient dans leurs gâches, tous les verrous grincent dans leurs anneaux, toutes les grilles tournent sur les gonds et s'ouvrent.

Le moine est en face de la reine.

— Femme, un des fils du roi est mort par le poison. C'est vous qu'on accuse d'avoir versé le poison au fils du roi. Dieu, qui lit au fond des cœurs, Dieu seul sait si vous êtes coupable. Les hommes l'ignorent. Voici donc les Livres saints, les livres dictés par le Seigneur aux évangélistes et aux prophètes, et voici l'image du Christ mort pour l'humanité sur les cimes du Calvaire. Eh bien! jurez par les livres saints, jurez sur l'image du Christ que vous êtes innocente, et le ciel fera un miracle pour vous.

La femme n'hésita point. Elle posa une main sur la Bible, l'autre sur l'image du Sauveur et prononça le serment d'une voix ferme et assurée :

— Je jure par les saints Évangiles et par les plaies du Christ que je suis innocente du crime dont on m'accuse. Et ainsi Dieu me soit en aide!

— Malédiction sur vous dans ce monde et dans l'autre, dans les temps et dans l'éternité, si vous êtes parjure! répondit le moine.

— Malédiction sur moi si je suis parjure, reprit la femme sans trembler.

Et le moine souleva le capuchon abaissé sur sa figure.

— Mon frère! s'écria la reine.

C'était le duc Jean, en effet.

Le lendemain, un chevalier aux armes de Brabant, à l'écu de sable au lion d'or, se déclare le champion de la reine et demande à combattre par la lance ou l'épée quiconque osera soutenir l'accusation portée contre elle. Ce chevalier est encore le duc Jean. Labrosse s'est sauvé

Digitized by Google

par la fuite ; mais il est bientôt repris, avoue que l'infâme empoisonnement est son œuvre à lui, et meurt pendu au gibet de Montfaucon (1), en présence du duc de Brabant, du duc de Bourgogne et du comte d'Artois, qui ont présidé à sa condamnation et accompagné à cheval la charrette sur laquelle on l'a conduit au lieu du supplice.

Le fragment d'épopée, c'est la bataille de Woeringen, lutte sanglante et glorieuse où toute la chevalerie d'entre Meuse-et-Rhin se trouva aux prises, où Jean gagna le nom de victorieux et relia à tout jamais au Brabant la succession de Waleran de Limbourg ; évènement prodigieux que Van Heelu décrit avec une précieuse minutie de détails et que le pinceau de De Keyser s'occupe, en ce moment, de reproduire dans un cadre destiné à servir de pendant à sa bataille des Éperons.

Le duc Jean mourut, comme un brave doit mourir, d'un coup de lance. Il assista comme acteur à plus de soixante-dix tournois. Au dernier, il fut frappé au bras par Pierre de Bauffremont, dans une joûte donnée à l'occasion du comte Henri de Bar avec Marie, fille d'Edouard Ier d'Angleterre. Il expira le lendemain de la blessure reçue. « *Die tertiâ Maji*, dit l'*Antiquum Registrum* de Sainte-Gudule à Bruxelles, *dux ipse, in musculo bracii lesus, tristi hastiludio, apud Barum occubuit.* »

(1) Nous annoterons ici que le gibet de Montfaucon, qui joue un si grand rôle dans les romans modernes et qui fut, disent-ils, *fondé* par Enguerrand de Marigny sous le règne de Philippe-le-Bel, existait déjà sous le régne précédent. Voir *Van Heelu, vers* 1409 *et suivans* ; voir aussi le roman de Berthe-au-grant-Pié, publié par M. Paulin Paris, où on lit ces vers :

Tout parmi la grant rue le firent traîner,
A Montfaucon le firent sus au vent encrouer.

Digitized by Google

On l'enterra à Bruxelles, dans l'église des Cordeliers, disent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Le Ms. de la bibliothèque de Bourgogne que nous avons déjà cité, place sa tombe dans le couvent des Récollets :

Tot Baren ter Tafel ronde
Zo starf hi van eenre wonde,
Ende was bracht hier ave
Tot Brussel tot sinen grave
Ten Minderbroederen.

Les notes et les éclaircissemens dont M. Willems a accompagné le texte de la chronique de Van Heelu, font de cette publication un monument infiniment précieux. C'est là un titre qui suffirait pour établir la réputation d'un savant, et qui va se joindre à ceux qui ont, depuis longtemps, établi celle de cet écrivain comme notre meilleur philologue et comme un de nos historiens les plus distingués.

Après la chronique de Van Heelu, vint celle de Philippe Mouskes, publiée par les soins de M. de Reiffenberg.

L'auteur de cette compilation est à peine connu depuis deux siècles, des savants et des historiens. André Duchesne fut le premier qui, dans une lettre adressée par lui, en 1622, à un chanoine tournaisien, attira l'attention sur notre écrivain, dont le nom se trouve écrit avec plusieurs variantes par les auteurs qui se sont occupés de lui. Les uns l'appellent *Mus*, *Meuse* ou *Meuze;* les autres, *Meusius*, *Mouske* ou *Mussche*. Des chroniqueurs même le désignent simplement sous le nom de *Philippus à Gandavo*, Philippe de Gand, parce qu'il naquit en cette ville. Vers l'an 1272 il était chanoine et chancelier de la cathédrale de Tournai. Deux ans après, il fut élevé au

Digitized by Google

siége épiscopal de cette ville. Il mourut le 24 février 1282, selon le catalogue des évêques de Tournai (1), bien que l'on trouve, au cartulaire de Saint-Pierre de Lille, un acte signé de sa main et daté de la veille de l'Assomption de la Vierge 1283 (2). Il était, selon Li Muisis, homme de grande discrétion et de grande sagesse; il passait, selon Michel de Warenghien qui fut son successeur, pour un homme lettré, *literatus;* et, en effet, sa chronique nous fournit plus d'une preuve de sa science et de son érudition. Mais, si Li Muisis, le grave abbé de Saint-Martin, loue sans restriction son évêque, le prélat n'en trahit pas moins lui-même ces goûts un peu mondains qui caractérisaient le haut-clergé au moyen-âge. Voyez avec quelle naïveté il regrette, au commencement de sa chronique, le beau temps passé où l'on savait

..... Tenir grans cours
Et despendre l'avoir à cours,
C'on en parloit outre la mer,
Et ... par amors amer
Et faire joustes et tornois
Et baleries et dosnois.

Or, maintenant ce beau temps étant passé, maintenant qu'on ne sait plus

..... que trécier
Et tout engloutir et lécier;

Maintenant que

... de biel conte ne d'estore
Ne set nus mais faire memore,

(1) Ms. de la bibliothèque de Bourgogne, n° 9435 anc.
(2) Ms. de la bibliothèque de Lille.

Digitized by Google

il va lui-même entreprendre d'écrire l'histoire de son pays et du monde. Mais, à l'exemple de tous ses devanciers et de tous ses contemporains, il commencera par l'inévitable siége de Troie.

Le livre de Philippe Mouskes est, comme toutes ces chroniques rimées qui abondent dans le moyen-âge, un singulier ramassis de fables, de traditions, d'extraits de romans. Les trois quarts de son travail sont consacrés à tous ces poétiques mensonges, accrédités par les trouvères, fictions curieuses, sous lesquelles la vérité souvent se cache, et qu'il n'est sans doute pas sans intérêt d'étudier, parce qu'elles nous offrent les données les plus précieuses pour juger et approfondir l'esprit de l'époque où elles avaient cours.

Comme tous ces poèmes métriques, il commence au roi Priam, passe à travers les bizarres imaginations du faux Turpin et l'histoire des Douze Pairs, à travers les mille fabuleuses légendes mises en circulation par nos anciens poètes, pour en venir à l'histoire de son temps, sur laquelle il fournit, du reste, d'excellentes lumières et, selon la parole de Ducange, « grand nombre de belles remarques et non communes. »

Entreprendre l'analyse des deux énormes volumes qui composent le travail de Mouskes, ce serait un labeur sans intérêt pour le plus grand nombre. Aussi, nous glisserons sur toute la partie consacrée par notre rimeur à l'époque fabuleuse ou poétique de son histoire, pour nous arrêter uniquement aux évènemens contemporains et pour lesquels son récit est d'une si puissante autorité.

Bien que sa chronique soit une vaste compilation de mille choses recueillies çà et là, il ne la donne modestement que comme puisée dans les chroniques de Saint-

Digitized by Google

Denis, cette source banale de presque tous les historiens et poètes du moyen-âge :

Matère l'en a enseignie
Li livres qui des anchiiens
Tiesmougne les maus et les biens,
En l'abéïe Saint-Denise
De France u j'ai l'estore prise,
Et del latin mise en roumans,
Sans proiières et sans coumans.

Ne nous arrêtons ni à la prise de Troie, ni à la dispersion de la race de Priam dans l'occident, ni à ces suspectes origines troyennes, admises par tous les anciens chroniqueurs, Rucler, Clérembault, Lucius de Tongres, Hugues de Toul, et accréditées pour flatter nos vanités nationales en nous rattachant par les liens du sang et par la communauté d'origine et de race à ces peuples dont la gloire, après des siècles, retentissait encore dans le monde.

Laissons là tous ces rois imaginés et tous ces rois réels de la première race, les maires du palais dont le dernier, Pépin, après avoir enfermé dans un cloître le dernier des fainéants, Childéric III, fonde lui-même la deuxième race et ouvre la dynastie dont Charlemagne va sortir.

Place! voici Charlemagne!

A ce nom que les romanciers avaient rendu si poétique, notre rimeur, comme on le conçoit aisément, s'arrête avec complaisance et avec amour. Il lui consacre près de dix mille vers. Il n'omet aucune des traditions perpétuées à l'endroit du grand empereur par les livres et par les bouches des trouvères. Il puise à pleines mains dans la chronique de Turpin, fait entrer dans son récit l'histoire et la fable, nomme tous les paladins qui l'en-

Digitized by Google

touraient, assiste à tous ses conseils, le suit dans tous ses voyages, dans toutes ses expéditions, dans toutes ses batailles, et ne le quitte qu'après l'avoir mis en terre

A Ais, à la digne kapiele,
Que ons de Nostre-Dame apiele,

et où il dort dans son cercueil, le visage tourné vers l'Espagne pour montrer

Qu'encor Sarrasins maneçoit
De Joiouse qu'el puing tenoit.

Parmi les paladins de Charlemagne il en est deux que nous ne pouvons passer sous silence; le premier, parce qu'il a laissé de si grands souvenirs dans notre pays; c'est cet Oger-le-Danois, dont les chroniques liégeoises racontent tant de choses, dont Wendelin fait un comte de Diest et de Hesbaie, auquel Mantelius donne en fief le comté de Looz et dont Jehan d'Oultremeuse fait la souche des premiers prétendus comtes de Huy.

Le second, parce que son histoire est une des plus intéressantes que les traditions romancières nous aient transmises : c'est ce Roland dont tout le monde connaît le cor terrible et la terrible épée Durandal qui fendait la pierre. En racontant les exploits et surtout la fin tragique de ce héros, Philippe Mouskes, inspiré par cette grande gloire sans doute, met du feu dans son style ordinairement si flasque et si terre à terre, et nous présente un tableau touchant de la mort de ce brave dans les gorges des Pyrénées. Il met dans la bouche du paladin, frappé de mort, ces paroles d'adieu adressées à son épée, à son cheval et à son cor :

Ha! bonne espée, digne espée,
De saintuaire envolepée,
Je vous amoie plus que rien,

Digitized by Google

Et pour m'ounor et pour mon bien ;
Longe, droite, très ferme et forte ;
Séurs est li om ki te porte ;
Ensigniés ies de croix à or,
Et des plus haus nons Dieu encor ;
Convenable, trençans, aguë,
Sor totes autres esmolue;
Qui t'ara mais, ki te tenra,
En estor ki te portera,
Cil qui t'ara, jà n'iert vencus,
Ne t'en garra qu'en ert férus.
Par toi est Espagne venchue
Et gent paiene confondue,
Par tes cos est Dieux essauciés,
Et li rois Karles avanciés ;
Se mauvais ne traïtres t'a,
M'arme moult dolante sera.
Tu fus faite par tel consel,
Qu'il n'a el siècle ta parel.

Après ces regrets adressés à son épée, il parle ainsi à son cheval Viousantis :

Cevaus proisiés, cevaus hardis,
Cevaus doutés, cevaus eslis,
Ki montera jamais sor toi
En bataille ne en tornoi ?
Plus fust I cevaliers séurs
Sor toi qu'en tors à trebles murs.
Ha ! Viousantis, ki serviras?
Quant je me muir, que devenras ?
Se Sarrasins t'a ne traïtre,
M'arme en sera dolante et tristre.

Puis vient le tour du cor, de ce cor merveilleux que lui seul était capable d'emboucher :

E ! cors d'ivore, ensigniés d'or,
Biaus cors, boins cors et de bon ton,

Digitized by Google

Plains de mélodie par son,
Ki te cornera nul jour mais.
Ne pour bataille ne pour pais?
Se traîtres ne mauvais t'a,
M'arme de duel s'enragera.

Puis, après un souvenir d'adieu à la France, à ses compagnons d'armes et à Charlemagne, il sonne pour la dernière fois du cor, pour que rien de lui ne tombe au pouvoir de l'ennemi. Son frère Baudouin, appelé par le son redoutable de l'instrument, arrive aussitôt et recueille le dernier soupir de héros qui expire dans ses bras.

Son épée fut d'abord placée dans son cercueil, puis envoyée à Charlemagne. Heerkens, l'un des nombreux éditeurs de la chronique d'Eginhard, dit que les Sarrasins montraient autrefois la Durandal suspendue à la porte de la citadelle de Pruse en Asie, tandis qu'un monastère de Liége disputait à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, l'honneur de cette possession : *Eundem (gladium) in cœnobio quodam leodiensi, eundem in thesauro regio S. Dionysii prope Lutetiam ostendunt.*

Avec la mort de Charlemagne, nous voici parvenu à la fin du premier volume de la publication de M. de Reiffenberg et au 12135e vers de la chronique de Mouskes. Jusqu'ici nous nous sommes égarés à travers un dédale de mensonges, de fictions, d'évènements réels et d'évènements imaginaires. Jusqu'ici nous nous sommes, à chaque ligne de ce livre, heurté ici à l'histoire, là à la fable regrettant souvent, il est vrai, de n'avoir pu chercher à démêler l'une de l'autre, dans l'étroit espace que nous laissent les pages de cette Revue.

Mais nous ne sommes pas encore parvenu à la partie purement historique de notre chroniqueur. Il nous

Digitized by Google

faudra traverser encore le règne de toute la deuxième race des rois de France et les invasions des Normands, l'établissement de la troisième race, l'histoire tout entière de l'Europe depuis le IX^e^ siècle jusqu'à la fin du XII^e^. Mettons donc les bottes de sept lieues, franchissons à grands pas tout ce que l'auteur entasse ici de traditions vraies et fausses, et hâtons-nous d'arriver aux abords de l'époque dont Philippe Mouskes fut contemporain et aux évènements dont il fut témoin ou presque témoin.

Nous voici à l'endroit où la chronique commence à prendre un intérêt réel. C'est d'abord le récit de la Croisade où figurèrent Philippe Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, Jacques d'Avesnes que Richard appelait *la colonne de l'armée chrétienne* et

Ki moult grant pris i ot éu,

et Philippe d'Alsace,

.. de Flandres li quens Felipres,
Qui moult fu corageus et vistes

Tout le récit de cette expédition est à peu près conforme à ce que nous en savons par la collection de Th. Gale, par Michaud, Wilken et les chroniqueurs dont ils ont copié les relations si nombreuses.

On sait quelle fut la triste issue de cette croisade, grâce aux différends sans cesse renaissants entre Philippe Auguste et Richard, et grâce à la désunion que sema entre les barons la désunion des princes. Conon de Béthune, notre grand poète, le Tyrtée de ce pélérinage guerrier, eut beau s'indigner et dire au roi de France que, « s'il s'en allait, les saints, les martyrs et les

Digitized by Google

apôtres se plaindraient de lui au jour du jugement, » le roi reprit avec toute sa chevalerie le chemin de l'Europe; rien ne put l'émouvoir, rien ne put le retenir, ni les menaces du poète, ni le sentiment de la honte, ni la voix des chrétiens d'Orient pour lesquels allaient s'apprêter de nouveau les chaînes et l'esclavage.

Mais console-toi, pauvre poète; la chrétienté sera vengée.

Voici, au printemps de l'année 1199, la fleur du baronage de France, réunie au château d'Escriz-sur-l'Aisne, à la cour plénière ouverte par Thibaut de Champagne. Au milieu des fêtes un homme se présente, un pélerin qui vient de loin sans doute, car son visage est tout hâlé par le soleil et ses sandales sont largement entamées par les cailloux de la route : ce pélerin est Foulques de Neuilly. Il revient de la Terre-Sainte où les armes des Croisés ont été affligées de douloureux désastres; il revient appeler les lances et les épées chrétiennes à la défense du tombeau du Christ. Un seul cri éclate dans toutes les bouches :

— Partons! partons!

Baudouin, comte de Flandre avec ses vaillants hommes de guerre, prend la croix. Conon de Béthune est de ce nombre. Le poète n'a-t-il pas de droit une place dans les rangs de ces chevaliers de fer auxquels il a tant de fois montré avec sa lyre et avec son épée le chemin de la Syrie, en leur disant :

> Sachiés, cil sont trop honni qui n'iront,
> S'il n'ont pouerté ou viellesse ou malage;
> Et cil qui sain et joene et riche sont
> Ne poëvent pas demourer sans hontage.

L'armée arrive à Venise, mais n'a plus de quoi payer

Digitized by Google

aux galères de Saint-Marc le prix du passage d'Outremer. Elle se trouve ainsi hors d'état de continuer sa route. Cependant la ville de Zara avait été enlevée aux Vénitiens par le roi de Hongrie. Il s'agissait de la reprendre.

— Employons-y les gens de France, dit le vieux Dandolo au peuple quand Villehardouin et Conon de Béthune furent venus le supplier de transporter les défenseurs du Christ en Terre-Sainte; et, s'ils nous rendent cette place, nous les tiendrons quittes de ce qu'ils nous doivent encore pour leur passage.

— Qu'il soit fait ainsi! répondit le peuple.

L'armée se dirigea vers Zara qui fut prise.

Là vint al conte, si c'on dist
Uns danziaus ki jovènes estoit,
A qui toute Gresse appendoit :
Par son oncle iert désiretés
Et de castiaus et de cités.

C'était Alexis, fils d'Isace l'Ange, que son oncle Alexis III avait dépouillé. Il venait implorer le secours des Croisés.

Et li quens (qui) bien li volt faire,
Li fist jurer le sairement
K'il en iroit tot voirement
A quan qu'il porait outre mer
Avoec lui, s'il puet recouvrer
Sa tière, et tant faire li sache
Que couronne porter li face.

En effet, pressé par les circonstances,

Alexis jura voirement
Trestout ensi le sairement,

et promit aux Croisés la somme de deux cent mille marcs d'argent avec des vivres suffisants et un renfort de dix mille hommes pour les accompagner en Pales-

Digitized by Google

tine. L'armée se dirigea alors vers le Bosphore, et le comte Baudouin

.. Fist tant qu'en Constantinoble
Fu cil Alexis couronnés.

Mais l'empereur replacé sur le trône, ne tint point les promesses solennellement faites, et les Croisés se disposaient à s'emparer de la ville, quand il fut lui-même précipité du trône par Alexis Ducas et mis à mort.

Et quand li quens Baudouin sot
C'on Alexi ensi mort ot
Par desloïauté et par gille,
Si reprist à force la vile.

Alors on chercha dans l'armée le plus digne d'être placé sur le trône impérial. C'est le comte Baudouin qui fut choisi.

Là fu le vesques de Soissons,
S'en fist à Dieu moult d'orissons,
Et si estoit li quens Thiébaus,
Ki moult estoit vaillans et baus,
Et Jakes, li fius Jakemon,
Celui d'Avesnes, le baron;
Si fu Pières de Bréécuel,
Ki moult i fu de grand aquel;
Si fu Quennes de la Biétune,
Si ot moult d'autre geut coumune.
Lors fu des barons et del frère
Li boins quens fais lues emperère.

Ce grand souvenir se trouve consacré dans les deux vers suivants :

Bix sexcentenis erat annus bis quoque binus
Quo Constantini dominantur in urbe Latini.

Digitized by Google

Il faut suivre le récit de cet évènement presque fabuleux dans Ville-Hardouin et dans Philippe Mouskes. Tout cela n'a-t-il pas la couleur d'une épopée? Ne prendrait-on pas cette histoire presque incroyable pour quelque chapitre de roman écrit par un des trouvères de cette époque romanesque? Voyez un comte de Flandre placé à la tête de l'empire d'Orient, voyez se grouper autour de lui tous en barons investis des fiefs dans lesquels on a partagé l'ancienne Grèce. Tout cela ne semble-t-il pas tenir du merveilleux?

Hâtons-nous de passer le tragique épisode d'Arthur de Bretagne et de Jean-sans-Terre. Laissons Jeanne de Flandre épouser ce Ferrant de Portugal dont Mouskes a grand soin de nous faire le portrait suivant :

Biaus estoit de cors et de vis,
Brun ot le cief et s'ot grant nés;
De sa manière ert moult senés;

et que, selon notre poète, quelques-uns soupçonnaient d'être un fils illégitime de Mathilde, veuve de Philippe d'Alsace :

... Li plusiour, par devinal,
Disoient k'il iert voirement
Fius la roine (1) outréement,
Mais ele disoit que c'iert s'ante.

Laissons les Liégeois tailler en pièces les Brabançons à la journée de Steppes où ceux-ci laissèrent plus de

(1) Voici pourquoi on donnait le titre de reine à la comtesse Mahaut ou Mathilde :

Comitissa senex quæ Portugalensis
Filia regis, ob hoc solum regina vocata est.
(Guill. Brit. *Philippeïdos lib. X*).

Digitized by Google

trois mille morts et près de quatre mille prisonniers, s'il faut en croire le distique suivant rapporté par Gilles d'Orval (1) dans sa chronique :

Millibus, ut cæsos numeres, tribus adde ducentos
Brabantos; duo bis millia capta scias.

Car voici qu'une guerre plus terrible et plus sanglante éclate entre la France et la Flandre, entre Philippe Auguste et Ferrant. Voici Courtrai pris et incendié par les Français, Tournai emporté et saccagé par les Flamands. Puis, au bout de cette guerre désastreuse, voici la bataille de Bovines.

Certes, la journée de Bovines fut un des évènements les plus remarquables du moyen-âge. Ce fut la première grande lutte ouverte que se livrèrent ces deux principes déjà depuis longtemps sourdement en guerre, le principe féodal et le principe monarchique. Cet évènement fut le premier pas du pouvoir central vers la force et l'unité politique. Ce fut le premier anneau de cette chaîne qui touche d'un côté à Philippe Auguste, de l'autre à Louis XIV.

Cette époque mérite bien que nous nous y arrêtions un moment. Car c'est, selon nous, un intéressant motif d'étude que le travail de cette unité monarchique qui commence alors à se dégager du milieu de cette féodalité, laquelle n'était, à proprement dire, que le système organisé des forces gouvernementales. Entrez au cœur de ce système si bien jugé par Guizot (2). Vous le voyez, le gouvernement social se compose d'une confédération

(1) Gesta Pontificum Leodiensium, Chapeauville. Tom. II, p. 223.
(2) Histoire de la civilisation en France.

Digitized by Google

de petits souverains, inégaux entre eux, mais liés entre eux par une réciprocité d'obligations, par des droits et des devoirs, composant ensemble une vaste hiérarchie qui du roi passe à travers le haut baron et se termine au chevalier sans avoir. Le roi n'est que le premier suzerain entre tous ces suzerains inférieurs, dont chacun cependant exerce, dans ses propres domaines, un pouvoir sans limites sur les sujets placés sous dépendance immédiate. Cette organisation devait nécessairement, selon sa nature, être entamée et brisée par deux forces auxquelles elle déplaisait également : d'abord, par le grand suzerain à qui pesaient les devoirs auxquels il était tenu par le lien féodal envers ses *hommes-liges*, et qui, tout en s'affranchissant de toute obligation envers eux, voulait cependant les maintenir dans la sujétion et dans la fidélité; ensuite, par le peuple, qui la détestait d'autant plus, que, placé plus près de ses maîtres à cause du grand morcellement des terres, il voyait mieux le despotisme à l'œuvre et le privilège dans toute sa crudité. Ainsi, la féodalité est rongée à ses deux bouts, d'un côté par le minotaure royal, de l'autre côté par le minotaure populaire. Ainsi, d'une part, elle s'écroule sous le bélier des communes; de l'autre, elle tombe grace aux usurpations successives et aux empiètements incessants du grand suzerain qui deviendra le monarque absolu.

Toute l'histoire du moyen-âge est là. Toute l'histoire du moyen-âge n'est que le développement de la lutte prolongée à laquelle l'hostilité de ces trois éléments et de ces trois principes donnèrent lieu. Cette lutte avait duré longtemps, mais sourde et souterraine, entre la féodalité et la monarchie d'abord. Elle éclata

Digitized by Google

tout-à-coup sous Philippe Auguste, et Bouvines fut le premier champ de bataille où les deux idées se heurtèrent à main armée. Plus de deux siècles plus tard, elles se mesureront de nouveau à Montlhéry. Puis elles ne reparaîtront plus dans l'arène. Toutes deux déposeront l'épée; mais l'une s'armera de la hache, et cette hache sera aiguisée par Richelieu pour écourter les dernières têtes féodales et préparer Louis XIV.

Telle est donc la marche du développement de la monarchie absolue en France. Elle triomphe à Bouvines sous Philippe Auguste; elle triomphe à Montlhéry sous Louis XI, et sa dernière victoire, elle l'obtient sur la place publique sous Louis XIII ou pour mieux dire, sous Richelieu.

Philippe Mouskes décrit la célèbre journée de Bouvines avec d'assez longs détails. Il nous montre dans toutes ses phases cette lutte mémorable, où se trouvaient d'un côté l'empereur Othon, le roi d'Angleterre, les ducs de Brabant et de Limbourg, les comtes de Flandre, de Bar, de Namur, de Bologne; et de l'autre Philippe Auguste avec toute sa vaillante chevalerie.

Les résultats sont trop connus pour que nous les répétions ici.

La victoire fut décisive en faveur du roi.

Ensi fu la bataille faite,
Li rois fist corner la retraite,
Al pont de Bouvines loga.
Cascuns son prisson li mena.
Gardé furent, et lendemain
Furent mené viers Dowai main,
Et sour karaites et sour kars.
Enkaïnés, comme lupars,
Fu Ferrans et bien refiérés

Digitized by Google

De IIII piés ; car desfiérés
Avoit esté trop longement.
S'en prist à Paris longement
Pour lui saner, qu'il n'en ot point
En toute Flandres en cel point.

Après la bataille de Bouvines, l'auteur passe à cette terrible croisade contre les Albigeois, dont Frédéric Soulié nous a donné un tableau si dramatique et si plein d'intérêt, dans son *Vicomte de Béziers*. Ici nous apparaît la redoutable figure du comte Simon de Montfort, et nous assistons à la guerre d'extermination dont le Midi de la France est le théâtre et qui est en quelque sorte la dernière phase de la grande invasion du Nord dans le Midi, de la France dans la Gaule.

Puisque nous voici près de l'Italie, franchissons les Alpes et prenons le chemin de Rome. Dans cette capitale du monde chrétien nous trouverons Bouchard d'Avesnes qui a été frappé des foudres de l'église,

Qui pour sa feme iert entredis,
Par çou qu'il ot este par dis
Sous-diakes, ce disoit-on,
S'ot esté cantres de Loon
Et fu trésoriers de Tournai.

Il est allé trouver le Saint-Père pour faire confirmer son mariage avec Marguerite de Flandre

Mais, ains qu'éuist fait sa besongne,
Fu la dame d'autre manière.
Si prist Guillaume de Dampière,
Mais ele en fu partout blasmée,
Quar Boucars l'avoit moult amée.

Tandis qu'il s'occupe à Rome de faire légitimer ses en-

Digitized by Google

fants et à guerroyer pour le pape, voici que la mort, *gueule de baleine*, vient frapper

Le bon roi de France Felippe,
Le poisant, le sage, le viste,
Qui fu noris à la Gounesse,
Ki Dieu amoit et sainte messe,
Le campion de sainte glise,
Hiaume, escu, lance de justice,
De clergie, et tout leur salut,
Ki par tout leur avoit valut
Lor viertu et lor soustenance,
Qu'il n'i avoit point de balance.

A. Van Hasselt.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

EVERARD T'SERCLAES,

Chronique Brabançonne.

IV.

LE CRIME ET L'EXPIATION.

I have it — it is engender'd : — Hell and Night
Must bring this monstrous birth to the world's light.
(SHAKSPEARE, *Othello*, acte I).

Tous pour chacun, chacun pour tous.
(*Serment des Confédérés Suisses*).

Ne pagherà il fio.
(*Proverbe Florentin*).

Largo convito,
Godi, or di sangue a te si appresta.
(ALFIERI, *Agamennone*, acte V.)

Le traité conclu entre le duc et Louis de Male avait affranchi le Brabant de la domination étrangère, en donnant, comme on le dirait maintenant, la sanction du droit à un fait accompli : mais ce traité, bien loin d'être tel qu'on devait l'attendre des évènements qui l'avaient rendu nécessaire, était plus désavantageux au vainqueur qu'au vaincu. Par décision du comte de Hainaut, choisi pour arbitre définitif entre les deux parties, le Flamand gardait Malines ; la ville d'Anvers lui était remise en garantie du paiement de la somme réclamée

Digitized by Google

par lui comme devant constituer la dot de la comtesse Marguerite ; enfin il conservait, sans toutefois pouvoir le transmettre à ses héritiers, le titre de duc de Brabant, qui lui avait, aux termes de ce singulier jugement, été librement déféré par les notables de plusieurs bonnes villes de cette province. Mais la disposition la plus remarquable de ce protocole était celle par laquelle les milices de Bruxelles, Nivelles, Louvain et Tirlemont étaient tenues de servir le comte de Flandre durant six semaines dans toutes ses guerres contre quelqu'ennemi que ce pût être, à l'exception du duc et de la duchesse. Pour prix de ses soins officieux, et en guise d'épices, le médiateur, aussi désintéressé qu'impartial, se fit faire donation de la ville et du territoire de Heusden : car le Hainuyer savait mettre à profit les querelles insensées de ses voisins, *et véritablement*, comme le dit en son naïf langage un ancien chroniqueur, *il taillait de bien larges courroyes dans la peau d'autrui* : ce qui n'empêcha pas cet habile politique de devenir fou à quelque temps de là, *étant tombé en misérable rage, et devint tellement furieux, que jamais par après il ne retourna à soi.*

En vain Jeanne essaya d'échapper à ces sacrifices ruineux et déshonorants ; son époux se hâta d'y souscrire, indifférent à la perte de quelques villes et à celle de sa dignité de prince, pourvu qu'il pût se replonger à l'aise dans les indolents plaisirs de sa bonne capitale. Mais la noblesse et le peuple murmurèrent, en voyant la province presqu'aussi mal traitée après une victoire complète, qu'elle eût pu l'être après des revers irréparables. On avait cru Wenceslas corrigé par l'infortune : à la suite de cette paix funeste et honteuse, il redevint

Digitized by Google

impopulaire, chose pourtant difficile en ce pays, et ses actes ultérieurs ne firent qu'accroître ce sentiment. Les désordres de ses favoris, dont il ne cessait d'être entouré, le poids des impôts, devenu accablant pour une population appauvrie par la guerre, et les arrogantes prétentions de quelques hommes des *lignages* excitèrent dans Bruxelles même une commotion qui ne fut apaisée que par le crédit d'Everard T'Serclaes et la prudence du sire de Vorsselaer. En avançant en âge, le duc ne fit que changer de vices; il devint cupide, ambitieux, et se jeta dans des expéditions militaires qu'il était incapable de diriger. Il entreprit contre Guillaume, duc de Juliers, une guerre dont la cause était juste, et dont, en d'autres mains, l'issue eût été heureuse, attendu la supériorité numérique des Brabançons, renforcés de Français et d'Alsaciens : mais la fougue présomptueuse qui lui avait déjà été si fatale dans la plaine de Scheut le perdit encore à la sanglante journée de Bastwiller (1), où il fut complètement défait par les troupes de Juliers et leurs auxiliaires de la Gueldre. Il y périt une foule de chevaliers, parmi lesquels se trouvait Gui de Luxembourg, comte de St.-Pol, et Wenceslas demeura prisonnier. Rendu à la liberté, sur les menaces que l'empereur Charles IV fit au vainqueur pour l'y contraindre, il se montra aussi mal-adroit dans l'administration intérieure qu'il l'avait été dans le métier des armes. Pour abaisser le patriciat, il favorisa les menées des factieux qui, sous la conduite du fameux Pierre Couterel, portèrent dans Louvain le trouble et la dévastation; il se fit, non le moteur, mais le ténébreux complice de ces déma-

(1) 21 août 1371.

Digitized by Google

gogues sanguinaires ; et lorsque, pour venger la mort d'un de ces séditieux assassiné dans Bruxelles par le chevalier Jean de Keyser, seize magistrats furent précipités par les fenêtres de l'hôtel-de-ville, et reçus dans leur chûte sur les piques d'une multitude forcénée, l'indignation excitée par ce massacre tomba en partie sur le prince qui n'avait su ni punir un premier crime ni en prévenir un second. D'obscures manœuvres, là où il fallait une justice éclatante, des intrigues mal dissimulées pour affaiblir en les divisant des coupables qui tous devaient être solidaires du forfait que tous avaient concouru à commettre, enfin des peines dont l'insuffisance décelait la faiblesse du pouvoir, amenèrent le dénoûment de cette crise effrayante : mais avec elle ne finirent pas les calamités publiques. Des contestations avec l'autorité municipale, causées par les exigences fiscales du duc, une frivole dispute d'étiquette avec le duc de Saxe, et une querelle plus sérieuse avec l'évêque de Liége, remplirent les dernières années de la vie de Wenceslas, qui mourut à Luxembourg en 1383, laissant un héritage en désordre, un trésor presque vide et une mémoire flétrie. Prince à la fois nonchalant et téméraire, violent sans énergie réelle, aimant à pratiquer la ruse, qu'il ne savait pas manier, et qui, lorsqu'après un long sommeil il voulut être actif et diligent, ne se montra que remuant et tracassier. *Il était débonnaire et assez modéré en ses actions ;* voilà tout le bien qu'en a pu dire la chronique, d'ordinaire si indulgente et souvent si louangeuse pour ses pareils.

Sa mort laissa l'autorité entre les seules mains de la duchesse, qui sut en faire un autre usage. Sous son administration intelligente et vraiment maternelle, les

Digitized by Google

plaies de l'état se cicatrisèrent. Les mauvais conseillers virent tomber leur crédit ; les vétérans de la débauche et de l'orgie ne franchirent plus le seuil du palais de Coudenberg. Guidée par les avis d'hommes sages, véritables amis de leur souveraine et de leur pays, au premier rang desquels se trouvait le sire de T'Serclaes, Jeanne travailla sans relâche à réparer les maux qu'elle n'avait pu empêcher. Les priviléges et franchises des villes ne reçurent plus d'atteintes. Une justice active et rigide purgea la province des brigands qui l'infestaient : et les grandes routes, sûres désormais, recommencèrent à se couvrir de trafiquants empressés, de pieux pélerins, et de voyageurs attirés dans Bruxelles par les plaisirs que ramenait la sécurité. Le revenu public, livré naguère à de ruineuses fantaisies ou dévoré par des guerres malheureuses, fut employé à relever et fortifier l'enceinte des principales cités ou à construire des édifices à la fois utiles et somptueux. Tranquille au dedans, l'état fut respecté au dehors : Guillaume, duc de Gueldre, en troubla seul la paix : mais l'estime qu'inspiraient le caractère de Jeanne et la sagesse de son gouvernement lui firent trouver dans la France et la Bourgogne des appuis qui rendirent vaines les tentatives de ce prince inquiet et ambitieux.

Tels furent les évènements les plus remarquables qui avaient eu lieu durant une période de plus de trente années, lorsque par une froide matinée du mois de février 1387, deux hommes entrèrent dans la vaste salle où Béatrix de T'Serclaes travaillait avec la plus jeune de ses filles et deux de ses suivantes à une volumineuse tapisserie représentant le jugement de Salomon. En se débarrassant de leurs manteaux couverts de givre,

Digitized by Google

ils saluèrent les deux dames avec la bienveillance familière qui décèle la plus tendre affection ou la plus proche parenté. C'étaient en effet l'époux et le beau-frère de Béatrix.

Comme on le pense bien, Everard n'était plus le jeune et brillant chevalier que l'on a vu paraître au commencement de cette histoire. L'âge moins encore que les fatigues de la guerre et les soucis de la politique avait blanchi ses cheveux et courbé son corps souple et vigoureux; mais ni les années ni les travaux n'avaient altéré en lui l'énergie de l'ame et la force de l'intelligence. Dans cet affaissement physique, la puissance de l'esprit se manifestait encore par l'expression des yeux qui brillaient sous ce large front, où étaient profondément empreintes la volonté réfléchie et la ferme décision.

Les deux vieillards s'assirent devant la spacieuse cheminée, et poursuivirent l'entretien un moment interrompu.

« Cher et bien-aimé frère, » disait le doyen de Ste.-Gudule en présentant ses mains ridées à la chaleur du foyer où brûlait un énorme tronc d'arbre, « à Dieu ne plaise que je mette en doute votre sagesse et bon jugement, qui tant sont connus et apperts à tout chacun depuis longues années. Mais vu l'amour que je vous porte, ce m'est un grave souci de vous savoir empêché à telle affaire, d'autant que votre ennemi est homme de haut lignage et de grand pouvoir, lequel, comme ne l'ignorez pas, vous hait et abomine dès longtemps ainsi que faisoit Achitophel le saint roi David, et s'est, en toute rencontre, fait voir à votre endroit plein d'ire et de maltalent. »

— « Mon frère Jean, » répondit Everard, « si le châ-

Digitized by Google

telain de Gaesbeek est homme de haut lignage (de quoi je ne vais point à l'encontre), ce n'est pas raison pour qu'il se fasse le pair et familier compagnon des princes et seigneurs souverains ; et s'il est de grand pouvoir, il convient que ce pouvoir ne soit encore accru et augmenté, au grief préjudice non-seulement des intérêts de tous bourgeois et manans, ains des droits de notre bonne duchesse, et de la sûreté de cet état. Il vous est connu qu'en outre de sa dite terre de Gaesbeek, laquelle vous diriez être un comté ou marquisat, pour sa richesse et grande étendue, il est seigneur de Putte et de Stryen ; de tout quoi non content, il a, six ans passés, acquis du sire de Wyck et de dame Marie épouse d'icelui, les domaines d'Anderlecht, des deux Lennick, de Lombeek et autres de valeur non petite : si qu'à cette heure sa châtellenie peut voirement être appelée principauté. Ce qui toutefois n'étant, comme il semble, suffisant à son appétit, ledit sire s'est résolu tout nouvellement de grossir et amplifier son avoir, en achetant des deniers qui restent en son épargne, — où il s'en trouve à grande foison, par la grâce de Dieu ou autrement, — les meilleurs et plus beaux villages de la mayerie de Roo. Ce qui étant fait, plus ne lui manqueroit que d'acheter pareillement cette bonne ville de Bruxelles, avec ses églises, abbayes et manoirs, ainsi que tous nobles et ignobles qui y sont habitants. A celle fin, il avoit jà pratiqué quelqu'un des conseillers de madame Jeanne : mais nous ne sommes plus au temps de feu mon seigneur Wenceslas, à qui Dieu fasse paix. »

Ce résumé historique fut débité avec une vivacité d'expression, de gestes et de physionomie, qui, si le prélat eût moins connu son noble frère, lui eût permis

Digitized by Google

de soupçonner qu'en lui l'inimitié personnelle se mêlait à la prévoyance du politique et à la vigilance du magistrat : car il était au nombre des échevins.

« Si on m'a dit vérité, » reprit Jean T'Serclaes après avoir laissé au torrent un libre passage, « c'est surtout par votre avis que les prud'hommes et honorables bourgeois assemblés en l'hôtel-de-ville ont débouté le sire de Gaesbeek, et mis à néant sa requête. »

— « Acertes ! si ont-ils très-bien compris et reconnu que ladite mayerie dépendant de l'Ammanie et juridiction de Bruxelles, ne pouvoit sans trop grief dommage passer ès mains privées, moins encore celles d'un simple banneret, déjà plus fort et puissant qu'il n'appartient à un homme-lige et féal serviteur de ses souverains : spécialement quand icelui semble se complaire à retraire et accueillir en ses terres et château tous routiers, écorcheurs et tard-venus sortis des pays étrangers, et qui n'eussent été tolérés en cestui-ci, s'ils n'eussent trouvé asyle dans le sien château. Ce seroit grand'pitié, si les bonnes gens de Roo fussent réduits en si dur servage, et livrés à la merci de telle ribaudaille. »

Jean T'Serclaes était, comme nous l'avons dit, doué d'une éloquence pénétrante et persuasive ; mais il jugea inutile d'en faire l'essai dans cette occasion, sachant quelle inflexible opiniâtreté se joignait dans Everard à la mansuétude habituelle de l'humeur et du caractère. Etouffant un soupir, il se leva.

« Adieu, » dit-il en partant : « veuille le ciel mener tout à bonne fin ! »

— « *Amen* ! » répondit Everard : « au revoir, monfrère. »

Béatrix avait écouté tout ce dialogue avec une attention silencieuse. La retenue que les nobles dames

Digitized by Google

s'imposaient alors en présence de leurs époux, et surtout la profonde vénération qu'elle portait au sien, ne lui avaient pas permis de se mêler à cet entretien, qui faisait palpiter son cœur. Mais après le départ du doyen, elle se leva, et attirant sa fille après elle, comme pour s'aider de ce secours, elle s'avança doucement vers le sire de T'Serclaes, absorbé dans ses méditations.

« Mon cher seigneur, » dit-elle d'une voix émue, « me sera-t'il octroyé de joindre mes humbles prières aux sages paroles que venez d'ouïr ? Las ! depuis plus de trente années que fûmes conjoints en l'église de Notre-Dame du Sablon, je n'ai quasi fait que pleurer et me lamenter, vous sachant toujours en péril emmi les guerres et mutineries. Ores j'apprends que vous avez excité la fâcherie et mauvouloir d'un homme que plusieurs disent prompt à se courroucer, et haineux à l'encontre de la moindre offense. Mettre ainsi en risque et danger votre très-précieuse vie, n'est-ce pas tenter Dieu, qui tant de fois vous a gardé et préservé de tout mal ? »

— « Ma chère dame et très-aimée Béatrix, » répliqua le bon chevalier en lui prenant les mains avec tendresse, « n'ayez souci de cette affaire. Les jours sont passés où un châtelain mal-content mettait gens en campagne pour sa propre querelle, et faisoit emprinses sur ses voisins sans le congé de son seigneur. Mal en a pris au sire Arnold de Huemen pour avoir tenté le semblable en la terre de Bois-le-Duc. Par quoi n'appréhendez nulle chose, et commandez, s'il vous plaît, que le repas soit servi incontinent : car j'ai fort grand besoin de reprendre des forces, étant moult recru et fatigué de ce long débat en l'hôtel-de-ville. »

Digitized by Google

A environ trois lieues de Bruxelles, entre les routes de France et de Flandre, près du village de Goyck, s'élève sur une éminence l'antique château de Gaesbeek. Ce vaste édifice, plus d'une fois abattu et reconstruit durant les guerres du moyen-âge, et dont un goût éclairé a, depuis quelques années, embelli l'intérieur et les abords (1), offrait, au XIV^e^ siècle, cet aspect sauvage et menaçant alors commun à toutes les habitations féodales. Je suppose le lecteur trop familiarisé par les nombreux imitateurs de Walter Scott (école dans laquelle je n'aspire pas même à me placer) avec les créneaux, les meurtrières, les machicoulis, ainsi qu'avec les *chauffe-doux* et les lits incommensurables, pour qu'il soit nécessaire de lui donner le plan et la coupe de cette citadelle gothique, dont la suite du récit fera connaître suffisamment la force et l'étendue.

Deux heures venaient de sonner au clocher du village voisin, lorsque le bruit d'un cor se fit entendre à peu de distance, et l'instant d'après, la porte massive ayant crié sur ses gonds, un cavalier, couvert d'un manteau de velours et suivi de trois ou quatre valets, se précipita sous la herse, traversa la cour au galop, et étant descendu de cheval, entra brusquement dans une grande pièce au fond de laquelle un homme vêtu de noir, assis devant une table, était occupé à écrire. Il se retourna au bruit que fit le survenant.

« Tout est perdu ! » dit celui-ci d'une voix étouffée, en se jetant dans un grand fauteuil.

(1) Ce château et les terres qui en dépendent appartiennent depuis plusieurs années au marquis d'Arconati, de l'illustre maison des Visconti de Milan, lequel y réside durant une grande partie de l'année.

Digitized by Google

— « Perdu ?» reprit l'autre en se mordant les lèvres, et très-évidemment contrarié de ce qu'il venait d'entendre.

— « Tout, te dis-je ! Ils m'ont refusé, — moi ! »

— « Et comment est-il advenu... »

— « Faut-il s'en enquérir ? T'Serclaes ne fut-il pas toujours l'ennemi de ma maison, le défaiseur de mes projets, la ruine de mon espoir et de ma fortune ? C'est par lui qu'étant mûs et sollicités, ceux de l'hôtel-de-ville ont rejeté ma requête, comme eussent fait d'un villain outrecuidé, voulant chose indigne et de raison dénuée. C'est lui, et nul autre, qui les a incités à croire que la famille d'Abcoude possédoit déjà trop plus d'avoir et de pouvoir qu'au bien public ne convenoit, par quoi ils se devoient garder de tolérer qu'aux miennes terres fussent encore adjointes celles de la seigneurie de Walcourt. Et de ce non content, a dit maintes paroles injurieuses à l'endroit des gens d'Alsace et de Lorraine par moi retraits en ce château; comme si eût parlé d'un conducteur de larrons et malandrins. »

En prononçant ces derniers mots, il se leva impétueusement, et frappa du pied le plancher sonore.

« Everard ! Everard, » continua-t-il en parcourant à grands pas l'appartement, « me poursuivras-tu toujours ainsi que le taon venimeux s'attache au fort taureau, tant que le noble animal tombe sur le flanc, hors d'haleine et bavant de rage et furie ? Par toi, devant qu'il fût combattu à Scheut, je fus bravé en présence des chevaliers et nobles du Brabant ; — par toi, quand il t'advint de bouter le Flamand hors de Bruxelles, à l'aide des manans et gens de cuisine, j'ai perdu la fiance et affection de mon seigneur Wenceslas, lesquelles

Digitized by Google

du depuis n'ai oncques su recouvrer ; — par toi, madame Jeanne et ses prudhommes ne cessent de m'éloigner de leurs conseils, me tenant en mésestime et déplaisance. Partout, depuis longues années, je t'ai trouvé en ma voie ; en tout temps j'ai reçu de toi gêne, moleste et confusion. — Nul vassal ou loyal serviteur ne me délivrera-t-il donc de ce buisson d'épines qui m'enclot de toutes parts, et dont je ne me puis tirer qu'en y laissant de mon sang et de ma chair ? »

Il s'arrêta devant la cheminée, appuya son front brûlant sur le marbre, et demeura quelques instants dans cette attitude, livré à l'orage de ses pensées. Enfin il se souleva péniblement, et regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il était seul dans la salle. Sans songer à en chercher la cause, il sortit, et se dirigea vers la chambre qu'occupait sa femme. Anne de Leiningen, dont la douceur et la raison pouvaient seules rendre un peu de calme à son esprit agité.

Pendant ce temps, le chirographe dont son retour avait interrompu le travail, avait traversé la cour, et venait d'entrer dans une espèce de préau où Wilhelm de Clèves, bâtard de Gaesbeek, s'occupait à dresser un beau cheval de Frise, qui hennissait et bondissait en vain sous la main nerveuse et entre les genoux d'acier du jeune homme, dont la haute stature et les larges épaules annonçaient une vigueur peu commune.

« Eh, maître bailli », cria-t-il gaîment au grave personnage qui s'avançait vers lui, « quelle nouveauté de vous voir en cette place ? Êtes-vous nanti de plume, écritoire et peau de veau, pour annoter et enregistrer les sauts, tordions et ruades de ce Satan à quatre pieds, qui tout à cette heure vient d'abattre et jeter rudement

Digitized by Google

à terre Geffroy d'Arras, le varlet d'écurie, lequel s'étoit aventuré à le vouloir manier et assouplir ? »

— « Messire Wilhelm, » répondit l'homme au parchemin, « il m'est avis que ferez bien d'attendre, pour gaber et railler avec juste cause, qu'ayez ouï les bonnes et réjouissantes nouvelles dont je suis porteur. Qu'il vous plaise donc me suivre sous le porche ici près, où le tout vous sera narré. »

Le jeune homme descendit de cheval, et remettant sa monture aux soins d'un des écuyers qui se trouvaient là, il suivit l'autre interlocuteur.

« Que me veux-tu, Amelé ? » dit-il en s'arrêtant quand ils furent parvenus à l'endroit désigné.

Le bailli lui rapporta ce qu'il venait d'entendre, sans omettre les paroles par lesquelles s'était terminé le monologue du châtelain, et qui semblaient accuser l'indifférence ou l'infidélité des siens.

« Par Belzébuth ! » dit alors le bâtard rougissant de colère, « je garderai l'affronteur d'emporter cette coulpe en purgatoire, et la lui ferai payer tout présentement. J'irai lui faire défi jusques en l'hôtel-de-ville, voire au palais de Coudenberg, et le frapperai de mon gantelet au visage, tant qu'il vienne en champ clos, où il me soit loisible de réparer par les armes l'honneur de mon père et de sa maison. »

— « Messire, » reprit froidement le scribe, « ce sont-là vaines et folles pensées de jouvenceau, lesquelles ne se peuvent accomplir. Le sire de T'Serclaes est ores de trop grand âge pour avec vous se combattre, et au demeurant, s'il m'est licite de le dire, la barre qui est en votre écusson lui seroit motif suffisant pour refuser cette rencontre. En outre, seriez sans nul doute grève-

Digitized by Google

ment puni et mulcté de madame la duchesse Jeanne, qui n'endureroit telle injure faite à un sien conseiller, lequel lui est cher et bien voulu entre tous. Laissez-moi ouvrer à ma guise, et avant qu'il soit peu, la revanche prise de l'offenseur fera connoître à tous ce qu'est la maison d'Abcoude. Cette soirée, après que le sire votre père (qui de notre dessein ne doit rien savoir) sera retiré en sa chambre, venez en mon retrait de la tour du Sud, et je vous enseignerai comment il convient d'agir pour avoir bonne et pleine satisfaction de cet outrage. »

Le jeune homme fit un signe d'acquiescement, et ils se séparèrent.

Cinq semaines environ s'étaient écoulées, lorsque vers huit heures du matin (26 mars 1387) une petite troupe de cavaliers, que depuis quelques jours on avait vu roder dans les environs, s'arrêta au lieu nommé *de Drie Beuken* (les Trois Hêtres), près du chemin de Bruxelles à Lennick-St.-Martin. Deux d'entr'eux, ayant mis pied à terre, allèrent, sans quitter la bride de leurs chevaux, se placer derrière une forte haie que le retour du printemps commençait à revêtir d'un épais feuillage. Deux autres s'adossèrent au mur d'argile d'une cabane voisine, tandis que le cinquième gravissait le tertre couronné par le petit bouquet d'arbres dont nous venons de parler, et d'où ses regards pouvaient, sans rencontrer d'obstacles, embrasser une grande étendue de terrain.

« Tu crois donc pour certain, » dit l'un des premiers à son compagnon, « qu'il ne peut faillir à passer par cette route ? »

Digitized by Google

— « Fussé-je aussi assuré d'être l'an prochain bailli de Walcourt, comme le suis à cette heure de Gaesbeek ! » répondit Amelé d'Wtenenghe. « Ne vous ai-je pas dit que selon le rapport qui m'a été fait, il a couché cette nuit en sa métairie de Lennick, et que pour la douzième heure de la présente matinée il se doit trouver sans faute au Coudenberg, où il est mandé expressément et attendu par madame Jeanne ? »

— « Si donc paiera-t-il en ce jour tout ce qu'il nous redoit depuis plus que trente ans, comme l'affirme mon père et très-redouté seigneur. »

— « Et d'autre dette ne se chargera plus en cette vie. Quant à ses anciennes redevances, lui en donnerai quittance générale à l'aide d'icelle plume, » ajouta le bailli en touchant du doigt le manche d'un long couteau suspendu à sa ceinture. « Pour ce qui est de l'encre, en ses veines j'en trouverai suffisamment. »

— « Sais-tu s'il a en sa compagnie quelqu'écuyer ou homme d'armes, qui puisse manier la dague ? » reprit Wilhelm en qui, malgré sa haine, l'esprit de la chevalerie se révoltait à l'idée d'un meurtre sans combat.

— « Il n'a d'autre suite qu'Hubert Raimbault, son majordôme, tout vieil et décrépit. »

— « Imprudent ! » murmura le bâtard.

Tous deux se tûrent pendant quelques instants. Un courroux également implacable, mais dont les motifs étaient différents, remplissait l'âme de ces deux hommes. Le premier ne songeait qu'à laver dans le sang de l'offenseur l'injure faite à sa famille ; tandis que chez le second, au dévoûment fanatique du vassal, sentiment qui à cette époque tenait beaucoup de l'affection du dogue pour le maître qui le nourrit, se joignait l'irritation de

Digitized by Google

l'intérêt personnel déçu dans son attente : car sans l'opposition du sire de T'Serclaes, l'acquisition des terres de Walcourt eût accru de beaucoup les bénéfices et l'autorité du bailli de Gaesbeek.

« Cette matinée est belle, » dit enfin le jeune homme d'un air distrait et rêveur. « Vois comme le soleil luit clairement sur la campagne ! L'air est tout plein de la senteur des herbes, et les oisillons chantent très-plaisamment. »

— « Si allons-nous ouïr autre chanson qui plus me duira, » répondit Wtenenghe : « car, si je ne m'abuse, voici des pas de chevaux venant par le chemin de Lennick. »

— « Ils sont-là ! » cria en ce moment l'homme placé sur l'éminence.

En effet, deux cavaliers venaient de sortir d'un petit bois, et s'avançaient du côté des *Trois Hêtres*.

« A eux ! » dit Amelé sautant en selle : et il partit au galop, suivi du bâtard, en qui l'approche de celui qu'il regardait comme l'ennemi invétéré de son père étouffait en cet instant tout scrupule d'honneur et de loyauté. Les valets suivirent, et toute la troupe déboucha sur la route, au moment où les deux vieillards arrivaient au pied de la colline.

« Sus à T'Serclaes ! Mort à l'affronteur, » crièrent Wilhelm et le bailli en se précipitant sur leur proie, tandis que les trois autres s'emparaient du majordôme. Quoique surpris par cette attaque imprévue, Everard ne chercha point à s'y dérober : et levant un pieu ferré, seule arme dont il se fût muni pour ce court voyage, il fit hardiment face aux assaillants. Mais ce bras n'était plus celui

Digitized by Google

qui dans la plaine de Scheut avait brisé les heaumes des chevaliers flamands, et s'était signalé par de nouveaux exploits lors de la délivrance de Bruxelles. Le fauchard de Wilhelm, manié par un bras jeune et vigoureux, atteignit le vieux gentilhomme au front et le renversa de son cheval. Comme il s'efforçait de se relever, l'acier tranchant vint le frapper au pied droit et le sépara du corps. L'infortuné retomba en poussant un sourd gémissement. Alors (circonstance atroce que nous n'introduisons pas ici pour faire de l'horrible à plaisir, mais qui est constatée par l'histoire) Amelé, se jetant sur la victime, lui enfonça les doigts dans la bouche, y saisit la langue, et la coupa au moyen de son couteau recourbé.

« Allez maintenant, messire, faire harangues en l'hôtel-de-ville, » dit-il en se relevant. « Ores, ami Wilhelm, » poursuivit-il en s'adressant à son complice immobile d'horreur, « ce n'est l'heure de rester ici planté comme arbre de mai ou perche à tirer oiseaux : il nous faut départir au plus vîte et prendre notre refuge au château. »

Trois heures après, la grande salle de l'hôtel de T'Serclaes offrait un aspect aussi douloureux qu'effrayant. Sur un lit dressé à la hâte était étendu un corps sanglant et presqu'inanimé, où la vie ne se manifestait plus que par de faibles râlements et des regards qui bien que presqu'éteints, s'arrêtaient avec une tendresse douloureuse sur deux femmes agenouillées que leurs sanglots menaçaient d'étouffer, et sur un prêtre dont l'affliction grave et contenue n'en paraissait que plus déchirante. Au pied

Digitized by Google

du lit, se tenait debout, les bras croisés et les dents serrées, un vieux guerrier, pâle de fureur. Le reste de la chambre était rempli de domestiques plongés dans la consternation et le désespoir. Au-dehors, sous les fenêtres, on entendait comme un sourd mugissement, qui s'accroissait à chaque minute, et troublait seul le silence solennel de l'appartement.

Les habitants de la chaumière voisine du théâtre de l'assassinat n'avaient osé ni s'y opposer, ni même secourir la victime après la retraite des bourreaux, tant le pouvoir et les violences des maîtres du château de Gaesbeek inspiraient de terreur à tout le canton. Le malheureux Everard eût expiré loin de sa famille, sur le sable rougi de son sang, si au bout de quelques instants cet affreux spectacle n'eût été aperçu d'un ecclésiastique qui passait à peu de distance, et dont la chronique a conservé le nom. Il s'appelait Jean Van Stalle, et était curé d'une paroisse des environs. Ayant délié le majordôme, que les brigands avaient attaché à un arbre, il parvint, avec son aide, à placer le mourant sur sa propre mule, et le conduisit ainsi jusqu'à sa demeure, à travers les flots de la multitude attroupée sur le passage de ce lugubre convoi.

La duchesse, pénétrée de douleur et d'indignation à la nouvelle de ce funeste événement, s'était hâtée d'envoyer au blessé son *myre* ou médecin; mais les secours de l'art étaient inutiles : les sources de la vie achevaient de s'épuiser, et l'agonie commençait. A l'instant où le doyen de Ste.-Gudule, s'efforçant de vaincre ses angoisses fraternelles, prononça sur la tête du mourant les paroles de paix et d'espérance, les gémissements, jusqu'alors contenus avec effort, de tous les spectateurs de cette scène funèbre éclatèrent à la fois. Un des serviteurs

Digitized by Google

perça la foule, et tombant à genoux auprès du lit, saisit la main déjà glacée d'Everard, qu'il pressa de ses lèvres. C'était Gabriel Ferrain, le Liégeois, qui après avoir, en qualité d'écuyer, fidèlement servi le sire de T'Serclaes dans ses entreprises guerrières, avait vieilli sous son toit et à ses côtés, toujours comblé de ses bienfaits.

Tous les assistants s'étaient prosternés, hormis un seul, qui appuyé contre le mur, à l'autre extrémité de la salle, semblait livré à la méditation plutôt qu'à la douleur. Son corps restait immobile, et ses yeux secs brillaient comme des charbons à demi-éteints sous ses sourcils froncés. Gabriel l'aperçut et marcha vers lui.

« Ne saurois-tu te condouloir avec nous, Luigino ? » lui dit-il avec l'accent du reproche. « Es-tu de fer doublement trempé, tout ainsi que ton coutelas de Milan ? Messire Everard t'a pourtant aussi été bon maître. »

— « Compagnon Ferrain, » répliqua l'étranger d'une voix basse et calme, « vous autres du pays des neiges m'êtes toujours un sujet de grande merveille, bien que depuis longues années je reste et vive parmi vous. Quand mal vous advient par le fait d'autrui, c'est au mal que vous songez premièrement, non à qui vous l'a fait délibérément et par noire malice. Ainsi vous voit-on perdre temps, haleine et courage en vaines lamentations. Les pleurs et gémissemens sont bien séants à jeune fille en son amour trompée, ou à petit enfançon qui s'est laissé cheoir : mais ce n'est le fait d'hommes qui ont barbe au menton et dague en son étui, avec des bras forts et robustes dont bien ils savent faire usage pour causes qui leur sont de peu, ainsi que l'ai vu et expérimenté en vos guerres. Quand la lionne d'Afrique voit aucun de ses petits navré par l'arzegaie envenimée d'un Maure ou

Digitized by Google

Maugrebin, elle n'a cure de gémir sur sa lignée et de lui lécher les pattes. Ce n'est pour tel office qu'elle a reçu de nature griffes aigües et dents tranchantes en sa mâchoire. — Te plaît-il, Gabriel, de savoir à quoi je songeais? » poursuivit-il avec un regard semblable à celui de l'animal féroce dont il venait de parler. « Tandis que vous pleurez sur le corps de ce pauvre chevalier, il me semble voir les larrons qui l'ont meurtri, assis à la table de l'inventeur du méfait, s'éjouissant de leur prouesse et buvant du meilleur. »

— « Et penses-tu, » reprit vivement le Liégeois, « qu'un tel crime soit par nous laissé sans digne salaire? Avant peu nous saurons trouver ceux qui ont ouvré ou perpétré ce très-détestable meurtre, et les combattrons à mort. »

L'Italien haussa les épaules.

« Frère Gabriel, » reprit-il, « ce sont encore paroles forsennées, et de toute raison dépourvues. Quand un ennemi vous a tiré le sang du plus profond du cœur, vous vous contentez en lui boutant, si possible, une flèche en la poitrine ou un poignard en la gorge, et cela vous appelez vous revenger de lui. Vengeance n'est chose si prompte et brève, ni si accorte et miséricordieuse. C'est un morceau qu'il faut longtemps mâcher pour en sentir le goût, et non avaler gloutonnement. Pour pouvoir souffrir, il est besoin qu'un homme reste vivre. Les damnés ne meurent pas. »

En ce moment, un cri déchirant interrompit le colloque. Everard venait d'expirer, et Béatrix était tombée sans connaissance dans les bras de sa fille.

Hugues Sleeuws, le vieux compagnon d'armes du sire de T'Serclaes, ouvrit la fenêtre, et d'une voix forte,

Digitized by Google

quoiqu'entrecoupée, annonça au peuple la fin du brave chevalier, du magistrat intègre, du bienfaiteur des pauvres, du libérateur de Bruxelles. A peine eut-il achevé, que mille cris s'élevèrent de cette masse confuse. « A l'arme! — A Gaesbeek! — Feu et sang! — Mort aux traîtres! — Dépeçons les loups en leur spelunque! » Et les vagues de cet océan, roulant dans toutes les directions, s'engouffrant dans toutes les rues, vinrent bientôt se réunir hors la porte de Flandre. Le désir d'exercer de sanglantes représailles avait à tel point excité l'empressement populaire, qu'à l'instant où quatre heures sonnaient, cette foule impétueuse, sans vouloir différer l'expédition d'un seul jour, courait vers la forteresse menacée. Ces vengeurs d'Everard, armés à la hâte, s'avançaient sans ordre et presque sans chefs; chacun d'eux semblait avoir à punir une injure personnelle. Mais la confusion qui régnait dans ce troupeau d'hommes ralentissait leur marche, et le soir il leur fallut s'arrêter au village de Vlesenbeek, où ils passèrent la nuit à s'entretenir du bon chevalier, à instruire le procès des coupables, et à s'abreuver de cervoise. Le lendemain, au point du jour, ils se remirent en route, et vers neuf heures ils arrivèrent devant le château, dont l'aspect redoubla leur furie. Aussitôt, se partageant au hasard en pelotons de force inégale, ils gravirent la hauteur de divers côtés, en poussant des cris de menace et d'affreuses imprécations. Mais Sweerts et ses gens, instruits de leur sortie de Bruxelles et s'attendant à une prochaine attaque, avaient tout préparé pour la défense. Le pont était levé, la porte solidement fermée, et la bannière d'Abcoude flottait sur le donjon en signe de défi. Alors, parmi ceux des assaillants qui avaient prévu ces pre-

Digitized by Google

miers obstacles, les uns se mirent à jeter dans le fossé les fascines dont ils s'étaient pourvus, tandis que d'autres s'avançaient portant de lourdes échelles, destinées à l'escalade des remparts. Tout-à-coup les créneaux se garnirent d'archers, et une volée de traits vint frapper les travailleurs, dont plusieurs tombèrent, quelques-uns morts, et un plus grand nombre grièvement blessés.

Cette perte, sans affaiblir leur ardeur, leur fit reconnaître l'inutilité d'une attaque ainsi conduite, et ils commencèrent à se montrer plus dociles aux avis du vieux chevalier Sleeuws, qui les avait accompagnés dans l'espoir d'assurer par son expérience le succès de l'entreprise. Il parvint à les convaincre que ces tentatives inconsidérées leur coûteraient beaucoup de monde sans produire d'autre résultat, et qu'il fallait attendre l'arrivée des machines, ainsi que des renforts demandés par la duchesse aux villes et communes du Brabant. Ils se retirèrent donc hors de la portée du trait, se bornant à investir de loin la place, en sorte qu'aucun secours ne pût y pénétrer. Toutefois le désordre continuait à régner dans ces bivouacs improvisés, et une sortie nocturne aurait probablement été désastreuse pour les Bruxellois : mais leur nombre et l'exaspération qu'ils faisaient paraître intimidèrent ceux du château, qui ne se hasardèrent pas à quitter leurs remparts.

Deux jours s'étaient écoulés ainsi, lorsque dans la matinée du troisième parut sur la route de Vlesenbeek une épaisse et profonde colonne qui s'avançait dans un ordre régulier. C'étaient les milices de Louvain, de Tirlemont, et d'autres villes, sous les ordres de leurs chefs municipaux. Ensuite venaient les hommes d'armes de la duchesse, commandés par le sire de Witthem, qui

Digitized by Google

avait succédé à Bernard de Borgneval dans la charge de Sénéchal du Brabant. Plusieurs nobles l'accompagnaient avec leurs bannières, ainsi qu'un corps d'aventuriers, que laissait sans emploi la dispersion de l'armée de Charles de Navarre, mort depuis quelques mois, et qui s'étaient joyeusement enrôlés pour cette expédition, dont le dénoûment naturel semblait devoir être le pillage d'un opulent château. Il s'y était joint quelques Gantois, exilés de leur patrie après la funeste bataille de Roosebeek. La marche était fermée par d'énormes bombardes et autres *engins* servant à lancer des pierres et des dards.

La vue de cette masse imposante et disciplinée rabattit la présomption des assiégés, en ébranlant la confiance qu'ils avaient jusqu'alors placée dans la force du château. Leur maître surtout en fut consterné. La vengeance assouvie perd bientôt sa douceur : et à l'impression de joie que lui avait causée la nouvelle du trépas sanglant de son rival, succédait l'amer sentiment de la honte imprimée à son nom par un lâche assassinat, qu'avaient provoqué les fatales paroles échappées à sa colère. Maintenant, dans son ame, l'épouvante s'unissait au remords : car il était assez expérimenté dans la guerre pour reconnaître qu'il allait avoir à combattre, non plus une multitude fougueuse et insubordonnée, mais des troupes aguerries, guidées par d'habiles capitaines, et munies de tout l'appareil des siéges. Irrésolu, troublé, il parcourait la vaste enceinte du château, donnant à chaque instant des ordres contradictoires, et son anxiété visible affaiblissait de plus en plus l'énergie de ses défenseurs.

Le lendemain, dès que le soleil eut paru à l'horizon,

Digitized by Google

l'armée sortit de ses positions et se déploya dans la plaine. Divers corps de milices allèrent occuper les postes qui leur furent assignés à l'entour de la forteresse. Les archers de St. Sébastien et d'autres confréries, chargés de tirer aux créneaux, se placèrent sur les rares élévations qu'offrait le terrain, et dans les intervalles se distribuèrent quelques escadrons qui devaient les soutenir, si la garnison tentait une sortie. Les machines destinées à battre en brèche furent établies du côté de l'Est. Gaesbeek et ses habitants se trouvèrent, à leur réveil, emprisonnés dans un cercle de fer.

Ces dispositions faites, les chefs brabançons firent sommer le sire d'Abcoude de se rendre avec tous les siens, et de livrer la place aux confédérés. Cette proposition fut rejetée sans délibération, et l'attaque commença.

Les archers bruxellois, auxquels s'étaient joints Gabriel et tous les hommes de la maison de T'Serclaes en état de combattre, faisaient sans relâche tomber une grêle de flèches sur les créneaux, où bientôt les assiégés ne purent plus se montrer impunément. Animés par ce succès, les premiers se rapprochaient des murailles, quand soudain d'un mangonneau, amené sur la plateforme, partit avec un sifflement aigu une longue poutre armée de fer, qui creusa dans les rangs de ces hardis citadins un sillon large et sanglant. Leurs compagnons reculèrent jusqu'au pied d'une colline assez éloignée : mais à cette distance leurs flèches ne pouvaient plus atteindre l'ennemi, tandis que la machine, douée d'une plus grande force de projection, continuait à leur envoyer de lourds javelots, dont chacun donnait plusieurs morts.

Digitized by Google

« Il convient de mettre fin à cette nuisance, » dit Luigino quittant un arbre contre lequel il se tenait appuyé. « Place à moi, compagnons. » En disant ces mots, il détacha l'arbalète suspendue sur ses épaules, en tendit l'élastique acier, y plaça un carreau, et avec cette sûreté d'œil et de main pour laquelle les services des arbalétriers de Gênes étaient alors si recherchés par les princes étrangers, il ajusta l'homme qui faisait mouvoir le mangonneau. Le vireton jaillit, et presqu'au même instant l'*engineur*, tombant du parapet, roula jusqu'au fond du fossé.

Ce coup brillant fut accueilli par les acclamations des archers : mais l'Italien conserva son indifférence. « Je ne pense pas, » dit-il en retournant à son arbre, « qu'autre après lui se hasarde en cette place mal sûre : si autrement, la mienne trousse est assez richement garnie de tels joyaux pour donner bonne compagnie à ce larron. Toutefois si fortes murailles ne peuvent être prises seulement à l'aide de flèches et virelons, lesquels ne sont que musettes au regard des grosses orgues qui jouent là-bas. Oyez le décliquer d'icelle bombarde ! »

En effet, les opérations dirigées contre le flanc oriental de la forteresse avaient jusqu'alors obtenu un grand succès. Les énormes pierres lancées par les machines des assiégeants avaient ébranlé les épais remparts, dont quelques parties venaient de s'écrouler, et bientôt la brèche allait être praticable. Mais le soleil était sur son déclin, et il fallut suspendre l'attaque. Les confédérés se retranchèrent, autant que le permettait la nature du terrain, dans les positions qu'ils occupaient, et que de fortes gardes mirent à l'abri de toute surprise nocturne. Mais au retour de la lumière, on reconnut

Digitized by Google

que les assiégés avaient employé cette nuit à réparer le mur d'enceinte et à étançonner fortement les portes chancelantes. Il fallut donc reprendre sur nouveaux frais les travaux du siége, qui, durant quatre jours, furent poussés avec une vigueur sans cesse croissante : car à chaque instant arrivaient de nouveaux renforts, traînant après eux de nouvelles machines. Enfin, dans la matinée du cinquième, une masse énorme de terre et de maçonnerie s'abîma dans le fossé qui protégeait le côté du Nord, laissant apercevoir, à travers les tourbillons de poussière soulevés par sa chûte, la bouche large et béante qui s'ouvrait dans le rempart, comme pour appeler les Brabançons. Ceux-ci poussèrent un long cri de joie, et leurs chefs s'apprêtèrent à livrer l'assaut.

En cet instant, la trompette retentit au sommet des murs, et un capitaine s'avançant jusqu'au bord de la plate-forme, fit signe qu'il demandait à parlementer. L'attaque fut aussitôt suspendue, et l'envoyé, sortant de la place, fut conduit vers un monticule où se trouvait le Sénéchal avec Hugues Sleeuws et le sire de Duffel, qui, bien que presqu'octogénaire, avait voulu s'unir aux vengeurs de son ancien frère d'armes. Cet envoyé était Jean Storm, vaillant homme de guerre, mais que l'âpreté de son langage et de ses manières rendait peu propre à l'accomplissement d'une pareille mission.

« Le sire de Gaesbeek, » dit-il brusquement, « ici m'envoie à celle fin de traiter, et ne sais pourquoi : car s'il m'en croyait, resteriez en cette place jusques à Noël, sans autres messages de ceux du château que sagettes et cailloux. »

— « Quelles sont les propositions vôtres? » répondit le Sénéchal.

Digitized by Google

— « Meilleures pour vous et vos gens que ne l'eusse voulu : en premier, il est consentant de payer deux cent marcs d'argent à la dame de T'Serclaes. »

— « Grosse rançon ! » dit Berthout avec ironie.

« De l'argent pour le sang d'un chevalier ! » s'écria Hugues frémissant de colère.

— « Et de faire bâtir, près des *Trois Hêtres*, une chapelle où seront dites messes journalières pour le repos de l'ame du défunt. »

— « Qu'il pense à la sienne, » répliqua Sleeuws.

— « Et aussi à son corps, » ajouta le sire de Duffel.

— « Ce n'est tout, » reprit l'envoyé d'un ton de regret, et avec une contrainte visible. « Eussé-je comme icelui perdu la langue, plutôt qu'avoir à rendre tel déplaisant message et si plein de vergogne. — Mais c'est le très-exprès commandement de mondit seigneur. — Si telle libéralité est par ceux des villes du tout méconnue et rejetée, il est content d'yssir avec sa troupe, famille et biens hors de ce beau et renommé manoir, — où sont à foison bleds et viandes, vin et cervoise, — avec moults engins et outils de guerre, — pour soi retirer, libre et franc de toute charge, en tel lieu qu'il jugera convenir. »

— « Assurément il pense, » dit en souriant Henri Berthout, « qu'avons fait cette grosse assemblée seulement pour acquérir le sien château. »

— « Il échapperait ainsi à la peine et réparation d'un infâme et détestable homicide ! » cria Hugues, les poings fermés et l'œil étincelant. « Plutôt resterais-je seul avec ma bannière devant ce château maudit, dussé-je être mis en terre au pied de ses murs. »

— « Bien parlé », reprit Jean Storm, à la fois satis-

Digitized by Google

fait et irrité du refus des offres qu'il venait de faire. « Puisque tant vous plaît notre marchandise, à savoir flèches, dards, pierrailles, huile ardente et plomb fondu, si en trouverez-vous à votre appétit, et par pleines pannerées. Jusqu'au revoir, messires : Dieu vous garde de mort subite. »

Il allait sortir ; le Sénéchal l'arrêta.

« Ecoute, » lui dit-il avec calme, « et comme bon et loyal serviteur, redis fidellement à ton seigneur ce que vas entendre. Si, lorsque la douzième heure aura sonné au clocher du prochain village, le château avec toutes gens et biens qui en icelui se trouvent ne nous est rendu à merci, pour en faire selon notre plaisir : — la place étant en notre pouvoir réduite, — ce qui longtemps ne peut tarder ; — lui, Sweerts d'Abcoude, châtelain de Gaesbeek, sire de Putte, de Stryen, d'Anderlecht, de Lombeek et des deux Lennick, sera par moi, Rodolphe, sire de Witthem, à ce commis par ma dame et souveraine Jeanne, duchesse de Brabant, Lothier et Limbourg, pris et mené en la ville de Bruxelles, pour être, sur la place du marché, pendu et étranglé en un gibet, après que ses armes auront été brisées et ses éperons rompus en ses pieds, comme à félon infâme et dégradé de chevalerie, en réparation du très-détestable meurtre commis sur la personne d'Everard, sire de T'Serclaes, duquel meurtre il a été auteur ou consentant. Et seront pareillement tous hommes trouvés en armes dans ledit château, pendus et étranglés aux arbres de cette campagne, pour rébellion et déloyauté envers leur dame et maîtresse, la duchesse de Brabant. — J'ai dit. Va, et rien n'oublie. »

Un peu étourdi de ce langage, l'envoyé se retira : et

Digitized by Google

quelques minutes après, il rapportait au châtelain l'*ultimatum* du Sénéchal avec une exactitude aussi scrupuleuse dans la reproduction du texte, qu'eût pu le faire un des messagers de l'Iliade. Sweerts l'écouta en silence : mais le récit terminé, il n'hésita plus, et monta d'un pas rapide à l'appartement de sa femme, qu'il trouva en prières, mais conservant toutefois au milieu de cette crise le calme et le sang-froid dont ce sexe même avait contracté l'habitude, par le retour fréquent de ces scènes de tumulte et de combats, dont se compose presqu'entièrement l'histoire du moyen-âge. Après un court entretien avec elle, il ressortit, et descendit en hâte un escalier étroit et tortueux dont les dernières marches touchaient aux fondements mêmes de la place.

Cependant, dès le retour du parlementaire, les assiégeants avaient repris leurs opérations, avec le renouvellement d'ardeur qu'inspire l'espoir d'une victoire prochaine. De fortes parties de murailles, ayant roulé dans le fossé, y avaient formé une espèce de pont sur lequel s'étaient élancés des aventuriers, qui s'efforçaient de briser à coups de hache les chaînes par lesquelles était suspendu le pont-levis, dont la chûte devait livrer passage aux chevaliers et aux soldats rangés sur l'autre bord. Quelques instants encore, l'assaut allait être livré, et l'issue n'en semblait pas douteuse.

Le bâtard de Gaesbeek, qui depuis le commencement de l'attaque s'était signalé par son courage et sa présence d'esprit, traversait la galerie de l'Est pour se rendre à la grande porte, contre laquelle se dirigeaient en ce moment les principaux efforts des confédérés, lorsqu'il rencontra le bailli en habits de voyage, et tenant sous

Digitized by Google

le bras une cassette assez pesante. Surpris, il l'arrêta pour lui demander où il se rendait en cet équipage.

— « Sire Wilhelm », répondit Amelé, « je vais, en bon et sage disciple, suivre et pratiquer l'exemple qui m'est enseigné par mon maître, le sire votre père, lequel à cette heure gagne les routes souterraines qui des caveaux de la tourelle du Sud conduisent loin dans la campagne, hors de la vue de nos ennemis. »

« Parti ! » s'écria le jeune homme avec consternation. « Et toi aussi, tu veux fuir ? Cependant le château se peut encore défendre, et n'être rendu qu'à sûres et honorables conditions. »

— « Il se peut défendre assez pour laisser passer l'heure de la miséricorde, et ne sera rendu que pour tous nous abandonner à la discrétion de gens enivrés en leur colère, laquelle ils nommeront justice. Il se peut faire que vous, étant issu de noble race, préserviez de tout dommage votre vie et membres, en payant grosse amende, ou promettant d'aller en pélerinage au saint tombeau. Mais pour ce qui est de moi, villain et de basse origine, tortures, fagots allumés ou chaudière bouillante sont le loyer qui m'attend à Bruxelles. Or m'y veux-je dérober, tandis qu'en ai encore le loisir. — Oyez comment la porte crie et se plaint, battue de ces pierres, de grosseur merveilleuse, que jettent leurs épouvantables bombardes ! Avant qu'il ne soit besoin de retourner l'horloge d'eau (1), le château sera en leur puissance, et ceux de dedans à leur merci. »

Wilhelm frémit. Son audace, qui l'avait soutenu au

(1) L'usage de la clepsydre était encore commun à cette époque.

Digitized by Google

milieu des périls d'une lutte guerrière, s'évanouit devant l'idée d'une mort cruelle et ignominieuse. Il jeta loin de lui avec désespoir les pièces de son armure, et se hâta de suivre Wtenenghe dans le corridor qu'une porte secrète, cachée par la tapisserie, séparait des dégrés qui conduisaient aux souterrains.

Le terme fixé par le Sénéchal allait expirer, lorsque la trompette retentit pour la seconde fois. L'attaque fut de nouveau interrompue, et l'on vit sortir de la forteresse un chevalier, qui fut conduit en présence des chefs brabançons. C'était le sire d'Hellebeke, brave guerrier, mais qui n'avait ni la rudesse ni la présomption de son devancier. Il se présenta comme chargé par la châtelaine de traiter de la reddition de la place, sous la seule réserve qu'avant sa remise aux troupes confédérées, la dame de Gaesbeek, ses enfants, et tous les hommes, sans exception, attachés au service de son mari, en sortiraient librement avec les objets qu'ils pourraient emporter. Hugues, le vieux Berthout, et d'autres capitaines auraient repoussé avec indignation ce pacte qui leur ravissait l'espoir d'une juste vengeance, si le parlementaire n'eût affirmé, en prenant Dieu et les saints à témoins de la vérité de ses paroles, que messire Sweerts et deux des siens avaient quitté le château. Les vrais coupables avaient donc échappé à la peine qui leur était due : et de plus un message reçu de Bruxelles par le Sénéchal venait de changer l'état des choses. Les parents et les alliés du sire d'Abcoude s'assemblaient pour venir à son aide; et cette famille puissante et nombreuse menaçait la province d'une guerre civile. En même temps, on apprenait que le duc de Gueldre avait recommencé les hostilités : et la réunion de toutes les forces

Digitized by Google

du Brabant devenait nécessaire pour arrêter les entreprises de ce dangereux ennemi. Les propositions dont Helleboke était porteur furent donc acceptées. Deux heures après, la grande porte se rouvrit, et l'on vit paraître la châtelaine, montée sur sa haquenée blanche, et accompagnée de ses enfants ainsi que des femmes attachées à sa personne. Ensuite venait un chariot contenant ses effets les plus précieux; puis s'avançaient, sans armes, et le bâton blanc à la main, ceux des gardiens de la place qui n'avaient pas succombé dans l'action. Ce morne et silencieux cortège traversa le camp brabançon parmi les murmures de l'armée, frustrée dans son espoir de vengeance, et les imprécations des aventuriers, qui voyaient s'éloigner, avec ce char fatal, la meilleure part de leur butin. Toutefois ni la dame d'Abcoude ni les siens n'eurent à subir le moindre outrage : la foi des serments et la loyauté brabançonne leur servirent de bouclier. Mais dès qu'ils se furent enfoncés dans un bois voisin, pour prendre la route de Lombeek, une immense clameur partit de tous les rangs des confédérés : *Au château!* Et soudain ce ne fut plus qu'une masse confuse, se précipitant vers la seule proie laissée à sa vengeance, sans être retenue par les chefs, qui ne voulurent pas priver la fureur générale de cette unique et faible satisfaction. Hommes d'armes, archers, soldats d'aventure, tous franchirent le pont qui tremblait sous leur course bruyante, se ruèrent dans l'enceinte, et envahirent les divers appartements, brisant les meubles, lacérant les draperies, et exerçant sur ces objets insensibles la haine qu'ils n'avaient pu assouvir sur les assassins d'Everard. Sur ces débris, soigneusement amoncelés dans la grande salle, on plaça des barriques d'huile,

Digitized by Google

des tonneaux remplis de poix, et jusqu'au lierre trouvé dans les offices. Alors Gabriel, choisi par le suffrage unanime pour le couronnement de cette œuvre de destruction, approcha une torche de cet énorme amas de combustibles, d'où la flamme s'éleva en pétillant. Tous sortirent alors, et regagnèrent la plaine, pour contempler à l'aise les progrès de l'incendie. Bientôt des tourbillons, successivement noirs et rougeâtres, sortirent des fenêtres du vaste édifice : des langues de feu s'allongèrent de la bouche des meurtrières, et montèrent en serpentant autour des créneaux : puis l'on entendit craquer les charpentes massives, qui tombaient l'une après l'autre dans le gigantesque foyer dont elles alimentaient la furie. Enfin, comme une armée montant à l'assaut, l'embrâsement s'élança jusqu'aux combles, qu'il envahit de toutes parts. L'élément vengeur ruissela le long des greniers pleins de bled et de fourrages, lançant dans les airs des gerbes étincelantes comme celles qui sortent des entrailles d'un volcan. L'orgueilleux donjon chancela sur sa base; quelque temps encore il apparut au milieu des flammes, montrant ses flancs noirs et calcinés comme ceux du squelette d'un géant, exhumé après deux siècles; puis il s'affaissa sur lui-même avec un fracas horrible, et tomba dans le brâsier colossal, avec le toit qui le supportait et la bannière qui y était encore arborée. Les acclamations de dix mille voix accueillirent sa chûte, et retentirent au loin, répétées par les échos des collines.

En ce moment, à environ deux lieues de là, trois hommes, marchant dans la direction de Hal, gravissaient une hauteur boisée. Ils avançaient lentement,

Digitized by Google

car le sol était embarrassé par les racines, et l'approche de la nuit contribuait à rendre le chemin difficile. Ils atteignaient cependant le sommet de l'éminence, lorsqu'ils virent par degrés la terre s'éclairer devant eux et le ciel se teindre de reflets de pourpre. L'un d'eux se retourna, et aperçut dans le lointain les flammes qui dévoraient son héritage. Il resta un instant muet et immobile : puis s'adressant à ses compagnons :

« Soyez maudits, » leur dit-il, « vous par qui je perds mon toit et mon honneur ! »

A ces mots il s'éloigna d'eux, et poursuivit sa route.

L'ordre du départ était donné, et déjà de nombreux pelotons se mettaient en marche vers Bruxelles. Le Liégeois, en cherchant à rejoindre ses compagnons, aperçut, à la clarté des décombres enflammés, Luigino se chauffant les mains, et regardant avec insouciance le mouvement général.

« Ores, compagnon, » lui dit l'écuyer, « que penses-tu de ceci ? »

— « Que les poutres et solives de Gaesbeek ont été bien et dûment punies de leur méfait. On ne saurait mieux brûler un château. »

— « Et que pouvions-nous faire autre ? »

— « *Vous*, — rien. »

— « Ne reviens-tu avec nous au logis ? »

— « Non pas tout présentement. Cette contrée me semble giboyeuse, et possible y trouverai-je quelqu'oiseau pour la mienne arbalète. »

— « Folle pensée ! Mais qu'ainsi soit. Quant est de moi, il me duira fort de conter à madame Béatrix

Digitized by Google

que la maison de ce haineux et capital ennemi n'est à cette heure que cendres et charbons. »

— « Dieu te garde, honnête Gabriel. *A rivederci.* »

Les trois fugitifs avaient trouvé, sur les terres de Hainaut, un asyle assuré contre la justice du Brabant et la vengeance des amis d'Everard. Dès leur arrivée dans la capitale du comté, ils s'étaient séparés. Sweerts et son fils avaient quitté Mons, et on ignorait la direction qu'ils avaient prise. Wtenenghe était resté dans cette ville, où au moyen de la somme qu'il avait emportée du château, il avait entrepris un trafic assez lucratif. Au bout de quelque temps, il fut bien connu des marchands du pays, et même de plusieurs étrangers, qui venaient en Belgique pour le commerce de la bijouterie, branche de négoce particulièrement productive à cette époque. Au nombre de ces derniers, se rencontra un Lombard, qui lui vendit à bas prix des chaînes d'or et autres joyaux qu'il disait avoir achetés à des Condottieri, devenus possesseurs de ces objets pendant les guerres d'Italie. Le rusé bailli remarqua aisément que celui-ci connaissait peu la langue et les usages du pays, ainsi que la valeur locale des objets, et il résolut d'exploiter cette découverte. Bientôt leurs relations devinrent intimes, et ils se rendaient de fréquentes visites, tantôt au logis d'Amelé, situé dans l'enceinte de la ville, tantôt dans la maison qu'occupait l'étranger à l'extrémité d'un des faubourgs.

Huit mois s'étaient écoulés ainsi. Cependant la veuve d'Everard dépérissait de jour en jour, minée par son inconsolable douleur. Le vénérable doyen s'efforçait de

Digitized by Google

la calmer, et ne pouvait que pleurer avec elle. La dernière de ses filles, pour ne pas la quitter, avait refusé la main de plus d'un noble chevalier; et son fils Wencelin, depuis peu revenu des guerres de Gueldre, maudissait sa trop longue absence, et se livrait à des transports de rage, en songeant que les assassins étaient désormais à l'abri de sa vengeance.

Un matin, cette triste famille était réunie dans la salle commune. C'était l'heure du déjeûner : et tous détournaient leurs regards de cette place vide, qu'ils avaient vue tant de fois occupée par un tendre père et un époux chéri. Tout-à-coup le pas d'un cheval se fit entendre dans la cour. Des domestiques accoururent, et, dans le cavalier qui en descendait, reconnurent avec étonnement Luigino, qui n'avait pas reparu depuis son départ pour l'expédition de Gaesbeek.

Le Génois entra dans la salle, déposa sur le plancher un sac de cuir qu'il venait de détacher de la croupe de sa monture, et l'ayant ouvert, en tira deux objets de forme indistincte, enveloppés dans un linge couvert de larges taches rouges.

« Noble dame, » dit-il en s'inclinant avec respect, « voici la tête qui conçut le crime : voici la main qui l'exécuta. — Je n'ai pu faire davantage : le bâtard s'est noyé en passant la rivière d'Escaut, et le sire d'Abcoude est parti pour Jérusalem. »

PH. L***

Digitized by Google

ANALYSE CRITIQUE.

Richilde ou Episodes de l'histoire de la Flandre au XI^e siècle, par Coomans aîné. Gand, 1839, Hebbelynck, 1re édition, 2 vol. in-12. — 2e édition gr. in-4°, avec 10 lithographies exécutées par Coomans, Correns, Melser, J. Jacops et Block.

Quoi qu'on en dise, le *roman historique*, pourvu qu'il ne mente pas trop impudemment à cette dénomination, est infiniment propre à populariser les annales d'une nation. Nous savons bien que les gens graves, les esprit positifs et froids, pour qui l'imagination la plus brillante n'est qu'un gênant hors-d'œuvre, ne cessent de se plaindre qu'on dénature les faits dès l'instant où l'on en altère la substance par des détails étrangers à leur identité. Nous savons aussi que plus d'un génie facile et peu soucieux de la vérité est venu hardiment accoler un nom retentissant dans l'histoire à des productions dont l'invention fesait tous les frais. Un tel abus a jeté en effet sur le genre que nous mentionnons un discrédit certainement mérité. Mais ces motifs sont-ils assez sérieux pour condamner impitoyablement des ouvrages de cette espèce qui ont le privilége d'amuser et d'instruire en même temps, de répandre parmi la foule des lecteurs oisifs des particularités qu'ils ne se donneraient pas la peine de chercher ailleurs. Personne ne niera que Walter Scott ait singulièrement contribué à faire connaître en Europe l'histoire de sa patrie. Les romans du Languedoc de Frédéric Soulié, certaines compositions du bibliophile Jacob, l'admirable *Cinq-mars* d'Alfred de Vigny, ne sont-ce pas là autant de témoignages favorables à notre assertion?

L'histoire raide, sévère, écrite dans les formes compassées qu'exige la vérité toujours impérieuse, ne plaira qu'aux hommes assez éclairés, assez patients surtout pour vouloir acquérir de la véritable science. Tout le monde sait que ce n'est pas le grand nombre; les savants sont clair-semés, les lecteurs ordinaires pul-

Digitized by Google

lullent au contraire partout. En bonne conscience, si vous désirez être le plus utile possible, n'est-ce pas à ces derniers qu'il faut donner quelque teinture de choses généralement ignorées ? Trouvez-moi un meilleur moyen que le *roman historique* et je m'engage à l'adopter aussitôt. Au reste cette sorte de livres n'est qu'une calque des anciennes légendes, des vieux récits de chevalerie, calque plus colorée, plus vraie, plus dramatique, mais à coup sûr moins naïve, partout plus guindée. Dans les légendes, ces délices des clercs et des damoiselles d'autrefois, fourmillaient des erreurs de toutes façons que l'usage consacrait et que l'ignorance ne tendait pas à détruire, une foule de préjugés, de croyances singulières, d'idées merveilleuses qui cadraient avec la vie de nos ancêtres. La civilisation ayant marché et avec elle les connaissances humaines, il est naturel qu'aux légendes simples et pleines de choses fausses ait succédé une manière d'ouvrages, taillés sur le même patron, mais avec les améliorations obtenues par la science, avec les modifications conformes à l'esprit du siècle. Après tout, le but des légendes était bien certainement d'instruire. Refusera-t-on d'accorder le même but à des écrits composés avec plus de soin, de critique, de logique et de vérité?

Le livre que nous allons analyser remplit surtout cette condition essentielle du roman historique. Dans *Richilde*, il y a très-peu de fiction; tout y est du domaine de l'histoire. Dans quelques endroits les épisodes que l'auteur a choisis sont, il faut le dire, si émouvants, si intéressants par eux-mêmes, qu'il n'a guères dû se mettre en frais d'imagination pour les rendre plus dramatiques. Cette princesse qui entretint si longtemps dans la Flandre et le Hainaut un foyer de troubles et de discordes civiles, était une héroïne toute faite, qu'il ne fallait que tirer de l'oubli et pousser sur la scène. M. Coomans s'est heureusement acquitté de cette tâche. Richilde apparait dans son ouvrage telle que nous la représente l'histoire sévère et impitoyable : c'est-à-dire femme impérieuse, dévorée du démon de l'ambition, de la haine et de la vengeance, courageuse jusqu'à la témérité, forte, audacieuse, implacable, affrontant tous les dangers pour triompher, s'accrochant en désespérée à sa puissance ébranlée et ne se laissant abattre par aucun revers.

Digitized by Google

Le meilleur moyen de faire apprécier l'œuvre de M. Coomans, c'est d'en donner l'analyse. Nous allons essayer de détacher tous les faits de ce livre pour les passer sommairement sous les yeux du lecteur.

Nous sommes au XI^e^ siècle, époque de sauvage barbarie sur laquelle les croisades n'avaient même pas encore jeté un premier reflet de civilisation. Baudouin IV dit de Mons, comte de Flandre est au château d'Audenarde. Sentant sa fin venir, il y rassemble les principaux seigneurs de son comté et fait solennellement en leur présence son testament public. Par cet acte, source de malheurs et de dissensions, le vieux prince lègue à ses fils Arnoud et Baudouin à l'un la Flandre, à l'autre le Hainaut. En même temps il charge son frère, Robert-le-Frison, de la tutelle de ses deux enfants. Cette mesure exclut Richilde, femme de Baudouin, de toute participation au pouvoir. Celle-ci voyant ses droits d'épouse et de mère ainsi violés, jure une haine implacable à Robert. Cependant après avoir entendu les dernières paroles du comte mourant, l'assemblée d'Audenarde promet de défendre fidèlement les droits d'Arnoud et de Baudouin. Le père de ces derniers meurt le 17 juillet 1068.

Cette solennité d'un testament fait publiquement a quelque chose d'imposant et de patriarcal qui frappe au premier abord.

Irritée de voir la tutelle de ses fils confiée à d'autres mains qu'aux siennes, Richilde prend la résolution de perdre Robert-le-Frison, son beau-frère, dans l'esprit du peuple. — Elle s'est retirée au château de Lessines. En apprenant le testament de son mari, elle envoie à Audenarde les sires de Malgy et de Coucy. Ceux-ci dans l'espoir de gagner du temps, proposent habilement aux seigneurs réunis de faire ratifier les dernières volontés du comte par Richilde. L'assemblée y consent, au grand regret de Robert qui devine la conduite de la comtesse et prévoit les malheurs qu'elle entraînera. De Malgy revient avec cette bonne nouvelle à Lessines; il amène quelques seigneurs de l'assemblée d'Audenarde. Parmi ceux-ci se trouve Guillaume d'Osbern, comte d'Essex, qui naguères était arrivé en Flandre pour aider Robert, contre les Frisons révoltés. Les députés de l'assemblée sont chargés de soumettre le testament à la ratification de Richilde;

Digitized by Google

mais celle-ci est bien décidée à la refuser. Arrivés à Grammont, de Malgy et d'Osbern qui ont promptement fait connaissance, se décident à y passer la nuit.

M. Coomans sépare ces deux hommes des députés, afin que de Malgy ait l'occasion de raconter à son compagnon la légende qui attribue la fondation de la ville de Grammont au crime d'un seigneur de Viane appelé Gérard. Le lendemain ils parviennent au château de Lessines. Dans le repas que Richilde donne aux envoyés, s'élève une dispute sanglante entre les seigneurs flamands et les seigneurs Hennuyers. Ici l'on voit peindre pour la première fois cette haine entre deux peuples qui divisa si profondément le Hainaut et la Flandre. Une lutte terrible s'engage entre Albert de Thourout et le sire d'Enghien. Quelques autres y prennent part, M. Coomans a parfaitement dépeint dans ce chapitre si pittoresque, si plein d'effet, le contraste saisissant qui existe entre l'urbanité, la politesse toute française des Hennuyers et la sauvage rudesse du Flamand Albert de Thourout. Ce sont deux éléments opposés qui sont aux prises; ici la corruption efféminée des mœurs et du langage, là une force athlétique, une grossièreté naïve, une absence complète de formes. Dans la lutte qui vient de surgir, le sire de Crombeke est tué; les sires d'Enghien et de Coucy, deux courtisans de la princesse, sont blessés. Richilde refuse de ratifier le testament. Bientôt la rusée princesse parvient, à force de flatteries, à gagner d'Osbern à son parti. Subjugué par cette femme si éminente, le perfide Guillaume abandonne la cause de Robert et pour légitimer cette action, prétend que le Frison a mal agi envers lui. Il promet même à Richilde de lui amener un secours de 2000 Anglais; dans l'entretemps Robert quitte le comté.

La veuve de Baudouin de Mons ne tarde pas à faire proclamer Robert ennemi de la Flandre et pousse la haine jusqu'à mettre sa tête à prix. Le Frison revient en Flandre, ayant la prudence de se cacher à tous les regards. Albert de Thourout, son plus chaud partisan, le rencontre dans la forêt d'Heusden, près de Gand. Il lui apprend que tout le pays est prêt à embrasser le parti de la princesse. Ils se rendent chez Herman, seigneur de Somergem. Celui-ci tient dans son château une nombreuse assemblée où l'on se concerte sur le meilleur moyen d'équiper un vaisseau et de faire passer Robert dans la Frise révoltée.

Digitized by Google

Le beau-frère de Richilde, Albert de Thourout, son fidèle serf Otton et Joseph de Kasselaere se hâtent de quitter Somergem; Albert les a invités à se rendre dans son château de Thourout. Mais lorsqu'il se présente devant son manoir, il le trouve occupé par d'Osbern, de Coucy et d'autres partisans de la princesse. Albert et ses trois compagnons, entraînés par une aveugle fureur, se jettent sur leurs ennemis. Mais ils sont bientôt vaincus et liés comme des malfaiteurs. L'auteur se hâte de nous instruire, que pour se venger de l'affront reçu à Lessines, le sire de Coucy était venu s'emparer de la résidence de Thourout. Les quatre prisonniers sont enfermés dans les souterrains, sans que cependant Robert ait été reconnu, sinon de d'Osbern. Celui-ci tirant parti de la circonstance, se rend auprès du Frison pendant la nuit et lui propose de le délivrer aussitôt, s'il consent à renoncer à la régence des deux comtés et à la tutelle d'Arnoud et de Baudouin. Robert indigné, refuse opiniâtrement. Otton l'un des quatre captifs parvient à s'échapper. Le lendemain de Coucy, d'Osbern et les Anglais se disposent à retourner à Audenarde, lorsque des cris de mort contre eux retentissent au loin. Le château est assailli par des hommes à haute stature, à traits rudes et sauvages.

Otton qui est si heureusement sorti de prison, s'est rendu en toute hâte dans le pays de Ghistelles qu'habite une population encore payenne et incivilisée. Issu lui-même de cette population, mais converti par hasard au christianisme, Otton depuis longtemps avait quitté ces lieux et s'était attaché à Albert. Cependant après sa délivrance, comprenant tout le danger que court son maître, il se résoud à aller implorer le secours de ses anciens compatriotes, et, afin de les persuader davantage, leur promet le pillage du château de Thourout. Ils obéissent à sa voix, et le comte d'Essex, attaqué à l'improviste, est forcé de fuir avant même qu'il ait le temps de reconnaître quels sont ses ennemis. Nous regrettons que M. Coomans ait passé si légèrement sur cet événement dont il eût pu faire un magnifique chapitre; il se contente de retracer en quelques lignes cette attaque aussi imprévue que terrible. Nous avons remarqué que l'auteur néglige plus d'une fois de retirer des belles situations de son livre tout le parti auquel on pourrait s'attendre. La vérité historique semble parfois dé-

Digitized by Google

fendre chez lui avec une grande rigueur les empiètements de la fiction. Certes c'est un mérite inappréciable dans l'histoire proprement dite, mais dans le roman c'est fournir carrière à la sécheresse et à l'uniformité. A coup sûr ce n'est pas le manque d'imagination qui cause chez M. Coomans ce défaut, nous croyons devoir l'attribuer plutôt à la célérité avec laquelle il compose.

Après l'évènement de Thourout, si fatal à d'Osbern et qui a laissé aux mains des vainqueurs plusieurs prisonniers importants, Robert se rend à Nieuport et s'y embarque pour la Hollande.

En apprenant la défaite du comte d'Essex, Richilde entre dans une grande colère. Elle assemble son conseil pour délibérer sur la conduite à tenir. On décide de ne point poursuivre Robert, mais de sévir avec la plus cruelle rigueur contre ses partisans, de confisquer sans pitié leurs domaines et de frapper de lourds impôts sur le peuple. Le chancelier de Malgy est l'instigateur de ces odieuses mesures. Un vieillard grave et respectable, Jean de Gavre, bailli d'Ypres, ose désapprouver hautement ses avis; Richilde furieuse le fait mettre à mort. Cet injuste supplice fournit un nouvel aliment à la haine des Flamands pour la comtesse douairière. De toutes parts bourdonnent d'autres murmures contre tant de tyrannie. Quelques partisans de la princesse se rendent à Audenarde et à Ypres pour châtier les populations de ces villes qui semblaient vouloir résister et refuser le paiement des nouveaux impôts. Le sire de Coucy et Philippe d'Arcq se chargent d'aller se venger d'Albert sur son château de Thourout. En entrant dans la forêt qui entoure ce manoir, ils rencontrent inopinément une sorte de géant à chevelure rousse, à face rébarbative, qui semble les défier de sa lourde massue. C'est Otton, le serf d'Albert que nous avons déjà vu. De Coucy et d'Arcq s'élancent sur lui. Une lutte s'établit entre eux. Otton se bat comme un lion. Mais harcelé de trop près, il renverse le cheval de Philippe d'Arcq d'un coup de massue et s'enfuit dans la forêt.

Ces deux seigneurs sont bientôt rejoints par leur troupe; guidés par un paysan, nommé Erik, ils pénètrent dans la forêt. La nuit est survenue. Arrivés à un ravin profond, ils sont attaqués par les indépendants ou sauvages de Ghistelles, qu'Otton, instruit de la venue des ennemis d'Albert, a postés sur les hauts chênes de la

Digitized by Google

forêt. Cette singulière manière de combattre perchés sur des arbres, donne à cette scène l'aspect le plus bizarre, le plus dramatique. Les lieux y sont décrits de la manière la plus attachante. Après une lutte longue et sanglante, les compagnons de Philippe d'Arcq sont horriblement massacrés. Les sires de Herinnes et de Bethune sont faits prisonniers. De Coucy et le seigneur d'Arcq prennent la fuite et se dirigent sur Roulers.

Bientôt après, Richilde épouse Guillaume d'Osbern. La comtesse se livre à un despotisme plus odieux que jamais à l'égard des Flamands. Quelques villes, fatiguées de tant d'excès, jurent de résister aux exactions de Richilde. Celle-ci, dans l'espoir de les intimider par sa présence, se rend entre autres à Messines. Outrée de la mauvaise réception que lui font les habitants, elle laisse mettre le feu à la ville. La cité est dévorée par les flammes sans que les barbares courtisans de la princesse permettent d'éteindre l'incendie. La description de cet horrible évènement peint admirablement les angoisses des malheureux Messinois et la haine farouche des Hennuyers. C'est un des beaux passages de l'ouvrage. Après avoir consommé cette atroce vengeance, Richilde fait encore décapiter soixante notables d'Ypres qui étaient venus lui présenter leur soumission, après le sac de Messines. Elle allègue comme prétexte de cet acte odieux que la ville d'Ypres a donné la première le signal de la rébellion par l'organe du vertueux Jean de Gavre. Dans l'entretemps Albert de Thourout et Herman de Somergem se mettent à la tête du parti de la résistance et jurent de défendre la cause de Robert-le-Frison. Une conjuration s'ourdit en ce sens au château de Somergem. Une foule de partisans du Frison accourent à cette réunion. Ils sont sur le point d'être surpris par le comte d'Essex ; Erik, son espion qui rôdait autour des manoirs est arrêté par Otton ; il raconte que Guillaume d'Osbern doit les entourer pendant la nuit. Pour échapper à un tel sort, les conjurés quittent au même instant le château de Somergem et s'engagent à se soustraire bientôt à la domination de Richilde. Robert est proclamé le chef de la cause flamande. Tout-à-coup le cri de : *Flandre au Lion !* retentit ; la plupart des villes se lèvent. De tous côtés on secoue le joug des Hennuyers. Gand, Bruges, Ypres, Courtrai, Harlebeke, Furnes, Ardembourg

Digitized by Google

échappent au pouvoir de la comtesse. Celle-ci vient assiéger Gand. Elle espère réduire les habitants de cette cité par la faim, tandis qu'elle reste campée dans les plaines de Tronchiennes. Mais les assiégés ayant recours à la ruse, parviennent à inonder les retranchements de la princesse, en retenant les eaux de la Lys, au moyen de bâteaux remplis de pierres et de sable. La rivière ne tarde pas à se gonfler en amont de la ville et les eaux refluent avec abondance vers le camp des assiégeants. Puis 2000 Flamands tentent une sortie, courent attaquer les défenseurs de Richilde, moitié inondés et s'emparent de leurs vivres. Sur ces entrefaites Robert débarque à Biervliet. Richilde se jette aussitôt sur lui ; il est obligé de prendre la fuite. Il vient chercher un refuge au pays de Waes. En apprenant cet évènement Albert de Thouront part avec 1200 hommes et prend la direction de Lokeren dans l'intention de chercher la retraite du Frison. Cette petite troupe assied pour la nuit son camp à l'entrée d'un bois. Albert envoie son fidèle Otton et deux hommes d'armes en reconnaissance de l'autre côté du bois. Leur guide disparaît tout-à-coup. Otton et ses compagnons sont égarés ; ils continuent à marcher dans l'obscurité. Ils rencontrent au milieu de la forêt un pieux anachorète, qui les conduit dans un château moitié ruiné où ils trouvent un excellent repas tout préparé. Tout ce chapitre rappelle un peu les contes de Fées ; on y reconnaît l'auteur de la *Clé d'or* et du *Moine Robert*, ces deux histoires si naïves, si bien racontées, qui ont valu à M. Coomans des éloges justement mérités. Comme dans les livres de la bibliothèque bleue, nos trois aventuriers ne se font pas scrupule d'entamer bravement le souper qui chatouille si agréablement leur appétit. L'anachorète morne et silencieux se contente de les regarder, assis dans un coin. Après maintes libations, qui ne laissent pas le temps aux convives de s'inquiéter de l'hôte chez qui ils viennent de trouver si ample pâture, ils proposent de terminer le festin par quelque récit attachant. L'ermite s'avance vers eux et offre de remplir cette lacune. Otton accepte. Alors le vieillard raconte la sombre et lamentable histoire de Godelieve de Ghistelles. Cette narration incidentelle est écrite avec autant de charme que d'élégance. M. Coomans y a suivi la version ordinaire. Nous regrettons cependant qu'il ait

Digitized by Google

donné à cette légende une forme trop ascétique. L'anachorète finit son récit en avouant que c'est lui Bertulphe, l'assassin de Godelieve, qu'il a promis de faire pénitence jusqu'à sa mort et qu'il a juré de ne se reposer jamais. Après avoir achevé cette terrible histoire, l'ermite quitte Otton et s'enfonce de nouveau dans la forêt.

Tout-à-coup Otton voit apparaître Robert-le-Frison entouré de sa famille, qui après avoir parcouru le pays de Waes, avaient enfin trouvé une retraite momentanée dans ce château. A peine ont-ils fait connaissance, qu'on entendit retentir le son du cor et de nombreux pas d'hommes. Robert, toujours sur le qui-vive, croit que ce sont des ennemis qui approchent. Il invite Otton et ses compagnons à défendre son dernier asyle. Bientôt la porte d'entrée est assaillie; de nombreux hommes d'armes s'élancent au-dedans en criant : mort aux Hennuyers! Le Frison reconnaît ses partisans dans les nouveaux venus. C'est Herman de Somergem qu'Albert de Thourout a envoyé à la poursuite de quelques Hennuyers, aperçus le soir sur la lisière du bois d'Overmeire. Arrivé devant le manoir ruiné, Herman a pensé que les ennemis s'y sont réfugiés, c'est ce qui explique son agression. Robert, Otton et leurs compagnons se hâtent d'aller trouver Albert de Thourout dont le camp n'est pas loin. Le lendemain le noble prince et la petite armée, qui s'est si inopinément présentée à lui se dirigent sur Gand. Ils sont attaqués par Guillaume d'Osbern et une troupe d'Hennuyers; ceux-ci sont battus. Alors Robert qui jusqu'alors a caché ses traits à l'armée d'Albert, se place à la tête des forces militaires qui doivent combattre l'orgueilleuse Richilde.

Après plusieurs faits d'armes où les partisans du Frison déploient la plus grande bravoure, ce dernier va assiéger la comtesse douairière dans le château de Lessines. A la nouvelle de cet évènement, d'Osbern qui est allé châtier les Courtraisiens révoltés, revient en toute hâte, attaque vigoureusement les assiégeans et pénètre avec un renfort nombreux dans la retraite de Richilde. Robert continue à cerner Lessines. L'infatigable Otton est dans l'entretemps envoyé par son maître au château de Thourout où la mère de ce dernier est restée. Il y trouve encore les Indépendans de Ghistelles. Il parvient à les engager à servir la cause du Frison.

Digitized by Google

Il leur promet un riche butin. Les sauvages y consentent. Mais après plusieurs jours de marche, voyant qu'ils ne peuvent ni piller ni combattre, ils se révoltent, excités par Sigurd, un de leurs chefs, sous le prétexte qu'ils n'ont plus de vivres. Ils sont alors arrivés au milieu de la forêt d'Escornaix. Otton espère les apaiser en leur permettant de chasser. Sigurd emmène quelques hommes et s'empresse de profiter de la permission. Il revient bientôt amenant un ermite qu'ils veulent absolument tuer. Otton s'oppose à leur projet, au péril de sa vie. Les sauvages furieux jurent de se venger sur lui et prétendent aussi donner la mort aux sires de Bethune et de Herinnes qu'Otton ramène avec lui de Thourout où ils ont été gardés prisonniers.

Cette scène est du plus bel effet. La figure d'Otton la domine tout entière. Le noble caractère de cet homme brille dans son plus bel éclat, on ne peut maîtriser le mouvement d'admiration qu'il inspire en ce moment solennel où menacé par ses compatriotes, il se pose entre eux et l'ermite, comme une barrière vivante, prête à écraser de sa massue le premier sauvage qui tentera de lui désobéir. Bientôt une lutte sanglante s'engage. Otton brandit sa massue et en assène plusieurs coups mortels. Les indépendants ont garotté l'ermite ; ils s'apprêtent à le jeter dans le brasier ardent qu'ils ont allumé, lorsqu'on entend résonner au loin le cri : *Flandre au Lion!* Quelques instants après on voit apparaître le fils du Frison, ce prince valeureux, si connu plus tard sous le nom de Robert de Jérusalem. Il a avec lui 200 Flamands. Il a quitté le matin même la ville de Gand en compagnie de Joseph de Kinsselare, pour aller secourir son père devant Lessines. Cet incident met fin à la querelle des Indépendants et d'Otton ; Sigurd et ses compagnons rendent hommage à la noble fermeté de ce dernier. Tous se dirigent sur le château de Richilde. Parmi les nouveaux auxiliaires qui arrivent à Robert, se trouve le Saxon Edgard et trois cents archers venus récemment d'Angleterre. Harold, lieutenant d'Edgard, feint de déserter le parti du Frison ; il demande à être introduit dans le château. Il est reçu par Guillaume d'Osbern à qui il rapporte qu'Edgard et les siens désirent comme lui embrasser la cause de la princesse. Bien que M. Coomans ait voulu faire de l'Anglo-Saxon Edgard le type

Digitized by Google

de la fidélité, du dévouement, de la loyauté, par conséquent l'adversaire naturel des Normands qui viennent de conquérir l'Angleterre, nous ne pouvons consentir à lui voir continuer un si noble caractère après la manière traitreuse et certainement peu honnête dont il pénètre dans la forteresse de Lessines.

Le stratagème de Harold réussit parfaitement. Au moment où les Anglo-Saxons sont introduits dans le château, ils se précipitent sur de Malgy et les autres qui sont venus les recevoir au nom de Richilde à la porte d'entrée. Ils sont immédiatement suivis de Robert-le-Frison. Un combat acharné s'engage entre les assiégeants et les assiégés. Les premiers demeurent victorieux. Richilde, de Malgy, d'Osbern et quelques autres échappent à la faveur des ténèbres. La résidence de la comtesse douairière est aussitôt livrée au pillage et aux flammes par les indépendants; Quatre cents Hennuyers périssent dans la prise du château de Lessines. Les Flamands conduits par Gratien d'Eecloo se mettent à poursuivre la mère d'Arnoud et de Baudouin, sur des indices donnés par des sentinelles. Son heureuse étoile la soustrait à la vengeance des Flamands. Ceux-ci parviennent cependant à s'emparer du chancelier. En récompense de ses nombreux services, Otton est affranchi par Albert de Thourout son maître. Cette grace accordée au fidèle serf nous rappelle un peu le porcher Gurth dans *Ivanhoe*. Bientôt après, de Malgy est amené devant Robert qui l'accuse des crimes les plus graves, en présence de ses partisans. L'artificieux chancellier s'avoue coupable et se soustrait par la ruse à un supplice mérité. Il écrit à Richilde, sous les yeux du Frison, de renoncer enfin à la guerre et de convoquer à Tournay ou à Lille les principaux seigneurs du parti opposé, afin de négocier une paix honorable. Il termine sa perfide missive en appuyant sur ces mots : *Faites que pas un de vos ennemis actuels ne retourne (mécontent) chez lui!* Après une lecture attentive, la princesse saisit le sens de cette lettre obscure et amphibologique. Elle répond aussitôt à son chancellier, retenu captif, et le prie d'engager Robert à se rendre auprès d'elle à Lille avec ses amis. Désirant en finir aussi avec les discordes civiles, le Frison et ses compagnons acceptent l'invitation de Richilde. Dans l'entretemps son armée se débande croyant la paix sur le point d'être conclue.

Digitized by Google

Robert arrive en vue de Lille avec 3000 hommes à peine. Il est au moment de les congédier, lorsqu'il est secrètement averti par Guillaume de Buck, châtellain de Lille, autrefois son compagnon d'armes en Frise, maintenant le partisan de la princesse, que ses jours sont menacés et que la trahison veille, prête à l'écraser. Il s'empresse d'instruire ses compagnons de cette nouvelle perfidie. Ceux-ci décident de feindre et de se rendre à Lille, pendant que Robert s'éloignera de cette ville et ira rappeler sous les drapeaux ses troupes déjà disséminées. Parvenus à Lille, les Flamands, qui ont eu soin de s'armer, paraissent s'abandonner à une entière sécurité. Après avoir été hébergés au château de la princesse, ils retournent à leur logis et attendent l'ennemi de pied ferme. Vers minuit, ils sont inopinément assaillis par les gens de Richilde, sous la conduite de de Malgy, de Charles de Cysoing et du sire de Coucy. Les Hennuyers, repoussés à l'improviste, sont forcés de plier; l'infâme chancellier de Malgy est tué dans la bagarre et avec lui plusieurs partisans de Richilde. Quelques autres deviennent les prisonniers du seigneur de Thourout et d'Otton que l'on retrouve dans cet ouvrage partout où il y a un brillant fait d'arme à accomplir. Indigné d'une si cruelle trahison, Gerard de Buck livre la forteresse dont il est châtellain, aux Flamands victorieux. Richilde et d'Osbern sont attérés. Ce chapitre intitulé *Lille*, est l'un des plus longs de l'ouvrage, c'est aussi un des plus intéressants. L'attentat nocturne commis sur les gens de Robert est décrit avec un mouvement, une verve, un luxe de détails qui en font parfaitement ressortir les moindres incidents. Ce serait un magnifique tableau à entreprendre que cette lutte au milieu de la nuit, à la lueur des torches, dans les maisons, dans les rues, sur les toits, partout. Parmi les épisodes de ce sanglant évènement nous avons principalement remarqué un combat corps à corps entre l'athlétique Albert de Thourout et le sire de Coucy.

Cependant Richilde revenant de sa première stupeur prend le parti de tenter l'assaut de la citadelle que les Flamands sont venus occuper. Ceux-ci attaqués à leur tour d'une manière imprévue, sont près de succomber malgré les efforts inouis d'Otton pour défendre une tour avancée, appelée *Isambart*. Mais Robert, qui se

Digitized by Google

tient aux environs de Lille, accourt fondre sur les Hennuyers au premier signal de la victoire de ses gens. Il triomphe, Richilde échappe une seconde fois par la fuite aux mains de son rival en puissance. L'événement que nous venons de raconter fait réunir tous les Flamands autour du Frison ; ils jurent de se venger de la trahison de la princesse ; Robert vient camper à Messines avec 20,000 hommes. Dans l'entretemps Richilde, le cœur ulcéré par tant de revers, se rend avec ses fils et les débris de ses troupes à Amiens, dans l'intention d'implorer le secours de Philippe Ier, roi de France, contre la Flandre. Elle y est accueillie par Eustache de Boulogne, père de notre Godefroi de Bouillon qui se trouve dans les environs avec une armée de 40,000 hommes. L'époque traitée par M. Coomans, est extrêmement curieuse, parce qu'on y voit pour la première fois la France s'immiscer dans les affaires de la Flandre. C'est à Richilde qu'on doit cette longue influence de nos voisins du Midi qui ne cessa un instant d'être fatale à nos pères, soit qu'elle tendit à des envahissements de territoire, soit qu'elle eut pour but de mutiler l'esprit d'indépendance et de liberté qui constituait le caractère distinctif des Flamands autrefois. De Philippe Ier à Louis XIV, il n'y a pas un règne de roi de France qui n'ait apporté à la Flandre son tribut de déshonneur, de haine, d'empiètements ou de calamités. Si le sort des petits états est d'être opprimés et inquiétés par les grands ; certes jamais nation n'a plus éprouvé la vérité de cet adage que de la part des Français du moyen-âge. Dans l'entrevue de Richilde avec Eustache de Boulogne M. Coomans fait paraître dans tout son relief l'ambition, l'âme inquiète et impérieuse de la princesse. Puis il décrit le brillant cortège du roi Philippe qui arrive à Amiens. Richilde décide le monarque à la secourir avec son armée et à l'aider à s'emparer de la Flandre. Il nous semble que l'auteur a traité avec beaucoup d'habileté cette partie du récit où l'on découvre la molle lâcheté du roi, les intrigues de Richilde, l'avarice de Godefroi et d'Eustache de Boulogne. Après avoir accepté en récompense de son assistance une somme de 3000 livres d'or de la princesse, Philippe part en compagnie de la princesse et va camper avec une armée de 60,000 hommes à Cassel et à Bavinchove. Robert-le-Frison s'est retranché et fortifié sur le mont Cassel. Ses forces

Digitized by Google

s'élèvent à 15,000 hommes. Malgré l'infériorité du nombre le compétiteur de Richilde commence bravement l'attaque avec le Saxon Edgard et les indépendants de Ghistelles. Les Flamands sont vainqueurs sur tous les points. La comtesse Richilde est faite prisonnière. Robert se met imprudemment à la poursuite du roi qui fuit vers St.-Omer. Tout-à-coup il est enveloppé par les Français; le Frison est pris à son tour. Le chapitre intitulé *les batailles de Bavinchove et de Cassel* nous paraît traité de main de maître. On voit que M. Coomans a dû étudier la stratégie ancienne. Il semble qu'on assiste au combat, tant les différentes positions sont bien décrites. Richilde, s'enfonçant, en désespoir de cause, au milieu des ennemis pour y trouver la mort, est admirable de courage et de majesté. Sigurd, le sauvage, éventrant le cheval de la princesse et mettant la main sur elle, la joie des Flamands victorieux, la sombre fureur des vaincus, tout cela est dépeint avec une force, un coloris qui font en quelque sorte passer sous vos yeux, l'un après l'autre, tous les personnages de ce drame sanglant. Au milieu de la confusion de la bataille, l'auteur à su mettre un ordre qu'il est rare de trouver dans l'exposition de semblables scènes.

Robert, captif à St.-Omer, ne tarde pas à être échangé par d'Osbern contre Richilde captive à Cassel. Pendant que la comtesse est gardée chez le bailli de cette ville, une révolte éclate; le peuple demande que la princesse soit livrée au supplice. Le Frison, ramené dans l'entretemps à Cassel, est forcé de prononcer sur le sort de Richilde. Il prend le parti de l'honneur, et, malgré les cris de la foule, accorde la liberté à son ennemie. Richilde se hâte de rentrer au camp français, où Philippe Ier vient de reconduire les fuyards, qu'il est parvenu à rallier. Tous se jettent une seconde fois sur les Flamands. Battus d'abord à Cassel, ils le sont de nouveau à Bavinchove, hameau près de Cassel. Cette fois Richilde échappe à la captivité. Arnoud, son fils aîné, Guillaume d'Osbern son époux, de Coucy et plusieurs autres de ses partisans périssent vaillamment dans la mêlée.

On voit que ces derniers passages appartenaient entièrement au domaine de l'histoire. M. Coomans y est resté constamment dans la vérité historique, parce que les épisodes qu'il raconte sont

Digitized by Google

assez dramatiques; assez émouvans par eux-mêmes, sans qu'on ait besoin d'y mêler des fictions. Il ne s'agissait que de les colorer par un récit animé et brillant : M. Coomans a réussi dans la tâche qu'il a entreprise.

Malgré tant de revers, Richilde songe encore à combattre son beau-frère. Elle essaie de réunir de nouvelles forces. Mais Godefroi et Eustache de Boulogne, son frère, fatigués d'une guerre inutile pour leurs propres intérêts, cherchent à faire la paix avec Robert et amènent le roi de France à se détacher de l'alliance de la comtesse. Celle-ci, outrée de cette défection et ne calculant que son désespoir haineux, rassemble les débris de ses Hennuyers et court attaquer les Flamands à St.-Omer. Richilde essuie une défaite complète. Robert est proclamé comte par les principaux seigneurs réunis à Ypres, à l'exclusion de Baudouin, fils de la comtesse. Alors Richilde prend le parti d'abandonner la suzeraineté du Hainaut à Théoduin, évêque de Liége, à condition qu'il lui fournisse des secours pour triompher du Frison. Elle marche ensuite une dernière fois contre son mortel ennemi; elle est entièrement battue par Robert dans les plaines de Broqueroie, et devient sa prisonnière. Il la fait enfermer dans le château de Scharphout (Blankenberge). Elle essaie de plusieurs stratagêmes pour sortir de sa captivité; un, entre autres, manque de réussir; elle est sur le point de tromper la vigilence d'Otton, à qui la garde du château a été confiée. Malgré les efforts de son fils Baudouin et des alliés qu'il appelle à son secours pour délivrer sa mère, Richilde reste dans sa prison. Au bout de quelques années cependant, Robert-le-Frison lui accorde pour retraite la ville et le château d'Audenarde en échange du sombre manoir de Scharphout. Après une captivité de 13 ans, elle est délivrée par la ruse de son fils Baudouin. Celui-ci prend avec sa mère et deux écuyers la direction du Brabant. Pendant la nuit, ils s'égarent. Ils rencontrent sous l'habit monial, Gerard de Cysoing, l'ancien favori de la comtesse, qui, pour expier ses crimes, s'est consacré à la vie religieuse avec quelques-uns de ses compagnons de fortune. Il se trouve que ces hommes ont fondé avec le prêtre Fulgence l'abbaye d'Affligem, près d'Alost. Gerard de Cysoing conduit la princesse dans cette nouvelle retraite. Il raconte à l'impérieuse comtesse

Digitized by Google

comment il s'est repenti de ses péchés. Ce récit ouvre les yeux à notre héroïne. Elle réfléchit profondément à la vicissitude des choses humaines. Tout-à-coup des cavaliers se précipitent dans le simple asyle où Richilde est abritée. C'est Robert-le-Frison lui-même. En apprenant la fuite de son implacable rivale, Robert, sur quelques vagues indications, s'est élancé à sa poursuite. Il arrive dans la forêt d'Affligem à l'endroit où s'élève la nouvelle abbaye et y trouve la princesse. Robert et ses compagnons lui ordonnent de les suivre. Mais en ce moment Richilde est pénétrée du plus profond repentir ; elle promet à Robert, en présence de Fulgence et de G. de Cysoing, de renoncer à jamais à la puissance suprême et de s'enfermer pour le reste de sa vie dans un cloître. Elle engage son fils Baudouin à reconnaître Robert pour comte de Flandre. Le Frison touché à son tour de cette résolution inattendue, reconnait qu'il a aussi fait verser beaucoup de sang ; pour obtenir pardon du ciel, il promet d'entreprendre le pélérinage de la Terre-Sainte. Fidèle à sa parole, Richilde ne tarde pas à s'enfermer dans le monastère de Messines. Robert s'embarque avec Albert de Thourout pour la Palestine avec quelques autres. Otton, créé chevalier, devient seigneur de Ghistelles. Les Indépendants se convertissent au christianisme.

Comme on le voit ce dénouement, du reste conforme à la vérité historique, est une leçon de haute moralité. La réconciliation de Richilde et de Robert avec la vertu et avec eux-mêmes, a quelque chose d'attendrissant qui doit frapper tout lecteur. Si la lutte continuelle entre ces deux personnages, les combats incessants que se livrent les deux partis, la cruauté raffinée de ceux-ci, l'intrigue et la perfidie de ceux-là finissent par présenter un spectacle trop monotone, trop peu varié, il faut avouer que M. Coomans est parvenu à jeter sur son sujet tout l'intérêt qu'il comportait. Quelques caractères sont tracés avec une rare habileté et se présentent dans tout l'ouvrage avec une unité irréprochable. Richilde reste constamment la femme ambitieuse, intrépide, ne reculant devant aucun crime, devant aucun danger ; ne souffrant aucune supériorité, fesant partout preuve de courage, de force d'ame et de fermeté, haineuse et vindicative, c'est bien cette princesse si malheureusement célèbre dont l'histoire a inscrit le

Digitized by Google

nom en lettres de sang dans ses pages. Elle est surtout admirable lorsqu'on la voit puiser ses ressources dans son génie audacieux. Robert-le-Frison, c'est le pendant de ce Richard-cœur-de-Lion que Walter Scott a si bien dépeint dans *Ivanhoe*, brave, loyal, téméraire, mais ambitieux, mais voilant sous le nom du bien public les espérances qu'il nourrit. Son dévoué compagnon de fortune, Albert de Thourout est le type de la fidélité et du dévouement. L'auteur a répandu beaucoup d'intérêt sur ce personnage qui ne remplit cependant dans ce livre qu'une place secondaire.

Otton, le serf d'Albert, est un des beaux caractères de l'ouvrage; fidèle, patient, courageux, entreprenant, il obéit à la voix de son maître, comme un aveugle au bras qui le guide. Partout où Albert est menacé, il est là pour le défendre, pour lui faire un bouclier de son corps. C'est bien là l'homme simple et grossier qui s'est attaché à son seigneur pour lui être constamment utile, sans réclamer de récompense. De Malgy, c'est le diplomate perfide, rusé, profondément immoral, égoïste et poltron, cruel et lâche, tels que le sont ces êtres qui n'ont en vue que leur propre élévation. D'Osbern, c'est le soldat de fortune, bouffi d'orgueil et d'insolence, sans mœurs, sans convictions arrêtées, l'aventurier se vendant au premier offrant et ne rougissant d'aucune action basse pourvu qu'elle serve à asseoir sa puissance. M. Coomans le fait cependant mourir noblement, afin de le rendre moins méprisable.

Le caractère d'Edgard-le-Saxon nous semble quelque peu invraisemblable. Un homme qui se vante de sa probité, qui affecte le mépris pour les traîtres et les parjures, qui se réjouit de ce qu'on le distingue à cause de sa loyauté, n'ira pas ainsi user d'un infâme stratagême pour pénétrer dans le château de ses ennemis, surtout lorsqu'il ne s'agit que de servir un personnage, comme Robert, auquel aucun lien ne l'attache.

Nous ne finirons pas cet article sans dire que M. Coomans a parfaitement décrit la haine profonde qui sépare les Hennuyers et les Flamands. C'est là surtout le cachet de cette histoire si sanglante. Après avoir ainsi présenté le canevas aride et décoloré qui a servi de thême à l'auteur, nous n'avons plus rien à faire qu'à

Digitized by Google

engager les lecteurs de cet aperçu, à parcourir l'ouvrage même, surtout l'édition in-4°. Les dix lithographies qui servent d'illustration au texte sont pour la plupart d'un effet saisissant. Nous avons surtout remarqué les planches représentant le martyre de Ste. Godelieve et Otton, s'interposant dans la forêt d'Escornaix entre les sauvages et l'ermite, exécutées par M. Coomans, frère de l'auteur. M. E. De Black ne nous semble pas avoir tiré de *la bataille sur les arbres* tout l'avantage que cette scène comportait, M. Melzer nous a représenté d'Osbern allant trouver Robert-le-Frison dans la prison de Thourout. La figure de ce dernier est pleine d'expression. La planche représentant la bataille de Cassel est au-dessous du médiocre. Nous dirons la même chose de celle qui se rapporte à la légende de l'origine de Grammont.

Jules de Saint-Genois.

Digitized by Google

MÉLANGES.

M. Ch. Phillips, de Liége, vient de publier un nouveau travail intéressant ; c'est une lettre chirurgicale, adressée à M. Dieffenbach, professeur à Berlin, sur *l'autoplastie après l'amputation des cancers.*

On sait que le cancer se reproduit fréquemment après l'amputation, et que cette continuelle réapparition est l'une des causes qui en font considérer la guérison comme presque impossible. Au moyen de l'autoplastie, M. Phillips est parvenu à guérir radicalement des cancers qui n'ont plus reparu.

Pénétré de la bonté des moyens thérapeutiques qu'il a employés, le jeune chirurgien liégeois a cru devoir leur donner de la publicité. Pendant le séjour qu'il fit à Paris en 1834, M. Phillips obtint la faveur d'être l'aide particulier du savant Dieffenbach, et put voir souvent, de la sorte, combien des tissus dégénérés subissent de changements par le contact des tissus sains et par l'action vivace des lambeaux transplantés. De retour à Liége, il expérimenta cette doctrine sur des animaux de toute espèce, et ses convictions furent bientôt assez fortes pour l'enhardir à appliquer à l'homme le système du professeur allemand. Des cures fort remarquables couronnèrent ses tentatives d'un plein succès, et, à un âge peu avancé, M. Phillips doit être fier d'avoir imprimé chez nous un grand mouvement à l'art chirurgical. Le premier, il a osé mettre en usage des doctrines attaquées ou méprisées par ses confrères. Dans la lutte qu'il a entreprise, M. Phillips aura plus d'un déboire à essuyer sans doute, mais qu'il ne se rebute pas, qu'il continue à placer des faits aussi remarquables à côté de ses théories, et le succès l'attend. Pourquoi l'autoplastie que nous employons chaque jour dans le jardinage, ne serait-elle pas applicable à l'homme ? c'est là, nous l'avouons, une chose que nous ne saurions comprendre.

— *École spéciale de commerce, dirigée par* M. Charlier, *à Liége.*

L'utilité de cette école est justement appréciée de tous ceux

Digitized by Google

qui ont eu occasion de connaître les résultats avantageux des études auxquelles on s'y livre. En effet, il ne s'agit pas là seulement de théories, mais bien de pratique, et un jeune homme sortant de cet établissement, connaît déjà les opérations les plus importantes et peut d'emblée diriger une maison de commerce.

Après quelques études préparatoires et indispensables, l'élève s'établit dans l'une ou l'autre ville, et travaille sous la direction de deux professeurs qui, eux-mêmes, ont fait partie du monde commercial. L'une des divisions est un bureau de commerce en grand, où une correspondance continuelle a lieu : ce sont des commandes, des envois, des expéditions, des encaissements de fonds, des lettres de change, etc., etc. Les jeunes gens établis dans des villes différentes, correspondent entre eux en plusieurs langues ou avec des maisons simulées que représente le directeur. Celui-ci, de son côté, tâche d'amener les cas les plus épineux qui puissent se présenter; c'est lui qui dirige toute la correspondance; c'est par lui que toutes les lettres parviennent à leur destination. On comprendra facilement tout ce qu'il y a de bon dans une semblable méthode ; là, point de travail mécanique, pas de ces formes générales et continuellement les mêmes ; chacun travaille d'après ses inspirations et ses idées, seulement chaque opération est soumise à l'approbation du directeur ou des professeurs.

Indépendamment de ces études purement commerciales, l'éducation scientifique et littéraire des jeunes gens est faite avec soin. Aussi, l'établissement de M. Charlier jouit-il d'une grande réputation chez nous et au dehors, et l'Allemagne, la France, l'Angleterre y envoient chaque année de nombreux élèves.

Nous recommandons vivement cette excellente institution à tous ceux qui aiment les études bonnes et utiles.

Digitized by Google

BORGHT.

A Monsieur Polain, *directeur de la* Revue Belge.

Bruxelles, le 10 juin 1839.

Monsieur et ami,

Il y avait autrefois, non loin de Bruxelles et tout près de Vilvorde, un petit village ou hameau, appelé Borght, d'autres disent Burght. Ce petit village, dont il reste à peine quelques ruines aujourd'hui, était encore debout et florissant, au commencement — non du siècle dernier — mais de la semaine dernière. Ce fut dans la nuit du mardi au mercredi, que sonna sa dernière heure. Il avait plu considérablement pendant toute la journée. Quand la cloche rustique, suspendue au haut de la chapelle du village, sonna le premier coup de minuit, le village existait encore : quand elle sonna le douzième et dernier coup, le village avait disparu. Une montagne liquide l'avait tout d'un coup abîmé de fond en comble, comme un seau d'eau jeté sur une fourmilière. La chapelle seule resta debout comme un emblème de la religion impérissable. On voit encore, groupées autour d'elle, sur la colline, quelques maisonnettes qui semblent avoir cherché là un asyle sous l'aile protectrice d'une mère.

Nul drame n'est plus terrible : nul spectacle n'est plus imposant. Quand on a visité cette scène de désolation, on peut se faire une idée de ce que fut le déluge.

Digitized by Google

La population des environs, dans un rayon de plus de dix lieues, celle de Bruxelles principalement, s'y transporte en foule. Le chemin de fer ne suffit plus aux voyageurs, et Vilvorde est devenu le rendez-vous général des fiacres, omnibus et vigilantes de Bruxelles.

Entraîné par ce torrent, j'ai, hier dimanche, visité les lieux. Comme, à cause de votre éloignement, vous n'eutes pas, vraisemblablement, cet avantage, les détails qui suivent vous offriront peut-être quelque intérêt.

Le trajet de Bruxelles à Vilvorde se parcourt, grâce à la vapeur, en vingt minutes. Puis on traverse à pied cette petite ville, dans la direction du canal de Malines. Bientôt se présente à droite une chaussée montueuse, qui mène à Alost. Elle fut, dit-on, construite en 1826. Dès l'abord, on remarque sur les accotements des éboulements considérables, de véritables précipices creusés par les eaux pluviales. A quelques pas plus loin, apparaît le théâtre de l'événement déplorable.

La description donnée par les journaux est exacte. La chaussée en cet endroit est un remblai plus élevé qu'une maison ordinaire : elle coupe perpendiculairement un étroit vallon où coule un mince ruisseau qui traverse le remblai sous un aqueduc d'un mètre de largeur environ, et débouche ensuite à droite dans la partie du vallon où étaient disséminées les chaumières et métairies qui formaient le hameau de Borght. Au premier aspect des lieux, on comprend tout de suite la cause de la catastrophe. Une pluie extraordinairement abondante avait grossi le filet d'eau au point d'en faire une rivière. L'aqueduc devint insuffisant ou plutôt tout-à-fait inutile. Les eaux s'accumulèrent dans le vallon, à la gauche de la chaussée qui les contint quelque temps

Digitized by Google

comme aurait fait une digue. Mais à la fin cette digue ne put résister à la masse d'eau qui la pressait d'un côté, tandis qu'elle n'avait aucun appui de l'autre; puis cette eau joua et creusa dans l'aqueduc, comme ferait une vrille dans le bois d'un tonneau; la digue devait se rompre infailliblement, elle se rompit. Le ruisseau était devenu rivière, mais alors la rivière devint torrent, et ce torrent se précipita dans le vallon et engloutit le hameau.

..... *ruit montano flumine torrens* :
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit sylvas...

Tout périt; les chaumières avec leurs pauvres habitants, les grands arbres mêmes sont emportés comme des brins de paille. Ruines et cadavres, bondissant sous les eaux, sont entraînés jusqu'à l'extrémité de la vallée, dans des prairies qu'on prendrait aujourd'hui pour un lac immense. On évalue à 80 le nombre des victimes de cette épouvantable catastrophe. A l'heure qu'il est, on en a découvert une soixantaine. Je voulus visiter ces lieux en détail. Accompagné de deux amis, je descendis de la chaussée dans le vallon, où une foule de curieux nous avaient précédés. Les chaumières du premier plan, à une centaine de pas du pavé, ont complètement disparu. Là était l'humble demeure du barbier du village, dont le corps venait d'être retrouvé à une grande distance. Mais à mesure qu'on avance, on rencontre quelques mâsures à demi renversées; d'autres sont restées presque entièrement debout, mais elles ont subi des dégradations qui les rendent désormais inhabitables. Le sol est sec presque partout, mais on ne retrouve plus aucune trace de rue ni de chemin. Tout est confondu :

Digitized by Google

on marche sur des ais, sur des portes, sur des fenêtres brisées. Çà et là gisent abandonnés des tas de hardes et de guenilles, des ustensiles de ménage; je remarquai une table de bois-blanc debout sur ses quatre pieds au milieu d'une mare : personne n'avait songé à s'approprier ce meuble utile. La population des environs, quoique pauvre, semble respecter comme reliques saintes, les objets abandonnés à la merci du public, sur ce champ de désolation. Nous pénétrâmes dans une chaumière où quelques cercueils vides attendent continuellement leur proie. Deux paysans recueillaient des aumônes à la porte. Nous vîmes aussi un vieillard assis à terre, entouré d'un groupe attentif à ses récits. C'était un orateur flamand; je regrettai de ne pouvoir le comprendre.

Un autre groupe s'était formé autour de trois petits enfants, pauvres et intéressants orphelins qui, il faut l'espérer, trouveront des cœurs aussi généreux que celui de Mme Schumakers de Bruxelles, dont les journaux ont rapporté la belle et touchante action (1). En attendant ces innocentes créatures s'amusaient à jouer avec de la monnaie de cuivre que les passants avaient jetée dans leurs tabliers.

On nous montra un pommier dont le tronc bifurqué à la hauteur de dix pieds, servit d'asyle à un habitant d'une métairie voisine. L'arbre résista mieux que la maison à la violence des eaux; et, nouveau Noë, l'homme qui croyait avoir assisté en spectateur à la destruction

(1) On sait que cette dame adopta un enfant dont les parents ont perdu la vie, à Borght. Ce noble exemple a trouvé déjà plus d'un imitateur.

Digitized by Google

du monde entier, fut bien étonné lorsqu'il vit, le lendemain matin, une barquette qui venait à son secours.

Nulle scène en effet ne dut ressembler davantage à un déluge que celle-là. Imaginez s'il se peut, l'horrible situation des malheureuses victimes. S'endormir paisiblement, et *être* tout-à-coup réveillé au milieu de la nuit par une masse d'eau qui vous entraîne... Entendre les cris déchirants de vos proches, et ne pouvoir secourir vos enfants qui vous tendent les bras au moment de disparaître à jamais. Puis être emporté et balotté par les flots, au milieu des toits qui s'écroulent et des arbres qui tombent. S'accrocher à des ruines, se cramponner à des herbages qui se brisent dans vos mains; lutter longtemps contre la mort, et expirer enfin au sein d'une mer bouleversée, au sein d'épaisses ténèbres : Quelles angoisses! quelle mort!...

Et quel spectacle, le lendemain matin, quand le soleil vint éclairer cette scène d'horreur! L'un de mes deux compagnons, habitant de Vilvorde, était, l'un des premiers, accouru sur les lieux. Son récit vous ferait frémir : dispensez-moi de le reproduire ici.

Après avoir parcouru le théâtre principal de l'événement, nous arrivâmes à une longue et magnifique allée d'arbres, limite du hameau dévasté. Au-delà de cette allée s'étendent à perte de vue les prés inondés dont j'ai parlé plus haut. La foule en cet instant se portait au bord de cette nappe d'eau, tombeau de tant de victimes! Un homme armé d'une fourche venait d'y pêcher le cadavre d'une jeune fille. J'aperçus des bras nus tordus dans les convulsions d'une cruelle agonie; je voulus fuir, mais les jambes me manquèrent, et je faillis m'évanouir comme une faible femme... Que dis-je?....

Digitized by Google

comme une faible femme! — Pardon, mesdames, vous n'êtes pas toutes faibles. J'en vis plus d'une enfoncer dans la vase ses jolis souliers d'étoffe, pour voir le cadavre de plus près!...

Cependant la jeune fille morte fut transportée sur une civière, un gendarme en tête, vers la cabane aux cercueils, et une double rangée de curieux se forma sur son passage.

Voilà le tableau final du grand drame, dis-je à mes compagnons; j'en ai vu assez, partons!...

Nous atteignîmes bientôt la hauteur, où sont groupées quelques habitations autour de l'église. C'est tout ce qui reste du hameau de Borght. Nous pénétrâmes dans cette église sans paroissiens. Quelques vieilles femmes y priaient agenouillées sur les dalles. Une fausse honte m'empêcha peut-être d'imiter ces bonnes femmes; mais en ce moment j'eûsse désiré voir un vieux prêtre, tourné vers la vallée, répéter avec moi du fond du cœur : « *Requiescant in pace!* »

Au sortir de la chapelle, nous entendîmes quelque bruit à la porte d'un cabaret. C'étaient, nous dit-on, des paysans qui fêtaient la kermesse de Borght!...

J'étais de retour à Bruxelles, à l'heure du dîner. Mais je n'ai pas dîné ce jour-là.

George Dupahy.

Digitized by Google

DES TRAVAUX HISTORIQUES EN BELGIQUE.

RYMKRONYK VAN J. VAN HERLU, *publié par* M. WILLEMS, 1 *vol. in*-4°, 1836. — CHRONIQUE RIMÉE DE PHILIPPE MOUSKES, *publiée par* M. DE REIFFENBERG, 2 *vol. in*-4°, 1836-1838. — CHRONIQUE DES FAITS ET GESTES ADMIRABLES DE MAXIMILIEN I, DURANT SON MARIAGE AVEC MARIE DE BOURGOGNE, *traduite du flamand, par* M. O. DELEPIERRE, 1 *vol. petit in*-8°, 1839.

Tandis que notre poète s'amuse à comparer le mort à Charlemagne et à César, à Artus et à Alexandre, embarquons-nous pour Constantinople, si Venise veut nous prêter une de ses galères.

Nous remonterons, si vous voulez, à vingt-cinq ans en çà, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1204, celle où Baudouin fut placé sur le trône de l'empire d'Orient.

Vous avés bien oï piéçà,
XXV ans a en esçà,
Que Bauduins li preus, li buens,
De Flandres et de Hainnaus quens,
Li sages, larges et proissiés,
Se fu pour l'amour Dieu croisiés.
Ala s'ent, et mena gent noble,
Gadres prist et Constantinoble,
Couronnés emperère i fu,
Combati soi, puis i mouru,
Qu'à la mort n'a point d'avantage.

Il est bien mort; nous avons vu, plus haut, comment il périt :

... Li Blak et li Coumain
En lor prison et en lor main

Digitized by Google

Orent le conte Bauduin,
Et s'i l'ocisent en la fin.

Mais, après vingt-cinq ans écoulés, voici qu'un singulier bruit se répand dans la Flandre.

... Avenus estoit, pour voir,
Qu'à Valenciènes ot I home
Qui moult d'avoir, n'en sai la some,
Douna, et d'arière en avant,
A mainte gent, par contravant,
Quant li quens Bauduins venroit
En Flandres et sire en seroit,
Qui Constantinoble ot jà prise.

En effet, comme si cet homme eût été le ballon d'essai du faux Baudouin,

Or oïés com fortune vole
Et refait l'un, et l'autre afole,
Com cèle ki est trop isniele
Tourne et retorne sa roiiele,
Ne de tourner ne s'umelie,
Quar ele est sorbe et aveulie,
Si com vous porés jà entendre,
Se vous osés I poi atendre.

Quelques temps après,

Tout droit al entrer d'un quaresme,
Ne sai par quele anontion,
En l'an del incarnation
Mil et XXV et II cens,
Ne plus ne mains, si com je pens,
Droit entre Mortagne et Tornai,
Dont jou rien encor parlé n'ai,
Avint que el bos de Glançon,

Digitized by Google

U il a maint jouène plançon,
Vint conversier uns pénéans,
Auques pécière et mescréans,
Par l'avisance et par sanblant,
Mais il aloit les cuers emblant
De çaus ki l'aloient véoir
Et d'encoste lui asséoir.

Cet homme ainsi installé dans le bois de Glançon,

Renoumée, c'on dist nouvièle,
Ki plus tot vole qu'arondiele,
Et as lointains et as voisins
Dist que c'iert li quens Bauduins.

Ce bruit ne tarda pas à se répandre partout. Il fut accueilli d'autant plus facilement que la Flandre conservait encore le souvenir de ce prince qui avait su se concilier l'affection de ses peuples. Depuis près de vingt ans, d'ailleurs, des doutes s'étaient élevés sur la mort de l'empereur. Aussi, la conviction fut bientôt dans tous les esprits. L'ermite de Glançon ne pouvait être que Baudouin. Plusieurs seigneurs même se déclarèrent pour lui.

— Vous iestes quens, cascuns dissoit.
Et dist li uns à l'autre à tence :
— Ciertes, il parfait sa pénance,
Mais il l'ara parfaite luès. »
Ensi fu jusqu'al blanc diwès,
De Valenciènes i revinrent
Grans gens, et à conte le tinrent.

Mais il eut beau leur dire qu'il n'était pas celui pour qui on le tenait. On refusa de le croire. Il avoua donc

Qu'il estoit quens. Lors si ot joie
Si grant, que dire n'el poroie,

Digitized by Google

A fonteniele fu baigniés,
Lavés, tondus et roégniés
Et acesmé l'ont comme conte.
. . . . . .
. . . . . Sans délais,
Cil de Reumont et de Kiévreng,
Baudris et Brougnars de Deneng,
Ernous de Gavre, et Boucars,
Sohiers d'Aiengien, et Polars,
Ernous d'Aisne et maint baceler
L'ont asséuré sans céler.

Cependant la comtesse, instruite de ces choses, dépêcha vers l'ermite Arnould d'Audenarde. Mais Arnould d'Audenarde tomba dans le piége comme les autres.

Et mesire Ernous l'a créu,
Quar cil de Lobes et plusior
Disoient auques, à laisor
Que teus entresains ot mostrés
Que c'iert li quens en vérités.

L'imposteur disait qu'il s'était échappé de la prison où il avait été longtemps enfermé, et qu'on lui avait brisé les articulations; toutefois aucune cicatrice n'était visible qui prouvât qu'il eût été lésé en ces endroits. Il ajoutait qu'il avait été sept fois vendu. Ce récit mystérieux trouva facilement croyance auprès de tout le monde, comme auprès de messire Arnould. La comtesse elle-même finit par y ajouter foi. Mais

. . . Manda-ele à tous pour bien
C'on cel home ne créist rien.

Pourtant elle voulut avoir une assurance positive,

Quar ne en bras ne en faiture
N'iert-il pas quens, n'en estature.

Digitized by Google

Donc, à l'effet de recueillir des éclaircissements directs,

A Haimon-Kesnoit simplement
Prist la comtesse I parlement,
Pour connoistre s'il iert ses père.

Une chose sautait aux yeux tout d'abord, c'est que l'ermite était un homme lettré,

Car el bois ses livres avoit ;

Tandis que le véritable Baudouin,

. . . . . Ce scet-on bien,
Ne sot laitres qui valust rien.

Mais il répondit que

. . . . . En la prison
Ot-il faite cele aprisson.

Puis encore il était beaucoup plus petit que n'était le véritable comte. A cela il ne répondit point. Cependant la merveilleuse histoire allait se propageant de plus en plus. Mathieu de Montmorenci et plusieurs autres gens du roi étaient venus de la part de leur maître pour s'assurer du fait et

Pour la cose à droit maintenir.

Maître Gautier de Courtrai, qui avait été clerc de Baudouin, s'en fut aussi voir l'ermite ;

Mais del connoistre fu doutans.

Un grand nombre d'autres personnes,

. . . Si privet familiier,
Clerc, siergant, vilain, escuier,

Digitized by Google

Et dames vielles et joïes,
Qui furent avoec lui nories,
. . . . . .
. . Ne le porent reconnoistre.

Le petit peuple n'était pas aussi difficile,

Et li bobiert et li vilain
Disent que c'iert li quens à plain.

La comtesse consternée quitta le Quesnoy, et bientôt elle fut reniée de toute la Flandre où déjà l'on commençait à réclamer le service militaire et à faire des proclamations officielles au nom du comte, dont les partisans augmentaient de jour en jour et déjà recouraient aux armes pour le soutenir. Lui-même

Crois fist porter devant sa face,
Pour cou c'on plus d'ounor li face,
Et banière d'empéréour
Et de conte, par grant fiérour.

Bientôt tout le Hainaut et la Flandre furent en feu. La comtesse, forcée de quitter Mons en toute hâte, fit ravitailler Flobecq pour résister à l'imposteur, qui fut bientôt maître de tout le pays et s'empara de Baudouin et de Jean d'Avesnes, fils de Bouchard.

Cousins et neveus les clama
Et, par sanblant, moult les ama;
Et Boucars l'iert venus siervir,
Pour ses enfans ravoir et vir.

En Flandre, quand il y mit le pied, toutes les populations coururent à sa rencontre avec une ardeur telle que le chroniqueur n'hésite pas à dire que,

Se Dieux fust en tière venus,
Ne fust-il pas mious recéus

Digitized by Google

D'abés, de moines et de clers,
Quar li païs iert moult emfers.

Jeanne était arrivée à Tournai,

Plorant et plagnant sospiroit,
Car sa cose moult empiroit.
Ciertes ce fu piés et grant dious
Que gentius dame ne pot mious;
Que son cierf, sans force grignor,
Voloient faire son signour.

Sa position devenait de plus en plus désespérée. Elle prit donc le parti d'envoyer demander du secours au roi de France.

Mikious de Harnes et Radous
Vont od li, et mesire Ernous (d'Audenarde).

Le roi se prononça pour la comtesse et

A Tornai manda ses bourgeois
Qu'il l'ounourassent plus qu'ançois.

De plus, il envoya la dame de Beaujeu, sa tante et sœur du véritable Baudouin, à l'ermite, pour connaître la vérité.

La dame mut et si vint là,
Et frère et conte l'apiela,
Et reubes et guians en prist,
Mais de frère rien n'i aprist.

Elle l'engagea cependant à aller trouver le roi, son *droit signor*. Il consentit et promit de se rendre à Péronne. Quinze jours après, il partit, en effet, avec cent chevaliers, après avoir reçu la visite de Waleram de

Digitized by Google

Limbourg et du duc de Brabant. Quand il arriva à Péronne, le roi s'y trouvait déjà.

Tout droit entre midi et nonne
Sont asamblé à parlement,
Et li rois là moult doucement
A raisniet.

On commença par lui demander

U c'iert que sa femme espousa.

Mais il ne sut que répondre.

Interrogé sur l'endroit où le roi le créa chevalier ; il ne sut le dire. Il ne répondit pas mieux sur le lieu où il avait fait hommage au roi.

De ces III riens ne sot-il une.
. . . . . .
Ainc disoit k'il voloit dormir
Et disner, et puis revenroit
Et sa demande li diroit.

Alors le roi, dans la crainte que d'autres ne le lui apprissent :

. . . . « Vous dormirés
Dedans ma cambre, et disnerés.»

Reconnu à la cour de France,

. . Li rois l'a lues congéé,
Si l'a de sa tière bani.

Il revint donc à Valenciennes, dont les habitans, surtout les gens du petit peuple,

Ont leur iermite rehucié
Et autre fois rasséuré.
. . . . . .

Digitized by Google

A Saint-Jehan, en l'abéie,
L'ont mis et les enfans Boucart.

Il passa quinze jours en cette abbaye. Mais, la comtesse mettant tout en œuvre pour s'emparer de lui, il s'échappa à la faveur d'une nuit ténébreuse accompagné de l'abbé et de dix autres gens. Toujours poursuivi par les hommes de la comtesse, il parvint à gagner Nivelles dont les habitants lui donnèrent un *sauf-conduit* avec lequel il se dirigea vers Cologne. Mais, après avoir dupé le bon abbé de Saint-Jean en lui remettant les clés de ses coffres qu'il avait eu soin de vider préalablement, il disparut tout-à-coup sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Au milieu des troubles suscités par le faux Baudouin, Valenciennes avait saisi l'occasion favorable pour s'ériger en commune. Mais ses habitants furent forcés de se soumettre aux armes de la comtesse. Cette guerre était à peine appaisée, qu'il arriva tout-à-coup une nouvelle heureuse dans le palais de Jeanne : le faux Baudouin était pris. Il était tombé entre les mains d'Edouard de Cassenai, en Bourgogne,

A Rouges-mons en l ostel,
U il cantoit et d'un et d'el.
Et saciés k'il ert manestreus,
En son païs vaillans et preus;
Et moult l'amoient el païs.
S'ot à non Biertrans de Raïs,
Et s'ot à non Biertrans li Clos.

Alors il y eut grande joie et liesse à la cour de la comtesse, et grande douleur sans doute à l'abbaye de Saint-Jean qui conservait comme reliques les poils de sa

Digitized by Google

barbe, et à Binch dont les habitants, en signe d'affection et de dévouement à l'imposteur,

... Sans nul desdaing,
Burent plus d'un mui de son baing.

Le faux Baudouin, le *truand*, comme dit Philippe Mouskes, fut amené à Lille, monté

..... Sour I ronci .....,
Haut escoursié pour le croter,
Pour moustrer les piés sans ortaus
Ses homes et ses sénescaus.

Arrivé en cette ville, sans délai

... Fu mis en I pellori,
Si qu'el virent si alori
Et par les mains et par le col;
A guise de faus et de fol,
S'ot d'apriés lui une barboire,
Com diable cornue et noire;
Et s'ot II ciens pendus encoste,
Pour ensègne c'on d'ounour l'oste.
Entre le barboire et les ciens
L'ostent d'ounour et de tous biens.
Apriés si fu jus amenés
Et par la vile pourmenés,
Tout ausement com on fait l'ours,
Pour les lourdes et pour les lours;
Et tout là ù on le menoit
Disoit que ménestreus estoit.
Tant que, par le commant del roi,
Fu jugiés pour son fol desroi,
S'a li jugemens despondu,
C'on l'a traïnet et pendu.

Digitized by Google

Après avoir ainsi décrit la péripétie de ce curieux roman, Philippe Mouskes ajoute en forme de moralité :

S'en doivent iestre moult honteus
Si homme, qu'ainc ne fu maus teus,
Que de leur dame, la gentil,
Voloient faire anciele vil,
Et d'un sierf avolé, puant,
Boiteus, faus hiermite et truant,
Voloient faire empéréour,
Conte et prince de grant ounour;
Et viestoient dras d'escarlates
Ki sas déuist vestir et nates.
Pour çou se doit cascuns retraire
De mal penser et de mal faire,
Quar de mal ne vient se maus non,
Et li biens a tousjors fuisson.

C'est une chose intéressante de rapprocher de cette histoire de Baudouin, selon Philippe Mouskes, celle que nous donne l'auteur anonyme du roman de *Baudoyn, comte de Flandre et de Ferrant de Portingal*, récemment republié par MM. Serrure et Voisin. Le romancier nous montre le comte revenant, sous le costume d'un pélerin, frapper à la porte du prévôt de Tournai, auquel il se fait connaître. Tous deux conviennent de tenir le secret caché, mais la nouvelle ne tarde pas à parvenir aux oreilles de la comtesse Jeanne, qui mande le prévôt et parvient à lui arracher l'aveu de ce qu'il sait. Elle recourt à une ruse infernale, promet de rendre la couronne comtale à son père et demande à le voir, mais recommande de lui faire prendre le nom de Bertrand de Ray, afin qu'il ne puisse être reconnu, parce que, Ferrant étant très-

Digitized by Google

aimé du peuple, on pourrait se livrer à de graves excès contre Baudouin dont (toujours suivant l'anonyme) les exactions et les tailles n'ont pas été mises en oubli. Le prévôt n'a rien de plus pressé que d'aller prévenir son vieux maître des bonnes dispositions de sa fille qui cependant ourdit contre lui la trahison la plus infâme. Elle fait venir vingt gens d'armes et leur dit que le pape lui a mandé qu'un homme nommé Bertrand de Ray a trahi Rome et que celui qui le prendrait et le pendrait mériterait bien de la chrétienté. Elle ajoute que cet homme doit se rendre au palais. En effet, au même instant Baudouin arrive conduit par le bon prévôt. Les hommes d'armes mettent la main sur le comte, que son ancien serviteur a beau défendre, et l'entraînent « devers la halle de Lisle en Flandres et fermèrent les portes de la halle et en boutèrent hors le prévost et tous ses gens. » Malgré les cris et les supplications du prévôt, « les traisters pendirent le conte par le col à ung des poutz de la halle et illec le firent morir laidement sans jugement; car se ils ne l'eussent fait, Jehanne la contesse les eust fait morir. Et tantoist que le conte fut pendu, ung sergant saillit aux fenestres et s'escria à haulte voix : — « Or ouës! or ouës! de par monseigneur le conte Ferrant et de par madame la contesse, nous faisons assavoir à tout le peuple petis et grans, que l'omme qui a esté prins par nous est Bertran de Ray, qui est banni de Rome et qui trahit les Romains et le pape; et pour ce le pape a mandé naguière à madame par ses lettres, que s'il estoit trouvé en sa terre, qu'il fust tantost prins et pendu, et que elle le fist publier par tout son païs : et pour ce, l'on vous recommande que vous vous en

Digitized by Google

aillés en vostres maisons, sans plus tenir compte de la chose (1). »

Nous avons tenu à mettre ici en regard Philippe Mouskes, que M. Raynouard cite, dans le Journal des savants, comme l'écrivain le mieux instruit de l'histoire du Faux Baudouin, et l'auteur du roman que nous venons de transcrire et qui est le reflet de tous ces odieux mensonges, accrédités sur le compte de la comtesse Jeanne par le moine de Senonnes, par Mathieu Paris et récemment par M. Sismonde de Sismondi en son Histoire des Français. L'horrible accusation de parricide proférée contre elle par ces historiens, tombe devant le témoignage de Jacques de Guyse, de Meyerus (2) et surtout de Philippe Mouskes dont l'autorité, certainement la meilleure en cette matière, doit réfuter une fois pour toujours ces bruits mensongers qu'Oudegherst (3) rappelle en rendant compte de l'exécution de l'imposteur, dont il « procéda depuis entre le peuple un merveilleux murmure, au moyen que chascun disoit et maintenoit que ladite contesse avoit fait pendre son père; et fut cette opinion et persuasion tellement enracinée ès cœurs de la multitude, comme encore moi-même j'ai entendu estre pour le présent, et signamment en la ville de Lille, que par nulles excusations on ne pouvoit les en divertir. »

Après l'histoire de Baudouin, le chroniqueur revient à la guerre des Albigeois, où nous lisons le curieux épisode du siége d'Avignon et de la défense de cette ville qui

(1) *Le livre de Baudoyn, conte de Flandre*, etc., publié par MM. Serrure et Voisin. Bruxelles, 1836, pag. 54 et suiv.

(2) *Ann. Flandr.* lib. 8, ad ann. 1225.

(3) *Chr. et ann. de Flandre*, chap. 108.

Digitized by Google

avait à sa solde, *à ses saudées*, des Brabançons et des Flamands.

A la guerre des Albigeois, qui, commencée sous Philippe Auguste, se continua à travers tout le règne de Louis VIII et dure encore sous celui de Louis IX, se rattache celle des Stadings, cette autre secte contre laquelle il faudra que d'autres croisades se prêchent. Elle s'était formée, dans la ville de Stade, au diocèse de Brême, d'une troupe de rebelles qui s'étaient soulevés, à l'occasion du payement des dîmes contre l'évêque Gérard de Lippe, dont ils commencèrent par tuer le frère. Après avoir été excommuniés

A cloke et à maléiçon,

ils s'étaient livrés aux débordemens les plus étranges.

Par nuit ensanble conviersoient
En l celier, et là siervoient
L'anemi en wise de kat,
Par vilain plait et par barat.

Mais ce n'était pas assez d'adorer le diable sous la forme d'un chat.

Lor venoit et dont le baisoient
Emmi le cul, et puis aloient
Tot ensanble communalment
Homes et fames laidement;
N'i avoit serour ne couzine,
C'on espargnait à cel tiermine.

L'évêque essaya vainement de mettre un frein à la fureur de ces sectaires qui, non contents de se livrer aux orgies les plus infâmes, exerçaient partout d'horribles brigandages et mettaient impitoyablement à mort tous

Digitized by Google

ceux qui refusaient de faire comme eux. Vainement il employa contre ces fanatiques ses chevaliers et ses sergens. Il ne put réussir à les réduire. Enfin, de guerre lasse,

> ..... s'en ala
> A Roume, et le pape conta
> La mescréandise de caus.

Alors Rome éleva de nouveau cette voix puissante qui avait appelé aux armes la chrétienté contre les Albigeois.

> L'apostolie et ses consaus
> I envoya pour praïécier
> Et pour la gent faire croisier.

On sait quel rôle la chevalerie belge joua dans ce terrible drame. Comme deux expéditions contre les Infidèles en Orient avaient eu pour chefs, l'une Godefroid de Bouillon, l'autre Baudouin de Flandre, la croisade contre les Stadings eut pour chef Henri, fils de Henri Ier, duc de Brabant. Il partit avec Gauthier Bertold, seigneur de Malines, Arnold de Wesemale, Guillaume de Grimberg et Guillaume de Bouchout, tous accompagnés de leurs hommes de guerre. Selon Meyer et Oudegherst, la comtesse Jeanne de Flandre joignit aux épées brabançonnes les épées flamandes sous les ordres de Robert de Béthune, de Guillaume, son frère, d'Arnould d'Oudenarde, de Rasse et d'Arnould de Gavre, de Thierry de Beveren, seigneur de Dixmude, et de Gilbert de Sotteghem. L'armée marcha sur Brême, au printemps de l'année 1234, et joignit les sectaires le 26 du mois de juin. La bataille fut terrible, et la victoire magnifique. Les croisés firent un grand carnage des Stadings qui,

Digitized by Google

selon Divœus, laissèrent neuf mille morts sur la place, et selon Philippe Mouskes, quatre mille :

Bien en i ot IIII mille mors.

Glissons ici sur la guerre que l'empereur fit, en 1234, à son fils Henri. Laissons sacrer Louis IX à Reims et mourir Ferrant à Douai. Laissons le chroniqueur s'égarer de nouveau vers Constantinople, et les *Catiers* et les *Bougres* infester de leur hérésie Douai, Cambrai et Péronne. Laissons se passer cette poétique croisade des enfans que le poète allemand Bechstein a chantée dans ses ballades et que Mouskes nous dépeint ainsi :

Avenut estoit ci-devant
Que croisiet furent li enfant
De maint païs, maugré lor pères,
Maugret parens et maugré mères;
S'en i ot tant c'on n'en sot nombre.
Mais d'aus fu ausi com de l'ombre.
N'i ont nul confort atendut,
Par le païs sont espandut,
Cascuns sa crois bien atacié,
Portoient banières lacié.
Çà X çà XX se hierbegoient
As boines gens que il trovoient,
Et s'eurent deniers li auquant.
De jor en jor alèrent tant,
Qu'il sont as pors de mer venu.
Si leur est ensi avenu
Que faus marounier les pasèrent.
Vendus les ont quant arivèrent.
De X mile n'en revint XX.

Laissons le Vieux de la Montagne aiguiser ses couteaux et envoyer des émissaires en France pour frapper le roi.

Digitized by Google

Laissons Simon de Montfort ambitionner la main de Jeanne de Flandre qui lui préfère Thomas de Savoie. Sans nous arrêter aux nouvelles luttes qui se préparent vers Constantinople, ni au fléau des chiens qui, au nombre de cent mille, inondent et ravagent la Champagne, — allons à Poilvache, le formidable château de Waleram de Fauquemont, qu'assiège l'évêque de Liége, Jean II d'Aps. L'évêque meurt avant la prise de la forteresse. Cependant les Liégeois, les hommes de saint Lambert ne veulent pas se retirer sans s'être emparés de la citadelle. Le comte de Flandre arrive à leur secours et

..... ceux de Hainaut
I mena, voire les Flamens.

De son côté Waleram de Fauquemont accourt avec les siens pour dégager le château.

Devant Poilevage s'en vint,
O lui de cevaliers VIII^{xx}

Philippe Mouskes se complaît ici à décrire les efforts des hommes de Liége, de Huy et de Dinant réunis au comte Thomas. On sait quelle fut l'issue de ce siège.

La dame de Misselebourc
Devoit le castiel et le borc
Avoir par raisson, et ses fius,
Henris, ki assés fu gentius.

Nous ne suivrons pas le chroniqueur dans tous ces détails. Seulement nous reproduisons ici l'origine attribuée au nom de Poilvache. Cette forteresse était d'abord appelée *Emeraude*.

Mais la gent envionse et baude,
Cil de Hui et cil de Dinant,

Digitized by Google

Ki là entour ièrent manant,
Le tenoient à mal voisin,
Ne n'el prisoient I roisin.
Si l'apieloient, par corine,
Poilevaque, et par grant haïne,
Pour çou que devant leur estaces
Prendoient lor pors et lor vaces
Et trestoute lor autre proie.
Par itant l'uns à l'autre proie
Qu'Esmeraude soit apielés
Poilevake d'aus en tous lés.

De Poilevache Philippe Mouskes part pour Liége et nous décrit tout au long les difficultés qu'offrit la nomination d'un successeur à l'évêque Jean II d'Aps, et la chaleur avec laquelle le siége épiscopal de Liége fut disputé par Guillaume de Savoie, que soutenaient la Flandre et le Hainaut et qu'avait reconnu le pape, et par Otton, prévôt d'Aix, qui comptait dans son parti le duc de Brabant et l'empereur d'Allemagne. Au milieu de ce récit il jette de nouveaux détails sur la croisade en Palestine et sur l'empire de Constantinople, sur l'invasion des Tartares en Allemagne et sur le Tournoi de Nuess, sur les Albigeois en Champagne et sur la guerre de l'archevêque de Cologne et de la ville d'Aix-la-Chapelle; puis enfin il rentre en France pour nous raconter la guerre que le roi soutint en faveur de son frère, le comte de Poitou, et le voyage de la comtesse de Provence en France et en Angleterre, et finit sa chronique à l'arrivée du comte de la Marche à la cour du roi Louis qui lui ordonna d'abattre tous ses châteaux parce qu'il avait trempé dans la ligue laquelle avait voulu livrer le Poitou aux Anglais.

En la fin commanda li rois,
Pour l'outrage et pour ses desrois,

Digitized by Google

Que tous ses castiaus abatist
Li quens, que plus n'i atendist,
U li rois les feroit trestos
Abatre et s'en rendroit les cos.

Ici se terminent les deux énormes volumes de Mouskes.

Après avoir parcouru les trente-et-un mille deux cent quatre-vingt-six vers dont ils se composent, nous pourrions demander grâce au lecteur. Mais il nous reste à parler du travail de l'éditeur, travail presque aussi long que celui du vieux évêque de Tournai.

Et d'abord, M. de Reiffenberg a placé en tête de chacun de ses deux volumes une longue introduction, dont la première, après avoir exposé avec de grands détails les tentatives et les travaux faits jusqu'aujourd'hui pour publier les monuments originaux de notre histoire, présente un tableau lumineux de l'histoire de la langue et de la littérature française en Belgique, depuis leur origine jusqu'à l'époque où florissait Philippe Mouskes, c'est-à-dire jusque vers la fin du XIII^{e} siècle. Ce tableau est parsemé de plusieurs extraits, souvent fort étendus et tous inédits, de quelques-uns de nos anciens poètes. Viennent ensuite une notice biographique de Philippe Mouskes, une appréciation de sa chronique et une analyse de son premier volume.

Certes, nous pensons, avec l'éditeur de cette chronique, que Mouskes n'est rien moins que poète. Nous ajouterons que son style est aussi lâche, aussi mou, aussi filandreux, que son imagination est faible, voire nulle. Quant au fond de l'ouvrage, plus de seize mille vers sont consacrés à des fables, à des fictions, à des mensonges. Plus d'un lecteur demandera si ceux-là devaient indispensablement entrer dans les publications

Digitized by Google

de la commission chargée de mettre en lumière les monuments inédits de l'histoire de Belgique. Plus d'un demandera si c'est répondre au but de la commission que de publier toutes ces fables, toutes ces fictions, tous ces mensonges, parce que le long récit auquel ils ont donné lieu fournit un riche répertoire de mots et de phrases et présente en effet un certain intérêt philologique en reproduisant d'une manière pratique et animée le vocabulaire, la grammaire, la syntaxe du XIII^e^ siècle. Plus d'un demandera si l'éditeur n'eût pas dû tailler largement dans cet interminable centon de tous les poètes et rimeurs que compte la langue romane jusqu'au XIII^e^ siècle et élaguer au moins les trois quarts de ces seize mille vers. Sans doute, nous serions de cet avis, si, d'abord, nous n'étions pas convaincu que ces fables elles-mêmes sont l'histoire de l'esprit humain ; que, en se complaisant à ces fictions, les vieux chroniqueurs y rattachent toujours des traits de mœurs précieux à recueillir, et que celui dont nous nous occupons ici révèle, au milieu de son incroyable compilation, beaucoup de faits que l'on chercherait vainement ailleurs, ou les présente sous une face imprévue ; ensuite, si ces fictions n'avaient pas donné lieu à la dissertation sur les chansons de gestes, sur les héros mis en action et sur les moyens épiques, employés par les romanciers, que M. de Reiffenberg a placée en tête du second volume de sa publication.

Cette dissertation est, selon nous, la partie la plus intéressante du travail de l'éditeur. Les armes enchantées ou impénétrables, les chevaux merveilleux, les géants, les nains, les fées, les dragons et autres êtres surnaturels, qui abondent dans les ouvrages de tous les romanciers du moyen-âge, ont ici pour la première fois leur

Digitized by Google

histoire un peu complète. La partie de ce mémoire relative à la chronique de Turpin et aux héros les plus célèbres des chansons de geste, ne présente pas moins d'intérêt. De pareils travaux sont généralement peu appréciés, parce que le vulgaire ne les regarde que comme des œuvres de patience et ne les juge, pardon pour cette comparaison un peu triviale peut-être mais d'une incontestable justesse, que comme ces courte-pointes d'autrefois que nos aïeules s'appliquaient à composer de mille petites rognures de coton rapportées et cousues l'une à l'autre par leur infatiguable aiguille. Pour beaucoup de lecteurs cette dissertation ne sera ainsi qu'une courte-pointe de notes recueillies à droite, à gauche, de tous côtés, rajustées et cousues l'une à l'autre avec la même patience et le même labeur. Mais, pour ceux qui ne voient pas l'histoire dans les faits et dans les dates seulement, pour ceux qui cherchent à étudier l'esprit et le caractère de chaque époque dans les mœurs, dans les usages, dans les croyances, dans tout ce qui compose la civilisation de cette époque, pour ceux-là des travaux de ce genre sont d'un grand prix, à cause des lumières qui en résultent pour l'intelligence des civilisations mortes aujourd'hui. Permettons donc qu'on nous parle, et surtout qu'on nous parle avec érudition, de Bayard le cheval des quatre fils Aymon, et d'Estonne la jument de Perce-Forest, d'Excalibar, l'épée d'Artus et de Durandal, l'épée de Roland. Ne chassons donc pas de la grotte de Remouchamps le souvenir des Sotai, ni des bords de la Meuse le souvenir des Nuttons. Ne haussons donc pas des épaules incrédules devant ces fées, ces nains, ces géants, toutes ces choses merveilleuses d'autrefois auxquelles nos pères avaient

Digitized by Google

une foi si profonde et qui faisaient les délices des manoirs ou égayaient l'humble foyer des chaumières.

Cette dissertation est parfaitement à sa place.

Mais nous n'en dirons pas autant du *Prodromus* de l'évêque Nelis, ni du coup-d'œil sur les tentatives et les travaux faits jusqu'aujourd'hui pour publier les monuments inédits de notre histoire. Ces deux morceaux, qui comprennent un grand nombre de pages et qui sont fort bons du reste, ne nous semblent pas se rattacher assez directement à Philippe Mouskes, pour que la commission les ait imprimés en tête de ce chroniqueur plutôt qu'en tête du premier volume de ses publications ou dans les bulletins de ses séances.

Puisque nous voici au chapitre de la critique, nous reprocherons encore à l'éditeur le manque de plan et d'ordre dans sa publication. En tête du premier volume par exemple, se trouve un fort long chapitre d'histoire littéraire; en tête du second, se trouve un autre chapitre, sur le même sujet, espèce de post-scriptum du premier. Le premier volume donne une biographie de Philippe Mouskes; le second consacre vingt-deux autres pages à différentes pièces relatives au même chroniqueur. C'est là un défaut d'ordonnance et de forme, qui pourrait faire croire à bien des lecteurs que ce travail n'a pas été suffisamment mûri et que les recherches ont été faites au fur et à mesure que l'ouvrage s'est imprimé. Dans un livre, et particulièrement dans une publication du genre de celle dont nous nous occupons, il ne suffit pas que l'on trouve tout ce que l'on doit y trouver; mais il faut que tout y soit à sa place convenable. Sans cela on est exposé à ne faire qu'un chaos, et l'on sait qu'un chaos n'est pas un monde.

Digitized by Google

Ce sont les seules critiques que nous ayons à adresser à la publication de M. de Reiffenberg, qui, du reste, est pleine de mérite et fait honneur à cet écrivain.

Après avoir parcouru avec Van Heelu la biographie du duc Jean Ier et avec Philippe Mouskes l'histoire du monde depuis le siége de Troie jusque dans le XIIIe siècle, faisons halte un moment encore dans l'histoire de Maximilien Ier avant de rentrer dans notre dix-neuvième siècle. Arrêtons-nous un moment encore dans ces beaux temps de poésie, avant de redescendre dans nos temps de triste prose.

A la séance du 3 mars 1838 de l'Académie Royale de Bruxelles, M. Voisin, le laborieux bibliothécaire de l'Université de Gand, appela l'attention de ce corps savant sur une de ces raretés bibliographiques qui abondent dans la collection provenant de feu M. Van Hulthem. Ce livre, intitulé : *Dit syn die wonderlyke oorloghen van den doorluchtighen hoochgheboren Prince, Keyser Maximilien. Hoe hy hier eerst int landt quam. Ende hoe hy vrou Marien troude. Gheprint Thantwerpen, op de Lombaerdeveste, in den Witten Hasewint, by Jan von Ghelen. An. MCCCCC. en LXXVIJ. den IIIJ october; Les guerres étonnantes du célèbre et illustre prince, l'empereur Maximilien. Comment il arriva dans ce pays. Et comment il épousa madame Marie. Imprimé à Anvers, au Rempart du Lombard, au Lévrier Blanc, chez Jean Van Ghelen. An. MCCCCC et LXXVIJ, le IIIJ octobre,* — était un exemplaire unique, un livre si rare que M. Voisin, qui sait au bout du doigt tous les catalogues, ne l'a jamais vu cité que dans le seul catalogue de Servais. Aussi, quel émoi parmi nos bibliophiles et nos bibliomanes! On se groupa autour de

Digitized by Google

l'inappréciable volume, on le toucha comme une relique, on le feuilleta avec des gants blancs, on mesura ses marges à un centième de millimètre près, on compta ses soixante-douze feuillets petit in-folio. On n'avait jamais vu une chose aussi merveilleuse. Peu s'en fallut que la *Biblia Pauperum* et le *Speculum humanæ salvationis* ne fussent détrônés des hauteurs où l'enthousiasme bibliomanique les a élevés, pour faire place aux *Guerres étonnantes de Maximilien*. Tous les miniaturistes de la bibliographie vinrent interroger le précieux incunable. L'un écrivit sur ses tablettes ceci :

— Feuillets non chiffrés, sans réclames, mais avec signatures.

Un autre enregistra la note suivante :

— Commençant après le titre A ij, et finissant S i, suivi de trois autres feuillets dont la signature a disparu, la marge inférieure ayant été restaurée.

Un troisième prit acte de ce qui suit :

— Imprimé sur deux colonnes, en caractères gothiques, avec lettres grises, et orné de planches en bois, insérées dans le texte.

Ici les bibliographes s'arrêtèrent. Il y avait pourtant encore deux choses qui attirèrent leur attention; c'était au-dessous du titre, imprimé en grandes lettres rouges, une gravure en bois non signée, et qui représentait le triomphe de Maximilien, entouré de ses guerriers; et, au verso, le portrait en pied de l'empereur. A quel burin attribuer ces planches. Il y en eut qui parlèrent d'Albert Durer; d'autres citèrent Hans Scheuffelin; d'autres enfin nommèrent Burgmaier et Hans Sebold, tous artistes étrangers. Aucun d'entre eux ne songea au nom d'Aldegraef, ni à celui de Lucas de Leyde qui

Digitized by Google

peignit, comme on sait, le portrait de Maximilien lorsque ce prince vint à Leyde, portrait dont il nous a laissé une estampe gravée en 1520 et devenue presque introuvable aujourd'hui.

Mais aussi ce n'était pas là l'affaire des bibliographes.

Quoiqu'il en soit, M. Voisin termina son intéressante notice en disant que ce précieux ouvrage méritait à tous égards soit d'être réimprimé, avec les éclaircissements nécessaires, soit d'être traduit en français. Le vœu de M. Voisin a été entendu. On n'a pas réimprimé, on a mieux fait, on a traduit les *Wonderlyke Oorloghen* en français pour en mettre la lecture et l'appréciation à la portée de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'histoire de Belgique, en Belgique et partout.

Car ce livre ne présentait pas seulement un certain intérêt littéraire, mais encore il offrait un certain intérêt historique.

Le savant bibliothécaire de Gand avait d'abord regardé les *Wonderlyke Oorloghen* comme une sorte de roman historique; il est revenu de ce jugement, plus tard, et s'est borné à les qualifier d'épopée flamande. Nous croyons qu'il ne faut modestement les prendre que pour une chronique romanesque, écrite souvent à la façon pittoresque de Froissart.

Elle commence à ce terrible siége de Nuess que Molinet, dans l'intéressant récit qu'il nous en a laissé, nous représente comme une des *magnificences* de Charles-le-Téméraire, et à la suite duquel le projet de mariage de Maximilien et de Marie de Bourgogne fut pour la première fois mis en avant dans l'entrevue que le Téméraire eut avec l'empereur Frédéric. Elle se termine à la mort de Maximilien.

Digitized by Google

L'auteur glisse fort légèrement sur les évènements qui se passèrent depuis le siége de Nuess jusqu'au moment du mariage de Maximilien et de Marie, la conquête de la Lorraine, la bataille de Granson, la bataille de Morat, la bataille de Nancy, la mort du duc Charles, la guerre acharnée que fit Louis XI à la fille après la mort du père, les séditions élevées par les communes de la Flandre pour reconquérir leurs libertés, presque toutes les villes, les places fortes et les châteaux de l'Artois et de la Picardie tombés au pouvoir de la France par la force ou par la trahison, le Hainaut largement entamé par les épées françaises, guerres, désastres, désolations, au milieu desquelles notre chroniqueur, étourdi qu'il est par tout cela, oublie de parler de l'étrange mission dont fut chargé en Flandre le plus étrange de tous les ambassadeurs passés et futurs, Olivier le Daim, barbier royal et comte de Meulan. Pourtant ce pas diplomatique est un des plus curieux évènements de cette époque, car Louis XI se révèle tout entier dans cette négociation. Mais, à la suite de tous ces jours mauvais, voici un jour de joie et de fête. Maximilien est arrivé à Gand. La vieille cité flamande s'est émue tout entière et éclate en cris de joie. Son vieux beffroi s'agite dans sa cage de pierre; toutes ses églises font chanter leurs cloches à pleines volées, car le prince et ses seigneurs s'avancent vers le Gravenhof, vêtus avec une magnificence toute royale et à la lueur des flambeaux.

« Marie, les seigneurs de Ravestein, de Gruthuyse, le comte de Romont, Jean de Dadizele et l'évêque de Tournai l'attendaient à l'entrée du palais. Dès que Maximilien et la princesse Marie furent arrivés l'un près de

Digitized by Google

l'autre, ils s'embrassèrent tendrement. L'évêque de Tournai les prit tous deux par la main et les conduisit à la salle de réception. Les seigneurs les suivirent. Là, le même évêque demanda la main droite du duc et de la princesse, et, en présence de tous les assistants, célébra la cérémonie des fiançailles. »

Mais un des espions du roi a été témoin de ces fiançailles; il assiste aussi aux cérémonies des noces, célébrées à Bruges. Et, quand il a tout vu, il se rend en grande hâte auprès de son maître pour lui rendre compte de tout ce qui s'est passé et lui faire rapport des menaces de guerre que les Flamands ont proférées contre lui.

— Nous ne craignons nullement l'ennemi; qu'il vienne librement, s'écria Crèvecœur, l'un des capitaines royaux.

— Ces discours sont fort bons; mais ils ne sont rien sans les faits, répond Louis qui, après avoir juré par la Pâques-Dieu, se retira et partit incontinent pour Paris.

Pendant que le comte de Romont et le landgrave de Hesse se mettent en campagne contre les Français, Maximilien et Marie vont de ville en ville « prêter et recevoir le serment de fidélité dans ces différents lieux, en qualité de suzerains. »

Mais, au milieu de tout cela, notre brave chroniqueur se livre à une singulière digression et travestit l'histoire en un singulier roman. Tandis que Maximilien prête à Namur serment de fidélité, l'auteur de notre chronique raconte d'une manière fort bizarre une conspiration tramée à Liége par un nommé Guillaume que le roi de France était parvenu à attirer dans son parti. Louis, battu à Aire et à Tournai et ayant échoué dans une entreprise sur Saint-Omer, jura de nouveau par la Pâques-

Digitized by Google

Dieu de tirer des Brabançons une vengeance éclatante par le secours et la coopération des Liégeois. « La plupart, disait-il, sont bien disposés pour moi et en opposition avec l'évêque Louis, frère du duc de Bourbon et oncle de Marie. »

Et aussitôt « il fit expédier des lettres munies de son sceau royal, qu'il envoya à un homme qui lui était dévoué, le doyen d'une des corporations de Liége, riche marchand en fer, en plomb et en cuivre, et qui se nommait Guillaume. Ces lettres lui furent transmises par un messager affidé qui promit de remplir exactement sa commission. » Cette commission fut, en effet, religieusement remplie. Le messager s'introduisit chez maître Guillaume et lui remit les instructions du roi « qui portaient que, si ceux de Liége voulaient faire la guerre aux Brabançons, en pillant et incendiant le pays, il les comblerait d'honneurs et de richesses. Guillaume n'eut pas plutôt ces lettres en son pouvoir qu'il envoya chercher les principaux de Hasselt, de Tongres et de Borchloon, qu'il espérait bien voir embrasser son parti. »

Ce récit est si curieux que nous demandons aux lecteurs la permission de nous y arrêter un moment et de le reproduire avec quelque détail.

Donc, ceux auxquels cet appel à la trahison fut ainsi adressé, furent très-étonnés en recevant le messager, ne sachant pour quel motif Guillaume les faisait venir avec tant de précipitation, lui qui était un des principaux chefs de Liége.

Curieux de savoir ce qu'il avait à leur apprendre, ils enfourchèrent leurs meilleures montures et se dirigèrent incontinent vers Liége où Guillaume les attendait avec impatience.

Digitized by Google

— Messeigneurs, je viens de recevoir un envoyé du roi de France pour savoir s'il conviendrait d'aller piller et ravager ce côté-ci du Brabant, leur dit-il. A cette condition, il promet de nous combler d'honneurs et de richesses, nous et nos descendants. Voulons-nous accepter cette proposition? Je vous ai mandés afin de connaître vos intentions.

Ceux de Hasselt (1), qui se souvenaient des rudes désastres dont ils avaient été affligés sous le règne de Louis de Bourbon, répondirent qu'ils se défiaient du roi qui, sans doute, après les avoir mis aux prises avec les Brabançons, ne s'embarrasserait guère d'eux et les laisserait dans la peine.

Mais Guillaume s'obstina.

— Voici, leur dit-il, les lettres signées de la main du roi Louis. Croyez-vous, d'après cela, qu'il nous laisserait dans l'embarras?

Puis à son tour le messager royal :

— Mes braves seigneurs, vous savez que la parole d'un roi ne trompe jamais. Voyez ces lettres; ne sont-elles pas des preuves suffisantes qu'il exécutera ses promesses?

Ceux de Tongres et de Looz n'eurent pas plus de confiance dans les paroles du roi et se retirèrent après avoir refusé de prendre les armes contre les Brabançons.

— Guillaume, lui dit le messager, acceptez vous-même la commission, et cherchez les moyens d'exécuter l'entreprise. Vous et les vôtres en aurez tous les avantages.

(1) Voir *Documents inédits*, publiés par M. Gachard. tom. II, page 430.

Digitized by Google

— Quand bien même, fit le marchand, je devrais empoisonner l'évêque, ou les faire tous mourir secrètement, la proposition ne restera pas inexécutée. Je trouverai bien les moyens d'amener la discorde entre les Brabançons et ceux du pays de Liége, avant peu. Retournez dire au roi qu'il aura des nouvelles de ce que je ferai, avant deux mois d'ici.

Le messager s'en alla faire rapport de ces paroles de Guillaume à Louis, qui, très-content d'avoir si bien réussi, s'écria :

— Si les Liégeois en viennent aux mains avec les Brabançons, j'aurai beau jeu, car s'il y a guerre de ce côté, je saurai aisément dompter la Flandre.

Cependant le duc Maximilien était arrivé à Namur pour y recevoir le serment de la commune et pour jurer les libertés du pays. C'était précisément l'époque où la foire ou marché libre de Namur venait de s'ouvrir. Guillaume de Liége s'y était rendu pour les affaires de son commerce, ainsi qu'il avait coutume de faire chaque année. Cette fois-ci ce fut pour son malheur, comme on verra. Arrivé à l'hôtellerie où il descendait toujours, il s'était laissé tomber de fatigue sur un fauteuil et profondément endormi. Déplorable sommeil ! fatal sommeil ! Écoutez les paroles terribles qui tombent de ses lèvres :

— Alarme ! alarme ! mes lettres ! mes lettres ! les Bourguignons veulent nous trahir, quand même on les tuerait tous ! mes lettres ! mes lettres !

On entoure le rêveur, on l'écoute, on le regarde. On appelle le maître de l'hôtellerie afin qu'il regarde aussi et écoute aussi.

Et Guillaume reprend de plus belle, en frappant ses mains l'une contre l'autre et dormant toujours :

Digitized by Google

— Mes lettres ! mes lettres ! nous sommes tous trahis !

Contemplez un moment ce brave marchand de fer et de cuivre, qui rêve tout haut comme Scylla dans la tragédie de M. de Jouy, et dites si l'on n'a pas grand tort de le réveiller. On le réveille pourtant en lui demandant pourquoi il a jeté ces cris d'alarme.

— Je n'en sais rien, répond Guillaume tout effaré. C'est probablement la suite d'un rêve ou d'une idée fantastique qui est venue me tourmenter.

— Non, non, s'écrient tous les spectateurs. Il y a quelqu'autre chose là-dessous. Cherchons quelles sont les lettres dont il parle, et où il les a cachées.

On lui lie aussitôt les bras et les jambes, on le fouille et l'on trouve sur lui les lettres fatales au sceau royal de France. On le conduit devant le duc, qui apprend l'effroyable machination ourdie contre lui et les siens et ordonne à quatre de ses archers d'accompagner le traître et de le conduire à Maestricht, auprès de l'évêque Louis, auquel devaient être remises les lettres du roi. Guillaume fut attaché sur un cheval et mené vers la ville où se trouvait alors l'évêque. Après une longue course, les archers arrivèrent à Maestricht, passèrent près du cimetière de Saint-Servais, et entrèrent dans le palais de l'évêque avec leur prisonnier.

— Le duc nous envoie vers vous, lui dirent les archers, avec ordre de vous remettre ce prisonnier et ces lettres.

L'évêque reconnut aussitôt les sceaux et le nom du roi de France et vit la perfide trahison que l'on méditait contre sa personne et contre le pays. Les archers furent richement récompensés; et Guillaume, appliqué à la torture, avoua quels étaient ses complices. L'évêque,

Digitized by Google

les ayant fait saisir et jeter en prison, convoqua aussitôt le conseil de Liége et de Bourgogne, au nom du duc. Le traître, amené devant ses juges, avoua son crime et fut condamné à mort. Sa tête tomba sous le glaive. Ses complices, au nombre de quatre, subirent le même sort. Les quartiers de leurs corps furent suspendus à des potences, hors des portes de Maestricht; et, pour que ce terrible supplice servît d'exemple, les têtes furent placées sur des pieux qu'on planta au-dessus des portes de la ville.

Telle est l'histoire, ou plutôt le roman, que le chroniqueur nous donne avec des détails si circonstanciés. On voit ici comment l'auteur de ce livre, soit par ignorance des faits, soit par une fantaisie de poète, fond dans le même récit la conjuration de Watelet Chabotteau contre la vie de Louis de Bourbon et la fin dramatique de Guillaume de La Marck qui fut décapité à Maestricht sous le règne de Jean de Horne.

On sait, par les historiens Liégeois, l'entreprise de Chabotteau. Suffride Petr. (1) raconte que, au mois de septembre 1477, Pierchon Rocha, Watelet Chabotteau et plusieurs autres machinèrent une conspiration contre l'évêque et la cité. Ils avaient le projet de se rendre maîtres de la ville et de tuer l'évêque ou de s'emparer de lui, de concert avec plusieurs habitants de la cité.

« Watelet Chabotteau était l'ame de ce complot. Dévoué à la France, à laquelle il servait d'intermédiaire, il était toujours en route, allant et venant exciter et instruire les conjurés, jusqu'à ce qu'enfin il fût pris dans le comté de Namur. Appliqué à la question, il avoua toute la trahison et dénonça tous ses complices.

(1) Apud Chapeauv., tom. III, pages 194 et 195.

Digitized by Google

« Trois d'entre eux furent pris, tant dans la cité que dans le pays, et furent exécutés à Liége en présence de l'évêque, de Raes de Heers et du comte d'Aremberg. L'un d'eux, avant de mourir, confessa publiquement, du haut de l'échafaud, tout le plan de la conspiration.

» Tandis qu'on sévissait ainsi contre les complices de Watelet, lui-même fut remis, à Huy, entre les mains des gens de l'évêque et transporté à Liége. Il fut écartelé sur un échafaud dressé devant les degrés de St.-Lambert, et on exposa les quartiers au-dessus des quatre portes de la cité. »

Maintenant sortons du règne de Louis de Bourbon et entrons dans celui de Jean de Horne, son successeur. Nous sommes en l'an 1485. Guillaume de La Marck, ce terrible sanglier des Ardennes dont Walter Scott a si étrangement travesti l'histoire, a tué Louis de Bourbon (1). Il a, pendant quelque temps, exercé la *mambournie* à Liége et dans le pays, et essayé de placer son fils sur le siége épiscopal. Mais il a succombé devant Jean de Horne et a, pour se venger de cette défaite, jeté pendant deux ans le pays dans les horreurs de la guerre civile. Mais, enfin, il a consenti à faire la paix, et vit tranquillement à Liége, en amitié avec l'évêque nouvellement inauguré. Cependant il porte ombrage à Jean de Horne, il porte ombrage à Maximilien surtout. Aussi, il faut qu'on se défasse de cet esprit turbulent, il faut que cette mauvaise tête tombe. Voici comment on s'y prit (2). Au mois de juin 1485, l'évêque

(1) Selon plusieurs historiens. — Suffrid. Petr. donne une autre version. Ibid. p. 201.

(2) Suffrid. Petr. Ibid. pag. 208 seqq.

Digitized by Google

de Liége donne une fête, à Saint-Trond. Ses frères Frédéric de Horne et Philippe de Montigny s'y trouvent; Guillaume d'Aremberg y assiste aussi. Le repas fini, on se répandit dans la campagne, sous le prétexte d'une promenade. A quelque distance de la ville, on conduisit le sanglier dans un guet-à-pens où l'on s'empara de lui. Transporté à Maestricht, il fut décapité en présence de l'évêque et enterré au couvent des Dominicains, près du maître autel où le père de Heer vit, en 1674, les restes de ce fameux agitateur enveloppés d'une robe de damas de soie rouge, après une fouille qu'on venait de faire en cet endroit (1).

Tels sont les éléments qui ont servi au chroniqueur de Maximilien pour composer son roman sur ce Guillaume, dont il fait un marchand de fer et de cuivre, après avoir pris, sans doute, le nom de *Marcanus* ou de *Marcensis*, que les anciens écrivains lui donnent, pour le mot *marchand*.

Quoiqu'il en soit, ce fragment, auquel nous nous sommes arrêtés un peu longuement peut-être, donnera une idée de la foi que l'auteur de notre chronique mérite sous le rapport historique et engagera à la lire avec une extrême prudence. Bien qu'une plume, connue par une infinité de petites notes et de petits articles sur l'histoire du pays et sur *d'autres choses*, mais qui n'a pas toujours le courage de signer ces autres choses, dit, il y a quelques jours, à propos du livre dont nous parlons : « Les historiens français auront, grace à M. Delepierre, une source nouvelle, autre que Commines et

(1) Annuaire de la province du Limbourg. Année 1830, p. 115 et 116.

Digitized by Google

Robert Gaguin, pour écrire l'histoire de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche; c'est là un service véritable rendu à la science en même temps qu'à l'histoire nationale, » — nous avons montré, par un échantillon, avec quelle circonspection il faut puiser à cette source, que nous n'oserions jamais placer sur la même ligne que Commines et Gaguin.

Cependant la guerre n'en continue pas avec moins de persistance entre Louis XI et Maximilien. Les Français s'emparent de Condé, des escarmouches se livrent sous les murs de Tournai et de Lens en Artois. Mais voici qu'enfin les deux partis concluent une trêve d'un an (1) et non de six mois comme dit notre chroniqueur. Des deux côtés on en profita le mieux qu'on put. Louis transporta la guerre en Bourgogne, tandis que Maximilien et Marie, après avoir donné quelques jours à la joie que leur causait la naissance de leur fils Philippe, entreprirent un voyage dans les provinces hollandaises où ils ne retrouvèrent que fêtes et festins. Pendant ce temps la trêve tirait vers sa fin, et Louis, que l'auteur des *Wonderlyke Oorloyhen* afflige bravement d'une éclatante défaite sous les murs de Dôle, s'était rendu maître de cette ville. Les états de Brabant et les trois membres de Flandre vont trouver à Dordrecht Maximilien et Marie pour les engager à revenir en Flandre ou en Brabant, parce que la guerre va éclater de nouveau. Les princes revinrent donc à Gand, où les attendait une armée prête à entrer en campagne. L'archiduc réunit ses troupes et s'avança dans l'Artois. Fla-

(1) V. Extrait des *Wetvernieuwingen*, d'Ypres, apud Gachard, Documents inédits, tom. I, p. 281.

Digitized by Google

mands et Français se rencontrèrent près de Blangi, et la terrible bataille de Guinegate se livra. Ceux-ci, comme on sait, furent mis en déroute. Pendant que Louis XI respire un moment et répare sa défaite, suivons Maximilien à travers la Gueldre, et écoutons ces bruits qui nous arrivent de la Hollande où la faction des Kabeljauws et celle des Hoeks viennent de recommencer leurs luttes. Mais n'entendez-vous pas, de l'autre côté, une autre rumeur qui s'élève? Charles d'Amboise et les Français sont entrés dans le Luxembourg où ils mettent tout à feu et à sang. Le péril presse. Maximilien réunit ses forces à Bruxelles; et, tandis que Marie ordonne des prières publiques et des processions pour l'heureux succès des armes flamandes, il se dirige vers Namur et arrive sous les remparts de Luxembourg, où il livre aux Français une grande bataille dont il sort vainqueur après avoir tué plus de trente-six mille hommes à l'ennemi. Cette bataille est bien digne, en vérité, d'être produite sous le titre de *Worderlyke Oorloghen, guerres étonnantes;* mais nous ne nous y arrêterons pas, car nous ne voulons pas qu'on la prenne au sérieux, aussi peu que l'épisode de Lord Howard, que notre écrivain flamand décapite à Londres, avant la journée de Guinegate, pour avoir reçu en cadeau de Louis XI « trois vaisseaux, l'un chargé d'argent, l'autre de grain, et le troisième de drap d'or, de velours, de soie, de damas, etc.; » cadeau comme le vieux roi n'en a jamais fait et qui irait merveilleusement à quelques-uns de ces vaudevilles de monsieur Scribe, où cent mille francs de rente se donnent avec autant de facilité qu'un gros sou à un pauvre.

Si nous osions nous aventurer au milieu des luttes

Digitized by Google

acharnées de Hoeks et de Kabeljauws, nous conduirions notre lecteur à Dordrecht dont le parti des Kabeljauws s'empare par une ruse exactement pareille à celle mise en pratique par les Gueux, au seizième siècle, pour se rendre maîtres de Bréda, au moyen d'un bateau chargé de tourbes. Cet évènement est relaté par Molinet de la manière suivante :

Aiguemont (Jean d'Egmont) en Hollande
Ména ses cabillaux,
Armez d'escaille grande,
Dure comme caillaux,
Faindant grand marchandise
Estre en ung vaisseau frec,
Prindrent, par vaillantise,
La ville de Dordrec.

Mais une fête nous appelle à Bruxelles; c'est la naissance de François, troisième enfant de Marie, laquelle a déjà, et nous avons oublié de le dire, donné le jour à cette Marguerite qui sera plus tard cette *gente Margot* dont M. Altmeyer s'occupe à nous retracer l'histoire. Hâtons le pas, car le cortège se dirige vers Sainte-Gudule pour assister au baptême du nouveau-né. Si vous pouvez percer cette foule serrée de seigneurs et de dames, surtout si les archers de la ville, que vous reconnaîtrez à leur vêtement rouge et à leurs flambeaux allumés, et les sept corporations de Bruxelles vous permettent d'approcher, regardez bien si vous ne reconnaissez pas dans les parrains le cardinal évêque de Tournai et le sire de Chimay qui remplace le duc François de Bretagne. Pendant que vous êtes là tout entier à cette solennité, Maximilien est préoccupé de choses bien plus graves. Les troubles qui agitent la Hollande, de-

Digitized by Google

mandent à être étouffés. C'est Jean d'Egmont que le prince charge de pacifier les provinces du nord, lui qu'il y envoie avec l'ordonnance suivante qui se publie dans toutes les villes où la guerre civile s'est émue :

« Nous Maximilien, par la grace de Dieu, archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Styrie, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldre, comte de Flandre, de Tyrol, d'Artois, de Bourgogne, palatin du Hainaut, comte de Hollande, de Zélande, de Namur, de Zutphen, Margrave du Saint Empire, seigneur de Frise, de Salines et de Malines, mandons et ordonnons, après avoir entendu notre conseil, que dans toutes les villes de Hollande où se sont élevées de grandes dissensions entre deux partis nommés les Hoecks et les Kabilliaux, qui ont suscité des troubles graves, on sera tenu de rétablir la bonne union et l'harmonie et de vivre comme frères ; que les deux partis céderont mutuellement quelque chose de leurs prétentions. Si quelqu'un était assez hardi pour réveiller, de quelque manière que ce fût, la colère de son adversaire, ou de lui adresser des reproches et des injures, ou de lui en faire adresser, il sera sévèrement puni, au jugement des magistrats. Quiconque tenterait un soulèvement populaire, sera puni de mort et ses biens seront confisqués. Telle est la volonté de l'archiduc. Que tous se gardent d'y contrevenir. »

Ainsi les troubles furent apaisés.

La paix rétablie de cette façon en Hollande, Maximilien et sa cour n'ont plus qu'à se livrer aux plaisirs. Aussi, comme ils y vont. Ce ne sont que fêtes, tournois et courses. Le roi Louis en endève bien un peu et s'écrie avec amertume en songeant aux Bourguignons : « A eux le plaisir,

Digitized by Google

à moi la douleur ! Ils sont en ce moment au milieu des fêtes ; leurs soldats pillent et ravagent notre territoire, au lieu que c'était nous ci-devant, qui en agissions ainsi. Lorsque je réfléchis à de pareilles circonstances, n'est-ce pas à bon droit que je me chagrine en voyant que je suis tombé aussi bas ? » Cependant le vieux solitaire de Plessis-les-Tours a beau se lamenter, les fêtes et les tournois n'en continuent pas avec moins de luxe en Flandre. Un moment Maximilien s'en éloigne pour aller visiter Lille, Douay, Aire, Saint-Omer et Bergues-Saint-Winnoc. Mais il ne tarde pas à revenir à Bruges. Marie, qui s'était beaucoup inquiétée de la longue absence de son époux, lui dit :

— Célébrons joyeusement votre arrivée, seigneur ; et, si c'est votre désir, nous irons demain, à cheval, chasser au vol, car je suis très-avide de jouir du grand air.

Le lendemain arriva.

« Le jour avait paru, l'air était pur et limpide. Le duc monta à cheval ainsi que Marie et toutes ses dames d'honneur, et ils sortirent de la ville. Les sires de Nassau, de Beveren, de Gruthuyse, de Chimay et d'autres seigneurs les accompagnèrent. Marie portait son épervier sur le poing. Ses fauconniers l'entouraient ; elle était tout entière à la chasse dont elle allait se donner le plaisir. Le duc et ses chasseurs prirent les devants pour découvrir quelque gibier.

»Pendant que Marie chevauchait ainsi, elle vit un héron posé à terre. Elle ordonna aux fauconniers d'ôter le chaperon de son oiseau, et de le lancer sur sa proie. On obéit, et bientôt le héron fut pris. Elle continua sa course du côté où se creusait le nouveau canal. La prin-

Digitized by Google

cesse, qui était très-folâtre et gaie, vit en cet endroit un autre héron debout dans une prairie, Elle frappa son cheval de la main pour qu'il hâtat le pas, et voulut lui faire franchir un fossé. Le pied du cheval manqua et il s'abattit. Pour comble de malheur, la duchesse se trouva sous l'animal et eut le corps pour ainsi dire brisé par cette chûte.

»Lorsque sa suite la vit étendue comme si elle eût été morte, il y eut de grandes clameurs et lamentations. Les seigneurs s'élancent vers elle, se jettent à bas de leurs chevaux, et tâchent de la soulever le plus doucement possible, car elle était horriblement froissée. On la transporte dans une maison voisine, où on la dépose près du feu.

»Le duc fut immédiatement averti que son épouse était tombée de cheval et fortement blessée. Il se rendit à bride abattue vers elle, et la trouva étendue près du feu, sur des coussins. Il fut extrêmement ému en la voyant dans une telle situation, et se lamenta amèrement.

Marie, quoique très-faible, était revenue de son évanouissement; et, s'apercevant de la profonde douleur de son époux, lui dit:

» — Ayez bon courage, seigneur. Faites-moi placer dans une voiture, et partons pour Bruges. Cet accident n'aura peut-être pas de suite. »

On sait quelle en fut la suite. Trois semaines après sa chûte, la princesse expira. Ce fut le 27 mars 1482; elle avait vingt-cinq ans.

Le récit que l'auteur des *Wonderlyke Oorloghen* nous fait des derniers momens de la duchesse et de la douleur de Maximilien, est fort touchant et plein de naïveté. Nous regrettons que les bornes de cette *Revue* ne nous permettent pas de le transcrire en entier.

Digitized by Google

Après avoir pieusement enterré la morte, notre chroniqueur glisse sur tous les évènements graves qui agitèrent nos provinces pendant la minorité de Philippe-le-Beau, et il saute à pieds joints par-dessus tous ces troubles si bien détaillés, du reste, par Despars dans sa *Chronique flamande*, pour nous dire que Maximilien fut élu empereur le 16 février 1485 (vieux style), qu'il fit plusieurs guerres, tant sur terre que sur mer, et qu'il mourut le 12 janvier 1520.

Dans la rapide analyse que nous venons de donner des *Wonderlyke Oorloghen*, nous n'avons pu indiquer qu'en masse le contenu de ce livre. Mais cette analyse doit suffire, pensons-nous, pour prouver qu'il doit moins être regardé comme une chronique que comme une sorte de roman. Dans les détails et dans la forme, il présente une certaine analogie avec le *livre de Baudouin*, récemment republié par MM. Voisin et Serrure. Puis, il tronque si singulièrement les grands évènements, qu'il est bien loin, selon nous, de mériter comme livre historique, une place à côté de Commines, de Molinet, de Robert Gaguin. Voyez, en effet, la manière étrange dont il travestit l'épisode de Chabotteau et celui de Guillaume de La Marck; voyez comment presque partout il présente sous un faux jour la situation de Louis XI, ici devant Dôle, là devant Luxembourg, dans toutes les négociations; voyez comment il garde le silence de l'ignorance et de la mauvaise foi sur les sanglants démêlés de Maximilien avec Catherine de Gueldre; voyez comment partout il fait des Flamands des sujets dévoués à l'Autrichien, tandis que plus d'une fois, comme on sait, ils lui témoignèrent la plus rude opposition, surtout à cause des impôts dont il ne cessait

Digitized by Google

de les charger pour continuer la guerre ; voyez avec quelle fureur de plume il tue les Français, là quarante mille hommes à Guinegate, là trente-six mille sous les murs de Luxembourg ; voyez presque à chaque page un mensonge, une erreur, un anachronisme, une exagération, et dites si l'on peut donner à ce livre le nom de véritable chronique ? Non, mille fois non. Ce n'est qu'un roman historique, ou, si l'on trouve cette qualification trop sévère, une histoire romanesque. Non, mille fois non ; le critique anonyme qui nous a donné le *Wonderlyke Oorloghen* comme une source nouvelle après Molinet, Commines et Robert Gaguin, ne s'est pas donné la peine de lire cette production. Du reste, Gaguin, Commines et Molinet ont parlé des choses dont ils ont été témoins, ils ont parlé des hommes avec lesquels ils ont vécu. Et l'auteur des *Wonderlyke Oorloghen* n'est évidemment qu'un compilateur venu bien longtemps après les évènements qu'il raconte, et encore il n'a écrit que d'après les traditions, d'après des chroniques qu'il fausse à sa manière, tout en les copiant parfois servilement. Ainsi, par exemple, son livre se termine à la mort de Maximilien, survenue en l'an 1520 ; et à la page 109 il parle du « pays qui appartenait de droit et *appartient encore* à madame Marie de Bourgogne. » Ce passage nous paraît tiré de quelque chronique contemporaine de cette princesse morte en 1482, comme nous avons dit plus haut.

L'époque où ce roman fut composé est difficile à préciser. Nous n'avons qu'un seul élément pour servir de base à nos conjectures ; c'est un passage que nous avons remarqué, page 436. L'auteur y dit, en parlant des funérailles de Marie : « Les prières terminées, l'évêque de Tournai et

Digitized by Google

son assistant prirent le cercueil et le déposèrent dans la tombe, qui n'était encore que maçonnée à cette époque, *mais qui est différente aujourd'hui.* « Or, nous savons, par un compte de la ville de Bruges, de l'an 1566, que le sculpteur Jacques Jonghelinck qui acheva en 1562 le magnifique tombeau de Charles-le-Téméraire, reçut la somme de deux mille livres pour réparer et orner la tombe de la princesse : « Au dit Jacques Jonghelinck, à cause qu'il ayt prins de réparer et racoustrer la tumbe de feu dame Marie, affin que l'ouvrage de l'un n'y soit bastarde de l'autre, pour laquelle cause messieurs des finances luy ont accordé la somme de deux mil livres de 40 gros la livre. » Ne pourrait-on pas inférer de là que les *Wonderlyke Oorloghen* ne furent écrits qu'après l'an 1566 ? L'auteur de ce livre n'est pas connu. Nos recherches n'ont pu, jusqu'à ce jour, nous faire découvrir son nom. Quel qu'il soit, nous relirons avec plaisir les *Faits et Gestes admirables de Maximilien* et surtout le récit des derniers moments de Marie de Bourgogne.

Dans un prochain article nous parlerons des autres publications de la commission royale d'histoire, et des travaux de feu M. le chanoine Ernst qui viennent d'être mis en lumière par les soins pieux de M. E. Lavalleye.

André Van Hasselt.

Digitized by Google

AU TROU DE HAN.

Namur, 27 avril 183....

Tu vas voir la mer, mon cher Gabriel, tu vas t'inspirer de la grande voix des tempêtes; et moi je vais visiter des montagnes arides; je vais dans un pays pauvre, où l'opulence n'a pu rien donner à l'art, où la nature vierge règne et s'épanouit; je ne m'arrêterai ni à marquer la date des ruines, ni à raconter la destinée des tombeaux; je regarderai et te dirai ce qui frappera ma vue : la nature, la nature voilà la grande page que je lirai; lecture facile pour les pauvres ignorants comme moi.

Me voici donc en mouvement, et c'est pour le soleil et la verdure, beautés vivaces et toujours nouvelles. Les rochers et les arbres, qui se reproduisent sans cesse, ne vieillissent pas; les fleuves, les torrents qui creusent toujours, rendent la terre plus belle, en accusent mieux les traits, et rendent plus vigoureuse l'expression des perspectives; enfin le vaste concert des êtres animés, dont nous écoutons aujourd'hui le prélude, donne la voix et l'animation à la terre et aux cieux. Rappelons en passant qu'Alfred Nicolas nous dit, dans la relation de ses mémorables voyages, qu'il est logique de visiter son pays avant de faire le tour de la Suisse ou d'explorer l'Italie; les personnes compétentes affirment d'ailleurs qu'on chercherait vainement un trou de Han dans les Alpes; enfin, ajoute-t-on avec effronterie, peu de pays

Digitized by Google

en Europe sont plus curieux à visiter que la Belgique. Je ne saurais rien dire là-dessus, car tu connais mon ignorance. Que j'aime mon pays et que j'en sois enchanté, tu n'en doutes pas; mais je suis hors d'état de faire une comparaison : j'ai toujours été sensible aux mélancoliques plaines de la Campine, où fut posée la première pierre de la monarchie française; j'aime les gras pâturages du Hainaut; la Flandre aux mille jardins n'est certes pas dépourvue de charmes; nos bestiaux se nourrissent de fleurs, et nos seigneurs (y a-t-il encore des seigneurs ?) au lieu de la lance manient la charrue : et puis, bon Dieu qu'allais-je omettre ! les ames délicates et pures rencontreront dans chaque commune le fromage local et la bière indigène, modestes régals du parcimonieux paysan belge.

Tu peux voir d'ailleurs les choses sous un autre jour : tu peux entrer à Diest de pair avec Clovis (j'ignore l'orthographe barbare); traverser la forêt ardennaise avec l'aventureux Charles-Martel; puis de là, chercher Baisy pour y saluer Godefroid-de-Bouillon ou y caresser les mânes de mademoiselle de Camargo, et en retrouvant l'ombre du vainqueur de Jérusalem tu lui demanderas pourquoi M. de Chateaubriand l'a fait Français : après cela tu visiteras les champs de Wœringen où le brave duc Jean distribua ses terribles estocades; de plein saut te voilà transporté à Bruges, où Philippe-le-Bon te donne sa dextre à baiser, et où tu seras étourdi par vingt-cinq idiômes qui y murmurent sans cesse; et encore, si tu es de taille à le faire, va t'asseoir à Anvers sur la chaise de Rubens, ou plutôt va demander à Louvain où sont les cendres de Juste-Lipse, et à Bruxelles où est la terrible écritoire de Marnix-de-Sainte-Alde-

Digitized by Google

gonde, le brûle pourpoint de l'Inquisition : va sur les bords de la Meuse, et Pierre l'Hermite te criera que ses os ont été jetés aux vents ! Brouille les siècles, prends une poignée de terre dans chaque commune de la Belgique, mets le tout dans une roue, tourne, sépare les grains de poussière, lis attentivement, et sur chacun d'eux tu retrouveras un nom, une figure, une date, une légende; tu aurais cent vies à consacrer à ce labeur, et tu n'en verrais pas la fin : car de savoir ce qui s'est fait sur chaque verge carrée de nos provinces, ce qu'a vu chaque étoile de notre ciel, ce qu'a abrité chaque arbre de notre sol, n'est point l'affaire d'un seul homme : hélas! ce n'est l'affaire de personne parmi nous, qui sommes ignorants de nos grandeurs!

Voilà ce que me disait M. Typophobe de Binche un jour que je fus le visiter; je tombai de mon haut (c'est-à-dire de cinq pieds huit à neuf pouces) en écoutant ces belles nouveautés. Dis-moi ce que tu en penses, mon cher Gabriel, et comme mes digressions ont rempli les trois pages de ma feuille, je te dirai dans ma prochaine lettre ce que je voulais te dire dans celle-ci.

Namur, 29 avril 183....

Enfin je le répète sans préambule, mon cher Gabriel, j'aime la nature et je voyage pour elle; je l'admire partout où elle déploie sa richesse et son étendue; elle est l'art dans son type de beauté et de perfection, elle est la poésie que n'a point tronquée la parole impuissante ou le calcul inhabile; ses proportions et ses formes charment l'œil, émeuvent le cœur, excitent la pensée. Lorsque je pris place dans la diligence démantibulée

Digitized by Google

qui devait me transporter à Louvain, j'étais plein de cet amour pour la nature. Mais vois comme le ciel se moque de nous : je voulais à tout prix avoir de la nature, et me mettant en mouvement pour en trouver, je rencontrai par hasard, dans une bonne carriole, mon ancien ami Trotard qui se rendait à Wespelaer. — Trotard, lui dis-je, j'arrive à point nommé : tu vas me donner de la nature; il m'en faut — viens donc, dit l'autre : nous allons faire deux lieues le long du canal, dans un vallon charmant, à l'ombre d'une drève sans fin qui nous mettra à la porte du fameux jardin : j'ai ma carte, partons. — Nous partîmes. La route, en effet, je la trouvai charmante, et j'étais à peine à mi-chemin de mon extase lorsque nous franchîmes un pont et une grille. Voilà le jardin de Wespelaer! Ce jardin est essentiellement un produit de l'art, et pour comble de malheur de l'art le plus exquis. J'étais ébloui par une multitude de statues, par des canaux capricieusement dessinés, par des ponts rustiques artistement construits, par des grottes bâties et des rochers empilés : j'apercevais des pagodes chinoises, des pyramides d'Egypte, des roues de fortune, des temples de Flore, des forêts vierges, des cataractes écumeuses, tout cela réuni dans la même enceinte : j'étais surtout indigné de voir plus de vingt perspectives charmantes, ménagées sur un terrain de vingt hectares, chefs-d'œuvre de dessin et de combinaisons. Mais que faire? à défaut de nature, l'art, me dis-je, est bon à quelque chose puisqu'il a produit ce paradis d'un si facile accès. Quels magnolias, bon Dieu! sommes-nous en Amérique? Et ces tulipiers gigantesques, où ont-ils puisé leur sève vigoureuse? mais voici un pont qui tourne tout seul : entrez aux Champs-

Digitized by Google

Élysées, vous verrez les bustes des cent plus illustres hommes du monde, depuis Pythagore, l'homme au mystique triangle, jusqu'à Napoléon, l'homme aux énergiques réalisations. Quelle grande et libérale pensée dans l'auteur de ce beau monument! Quelle académie! C'est une poésie de pierre et de verdure qui frappe l'imagination, touche le cœur, et transporte l'ame. Concevoir cet Élysée était d'une haute intelligence; il n'appartenait qu'à un homme opulent de le réaliser : heureux Plasschaert qui créa Wespelaer! J'en dirais long sur tout cela, si je n'avais hâte de te parler d'autre chose; après avoir jeté un coup-d'œil friand sur les couches où murissent, en toute saison, deux cents ananas et six cents pêches, je repris le fil de ma drève, et mon ami Trotard me remit chez moi en se moquant agréablement de ma passion pour la nature. J'inscrivis Wespelaer sur mes tablettes et je dormis dessus.

Je me dis en dormant que, si la nature est belle, l'art a son bon côté. J'étais presque converti, moi si exclusif. Je concevais l'amour de l'art; toutefois je ne concevais pas le mépris de la nature : je haïssais les gens qui préfèrent un paysage encadré à une profonde et vivante perspective. Des perspectives, il m'en fallait sur toutes les échelles. Eh bien! j'en avais vu de délicieuses à Wespelaer, et toutes plantées par de stupides ouvriers. En lisant Fénélon, je me représentais les ombres vertueuses se promenant dans d'odorants bocages, et je les félicitais de jouir de la nature dans sa plus parfaite harmonie : eh bien! encore une fois, les vertueuses ombres en pierre, que je venais de contempler, dorment dans un taillis d'une fraîcheur enivrante. Dans mon rêve, ces pierres vivaient; ces génies de tous les temps, ces grandes ames

Digitized by Google

ouvertes aux inspirations les plus diverses et les plus sublimes, ces prophètes de toutes les vérités, ces pontifes de tous les cultes se rencontraient, se reconnaissaient, confondaient leurs embrassements : Homère pressait la main de Jean-Jacques ; Horace saluait Voltaire et Confucius marchait bras dessus bras dessous avec Washington. Ce qu'ils disaient n'est plus présent à ma mémoire, mais ils semblaient être parfaitement d'accord : on ne dispute plus par de là le tombeau ; on connaît le vrai dans son éternelle immobilité, et l'absolu règne là-bas ; les nuances, pour nous si tranchées, s'effacent et ne laissent qu'un seul principe que tous ont accepté. — Là-dessus je m'éveillai. Je ne compris pas bien mon rêve, c'est pourquoi je te l'explique si mal : cherche et peut-être tu trouveras.

Modave, 3 mai 183...

Ma plume est encore à Louvain, et je suis à Modave où je mange une tartine embaumée de fromage et arrosée *d'un verre de brune*. De Louvain à Modave il y a long, et pourtant il faut que nous traversions ensemble Namur et Huy ; c'est un rude travail de te raconter mes voyages, mon cher Gabriel : je suis sujet aux digressions, et lorsqu'elles me saisissent je n'ai pas la force d'y résister ; aussi me faut-il toute mon attention pour te dire que, de Louvain à Namur, la route est fort triste ; des oies en quantité et pas de paysages, des chevaux étiques qui trottaient au pas, et un énorme conducteur qui pesait autant que la diligence. Nous arrivâmes à Namur dont les abords sont superbes : c'est là que le magnifique

Digitized by Google

Louis XIV manqua de casser son orgueilleux nez, et tandis qu'il se préparait (l'héroïque roi très-chrétien) à coucher dans la ville avec une de ses trente-six maîtresses, la retraite dut presque sonner. Enfin il y entra, et comme moi sans doute il alla visiter l'antique tanière de Saint-Loup, beauté architecturale dont on ne parle pas et qui devrait avoir son poète. Je me suis tû sur l'hôtel-de-ville et sur la précieuse église de Saint-Pierre de Louvain, comme étant trop connus : par le même motif je ne parle point de la citadelle de Namur, d'où l'on a une si belle vue. Et quand je t'aurai dit que je parcourus avec ivresse les montagnes d'alentour, j'aurai dit une chose fort peu intéressante. Et puis la route de Namur à Huy, quel lieu commun! Du pont de la barque vous contemplez un chef-d'œuvre de six lieues : c'est l'Eden, c'est la nature dans son plus énergique langage, c'est une nudité puissante, quelquefois c'est un riche vêtement; le soleil dorait cela de ses plus purs rayons. Quel travail dans ces masses de rochers, dans ces vieilles eaux qui me portent et qui les creusèrent! Des châteaux posés dans un vallon ombragé, quelques gais villages, du mouvement partout. Et toujours ces murailles de roc qui pleurent et d'où s'échappent de petits ruisseaux : il y a des rochers de toutes formes et de toutes couleurs; parfois des ruines, chevrons de ces vieux Atlas qui ont supporté tant de misères.

Nous glissons toujours; le bâteau froisse souvent le gravier; après bien des détours nous arrivons à Huy; j'y débarque et me voilà installé dans une chambre bien fraîche, dont les fenêtres donnent sur la Meuse. Je passai une heure à regarder couler l'eau; je la voyais sortir d'un coude que fait le fleuve, je la suivais jusque

Digitized by Google

sous le pont et je lui disais adieu vis-à-vis de l'abbaye de Neumoustiers : l'eau qui coule m'intéresse vivement ; je n'y vois pas, comme les classiques, l'image de la vie, j'y vois la civilisation tout entière, car où en serions-nous s'il n'y avait pas d'eau ou même si l'eau ne coulait pas ? Parbleu, Gabriel, voilà une belle question : j'ai réfléchi une heure là-dessus, et je n'en ai pas même percé l'épiderme ; je voudrais voir, pendant vingt années seulement, les eaux de la terre frappées d'immobilité : que de moulins chômeraient ; cela ferait la fortune des haleurs, et nous pourrions renoncer aux oranges et au Madère. Si j'étais savant, je ferais un livre là-dessus ; je décrirais le cataclisme du monde et la décadence des chantiers ; je dirais pourquoi la terre semblerait morte, privée du mouvement des eaux ; je répandrais des larmes sur le progrès, si toutefois ces larmes, qui entrent assurément dans le système hydraulique de l'univers, pouvaient couler encore : civilisation, progrès, ces deux mots mystérieux formeraient mon épigraphe, avec une croix dessus ; et nous verrions ce que diraient les bonnes gens qui maudissent notre siècle et qui, en dépit d'eux-mêmes, déplorent les bienfaits des eaux d'ici-bas !... Mais à titre d'ignorant, j'abandonne cette thèse, et la rivière je la laisse fuir doucement. Je me mis à table. J'eus des truites, je bus du vin de Huy, je humai ma tasse de café, puis j'allai me promener. Le métier de flaneur est plein de charmes ; on ne regarde rien et pourtant rien n'échappe : un brin d'herbe attire l'attention. On marche au hasard dans des sentiers inconnus, on s'égare le long d'un ruisseau, on gravit une rampe escarpée, puis on se retourne pour voir où l'on était tantôt : tout est neuf d'ailleurs, les

Digitized by Google

sites, les couleurs, le bruit, les eaux. On met en poche un caillou ; c'est un souvenir. On écrit son nom sur un rocher, avec la date, et l'on vit pour les siècles futurs. On est libre, on respire sans contrainte, et tout émeut, une feuille qu'on écrase, un vallon qu'on découvre.

Tu ne croirais pas, mon ami, qu'on puisse s'amuser trois jours à Huy : c'est pourtant vrai. Cette petite ville est placée dans un pays merveilleusement pittoresque, où la nature a prodigué sa richesse et ses plus beaux accidents. Dirige-toi vers les vignobles, monte au sommet du Saint-Léonard, et tourne-toi vers Liége ; à cinq lieues de là, ton rayon visuel, traçant une ligne droite à travers les sinuosités de la Meuse et des montagnes, ira frapper le château de Chokier suspendu, comme un point, à cent pieds au-dessus du fleuve : c'est une vue magnifique. Va d'un autre côté, à la chapelle de la Sarthe, par une montée rocailleuse et difficile, agenouille-toi, si tu veux, devant la Vierge miraculeuse qui prit des queues de chevaux aux Sarrazins ; après cela, approche-toi du bord des rochers qui surplombent la Meuse, et tu auras sous les yeux un éventail enchanteur, un tableau majestueux et grandiose. A tes pieds, dans le fond, la ville accroupie contre la montagne, étalant sa grande et vieille église et sa place si propre et si gaie ; à gauche, le boyau sombre d'où sort le Hoyoux, ruisseau rapide qui se change si facilement en torrent destructeur ; devant toi, des rochers quelquefois nus, quelquefois recouverts d'un maigre gazon, quelquefois disciplinés à la vigne, et fournissant le Bourgogne national qui gratte le gosier ; vers la droite et longeant la Meuse, des montagnes boisées à la naissance desquelles s'est posé le nid de soldats que l'on

Digitized by Google

nemme la citadelle de Huy ; et si ton œil s'abaisse doucement, il ira, en caressant le fleuve, compter les belles arches du pont, et interroger les destinées de l'ancienne abbaye où Pierre l'Hermite termina son aventureuse et utile carrière. Laisse le soleil éclairer vivement ce vaste paysage, écoute le rossignol chanter, regarde glisser les bâteaux, et vraiment, je veux perdre mon nom si tu ne demeures pas ravi de tant de richesse et de variété. Lorsque tu seras descendu dans la ville et que tu l'auras traversée, tu remonteras le cours du Hoyoux, tu pénétreras dans la gorge qu'il s'est creusée à travers les noirs rochers et les forêts séculaires, et après bien des détours tu arriveras au pied d'un roc énorme sur lequel est bâti un vieux château, donjon historique des ducs de Montmorency.

Sur le Pelé-Mont, 4 mai 183...

Ouf! mon inébranlable Gabriel; je viens de gravir une côte bien rude; je suis assis sur le Pelé-Mont, fameux par son aridité et dont personne n'a jamais entendu parler : j'ai à mes pieds le fond d'Amaz, puits de verdure du plus délicieux aspect, et où je viens de m'arrêter avant de me hisser ici-haut; j'y vois des touffes d'un vert sombre au milieu desquelles s'accuse une modeste maison blanche entourée de gazon ; il s'y trouve aussi un château, propriété de quelque seigneur qu'une divinité propice a rendu maître de cet Eden englouti dans les rochers. Quel contraste! A côté de cette charmante prodigalité d'ombre et de parfum, un mamelon aride, revêtu d'une bruyère courte et rare,

Digitized by Google

où se remarquent une multitude de pierres, particularités auxquelles il doit, dans le pays, le nom caractéristique qu'il porte. J'y suis assis, vers onze heures du matin, sous mon parapluie. Le calme de l'air est complet, la brise dort et le soleil darde; que faire pendant mon repos, dans ce pays désert, où nul bruit ne murmure, où manquent les oiseaux? Je t'écris; mon genou sert de table, et l'amitié sera indulgente aujourd'hui plus que d'ordinaire : je m'y fie, car en partant, tu le sais, je ne t'ai point promis des chefs-d'œuvre; si mon ame s'ouvre facilement aux impressions simples et naturelles, ma plume, que j'y trempe, n'en tire qu'un langage dépourvu de formes et de séductions : le précepte du sententieux Boileau n'est pas toujours vrai.

J'étais, dans ma dernière lettre, au pied d'un roc colossal surmonté d'un château d'antique structure : c'est le château de Modave, l'une des plus belles créations de notre pays par la situation des lieux et par le style des constructions. C'est le moyen-âge suspendu à plus de deux cents pieds au-dessus du Hoyoux; c'est la féodalité dans un orgueilleux symbole, dominant toute la contrée, et menaçant de sa haute tour carrée le fief asservi. Tant de vieille richesse se conçoit à peine; un immense vestibule, dont le plafond montre, en relief, les travaux d'Hercule, salle d'armes où festoyaient les écuyers, attendant leurs seigneurs rassemblés dans le magnifique salon qu'on vous ouvre à droite : bon nombre de chambres tendues de hautes-lisses précieuses et parfaitement intactes; l'ameublement primitif religieusement conservé; le grand lit d'honneur où dormirent les vieux connétables de France; des parquets curieusement dessinés; d'inappréciables peintures; en un mot, toute

Digitized by Google

la splendeur d'un fastueux seigneur féodal se retrouve dans cette noble et vaste habitation. Elle appartient aujourd'hui à un fabricant de fer, utile producteur dont cependant les idées sont belles et grandes, puisqu'il comprend toute la valeur de ce poétique donjon, autour duquel il a tracé un parc admirable et d'une immense étendue : c'est bien à lui d'avoir respecté ce survivant d'une époque lointaine et peu connue; cette richesse, si différente de la nôtre, a quelque chose de grave qui impose et qui frappe : ces lambris chargés d'or et de peintures, ces étoffes sombres, ces éclatantes armoires où l'ivoire, la nacre, le corail sont prodigués, ces incomparables fauteuils où dormait si bien la fainéante suzeraineté de nos pères, tous ces souvenirs des temps d'inégalité profonde et de perpétuel contraste ne devaient point disparaître; les conserver, c'est avoir le sentiment de l'art; et si la nature, que j'aime tant, se prétend outragée, je lui donnerai tort cette fois. J'étais entré au château en gravissant, à quatre pattes, le rocher qui le porte; j'en sortis par la drève qui me conduisit à l'église de Modave, modeste temple illustré par des mausolées en marbre qui couvrent la cendre des seigneurs si vains de leur gloire : les épitaphes des Sires de Marchin et des ducs de Montmorency sont assez longues pour impatienter un antiquaire : j'ai lu la moitié de l'une d'elles.

Les épitaphes sont à mes yeux une chose stupide quand elles disent autre chose que le nom des morts. On meurt pour soi, nullement pour les autres. Pourquoi leur raconter ce que vous avez fait? Qu'il vous suffise d'emporter votre conscience au tombeau; elle se chargera de vous rémémorer vos actes. Mais c'est folie

Digitized by Google

d'écraser la postérité de vos ridicules épitaphes. Vos bienfaits vivent parmi vos obligés. Vos sottises ne passeront pas. Ces épitaphes sont des passe-ports quelquefois bien menteurs ! Marchez à la renommée, par vos vertus. Ne sollicitez pas les larmes ; elles brûlent lorsqu'elles ne tombent pas du cœur ; elles corrompent lorsque la douleur les arrache : si vous n'avez fait couler que des larmes de joie, votre épitaphe court le monde en proclamant votre éternité.

Mais à quel propos, vas-tu t'écrier ? — Ma foi, mon pauvre ami, j'ai tant de peine à digérer ces maudites épitaphes que je n'ai pu m'empêcher de t'adresser un témoignage de mon indignation. Ce rude Pelé-Mont est vraiment inspirateur et bien propre à rappeler à ma mémoire les découvertes que j'ai faites dans ce pays qui a nom Condroz, et dont par parenthèse les pères Condrusiens n'ont pas à tirer grand honneur. De Modave je me dirigeai vers une butte de terre, dont la base a quatre-vingt-cinq pas de circonférence : c'est, suivant la tradition du pays, une tombe romaine appelée tombe de Ramelot, sépulture de quelque général romain dont le nom sera discuté par les savants. De là, passant par Terwagne, le village sans eau, je traversai le village de Sény, pour aller mesurer la pierre d'Ellemelle, énorme masse de granit, taillée en rond, transportée là, dit-on, au temps de César, et qui a huit mètres de diamètre et un mètre environ d'épaisseur. Comment cette masse énorme est arrivée là, je l'ignore assurément : mais soit qu'elle ait été extraite de terre à l'endroit même où elle se trouve, soit qu'elle ait été charriée pour je ne sais quelle destination, toujours est-il qu'il a fallu une prodigieuse force humaine ou mécanique pour mouvoir un

Digitized by Google

pâté de pierre digne des palais de Balbeck. Je quittai ce joli caillou, et continuant ma route, je m'arrêtai stupéfait devant le tilleul de Béemont, qui a neuf mètres de tour et une touffe de verdure capable d'abriter un régiment : vieux colosse quel siècle t'a vu naître, quel siècle verra s'épuiser ta sève vigoureuse? Après m'être adressé ces nobles questions, je marchai droit sur Amaz, ma carte me servant de guide : j'étais au milieu d'un pays dont la fertilité n'est pas encore parvenue à son plus haut degré, mais où il y a des horizons immenses, des accidents heureux, de belles plantations et une multitude de châteaux. C'est ainsi que je suis parvenu à mon dit Pelé-Mont, dont je suis heureux de transmettre le nom à la postérité.

Je compte aller coucher à Durbuy, si toutefois je puis découvrir Durbuy au milieu de ses mystérieux rochers : et comme il n'y a pas de boîte aux lettres dans cette bruyère, je t'enverrai la présente par la prochaine occasion.

Rochefort, 7 mai 183...

Ce pays est une énorme pierre fendue en deux par l'Ourthe capricieuse. Dans la fente, mais bien au fond, s'est glissé d'aventure un ramassis de petites cabanes en pierres, auquel on a donné le nom de ville : c'est Durbuy. Figure-toi, Gabriel, des habitations basses et sombres englouties pêle-mêle dans un puits dont les parois sont du roc nu jusqu'à cent cinquante pieds de hauteur. On y entre par des sentiers étroits, tracés sur le schiste glissant. On roule dans l'antique cité sans l'avoir vue, comme une pierre de la rampe d'une tour. Arrivé sur le pont que les siècles ont disloqué, vous êtes écrasé par

Digitized by Google

les montagnes qui semblent se resserrer sur vous. Qui diable a pu bâtir une ville en cet endroit? Je vais te le dire. Au milieu de l'espace à peu près circulaire que l'Ourthe a formé dans ce fond ténébreux, s'élève une petite pointe de rocher sur laquelle, au moyen-âge, quelque ribaud téméraire a formé son nid; au pied de ce rocher, des cabanes se groupèrent, et voilà le fief constitué. Jamais peut-être on n'a vu plus parfaite image de la féodalité : là haut le seigneur, en bas les vassaux; le château orgueilleux et de difficile accès, opprimant les chaumières rampantes et humiliées. Aujourd'hui le château subsiste encore; mais il n'a d'autre privilége que d'être mieux battu par le vent, si toutefois le vent parvient à s'introduire ici : quant aux cabanes, ceux qui y sont tapis, sont libres : la féodalité n'est plus, à ce qu'on dit.

Voilà Durbuy. Avant de m'y précipiter, je m'étais un instant arrêté à la Hesse, point culminant de la contrée, et où l'on a bâti une maison, complètement isolée, n'ayant rien, Dieu merci, qui lui gêne la vue. De la Hesse, j'embrassai un horizon de huit lieues; j'apercevais, dans la direction de Bastogne, les montagnes les plus élevées des Ardennes : un brouillard couvrait ces dominatrices inflexibles qui semblent, depuis des siècles, surveiller l'armée de montagnes inférieures qui leur est soumise. Je voyais une nature morne, rude, desséchée, irrégulière, que brûlait un soleil dépourvu d'ombre, et que ne semblait point ranimer la présence de l'homme. Voilà une station curieuse, hors de route, où l'on n'arrive que par des sentiers pénibles et peu foulés. Voilà une solitude cachée et sans trouble, une retraite où les bruits du monde n'arrivent pas, où l'on pourrait ne s'occuper ni de la guerre d'Espagne, ni de la dette hol-

Digitized by Google

landaise : mais, me semble-t-il, habiter ici n'appartient qu'à un homme profondément dégoûté du monde, ou à un artiste sauvage, ami des horizons dépouillés.

Après m'être enfoncé dans quelques gorges de montagnes, où l'on exploite la pierre et le minerai, je me mis en devoir de cingler vers Rochefort, ma dernière station avant d'arriver au trou de Han. Mais il est beaucoup plus aisé d'entrer à Durbuy que d'en sortir. Je dus escalader un immense rocher, sur lequel le pied de l'homme a péniblement tracé un sentier tortueux. J'arrivai haletant sur le plateau qui sépare Marche de Durbuy, et avant de reprendre ma course, je m'assis sur un tronc d'arbre d'où j'apercevais encore la mystérieuse retraite où vivent heureux et obscurs quelques centaines d'artisans pauvres et laborieux. Vieille cité, où pénétra la guerre, où fut bâtie jadis une forteresse menaçante, où l'incendie porta ses ravages; tanière antique où la bête fauve fut forcée au combat par un vaillant ennemi; résidence princière, où jadis des comtes souverains tinrent cour plénière et lit de justice, que te voilà déchue! Ton château est devenu la demeure d'un intendant, et de tes luttes sanglantes, il ne reste qu'un souvenir presque effacé.

C'est ainsi, mon cher Gabriel, que je saluai mon *profond* village. L'harmonie s'étant rétablie dans mon appareil respiratoire, je me mis en mouvement, et je pris un bon pas, car j'avais quatre lieues à faire pour arriver à Marche. J'avançais dans un pays toujours accidenté, d'une maigre abondance, et où quelques châteaux sont venus chercher la solitude et le silence. Rien d'ailleurs qui pût attirer mon attention. J'avançais toujours, et le soleil commençait à chauffer d'importance,

Digitized by Google

lorsque j'arrivai dans une petite ville irrégulièrement bâtie et de sombre apparence : c'était Marche, capitale de la Famenne. Pressé d'atteindre Rochefort, mais fatigué de la route parcourue, je me décidai à faire atteler un cabriolet pour me transporter à ma destination : mais de cabriolet, il n'en est point dans ces parages. Force me fut de me hisser sur une caritelle en bois de sapin, dépourvue de ressorts, et qui m'offrait en perspective les plus effroyables cahottements. Je me résignai : mais, grand Dieu ! quelles ne furent pas mes douleurs lorsque la rossinante, qui remplissait l'office de cheval, eut pris son trot brutal sur le chemin rocailleux qu'elle devait suivre. Je bondissais sur mon banc comme de la gomme élastique, et mes os craquaient comme broyés par l'estrapade. C'est à peine si j'obtenais parfois un moment de répit pour jeter un coup-d'œil rapide et impatient sur les plaines du Gerni, la Hesbaie de la Famenne, que remplace bientôt une sauvage aridité. Ma principale occupation d'ailleurs était de me maintenir aussi honorablement que possible sur mon centre de gravité, et de résister aux chocs réitérés qui m'assaillaient; vingt fois j'envoyai à tous les diables la civilisation tardive de cette contrée de malheur où le cabriolet n'a pas encore pénétré. — Enfin, les joints rompus, le centre de gravité meurtri, les reins disloqués, j'arrivai à Rochefort; je mis pied à terre en vue d'un vieux château bâti dans les airs et offrant à l'effort des tempêtes quelques inébranlables débris.

Trois heures sonnaient lorsque le dernier fut en mesure de recevoir l'honneur que j'allais lui faire : je l'attaquai bravement, et pour refaire mon système osseux, gravement désorganisé, je me permis de boire d'excellent

Digitized by Google

Bourgogne que je te recommande, ô Gabriel, si tu viens quelque jour dans ce damné pays.

Rochefort, 8 mai 183...

J'ai vu le trou de Han ! J'ai passé cinq heures au sein des rochers, enseveli dans la nuit des tombeaux, en proie aux émotions les plus vives, aux surprises les plus saisissantes. Ici tout est sérieux, tout est grand, tout est sublime. La nature semble immobile : elle agit cependant. Ces légers bruits qui sourdent à vos pieds, c'est la vie de ces irrévocables ténèbres. Tout ici se cristallise, tout change de forme et de nature, tout grandit : au milieu de la mort, il y a action, il y a progrès, il y a croissance. La goutte d'eau qui s'échappe de la voûte va former un trône d'albâtre ; sur ce trône, elle va placer une reine immobile ; autour de cette reine, elle va répandre de gracieuses draperies : c'est Proserpine, reine des enfers, présidant aux mouvements insensibles d'un monde sans repos. Quelle merveille ! quels secrets ! quel gigantesque chef-d'œuvre ! Et que ne donnerais-je pas, mon bon Gabriel, pour posséder aujourd'hui le style coloré, la merveilleuse abondance de nos écrivains du jour ? Que ne suis-je capable de te peindre dignement un miracle de la création ? Que de choses à décrire, et force m'est de les passer sous silence ! Que de poésie à prodiguer, et il me faut la contenir en moi-même ! Que de louanges à offrir au puissant architecte de ce sombre palais, et ces louanges expirent sous ma plume ! Misérable impuissance qui me laisse sans voix quand j'aurais tant à chanter.

C'est une nature rude et austère qui se déploie entre Rochefort et Han. Peu de terre, mais le roc y germe par-

Digitized by Google

tout. Ailleurs les fleurs parfument l'air, ici le soleil avare ne donne la vie qu'à des bruyères, des chardons, des genêts. Partout une poussière schisteuse. Point d'arbre, point d'oiseaux. Nul bruit dans l'air. Vous voyagez seul, et il ne s'élève point de cabane à l'entour, où vous puissiez rencontrer un frère. Un jour peut-être, par vengeance, le ciel répandit sur le sol une pluie de pierres sous lesquelles toute végétation fut étouffée. Marchez à l'ardeur du soleil, sans ombrage, sans repos. Franchissez tous ces plis de montagnes qui sont comme les flots d'une immense tempête frappée d'immobilité. Quelquefois un champ péniblement cultivé, une maigre prairie : mais hélas! est-ce là ce qu'on appelle abondance? Marchez encore, et voici une vallée profonde au sein de laquelle un petit village est caché. Une rivière paisible y forme quelques lentes sinuosités. Ici la culture est plus heureuse et les moissons paraissent productives. Devant vous, à l'opposite, une crête boisée, longue et irrégulière : sous cette crête règnent les mystérieuses catacombes que la nature a creusées pour l'admiration des hommes. Descendez; descendez encore, car la vallée est profonde, et pour atteindre le fameux et misérable village de Han-sur-Lesse, il faut s'ensevelir dans ce creux solitaire : vous trouverez là, pour vous nourrir, du pain noir, de la bière d'orge ou du lait maigre.

Un guide! Et vous voyez paraître un homme de moyenne taille, sur l'âge, un peu voûté, mais alerte et dispos. C'est un fort buveur, et avant de quitter le cabaret où vous l'attendez, il encoffrera, comme lest de voyage, une chopine de genièvre. Cet homme a fait des découvertes dans le trou de Han. Ce trou, c'est sa gloire, son idole, sa fortune, et en partie sa conquête. Derrière lui vient son gendre, grand cadavre bruni par le hâle, maigre,

Digitized by Google

velu, nerveux, et chargé d'une énorme botte de torches de paille, qui bientôt allumées révèleront aux yeux les chefs-d'œuvre infernaux.

Après dix minutes de marche à travers de jolies campagnes, vous arrivez à l'entrée de la grotte. La Lesse, qui en sort, est en quelque sorte immobile avant d'avoir franchi un coude qu'elle forme dans la prairie. A votre gauche vous voyez une ouverture étroite, une sorte de cintre aplati laissant, entre le niveau de l'eau et le haut de la voûte, un espace de cinq pieds au plus. Votre œil plonge avec une inquiète impatience dans ce ténébreux néant. Vous jetez un cri, et votre voix grandit comme une tempête dans cet Erèbe mystérieux. Vous êtes en extase. Vous interrogez l'éternelle nuit qui vous répond par son éternel silence, par sa muette immobilité... Tout-à-coup le tonnerre gronde et grandit, la foudre éclate autour de vous : le roc s'ébranle sans doute, ou les démons de la nuit vous menacent? — Eh ! non; le guide vient de décharger un innocent pistolet. C'est un petit divertissement qu'il vous donne toujours, et qui offre un effet d'acoustique extraordinaire. — Il faut pourtant vous décider à sauter dans une mauvaise barque qui glisse, en silence, sous la voûte et qui fend sans peine les plus épaisses ténèbres que l'enfer ait jamais vomies. La voûte sous laquelle vous voguez est admirable : elle s'élève progressivement jusqu'à cent cinquante pieds de hauteur : c'est une nef immense dont l'œil de l'homme n'a jamais aperçu le cintre. A droite et à gauche, les parois de la voûte offrent une multitude de stalactites de toutes les grandeurs, et qui brillent comme des diamants mobiles. Vous avancez toujours, et toujours dans une obscurité que rend plus profonde le sillon de lumière que la torche allumée y a tracé. Le jour vous apparaît comme un point

Digitized by Google

du côté de l'entrée. Vous regardez ce faible rayon, seul signe qui vous rattache à la terre. Bientôt même le jour ne vous consolera plus, car la barque vient de heurter contre le rivage. — Le styx est franchi : vous êtes dans les enfers.

Voilà, mon cher Gabriel, le premier acte du drame auquel je viens d'assister. Je me croyais au bout de mon admiration, mais quelle erreur! Nous avions l'escalier du diable à franchir : c'est un effroyable bouleversement de rocs, couverts de savon sans doute, et sur les angles desquels vous devez sauter comme un écureuil sur les branches de son magnolia. Garde-toi d'une chûte, car tu trouverais une belle et bonne luxation entre deux pointes de rochers. — Messieurs, nous dit notre cicerone, mettez-vous bien en tête, avant de remuer les pieds, qu'il fait ici glissant comme sur le sentier de la vertu, et raboteux comme sur le chemin de la gloire... Cette phrase superbe nous étonna dans la bouche de ce paysan; mais il a été en contact avec une telle multitude de personnes de tout rang, de tout âge, de tout pays, qu'il a probablement entendu quelque collégien prononçant cette belle sentence dans un moment d'inspiration. Quoiqu'il en soit, Gabriel, je t'assure qu'il faut avoir une forte intelligence et le pied ferme pour se tenir debout sur ce terrain et signaler en même temps tout ce qu'il y a d'admirable dans cette imposante succession de grottes de toute grandeur et de tout aspect ; dans ces masses brillantes que forme, durant les siècles, la goutte d'eau qui s'échappe lentement de la voûte ; dans ces indicibles accidents qui vous étonnent et qui font, du trou de Han, un mystère sublime de la création.

Que devient, pendant plusieurs heures, cette rivière qui s'est creusée, sous un roc gigantesque, une entrée où elle se précipite avec une effrayante impétuosité? Pour

Digitized by Google

quels gnomes mystérieux la nature a-t-elle bâti cet immense et fantastique palais? Quels caprices, quelle variété, quelle richesse, quelle redoutable étendue! Tantôt c'est un défilé sinueux, hérissé de toutes parts de stalactites brillantes; tantôt une vaste plaine où des blocs d'albâtre s'élèvent avec fierté. Vous gravissez une pente glissante, et vous entrez dans des salles ornées d'élégantes draperies, gracieusement retroussées comme dans un boudoir d'impératrice. Vous vous glissez dans un étroit vestibule et à vos yeux se déploie une longue galerie, bornée par la rivière profonde, et que l'obscurité peuple à vos yeux d'êtres surnaturels. — Te dire, mon cher Gabriel, les noms de ces défilés, de ces salles, de ces galeries, de ces précipices, de ces montagnes, de ces trônes, de ces draperies, de ces lutins de pierre; te détailler les produits cachés d'un travail sans repos; calculer les conditions topographique, atmosphérique et hydraulique de chaque station; analyser les produits minéralogiques, géologiques et carpologiques de ce tartare; faire en un mot ce qu'on m'a dit avoir été fait par M. Quetelet et par M. Allerweirelt qui, paraît-il, se sont occupés à décrire et à mesurer ce trou de haut en bas, faire le savant, cela ne me va pas, tu le sais. Je pourrais copier plusieurs pages de ces MM., y ajouter quelques phrases de mon cru, et former de tout cela un ensemble bien grave et bien ridicule; mais me demandes-tu autre chose que l'expression de mon extase? Et tandis que tu écris naïvement ce que t'inspire l'Océan, exigeras-tu de moi un plan exact de mon noir labyrinthe? Non, non : tu comprendras, par ce que je viens de t'en dire, l'enthousiasme qui me possède. J'ai vu, sans pouvoir en calculer le nombre ni en déterminer les variétés, des cristallisations gigantesques, éclatantes, quelquefois sombres et menaçantes, quelquefois

Digitized by Google

d'une incroyable témérité ; j'ai surmonté tous les obstacles que présentent les plus capricieux bouleversements ; j'ai passé d'un défilé étroit dans une nef immense où nos voix résonnaient comme le tonnerre : tantôt la rivière mugissait à nos pieds au fond d'un précipice redoutable, tantôt elle dormait mollement et sans bruit près du sentier glissant que nous indiquait la torche de notre guide : ici une forêt de rochers et de colonnes de cristal, entre lesquels on s'égare ; là une vaste plaine unie comme un pré : enfin tous les contrastes, toutes les surprises, toutes les singularités possibles s'offraient à mon étonnement ; et je dépensais tant de force à voir et à admirer, que plusieurs fois le repos me fut nécessaire. Enfin, pour sortir, je traversai de longs défilés que les eaux se sont ouverts à travers les rochers et qu'elles remplissent pendant les pluies d'orage : les torrents alors doivent être effroyables, et la grotte, dans toute son étendue, doit offrir le spectacle d'un indicible chaos.

Cette lettre est longue ; je la finirai. J'ai bien des choses à te dire encore, et je te les dirai de vive voix : je quitte Rochefort demain, et vais me diriger vers mes pénates. Il m'est arrivé dans la grotte une aventure singulière : tu la sauras, si tu viens me rejoindre bientôt à Bruxelles.

M. Gabriel Gaudois, à qui ces lettres furent adressées, nous a permis de les publier avec leurs imperfections. En nous accordant cette autorisation, il n'a pas craint de blesser l'amour-propre de son correspondant : M. Louis Mâcon est mort en Sicile, l'été dernier, au milieu d'explorations intéressantes. Nous connaissons l'aventure qui lui est arrivée dans le trou de Han : mais elle est trop invraisemblable pour être jamais regardée comme vraie ; et d'ailleurs nous ne pouvons la dire à présent.

C. F.

Digitized by Google

NOTICE

SUR QUELQUES

LOCALITÉS DE L'ANCIEN DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

PREMIER ARTICLE.

« Les ruines sont le complément des traditions, des »poésies et des annales : c'est l'inexorable page de »pierre qui, renversée et enfouie sous l'herbe, vient »en aide à la page de papier muette, déchirée ou perdue; »c'est le témoignage porté aux récits de la veillée dans »les cabanes; c'est le livre où, de siècle en siècle, »les peuples lisent l'histoire de la patrie. »

(*Extrait d'un ouvrage anonyme*).

Encouragé par l'indulgence qu'ont rencontrée mes précédents essais, je me suis décidé à continuer, dans ce recueil, l'exposition des particularités archéologiques et topographiques que j'ai recueillies, dans mes courses, sur les lieux les plus intéressants et peut-être les plus ignorés de nos belles provinces.

Le lecteur voudra bien ne chercher ici que ce que j'ai pu y placer, c'est-à-dire des lambeaux de notre histoire, lambeaux arrachés soit à nos annales, soit à des documens isolés, soit aux traditions populaires. Il faudra, en outre, qu'il se résigne à me suivre dans une route singulièrement sinueuse. Car je n'ai cessé d'affecter un profond mépris pour la ligne droite, la moins poétique des lignes, et que j'abandonne au commun des voyageurs sur les grand'routes et les chemins de fer.

Digitized by Google

Enfin le lecteur devra se montrer bon compagnon, disposé à souffrir les inégalités d'humeur et autres inégalités de son cicerone, ses divagations, ses réflexions, voire même ses confidences ; car décidément je veux jouir, moi aussi, dans ma sphère restreinte, d'une portion de cette liberté qui court les rues et dont chacun use aujourd'hui sur toutes choses, sans façon et souvent même sans limites. Que si pourtant j'allais jusqu'à la licence, qu'on m'admoneste très-sévèrement, sans nul égard ; car au fond, je suis plein de bonnes intentions et ami de l'ordre ; et il n'y aurait dans mon fait qu'un égarement sinon justifié, du moins explicable par l'entraînement de grands exemples. — Ainsi bien et dûment averti, si mon lecteur consent à m'accompagner, je vais aujourd'hui lui faire passer en revue quelques localités de l'ancien duché de Luxembourg.

Séduits par la fashionnable coquetterie du joli bateau *la Ville de Liége*, nous nous rendrons de Namur à Huy par le délicieux vallon de la *Mosa errante*, tenant à la main la *Wallonade* de l'historien de *Laroche;* et après avoir exploré cette dernière ville, dont nous nous occuperons un jour, nous nous élèverons dans le Condroz, par la montagne de la Sarthe, et nous irons prendre, à Terwagne, la chaussée qui joint Marche à Liége.

Digitized by Google

MARCHE — JUPILLE — MARCOURT.

Le Dieu favori du Romain,
Au bras de fer, au cœur d'airain,
Dieu qui portait au loin l'horreur et le carnage,
Qui brisa Rome après Carthage,
De nos ancêtres belliqueux
A Marche recevait les hommages pieux. —
Plus loin : de tous les Dieux et le père et le maître
A Jupille accueillait l'humble encens de son prêtre. —
Au fils ailé de Jupiter
Marcourt offrait en sacrifice,
Non le sang de l'agneau, le sang de la génisse :
C'était le sang humain qui coulait sous le fer ! —
Où sont-ils tous ces dieux de la Grèce et de Rome,
Que façonna la main de l'homme ?
De la fragile humanité
Ils ont subi la loi suprême :
« *Tout est par le temps emporté :*
» *Le temps emporta les Dieux même*
» *De la crédule antiquité !* »

(*Fragment d'un ancien chant Heroïco-Philosophique*).

Je voudais pouvoir dire de la ville de Marche quelque chose d'agréable ; car je suis heureux quand il m'est permis de louer ; mais, en conscience, que puis-je signaler ici à l'attention de mon lecteur? la position? elle n'a rien que de très-ordinaire ; les environs? ils peuvent offrir quelques promenades agréables, toutefois je n'y ai remarqué qu'un Calvaire, assez pittoresque par lui-même, mais sans entourage ; quelque place publique, ou au moins quelqu'édifice ? pas d'avantage. Quant au caractère, aux mœurs, aux habitudes, toutes choses qui auraient pu m'offrir des dédommagemens, il n'entre pas dans mon plan de m'en occuper.

La ville de Marche dépendait jadis du comté de Durbuy, et plus anciennement encore de la puissante abbaye de Stavelot, qui l'avait cédée aux comtes de Luxembourg. En 1236 et 1318, elle fut incendiée par mes bouillants compatriotes, les Liégeois, en repré-

Digitized by Google

sailles des hostilités commises par les Luxembourgeois dans le Condroz: tel était le droit des gens de ce temps-là.

Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, affranchit, en 1327, la ville de Marche des tailles et levées qu'on avait coutume d'imposer pour le mariage des enfans des comtes et pour les créations de chevaliers. On ajoute qu'il lui donna en même temps de l'artillerie — le tout sous la condition d'entretenir les fortifications en bon état, ainsi que les portes et ponts-levis; et, en cas de guerre, de lui fournir quatre-vingt-quatre arbalétriers exercés constamment au maniement des armes. Dans le même cas, chaque bourgeois devait en outre se procurer un cheval et une bonne armure. — Il y aurait ici la matière d'une dissertation à perte de vue sur *l'artillerie* du comte Jean : consistait-elle, comme nous l'entendons aujourd'hui, en machines à explosion, ou doit-on prendre ce mot dans son acception primitive d'instrumens de Ject, lesquels exigeaient un certain *art?* A la vérité on fait remonter chez nous l'invention de la poudre à canon jusqu'au IX^{e} siècle (on voudra bien me dispenser de rappeller à cette occasion ces inévitables Chinois, que l'on rencontre à l'origine de l'histoire de tous nos arts les plus merveilleux), et l'on trouve mentionnés, en 1338, des canons placés devant le château de Puy-Guilleaume, en Auvergne; mais les rois de France ont pu faire usage de ces machines avant les comtes de Luxembourg; et d'ailleurs n'est-on pas en droit de conclure de la mention qui est faite ici d'arbalétriers, que les armes à projection du comte Jean étaient encore mues par des ressorts, et non par la force expansive des gaz?

On aperçoit à l'est de la ville des traces d'une an-

Digitized by Google

cienne forteresse, et à l'entour quelques vestiges de murs d'enceinte.

Ce fut à Marche que Charles-le-Téméraire assembla tous les ordres du duché de Luxembourg, et se fit élire et inaugurer duc, mettant ainsi fin à toutes les prétentions qui s'étaient élevées incessamment sur ce duché depuis Isabelle, laquelle l'avait reçu pour dot de son cousin Winceslas, roi de Bohême.

Ce fut aussi dans cette ville que fut signé, en 1577, l'édit perpétuel, destiné à mettre fin aux funestes guerres de religion qui désolaient les Pays-Bas. Le congrès qui s'y assembla dans cette occasion était composé des ambassadeurs de l'empereur Rodolphe, médiateur, du duc de Clèves, du prince de Liége et de Don Juan d'Autriche, le même qui mourut dans son camp, à Bouge, près de Namur.

Le nom de Marche provient, selon les uns, de la position de cette ville, sur les *limites* des pays de Liége et de Luxembourg; et selon d'autres, du dieu Mars, auquel ce lieu aurait été très-anciennement consacré. Quelqu'étrange que puisse paraître cette dernière opinion, elle est singulièrement corroborée par ce que j'ai à dire d'autres localités, peu distantes de celle-ci. Il est bon d'ajouter que dans nos anciennes chartes et chroniques latines, on donne à cette ville le nom de Mars, en la proclamant extraordinairement antique.

De Marche, dirigeons-nous vers l'est, pour aller rejoindre le vallon de l'Ourthe, et laissant à droite la ville de Laroche, où nous reviendrons bientôt.

Nous voici à Jupille, village fort insignifiant, mais dont le nom rappelle Jupiter, et où l'on croit qu'était un temple consacré au maître des Dieux. On a trouvé,

Digitized by Google

en creusant près du château actuel, d'anciens fondements et des médailles romaines.

En suivant le vallon, on rencontre à peu de distance de Jupille, sur la rive droite de l'Ourthe, le village de Marcourt. Ce lieu est désigné sous les noms de *Mercurt* (manuscrit de 1354) et de *Mercur* (tables topographiques de 1669), et l'on croit que le Dieu de ce nom y était honoré. Ce serait donc une troisième localité consacrée par les Romains au culte du Paganisme. Si, malgré la coïncidence de trois noms de divinités donnés à ces trois endroits si rapprochés, cette assertion trouvait encore des incrédules, ils voudront bien noter qu'il existait également des temples dédiés à Mercure tant à Gand qu'à Mercurt, entre le château de Soy et Bastogne, où les prêtres de ce Dieu lui offraient des sacrifices. Mais une circonstance particulière, relative à Marcourt, donne une plus grande probabilité encore à l'opinion que je rapporte. Nous savons que, chez les Romains, on offrait au fils de Jupiter et de Maïa des sacrifices humains, et nous savons pareillement que jusqu'à la mort d'Antonin-le-Pieux, l'an 160 de notre ère, ce peuple avait conservé la coutume, empruntée aux Grecs, de brûler les cadavres (malgré l'avis de Ciceron, qui trouvait plus naturel que nous fussions rendus à la terre, d'où nous sortons). Or, je tiens du desservant actuel de Marcourt que cet ecclésiastique, fesant travailler près de l'église, dans un lieu nommé, comme tous nos monuments anciens quelque peu extraordinaires, *Champ des Sarrasins*, y a découvert, pratiquées dans le schiste, plusieurs excavations rondes, de trois pieds environ de profondeur, renfermant des cendres humaines; et à côté, une espèce de four-à-chaux, également creusé dans le roc schis-

Digitized by Google

teux, où les corps paraissaient avoir été brûlés, et où l'on apercevait même encore des ossements humains, plus ou moins consumés, au milieu de cendres pareilles aux premières; à mon grand regret, il m'a été impossible d'examiner moi-même ces curieuses antiquités, le tout ayant été comblé, et le sol rendu à la culture. Enfin j'ai lu dans un vieux livre, écrit en 1669 par un pasteur de l'endroit, nommé Jamotte (1), que, en 1635, une innondation de l'Ourthe mit à découvert, dans un vallon près du village, des sépultures romaines avec urnes, vases de terre-cuite, par centaines, remplies d'ossements et de cendres de morts, médailles à l'effigie des empereurs, etc. — Sans cette dernière circonstance, on pourrait croire avec autant de vraisemblance que Marche, Jupille et Marcourt avaient été consacrés à Mars, Jupiter et Mercure, même avant la domination romaine; car on sait que les Belges et les Gaulois honoraient aussi ces trois divinités, et qu'ils sacrifiaient également à la dernière des victimes humaines. A la vérité ils les désignaient sous des noms différents; mais il aurait pu se faire que les Romains eussent donné à ces lieux les noms latins des divinités dont ils y auraient trouvé le culte établi.

Le village de Marcourt a droit encore à l'attention du voyageur comme ayant donné naissance à plusieurs Jésuites marquants, et entr'autres à Evrard Mercurian, élu, en 1573, quatrième général de cet ordre célèbre, et sous le généralat duquel les missionnaires de l'ordre pénétrèrent en Angleterre, en Transylvanie, dans l'em-

(1) Ce livre, devenu très-rare, m'a été obligeamment confié par le révérend curé de Marche.

Digitized by Google

pire du Grand-Mogol, et jusques dans la Chine. D'abord curé de Waillet, sous Marche, Evrard s'était élevé, par la protection de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, et avait su gagner les bonnes graces du pape Grégoire XIII, et de St.-Ignace de Loyola lui-même. On a conservé sur notre compatriote Evrard de Marcourt le distique latin suivant :

« Et pius et prudens, Eburonum natus ab ostis,
« Quartus eras Souïs, Mercuriane, pater. »

RUINES DE MONTAIGU.

L'ombre d'un Montaigu, planant sur son château,
Au loin voit s'avancer une troupe ennemie.
« Insensés, leur dit-il, dût être à son creneau
» Chaque sentinelle endormie,
» Ma forteresse encor braverait votre ardeur.
» Jamais le Mont-Aigu d'où ce donjon domine
» N'a reçu de drapeau vainqueur. »
Et l'ennemi pourtant de colline en colline
S'élevant, dominait le castel menaçant,
Avec soi lentement traînant
Une lourde et noire machine.
L'ombre dit : « Vont-ils donc, comme Satan jadis,
» De l'un à l'autre mont jeter un pont immense?
» Lâches, vous n'oseriez, près de ce pont-levis,
» De mes preux chevaliers affronter la vaillance.
» Venez, venez, accourez au trépas. »
Mais tout-à-coup éclate un horrible fracas.
Le ciel se brise-t-il? a-t-on lancé la foudre?
Un éclair part de ce corps noir,
Et dans le même instant l'on voit tomber en poudre
Et les murs et les toits du superbe manoir,
Et l'ombre disparaît, en proie au désespoir.

Digitized by Google

Un jour, se dégageant d'un funèbre nuage,
Sur la cime du mont le soleil s'est levé
Pour ne plus éclairer qu'un vieux débris sauvage :
Sur le donjon s'élève un modeste hermitage ;
Au lieu du suzerain un prêtre s'est trouvé ;
Aux sons bruyants du cor a succédé l'*Ave*.

(*Inscription trouvée sur la pierre tumulaire du premier comte de Montaigu*).

Au-dessus de Marcour, sur la rive opposée, s'élève une montagne boisée, sous la forme d'une pyramide quadrangulaire dont une des faces est adhérente aux montagnes voisines. C'est du sommet de cette pyramide que dominait jadis le château de Montaigu, habitation des comtes du même nom. Ces comtes, souvent cités dans les annales de notre pays, étaient des seigneurs puissants qui allaient de pair avec les plus grands princes de la Belgique. Leurs domaines étaient fort étendus, et comprenaient des terres situées non-seulement sur l'Ourthe, mais sur l'Emblêve et sur la Meuse. Ce ne fut qu'au XVII^e^ siècle qu'ils furent réduits aux seigneuries de Marcour, chef-lieu du comté, de Hotton et de Dochamps. Du comté de Montaigu relevaient quatre grands fiefs : Les seigneuries d'Ochain, en Condroz, de Harzé, en Ardennes, d'Ergnée, sous Huy, et l'abbaye de Flône. Les princes de Liége, eux-mêmes, ont relevé des comtes de Montaigu pour le château de Clermont, que l'un d'eux avait acheté de ceux-ci. Tous ces fiefs n'avaient d'appel qu'aux pieds du Mont-Aigu, où était un prévôt (espèce de gouverneur civil et de magistrat judiciaire) nommé Prévôt des Rivières. Le comté de Montaigu était lui-même un fief du duché de Luxembourg. Ces comtes étaient

Digitized by Google

donc, comme presque tous les seigneurs de cette époque, suzerains et vassaux en même temps.

Conon, qui vivait vers la fin du XI^e^ siècle, est le premier comte de Montaigu qui soit nommé dans l'histoire. On le voit combattre pour Richilde, comtesse de Hainaut, contre Robert, comte de Frise. Plus tard, il prend part à la première croisade, ainsi que son fils Lambert, comte de Clermont, avec Pierre l'Hermite et Godefroid de Bouillon, l'auteur et le héros de ces immortelles expéditions. Assaillis, à leur retour, par une violente tempête, les trois premiers firent vœu, s'ils échappaient, d'élever une église au pays de Liége; et d'après la désignation de Pierre l'Hermite, ils bâtirent sur un fonds allodial (1) du comte de Clermont, près de Huy, le Neufmoustier au Neuf-Monastère, dont j'aurai l'occasion de parler plus tard. Avant sa croisade, Conon avait donné une partie de ses propriétés à l'abbaye de St.-Hubert. Il mourut en 1106 à Dolhain, sous Liége, et fut enterré à Dinant. On voit ce même seigneur figurer comme témoin dans la plupart des traités et des chartes de son temps, et entr'autres : dans la charte par laquelle Theodhuin, évêque de Liége, accorde des priviléges aux bourgeois de Huy, après la réconstruction de l'église collégiale de cette ville; dans la vente faite à Fosses, au même évêque, par la comtesse Richilde, de son comté de Hainaut; dans le traité destiné à mettre fin aux scandaleuses dissentions élevées entre l'évêque de Liége et l'abbaye de St.-Hubert; dans l'autorisation accordée aux Dinantais, par le même prince-évêque, d'élever dans

(1) Comme chacun sait, on nommait Allodiales ou de Franc-Alleu, les propriétés exemptes de toute dépendance seigneuriale.

Digitized by Google

leur ville un pont de pierre — lequel fut construit *là*, sur les lieux mêmes, en 1080, comme l'atteste l'inscription : « *hâc* pons, etc. »

Reyne, fille de Conon, fonde en 1088 le prieuré d'Aywaille, entre la grotte de Remouchamps et le château du sanglier des Ardennes, sur l'Emblève, et elle y annexe la seigneurie du même lieu et celle de Rochamps, qui formaient sa dot. Nous sommes loin d'être au bout de ces pieuses donations, et l'on comprend facilement, en parcourant les chartes de cette époque, comment il se fit que la plupart des propriétés foncières finirent par se trouver en la possession des corporations religieuses.

Le comte Lambert, qui succéda à son père Conon dans le comté de Montaigu, fonde, de son côté l'abbaye du Val-St.-Lambert, de l'ordre de Citeaux, à laquelle il donne la seigneurie de Plainevaux, sur l'Ourthe. Il ratifie les donations faites par le comte Conon au monastère de St.-Hubert, et y ajoute trois censes, avec soixante journaux de terres et *douze* familles de Wimbay, près de Laroche. — Ces bonnes gens ne perdaient pas au change, en passant sous le servage d'une abbaye. — Plus tard un autre comte de Montaigu, Godefroid, céda au même monastère sa seigneurie allodiale de Bande. Le comte Lambert figure également comme témoin dans plusieurs donations faites à ces couvents.

Vers la même époque on voit au chapitre de St.-Lambert, à Liége, deux fils du comte de Montaigu, alors que le chapitre renfermait neuf fils de rois, quatorze fils de ducs, vingt-neuf fils de comtes, et sept fils de barons — circonstance qui, pour le dire en passant, constituait en grande partie la puissance du prince-

évêque, en mettant ainsi à sa disposition, en cas de guerre, un contingent formidable de troupes alliées.

Au XIII^e^ siècle, Thierry, comte de Montaigu et de Rochefort, près de partir pour la Terre-Sainte, donne sa seigneurie de Ferot, sous Ferrière, pour achever le monastère de Bernard Faigne, près de Harné, de l'ordre des Guillemins. Ce fut depuis St.-Roch, aujourd'hui converti en petit séminaire, et encore fameux par les pélérinages qu'on y fait de toutes parts, à certaines époques de l'année.

Du XV^e^ au XVII^e^ siècle, les comtes de Montaigu sont souvent désignés sous le titre de comtes de Neufchâtel ou Neufchâteau, parce qu'ils possédaient alors le comté de ce nom, et que probablement ils y habitaient. L'un d'eux, Jean de Neufchâtel, comte de Montaigu, fut un des vingt-quatre premiers chevaliers de la Toison d'or, lors de la fondation de cet ordre célèbre par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en 1429 (1).

En 1669, on trouve l'ancien château de Montaigu détruit par un incendie, et déjà alors on a perdu le souvenir de l'époque de cette catastrophe, et des évènemens qui l'ont provoquée. De ce manoir féodal, qui occupait un espace de cent douze pieds sur soixante-quinze, il ne

(1) Il ne faut pas confondre ce Jean de Montaigu avec le comte Jean de Montaigu, trésorier de France, mis à mort vers le même temps (1410) par Pierre-des-Essarts, son protégé, d'après l'ordre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, déjà assassin du duc d'Orléans. Ce seigneur, qui pouvait sauver sa vie en abandonnant au duc ses possessions, refusa noblement du fond de son cachot, cette honteuse transaction : le mot fameux du vaincu de Pavie ne fut dans la suite qu'une traduction de ce fait héroïque.

Digitized by Google

reste que les ruines d'une tour, au-dessus de laquelle on a établi un calvaire. Sur son emplacement, a été élevé, en 1639, un ermitage avec une chapelle dédiée à St.-Thibault, ancien patron de Montaigu. Dans cette chapelle est conservé, dit-on, un morceau de la vraie croix, avec un fragment du crâne du saint patron, donné en 1646 par les chanoines de la collégiale de St.-Thibault, à Metz. Cet ermitage est le rendez-vous d'une foule de pélerins qui y affluent non-seulement de divers points de la Belgique, mais de la France même. Souvent ces pélérinages se font processionnellement, et sous la conduite d'un prêtre — Comme on le voit, le saint ermite a remplacé ici les puissants comtes de Montaigu, de même qu'au capitole les papes ont remplacé les César. A la vérité depuis un demi-siècle une réaction a eu lieu, et les associations industrielles se sont établies, à leur tour, dans les amples demeures des moines, mais Dieu seul sait si nous sommes au bout de ces oscillations successives.

La célébrité miraculeuse de l'ermitage de St.-Thibault fut, dit-on, prédite, en 1636, par l'arrivée à Marcour d'une quantité d'oiseaux étrangers telle qu'ils interceptaient la lumière du soleil. Chaque soir, pendant trois semaines qu'ils y séjournèrent, ils allaient se percher sur Montaigu, où les paysans les prenaient par sacs, à la lueur des torches.

En bâtissant l'ermitage, on n'a déterré que des armes, des clefs et des fers de cheval, mais des ossements humains étaient entassés pêle-mêle, dans les décombres, avec des ossements de chevaux et d'autres animaux domestiques. Cette circonstance doit faire supposer que le château aura subi un assaut meurtrier, ou aura été détruit par l'artillerie; car, ainsi qu'une foule d'autres

Digitized by Google

forteresses considérées, lors de leur construction, comme imprenables, celle-ci étant dominée par des montagnes voisines, s'est trouvée exposée plus tard à l'action irrésistible et désastreuse des boulets et des bombes : exemple, entre mille, du degré de certitude de la prévoyance humaine.

RENDEUX. — DURBUY — BOMAL.

Lieux témoins de nos premiers jeux,
De nos premiers, de nos plus tendres feux,
Qu'avec bonheur toujours vous frappez notre vue!
A votre aspect notre âme émue
Se rouvre aux souvenirs les plus délicieux!
(*Fragment d'une pastorale sentimentale*).

En m'élevant au-dessus de Marcourt, je restai extasié (l'expression n'est pas hyperbolique) devant le coup-d'œil admirable que m'offrit le vallon de l'Ourthe, vers Rendeux. Sans doute cette saison, la plus poétique de l'année, et l'éclat du soleil, l'ame des paysages, étaient pour beaucoup dans l'effet produit. Peut-être aussi l'excursion que je venais de faire dans les débris des siècles passés m'avait-elle mis dans une disposition toute favorable pour mieux savourer les beautés actuelles d'une nature brillante. Quoi qu'il en soit, ce fut en vain que ma mémoire et mon imagination opposèrent au tableau que j'avais sous les yeux les vues délicieuses, et qui m'ont si vivement impressionné, des environs de Namur et de Huy, des hauteurs de Kuincampoix et même d'Argenteau, le plus admirable panorama que je connaisse : la victoire resta à l'Ourthe sur la Meuse.

Si je n'avais craint d'être aussi prétentieux que l'histo-

Digitized by Google

rien des deux Indes, j'aurais été tenté d'adresser au village de Rendeux son apostrophe au territoire d'Enginga; car si l'un a donné le jour à l'amie d'Iorick, l'autre, quoiqu'indirectement, rappelle aux cœurs compatissants l'infortunée Marie Stuart : c'est à Rendeux qu'est né Henri de Samray, l'un des fondateurs de l'ordre des Jésuites, confesseur et consolateur de la reine d'Écosse dans sa prison et jusques sous la hache mal assurée du bourreau. Après sa pénible mission en Angleterre, il revint aux lieux voisins de son berceau pour y répandre, du haut de la chaire sacrée, les vérités du christianisme.

N'ayant pas trouvé à Rendeux l'ancien ami que j'y cherchais, je me rendis directement à Durbuy. Lorsqu'on arrive au-dessus de cette ville, et que l'on plonge ses regards en bas, l'on est saisi d'un vertige à la vue de l'abyme au fond duquel on la croirait précipitée.

La ville de Durbuy, jadis assez importante, était chef-lieu d'un comté, d'abord apanage des fils aînés des comtes de Namur, puis cédé aux comtes de Luxembourg, en 1222. L'évêque de Liége la livra aux flammes en 1236, en même temps que Marche, et en 1683, son château fut ruiné et démoli. On prétend que c'était autrefois le grand passage de l'Allemagne à travers la Belgique, et que ceux qui occupaient sa forteresse exigeaient des marchands un *tribut*. Ce serait même de cette circonstance qu'elle tirerait son nom, par corruption du mot latin *tributum*, d'où *dirbutum*, puis *durbutum* — Peut-être quelques-uns de mes lecteurs seront-ils un peu surpris de voir ainsi tirailler, démembrer, défigurer un mot pour lui en faire, bon gré mal gré, engendrer un autre. Que diraient-ils donc s'ils savaient que dans cet art on

Digitized by Google

ne procède guères autrement, et que la plupart des enfantements étymologiques sont bien autrement laborieux que celui-ci?

Aujourd'hui il y a raillerie à conserver le nom de ville à cette bicoque de 300 habitants, alors qu'à vingt minutes de là on considère comme un village Barvaux, quatre fois plus considérable, et qui se développe chaque jour par un commerce très-actif.

Lorsque je fus sorti de Durbuy, après m'être recueilli quelques instants devant une petite chapelle de la Vierge, but de fréquents pélérinages, et l'un des souvenirs de ma première jeunesse, seul, au milieu des champs par un temps magnifique, je m'abandonnai insensiblement à cette mélancolie indéfinissable que tout homme doit avoir éprouvée en présence de la nature, et qui, sans doute, est encore une de ses harmonies cachées dont l'auteur de l'univers a seul le secret. Je me sentais ainsi naturellement disposé à recevoir et à ressentir fortement toutes les impressions qu'allaient produire sur moi des lieux qui m'étaient chers à plus d'un titre, et que je n'avais pas visités depuis plusieurs années.

Bientôt s'offrit à mes yeux le village de Verlaine, théâtre de mes premières études et de ces délicieuses récréations, le bonheur le plus vif, le plus pur, le plus complet de la vie de sensation. Je ne l'avais plus revu depuis que la mort avait ravi à ma reconnaissance et à ma vénération le digne prêtre de qui j'y avais reçu ma première instruction. Mon cœur battait avec force, et lorsque j'arrivai sur la hauteur d'où je découvris tout-à-coup le panorama de Bomal, je me sentis si violemment oppressé, que pendant assez long-

Digitized by Google

temps il me fut impossible de faire un pas. Jadis la même émotion se traduisait par une joie expansive, des sauts et une course rapide : expression tout aussi naturelle, mais qui se manifestait dans des circonstances différentes.

Vous me pardonnerez, mon cher lecteur, de vous associer ainsi à toutes mes impressions, si j'ai su vous les faire partager ; car ce n'est qu'à des ames en rapport sympathique avec la nôtre, que nous pouvons communiquer avec autant d'abandon jusqu'aux moindres détails de nos plus intimes sentiments.

Je trouvai établis à Bomal deux Anglais — où n'en trouve-t-on pas? — Toutefois ceux-ci ne sont point de simples touristes parcourant le continent par désœuvrement ou par économie : MM. Astley et Hammond sont deux hommes instruits, amateurs d'histoire et d'antiquités, et lisant la bible dans la traduction des Septante. De telles rencontres, dans un village, sont pour le voyageur une bonne fortune, même lorsqu'il se retrouve au sein de sa famille, et j'eus un grand plaisir à faire quelques courses avec ces messieurs.

Nous allâmes explorer d'abord la grotte d'Aisne, dont j'ai parlé dans ma notice sur Walhain. Le vallon que nous suivîmes, en côtoyant le ruisseau d'Aisne, offre comme je l'ai déjà dit, une promenade charmante ; mais quant à la grotte en elle-même, je ne l'ai pas retrouvée telle que me la faisaient mes souvenirs. Elle est peu profonde, et ne présente rien de bien saillant : l'espace entier à parcourir n'excède pas trois cents mètres ; et nous n'y remarquâmes guères que deux endroits dignes d'être cités : à peu de distance de l'entrée, une salle vaste et élevée, que nous appel-

Digitized by Google

lâmes la *Salle des ossements*, parce que c'est là que le docteur Schmerling, enlevé trop tôt à la science, a fait des fouilles et des découvertes importantes; puis, en revenant par un autre chemin, une espèce de réduit que nous trouvâmes ressembler à un *ermitage*, nom que ces MM. proposèrent de lui donner.

Surpris que mes souvenirs m'eussent trompé à ce point, j'interrogeai plusieurs personnes de l'endroit, et toutes affirmèrent qu'il y avait eu, en effet, des éboulements, et que jadis la grotte s'étendait à un quart de lieue au moins, jusqu'aux caves du château de Villers-Ste-Gertrude. Il n'y eut pourtant pas de trou, quelque danger qu'il offrit, où nous ne cherchâmes à pénétrer, quelquefois même en rampant sur le ventre assez longtemps — ici peut-être mes amis vont s'écrier : « Si pourtant tu t'étais trouvé engagé dans cette grotte, au moment de cet éboulement, et qu'il t'eût coupé toute retraite ! » Oui, sans doute la position n'eût pas été riante; et si, après quelques siècles, on avait rouvert la communication par des fouilles, et qu'on eût trouvé là, dans les entrailles de la terre, des ossements humains, quel vaste champ de conjectures !

Au-dessus de l'entrée de la grotte, située vers le haut d'une montagne, nous jouîmes d'une vue charmante sur les côteaux de Heid et de Mortmont, et sur les vallons d'Aisne et de la Roche-à-Fresnes. Ce dernier village surtout est remarquable par les rochers à pic qui lui ont donné son nom, et par les noirs tourbillons de fumée qu'exhalent les hauts-fourneaux et les forges qui y fonctionnent depuis des siècles.

En revenant d'Aisne, je quittai mes compagnons

Digitized by Google

de courses pour aller rêver seul près des modestes, bien modestes ruines de l'ermitage de S^t^-Rahier, à dix minutes de Bomal, et d'où j'avais souvent joui d'un délicieux coucher de soleil. Je fus saisi d'un pieux recueillement, en me retrouvant seul dans cette solitude où vécut livré à la prière et à la contemplation le saint homme dont elle a conservé le nom. Si je connaissais quelque sage qui, dégoûté du monde pour l'avoir pris au sérieux, désirât se retirer en lui-même, je lui proposerais d'aller relever ces ruines silencieuses, pour y jouir de la douce quiétude du saint ermite. — Cette humble chapelle était fort ancienne; car déjà en 1033 un abbé de Stavelot la mit à la disposition du chapelain de Logne (v. plus bas) sous le nom de S^t^-Rahier; et plus anciennement encore on la trouve dédiée à S^t^-Denys l'Aréopagiste. Il y a quelque cent ans ses ornements et ses revenus furent donnés à la cure de Juzaisne, sur l'Aisne, l'une des plus riches de la contrée, avant les spoliations révolutionnaires; car celles-ci ont mis les desservants des campagnes dans l'impossibilité de remplir l'un des devoirs les plus pressants et les plus doux de leur ministère sacré. — Il se tenait autrefois à S^t^-Rahier une foire annuelle et l'on y venait en pélérinage pour les maladies des enfants.

A un quart de lieue de Bomal, dans le vallon qui conduit à Barvaux, est un champ appellé Bocklenville, où s'élevait jadis une ville du même nom dont on trouve encore, en labourant, des débris de murailles. Si l'on en croit la tradition, tous ses habitants auraient été détruits par une peste. On désigne le lieu où était l'église, et un sentier qui conduit au village de Tohogne, a conservé la dénomination de *Chemin des Morts*.

Digitized by Google

Assistés de plusieurs habitants du village, nous fîmes là des fouilles dans toutes les directions, espérant découvrir quelque pierre sépulchrale, ou peut-être même l'ouverture du caveau de l'église : vaines recherches, tout a disparu ! Qu'est devenu ce lieu, jadis théâtre de tant d'existences marquées par le bonheur ou les revers, de tant de scènes tragiques ou burlesques, touchantes ou terribles? Il est effacé pour toujours de la surface de la terre, et dans la mémoire même des hommes, il n'en reste plus que le nom ! — C'est ainsi que je me parlais à moi-même, appuyé sur ma pioche et plongé dans une méditation profonde, tandis que les derniers rayons du soleil couchant doraient encore le sommet des collines à l'Orient, et que les montagnes de l'Occident nous enveloppaient de leurs ombres.

Je ne dirai rien du château de Bomal. Personne ne traversera ce riant village sans admirer la position de cet édifice, bâti à grands frais sur des rochers, dans l'emplacement de l'ancienne église, et d'où l'on plane sur tout le vallon que couronne si bien l'amphithéâtre de Barvaux.

Digitized by Google

RUINES DU CHATEAU DE LOGNE.

Dans votre repos solitaire
A quoi vous sert, hommes pieux,
Cet appareil de guerre?
Seriez-vous devenus des puissants de la terre?
Auriez-vous oublié que pour briller aux cieux,
Des vanités du monde il faut être oublieux?
Gardez-vous! le Seigneur, un jour, dans sa colère,
De traits empoisonnés armera vos vassaux :
Pour disperser votre or et briser ces murailles,
Ils n'auront besoin de Héraults,
Ni de longs siéges, ni d'assauts,
Ni de lances, ni de mitrailles :
De leurs fronts jailliront des principes nouveaux,
Et la philosophie, enfant de leurs cerveaux,
Changera l'univers avec plus de vitesse
Que ne le fit jamais le plus puissant héros :
Lors monastère et forteresse
Seront pour sa trompette autant de Jerichos!

(*Débris de la Poésie philosophique du XVIII^e^ siècle.*)

Avant de quitter Bomal, je voulus revoir le château de Logne, situé à une demi-lieue entre l'Ourthe et le ris de Logne. Ces ruines, peu étendues, mais d'un effet très-pittoresque, sont situées sur un rocher de facile défense, et qui s'élève entre deux collines, dans une vallée profonde. Il ne reste des souterains, qu'une petite partie encore accessible. On ne sait trop s'il faut les considérer comme une grotte ou comme partie de la forteresse; car l'art et la nature s'y rencontrent à la fois, et entre des stalactites et des stalagmites brillantes se montre tout-à-coup aux regards surpris une noire cheminée. Ailleurs on trouve une espèce de chapelle naturelle avec un bloc informe dont l'imagination peut faire, à volonté, une vierge ou tout autre personnage. Cette partie a été sanctifiée pendant huit mois par les prières de sept prêtres qui y cherchèrent un refuge contre les persécutions réactionnaires du XVIII^e^ siècle. Les souter-

Digitized by Google

rains de Logne, comme beaucoup d'autres, sont fameux par la chèvre d'or qui s'y trouve cachée, et par les vaines tentatives que l'on a faites jusqu'à ce jour pour l'en retirer (1). Quelques paysans ont été plus heureux dans les fouilles qu'ils ont pratiquées à la surface du sol, où ils ont trouvé des pièces de monnaie en cuivre, en argent et en or, de diverses formes et grandeurs. Quelques-unes portaient des caractères que le plus lettré de l'endroit a pris pour des inscriptions grecques. — Ce fait me semble excessivement douteux, malgré l'opinion du savant philologue bénédictin Joachim Périon, que nos ancêtres les Gaulois se servaient de la langue des Hellènes : opinion fort contestée d'ailleurs et qui ne repose que sur une expression douteuse des commentaires de César (l. VI. § XIV). — Il m'a été impossible de vérifier la chose, n'ayant pu me procurer aucune de ces médailles ; et probablement les orfèvres seuls auront eu l'occasion de les examiner. Quand donc mettra-t-on enfin à exécution l'excellente idée d'un de nos honorables conseillers, et dont j'ai déjà fait mention, d'établir des musées provinciaux ? ne fut-ce

(1) L'origine de la chèvre d'or de Logne remonte, dans les traditions populaires, à une histoire aussi morale que dramatique, mais que ma sévérité historique ne me permet pas d'insérer dans le texte. Marthe, fille d'un chevalier de Bienlos, fief de Logne, étant venue en ce dernier lieu alors qu'y dominait Valeran, duc de Luxembourg par sa femme Ermesinde, dont il sera question plus tard, Marthe céda aux séductions du tyran, et ternit l'éclat de sa beauté par ceux de l'or et des diamants impudiques dont elle se couvrit. Ce fut dans cet état qu'elle fut trouvée morte un jour au fond des souterrains du château, où son ombre erre à certaines époques sous la forme d'une chèvre d'or.

Digitized by Google

que par mesure d'hygiène pour la classe nombreuse de nos antiquaires, dont le sommeil et la digestion sont troublés chaque jour par l'annonce de la perte irréparable de quelques richesses archéologiques !

On a trouvé également dans ces ruines des lances, des chausse-trappe, des étriers et des petits fers de cheval (ou d'ânes), des boulets et des bombes, etc.

Ces ruines portent, comme plusieurs autres de la contrée, le nom de *château des quatre fils Aymon*, de ces chevaliers du temps de Charlemagne, restés célèbres dans les traditions populaires, et dont il est peu de mes lecteurs qui n'aient lu l'ancienne chronique. Il est fâcheux que l'histoire vienne dissiper le prestige chevaleresque qui plane sur ces antiques débris; mais il faut bien se résigner à accepter nos annales telles que les a tracées son inflexible burin. Or, ces annales nous apprennent que la forteresse de Logne fut élevée par l'abbaye de Stavelot, distante de quatre à cinq lieues, pour la défense de tout son territoire; que parmi les 19 mairies qui composaient le comté de Logne, quatre étaient des fiefs chargés de la défense de la forteresse, savoir Logne, My, Ferot et Ozo; qu'il lui fut annexé plusieurs propriétés importantes, et que l'on donna en bénéfice l'église de Braz à un certain Alberic (qui prit de là le surnom de Braz), à la charge d'entretenir à Logne une garnison suffisante. Plus tard, en 1124, le prince-abbé de Stavelot cède, à la même condition, le même village de Braz, comme fief héréditaire, à Henri, fils de Godefroid D'Ascha, comte de Durbuy.

En 1138, le château de Logne étant en ruines, l'abbé de Stavelot le fait restaurer, construit à ses frais une nouvelle tour, et confie la garde de cette tour à Nicholas,

Digitized by Google

l'un de ses *gens* : (*Nicholao*, *ministeriali nostro*, dit la charte). L'abbé assigne à ce commandant une paye de cent *solidi*. Chez les anciens, ce mot désignait une monnaie d'or ; mais à l'époque dont nous parlons, il pourrait bien avoir désigné un *sol* du pays de Liége, ce qui éleverait cette paye à six francs. Il ne faut pas, du reste, que cela nous étonne trop ; car il a pu se faire que ces six francs fussent pour ce temps-là un revenu plus suffisant que six mille francs de nos jours, avec nos besoins infinis, et la diminution qu'a fait subir à la valeur du numéraire la découverte de l'Amérique. — Le commandant doit prêter à l'abbé serment de fidélité, lui donner des gages (ou des ôtages : *obsides*), et il est tenu de lui livrer la tour, ou à ses successeurs, à leur première demande, sans dol ni fourberie. Cette charge n'est pas donnée à titre de fief, mais elle doit être héréditaire, sous la condition toutefois que les héritiers soient *de propriâ familiâ ecclesiæ*, dit le texte (du domaine de l'abbaye, de la juridiction ecclésiastique). L'individu, en signant la charte, ajoute, comme Alberic de Braz, le surnom de Logne à son nom individuel de Nicholas : c'est en effet à cette époque que les noms patronimiques commencent à s'introduire, avec l'organisation féodale de la propriété, laquelle devient héréditaire dans les familles. Ce qu'il y a de singulier dans la création de cette charge, c'est que l'on voit figurer parmi les signataires de la même charte deux autres individus avec le titre de *chatelaine* de Logne. Y avait-il donc, dans le château, et un seigneur proprement dit et un commandant militaire, homme de confiance du prince-abbé ? c'est une question dont j'abandonne la solution à notre savant littérateur-archéologue, M. le baron de Reiffenberg,

Digitized by Google

ou à quelqu'autre de nos infatigables annalistes de Gand, Bruxelles et Liége.

Le même abbé Wibaldus fit transférer dans le vallon que domine la forteresse, à l'est, pour y être plus en sûreté, et offrir en même temps des ressources plus faciles à celle-ci, le village de Logne, qui était auparavant dispersé sur les rives de l'Ourthe, et y établit une place publique et un marché (ou une foire : *Nundinæ :* ces doubles sens, très-fréquents, ne sont pas un des moindres obstacles à la connaissance exacte des faits). Pour attirer dans ce lieu des habitants, il donne à chacun, en toute propriété, le terrain qu'occuperait sa maison et d'autres édifices, ainsi que son jardin et tout ce qu'il cultivera, sans qu'il soit tenu à aucun cens, à aucune servitude, ni à payer la justice. Pour les délits de rixes publiques, de dol, de fraude, d'altération de poids et mesures, et de dettes niées, ils pourront entrer en composition pour soixante-dix *solidi*. Si c'est une personne appartenant, de quelque manière que ce soit, à l'abbaye, elle sera libre, c'est-à-dire qu'elle ne payera ni cens, ni rachat, ni justice pour main-morte, ni somme d'argent si elle épouse une femme appartenant à une autre *église* (juridiction?) — Les bouchers, les boulangers, les vendeurs de bière payeront à l'abbaye douze deniers, et les vendeurs de vin cinq deniers — On voit que l'impôt de la patente est ancien. — Aucun successeur du Prince-Abbé ne pourra ni inféoder, ni hypothéquer, ni permuter, ni aliéner ce village, ni lui imposer de nouvelles coutumes, sans le consentement des moines, des *ministériels* et des habitants eux-mêmes. Anathème, est-il ajouté, contre quiconque enfreindrait ces dispositions, de

Digitized by Google

quelqu'ordre ou dignité qu'il soit. La charte est signée par l'empereur Conrad II, Godefroid comte de Laroche, avoué (c'est-à-dire protecteur et défenseur) de l'abbaye, Frédéric de Ascha, comte de Durbuy, sous-avoué, etc.

Si le lecteur trouve que je l'ai entretenu bien longuement de ce document, je lui avouerai qu'il m'a paru assez intéressant pour attirer spécialement son attention, et j'ajouterai que je considère d'ailleurs ces sortes de détails comme bien plus propres à donner de ces siècles éloignés une connaissance exacte, que les meilleurs traités ex-professo : la seule manière d'étudier l'histoire avec une véritable utilité, étant l'examen attentif de ses sources.

Par jugement arbitral de 1227, l'archevêque de Trêves et l'évêque de Liége, pour mettre fin à une guerre entre l'abbé de Stavelot et Ermesinde, comtesse de Luxembourg, fille de Henri l'Aveugle, comte de Namur et veuve du fameux Valeran, à l'occasion du château de Logne, assignent ce château à l'abbé, au détriment de la comtesse. On voit par là deux choses : que ces dignitaires ecclésiastiques avaient plus d'esprit de caste que de cette galanterie chevaleresque si célébrée dans les romans de l'époque, et que l'invention des conférences et des protocoles n'est pas récente. Pour que la ressemblance fût plus parfaite encore avec ce qui se passe de notre temps, ces deux prélats comminaient des menaces contre la comtesse dépossédée, en cas de résistance de sa part. Il est donc toujours vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il est vrai que pour être impartial (si l'impartialité était encore de mode aujourd'hui) je devrais ajouter que le comte Valeran, avoué de l'abbaye de Stavelot, avait profité de

Digitized by Google

sa position pour dévaster les domaines de cette abbaye; et s'était emparé, par le droit du plus fort, des forteresses de Logne et de Comblain-au-Pont.

L'abbé Jean de Geuzaine, la honte de son monastère, engagea, en 1427, le comté de Logne aux comtes de La Marck, pour satisfaire ses passions dissolues. En vain, plus tard, l'abbé Guilleaume de Manderscheidt offrit à ceux-ci le remboursement de la somme avancée: Ils refusèrent de restituer le comté. Ce fut dans ces entrefaites qu'un châtelain de Logne, nommé Jennin Battru, jadis ouvrier chaudronnier, exerça des cruautés dans les environs, et retint captifs à Logne, pour en obtenir une rançon, le comte Jean-de-Horne et d'autres personnages, et que les paysans, exaspérés par les vexations des gens du château, en poursuivirent un jour sept qu'ils pendirent à un chêne, resté fameux, sous le nom de *Chêne des sept Larrons*, jusqu'en 1715, époque où il fut brûlé. Les comtes de La Marck n'étaient pas étrangers à ces déprédations; car dans ces siècles, si différents du nôtre (quant à la forme, au moins) ces brigands étaient fort souvent de nobles seigneurs féodaux; et Georges Sand, le grand écrivain, aurait pu placer au château de Logne la scène d'un de ses brillants romans, tout aussi bien qu'à la Roche-Mauprat.

Mais déjà antérieurement, en 1315, on trouve le comté de Logne en la possession d'Adolphe de La Marck, prince-évêque de Liége, qui y mit une garnison pendant la guerre que termina la célèbre paix de Fexhe. On n'est pas peu surpris de lire qu'à cette époque le muid de seigle s'est vendu la somme énorme de dix florins d'or! Ah! si on avait connu alors *le précieux tubercule*, quel

Digitized by Google

immense bienfait pour les peuples! mais n'oublions pas qu'ils avaient les abbayes, autre providence pour la misère. Au reste on est moins étonné de ce fait, lorsqu'on sait que les terrains du comté de Logne, situés dans des plaines marécageuses ou sur des monts arides, ne donnaient que tous les 15 à 20 ans une maigre récolte de seigle ou d'avoine.

Le château de Logne a eu l'honneur d'être assiégé plusieurs fois. D'abord par Henri de Nassau, général de Charles-Quint, en 1521, l'année où commença la guerre entre le puissant empereur et le roi chevalier et troubadour. Dans ce siège, les troupes impériales mitraillèrent la forteresse de deux hauteurs environnantes, qui en ont conservé les noms de Camp-de-Herleef et Camp-de-Vieux-Ville. Ce fut à la suite de ce siège seulement que l'abbaye de Stavelot rentra en possession de Logne, que lui fut rendu par l'empereur.

A la révolution française, les troupes républicaines assiégèrent au château de Logne les moines de l'abbaye de Stavelot, qui s'y étaient réfugiés. Selon la tradition, les assiégeants, tirant sur le rocher qui soutient la forteresse, et qu'ils prenaient pour le mur même, peut-être n'auraient pu s'en rendre maîtres, s'ils n'eussent été avertis de leur erreur par une *vieille fille* (1).

Namur, octobre 1838.

D. Marlin, Dr. M. et Ph.

(1) Ce travail était terminé lorsque l'auteur a appris que M. le Dr Bovy, continuant ses intéressantes *Promenades historiques dans le pays de Liége*, avait parlé du château de Logne. Il regrette autant de n'avoir pu profiter des connaissances historiques du savant promeneur, qu'il redoute de paraître vouloir entrer en concurrence avec lui.

Digitized by Google

POÉSIE.

LA SÉRÉNADE.

Je chante au soir ma douce sérénade
Pour recueillir un regard de tes yeux;
Sous ton balcon j'attends en embuscade
Pour voir le vent balancer tes cheveux.

Oh! viens, viens, la nuit est douce,
Et je sais bien des chansons!
Le ver luisant sur la mousse
Brille à l'ombre des buissons;
Le cygne à la robe blanche
S'est endormi sous la branche
Et son col d'argent qui penche
Sous son aile est replié;
Les enfans de la chaumière
Sur les genoux de leur mère
Dorment quand ils ont prié;
Tout se tait dans la nature;
Au bruit du vent qui murmure,
Oh! viens, viens à ton balcon,
Un instant, seule et rêveuse,
Regarder la lune ombreuse,
Des amans douce veilleuse,
Qui se lève à l'horizon!

Je chante au soir ma douce sérénade
Pour recueillir un regard de tes yeux;
Sous ton balcon j'attends en embuscade
Pour voir le vent balancer tes cheveux.

Digitized by Google

Oh! quand tu viens, gracieuse,
Pencher vers moi tes beaux yeux,
Pour ouïr ma voix joyeuse,
Le soir, monter vers les cieux;
Je crois voir quelque génie
Pencher une oreille amie
Et s'enivrer d'harmonie,
Pour la reporter au ciel;
Car ma voix, quand tu l'inspire,
Est plus douce que la lyre
Qui vibre aux doigts d'Ariel;
Et quand ta robe de soie
Sous la brise se déploie,
Je crois voir le voile blanc
Des vierges de Samarie,
Où le voile de Marie,
Dont la gaze se marie
Au front du divin enfant!

Je chante au soir ma douce sérénade
Pour recueillir un regard de tes yeux;
Sous ton balcon j'attends en embuscade
Pour voir le vent balancer tes cheveux.

Vois-tu l'étoile qui tremble,
Blanche, au bleu ciel espagnol?
Allons écouter ensemble
L'hymne aîlé du rossignol.
Viens, la feuillée est si sombre!
La nuit est si calme! et l'ombre
A des musiques sans nombre,
Pour l'oreille des amants.
Ecoute, la brise agile
Dont l'aile a rasé la ville,
Balance des sons mourants;

Digitized by Google

Elle vient passe et s'envole
Et sa longue robe frôle
Dans les sveltes peupliers.
Mets donc ta mante jalouse;
Fais, pour gagner la pelouse
Fuir sous ta main d'Andalouse
La rampe des escaliers!

Je chante au soir ma douce sérénade
Pour recueillir un regard de tes yeux ;
Sous ton balcon j'attends en embuscade
Pour voir le vent balancer tes cheveux!

Juillet, 1838.

Eugène Gens.

IMITATION DE L'ODE 7me DU 5me LIVRE D'HORACE.

Sur la Guerre civile.

Quo, quo, scelesti, ruitis?

Où courez-vous, le fer en main, ô race impie,
Au sein d'une profonde paix?
Peuples pervers, pourquoi souiller votre patrie
Par vos discords et vos forfaits?
Quelle fureur vous pousse au meurtre de vos frères?
A-t-il trop peu coulé sur les mers et les terres
Ce sang que vous versez pour de vaines chimères
Dont on sait fasciner vos crédules esprits?
Encor, si, combattant contre nos ennemis
Que toujours on a vus jaloux de notre gloire,
Votre sang sous vos pas enfantait la victoire,
Et si, comme autrefois, elle en était le prix...!
Voyez-vous les lions acharnés à se nuire?

Digitized by Google

Ah! vous êtes plus qu'eux aveugles et cruels.
Dans vos sanglants débats, ardents à vous détruire,
Vous servez des méchants les desseins criminels.
Est-ce un remords, est-ce un délire
Qui vous agite, ô peuples furieux,
Ou bien la colère des dieux
Vous fait-elle subir la peine de vos crimes?
Parlez, cruels, répondez-moi :
Qui vous entraîne en ces abymes?
Vous vous taisez : vos sens restent glacés d'effroi.
N'en doutons plus : le sang de l'innocence,
Le sang si précieux que votre iniquité
A versé dans les jours de terreur, de démence
S'expie... Ah! que les dieux arrêtent leur vengeance,
Et ne l'étendent pas à la postérité!

J. G. Modave.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Écoles préparatoires et spéciales du génie civil, des mines et des arts et manufactures, établies, aux frais de l'État, près des universités de Gand et de Liége.

L'étude des sciences mathématiques et naturelles, trop longtemps négligée en Belgique, renait depuis quelques années. Les facultés des sciences de nos universités, les écoles spéciales du génie civil, des arts et manufactures et des mines, de Gand et de Liége, l'école militaire de Bruxelles, sont autant de pépinières d'où sortiront des sujets distingués, plus heureux que leurs frères aînés ou leurs devanciers qui n'ont pas eu les mêmes moyens de s'instruire.

Il serait curieux, en se reportant à différentes époques, de calculer comment se distribuaient, entre les diverses sciences, le petit nombre de jeunes gens qui peuvent se vouer aux études supérieures ou spéciales. La théologie, les belles-lettres, la médecine et ensuite le droit ont eu tour-à-tour la préférence; mais il y a, je pense, réaction, depuis quelques années, en faveur des sciences exactes. Les points d'application de ces sciences sont aussi devenus plus nombreux. L'industrie, plusieurs administrations publiques, telles que le génie civil et militaire, l'artillerie, le corps des mines, la marine, offrent au condidat une belle carrière à parcourir. Mais l'étude des décrétales, des glosses, des aphorismes, des pandectes, n'est pour lui d'aucune utilité. Une boite à mathématiques, un cahier d'épures, des tables de logarithmes, beaucoup d'application, du sens et du jugement, voilà tout ce qui lui est nécessaire.

A côté des facultés des sciences érigées aux universités de Gand et de Liége, la loi organique de l'instruction supérieure, du 27 septembre 1835, a placé des écoles spéciales, à Gand, pour le génie civil et les arts et manufactures, à Liége, pour les arts et manufactures et les mines. Les cours sont distribués entre les écoles de Gand et de Liége, de sorte que, dans la première de

Digitized by Google

ces villes, on a plus particulièrement en vue les arts mécaniques, et, dans la seconde, les arts chimiques. Leur organisation, au reste, a été déterminée à peu près d'après les mêmes principes.

Les directeurs de chacune de ces écoles ont publié, l'un et l'autre, un recueil contenant les arrêtés réglementaires et organiques de ces institutions, qui font connaître exactement le cercle d'études que les élèves sont appelés à parcourir, leurs conditions d'admission, les examens qu'ils ont à subir (1). Les études n'y sont pas entièrement facultatives ; les élèves y sont divisés en élèves libres et en élèves des *ponts-et-chaussées* et des *mines;* car les arrêtés organiques ont mis les deux écoles en rapport avec le mode de recrutement des corps des ponts-et-chaussées et des mines.

A chacune des deux institutions est annexée une *école préparatoire*. L'une et l'autre sont partagées en deux divisions constituant deux degrés différents d'instruction : la première comprend tout le système d'études nécessaires au grade de *sous-ingénieur*, la seconde au simple grade de *conducteur*. Mais comme il arrive, par suite de l'abandon de l'étude des mathématiques, dans beaucoup d'institutions secondaires, que bon nombre d'élèves ne sont pas assez avancés pour être admis à l'école préparatoire, le gouvernement a érigé *transitoirement* des cours destinés à mettre les élèves en état, au bout d'un an, d'être admis à cette école. Ces cours, nommés transitoires, dureront aussi longtemps que le gouvernement le jugera nécessaire, à cause de la faiblesse des études faites dans plusieurs écoles secondaires.

Les cours de l'école transitoire durent, comme je viens de le dire, un an. Ceux de l'école préparatoire durent deux ans. La durée des cours des élèves-ingénieurs est de trois années; celle des cours des élèves-conducteurs, de deux années.

(1) Recueil des arrêtés, règlements, décisions, programmes, déterminant l'organisation, le régime et le système d'enseignement de l'école préparatoire, l'école spéciale du génie civil, l'école des arts et manufactures, établies à Gand, aux frais de l'État. Gand, 1838.

Recueil des arrêtés, règlements, décisions, programmes, déterminant l'organisation, le régime et le système d'enseignement de l'école préparatoire, de l'école spéciale des mines et de l'école des arts et manufactures, annexées à l'université de Liége. Liége, 1839.

Digitized by Google

ÉCOLES PRÉPARATOIRES.

Les connaissances exigées pour l'admission aux écoles préparatoires sont (art. 7 du règlement organique) :

1° L'arithmétique complète ;

2° La géométrie élémentaire ;

3° La trigonométrie rectiligne, les éléments de la trigonométrie sphérique et l'usage des tables de lignes trigonométriques ;

4° Les principales théories de l'algèbre élémentaire ;

5° La géométrie analytique ;

6° Les éléments du dessin ;

7° Les principes de la langue française.

L'examen d'admission est subi devant un jury de trois membres désignés annuellement par le ministre de l'intérieur. La session du jury se tient, dans chaque université, en l'une des salles du palais universitaire, du 1er au 15 octobre.

Le plan d'instruction, suivi aux écoles préparatoires, comprend des leçons orales sur les parties des sciences déterminées par les programmes, des répétitions, des études suivies d'interrogations, des travaux graphiques et des manipulations.

Les règlements, fixant l'ordre de ces travaux, sont conçus de telle sorte que la durée journalière du temps passé par les élèves aux cours de l'université et dans l'intérieur de l'école, soit en somme, d'au moins neuf heures en hiver et dix heures en été.

Un tableau affiché dans les salles arrête l'emploi du temps.

Ce système de répétitions, d'interrogations, d'exercices graphiques et de manipulations, d'études dans l'intérieur de l'école et sous les yeux de surveillants, constitue une innovation heureuse aux usages académiques ou universitaires. Jusqu'ici, les leçons de droit, de médecine, de belles-lettres, de sciences, se sont bornées ou se bornent encore au développement d'un texte et à quelques rares conférences. En droit, par exemple, dans la faculté des lettres, combien de fois avons-nous vu nos professeurs, quittant le ton doctoral et le débit soutenu de leurs discours, descendre jusqu'à des entretiens, à des exercices pratiques ? Tout s'améliore : dans les facultés de droit et de belles-lettres, comme dans les autres, on commence depuis peu à ouvrir de ces

Digitized by Google

conférences, à permettre à l'élève d'essayer ses propres forces en présence du professeur. L'élève d'abord est étonné de ne pouvoir exprimer ce qu'il croyait le mieux comprendre. Mais peu à peu ses organes s'assouplissent en même temps que son cerveau se meuble. Ainsi, disparaît lentement le vice de notre ancienne instruction ; mais il reste encore beaucoup à faire.

Ce cercle d'études intérieures, établi près des écoles préparatoires et spéciales de Gand et de Liége, est ce que les professeurs ont nommé *pédagogie*. D'après les règlements, le temps d'études pour les élèves que nous appellerons *réguliers*, c'est-à-dire qui se soumettent au régime intérieur de l'école, est de huit heures à une heure, le matin, et l'après-dinée, de 3 à 8. Mais les plus zélés ne se contentent pas de ce temps d'études : ils ont demandé, à Liége, d'être admis dans les salles, de 5 à 7 heures du matin ; plusieurs y restent jusqu'à 10 heures du soir. En hiver, les salles sont convenablement chauffées et éclairées. Les élèves sont toujours sous les yeux d'un surveillant, et se rendent aux leçons des professeurs et des répétiteurs, dès qu'on les a avertis de leur arrivée.

Les cours donnés aux élèves des écoles préparatoires comprennent l'enseignement des sciences suivantes (art. 4 du règlement organique) :

La haute algèbre ;
Les calculs différentiel et intégral ;
La mécanique analytique ;
La géométrie descriptive et ses applications ;
La physique ;
La chimie et les manipulations chimiques ;
Les éléments de l'architecture ;
— l'astronomie ;
— la géodésie et la topographie ;
— l'arithmétique sociale ;
Le dessin et le lavis.

Il est facultatif aux jeunes gens assez forts pour suivre directement les cours des écoles spéciales ou de la section de la deuxième année des écoles préparatoires, de se présenter devant le jury d'examen nommé par le ministre de l'intérieur ; ils doivent justifier des connaissances nécessaires pour être admis à l'école

Digitized by Google

où ils veulent entrer. Ils exécutent, sous les yeux du jury, un nombre fixé d'épures et de manipulations.

Ces examens se font sans frais.

Les écoles préparatoires sont dirigées, sous l'autorité supérieure de l'administrateur-inspecteur de l'université, par un professeur-inspecteur des études, nommé par le gouvernement.

ÉCOLE SPÉCIALE DU GÉNIE CIVIL.

L'école spéciale du génie civil est partagée en deux divisions distinctes correspondant à deux degrés différents du même genre d'instruction (art. 2 de l'arrêté royal du 1er octobre 1838).

La division supérieure comprend tout le système d'instruction nécessaire à la formation d'ingénieurs civils; la division inférieure, tout le système d'instruction nécessaire à la formation de conducteurs de constructions civiles.

Le plan d'instruction de l'une et de l'autre division comprend :

1° Des leçons orales sur l'application des sciences aux constructions civiles et aux industries qui s'y rapportent, et sur quelques parties de l'économie sociale et du droit administratif;

2° Des études suivies d'interrogations, des répétitions, des manipulations, des travaux graphiques et des concours de projets d'art;

3° Des opérations sur le terrain, et généralement tous les moyens d'éducation pratique qui peuvent être offerts aux élèves dans des reconnaissances géodésiques, dans des visites d'ateliers ou dans les circonstances de leur admission sur des chantiers publics.

Les opérations sur le terrain ou les exercices pratiques sur les chantiers ouverts aux élèves se font pendant la belle saison, du 1er mai au 1er octobre de chaque année.

La durée journalière du temps passé par les élèves aux cours de l'université et dans l'intérieur de l'école est au moins de neuf heures, pendant les époques de leur séjour à Gand.

Un tableau affiché dans les salles fait connaître l'ordre de succession des leçons, des études et des exercices.

L'art. 14 du règlement organique des écoles préparatoires et

Digitized by Google

des écoles spéciales, arrêté par M. le ministre de l'intérieur, le 18 octobre 1838, fait connaître la série des cours que suivent les élèves. Nous croyons pouvoir omettre cette longue série de matières, parmi lesquelles nous remarquons avec plaisir l'économie sociale et le droit administratif.

Cette école, comme les écoles préparatoires, est rangée sous la direction immédiate d'un inspecteur des études et sous l'autorité supérieure de l'administrateur-inspecteur de l'université.

Les élèves se distinguent en élèves libres et en élèves des ponts-et-chaussées; ces derniers se divisent en élèves-ingénieurs et en élèves-conducteurs.

Chacune de ces deux sections se recrute séparément, par voie de concours public, où sont admis tous les candidats ayant *dix-huit* ans révolus, et se trouvant en état de satisfaire aux exigences des programmes déterminés par le ministre des travaux publics, sans distinction du temps et du lieu de leurs études et de la manière dont ils les ont faites.

Ce concours est ouvert chaque année, à Bruxelles, devant un jury de trois membres désignés par le ministre des travaux publics.

Parmi les conditions imposées à leur admission, nous ne pouvons approuver celle qui concerne l'âge des candidats : il suffisait d'exiger d'eux les connaissances indiquées aux programmes.

Les élèves des ponts-et-chaussées sont réputés seuls élèves de l'école spéciale du génie civil : exclusivement ils sont admis aux examens pour les places de sous-ingénieur et de conducteur, sans autre condition que la justification des connaissances nécessaires. De tous les autres candidats, l'arrêté royal du 1er octobre exige une pratique de quelques années dans l'exécution de constructions civiles. Ces mesures ont été prises dans l'intérêt des fortes études; on n'a pas toutefois voulu exclure des places de sous-ingénieur ou de conducteur les personnes justifiant de connaissances pratiques ainsi que de connaissances théoriques; mais on a voulu que la pratique suppléât à l'insuffisance de connaissances théoriques acquises sans garantie d'ordre et de régularité.

A la fin de chaque année d'études, les élèves sont classés par

Digitized by Google

ordre de mérite, dans leurs sections respectives, à la suite d'examens subis sur toutes les parties de l'enseignement.

L'examen définitif, par lequel ils sont admis aux grades de sous-ingénieur ou de conducteur, est passé devant un jury de trois membres nommés par le ministre des travaux publics.

Les premiers de liste, parmi les concurrents pour les places de sous-ingénieur, jusqu'à épuisement du nombre des places immédiatement disponibles, sont promus au grade de *sous-ingénieur des ponts-et-chaussées.*

Les premiers de liste, parmi les concurrents pour les places de conducteur, jusqu'à épuisement du nombre des places immédiatement disponibles, seront, suivant leur mérite, promus au grade de *conducteur* ou *aspirant-conducteur des ponts-et-chaussées.*

Les candidats déclarés admissibles comme sous-ingénieurs, ainsi que ceux qui seraient déclarés admissibles comme conducteurs, et qui, en raison de leur rang de classement, n'auront pu obtenir une place effective, recevront respectivement le titre de *sous-ingénieur honoraire* et de *conducteur honoraire des ponts-et-chaussées.*

Pendant les semestres d'été, les élèves-ingénieurs sont distribués, en ayant égard au plus ou moins d'avancement de leur instruction, sur les ateliers d'exécution des travaux publics, en qualité d'observateurs ou d'aides, sous la direction exclusive et les ordres immédiats des ingénieurs de l'état.

Pendant le même temps, les élèves-conducteurs visitent, sous la direction des répétiteurs de l'école, les ateliers des travaux en exécution aux environs de Gand, et sont exercés, à proximité de l'école, à des opérations de nivellement, de lever de machines et de plans.

Ces élèves ne reçoivent pas de traitement, mais il peut leur être accordé une indemnité à titre d'encouragement ou de frais de déplacement.

Au mois de mars dernier, l'école spéciale de Gand comptait 70 élèves répartis comme suit (1) :

(1) Rapport général sur l'état de l'enseignement dans les universités, pendant l'année 1838, présenté aux chambres par le ministre de l'intérieur, le 20 mars 1839.

Digitized by Google

	Élèves.
A l'école du génie civil, 1re div. (élèves-ingénieurs).	12
» 2e div. (élèves-conducteurs).	19
A l'école préparatoire, 1re année.	6
» 2e année.	15
Aux cours transitoires, avec admission aux études et exercices y relatifs.	13
Suivant les cours, sans participer aux études communes.	5
Total.	70

ÉCOLE SPÉCIALE DES MINES.

L'école spéciale des mines, érigée à Liége, est organisée sur des bases presqu'entièrement semblables à celles qui ont présidé à l'institution de l'école spéciale du génie civil, à Gand. Ce sont à proprement parler deux branches particulières d'une même institution, mal à propos scindée en deux. Par la création d'une vaste école polytechnique, on aurait pu réunir, près d'un seul établissement, tous les cours d'une école préparatoire et d'écoles spéciales de ponts-et-chaussées, de mines, d'arts et manufactures. Les élèves qui se destinent aux armes savantes de l'art militaire ou à la marine auraient pu suivre, avec fruit, plusieurs de ces cours; quelques années passées à une école d'application auraient complété le cercle de leurs études.

Ainsi, l'école spéciale des mines est aussi partagée en deux sections distinctes, correspondant à deux degrés différents du même genre d'instruction.

La division supérieure comprend tout le système d'instruction nécessaire à la formation d'ingénieurs des mines:

Le degré inférieur comprend tout le système d'instruction nécessaire à la formation de conducteurs des mines.

Le plan d'instruction de l'une et de l'autre section comprend :

1° Des leçons orales sur l'application des sciences à l'exploitation des mines, et sur les principes économiques et administratifs qui se rapportent à cette spécialité ;

2° Des études suivies d'interrogations, des répétitions, des manipulations, des travaux graphiques et des concours et de projets d'art ;

Digitized by Google

3° Des opérations sur le terrain, des explorations minéralogiques et géologiques, des levers de machines, et généralement tous les moyens d'éducation professionnelle qui peuvent être offerts aux élèves dans des excursions scientifiques et des visites d'ateliers ou d'exploitations de mines.

Les opérations sur le terrain, les explorations géologiques et les exercices pratiques dans les établissements d'exploitation ouverts aux élèves, se font pendant le courant du semestre d'été, aux moments choisis par les chefs de l'école.

La durée journalière du temps passé, par les élèves, aux cours de l'université et dans l'intérieur de l'école est, en somme, d'au moins neuf heures en hiver et dix heures en été. Mais ce temps est dépassé par la plupart des élèves, dont les plus zélés arrivent dans les salles d'étude dès cinq heures du matin. En louant beaucoup leur zèle, nous engageons cependant les directeurs de l'école à veiller à ce que la santé des élèves n'en soit pas altérée.

Un tableau affiché dans les salles fait connaître l'ordre de succession des leçons, des études et des exercices.

L'article 22 du règlement organique, du 18 octobre 1838, fixe le nombre et la nature des cours à suivre par les élèves des deux sections de l'école. On remarque, parmi ces cours, la législation des mines et l'économie sociale.

Les cours sont distribués de manière que les élèves de la division inférieure puissent recueillir, avec ordre et continuité, les leçons des cours de la division supérieure qui ne sont pas, dans toutes leurs parties, inaccessibles à leur degré d'instruction.

L'école est placée sous l'autorité supérieure de l'administrateur-inspecteur des études, et sous la direction immédiate d'un professeur-inspecteur des études.

Durant la partie réservée du semestre d'été, ceux des élèves de l'école spéciale des mines, qui ne reçoivent pas de mission du ministre des travaux publics, sont exercés, à proximité de l'école, au lever des machines et aux opérations géodésiques; ils font, avec leurs professeurs ou répétiteurs, des courses géologiques et des visites de mines ou d'autres établissements industriels.

Sont seuls réputés élèves de l'école spéciale des mines, ceux qui ont subi l'examen prescrit par l'arrêté royal du 1er octobre

Digitized by Google

1838, devant un jury dont les membres sont nommés par le ministre des travaux publics, et ont obtenu ainsi le titre d'*élèves-ingénieurs* ou d'*élèves-conducteurs*, et ceux qui, sans vouloir entrer dans le corps des mines, ont cependant justifié des connaissances nécessaires pour suivre avec fruit les leçons de l'école.

A la fin de chaque année d'études, les élèves sont classés par ordre de mérite, dans leurs sections respectives, d'après les notes obtenues par chacun d'eux pour leurs différents travaux.

Les élèves des mines ne reçoivent pas de traitement, mais il peut leur être alloué une indemnité à titre d'encouragement ou de frais de déplacement.

Pendant l'été de la deuxième année d'études, le ministre des travaux publics pourra accorder aux élèves-ingénieurs qui se seront jusqu'alors plus particulièrement distingués, une indemnité de déplacement et des frais de voyage, à l'effet spécial de visiter les établissements industriels les plus remarquables de la Belgique et de l'étranger.

Pendant l'été de la troisième année, quelques-uns des élèves-ingénieurs les plus capables sont adjoints aux ingénieurs de l'État, pour s'initier, par la pratique, à tous les détails du service administratif.

Les élèves-conducteurs les plus intelligents et les plus instruits sont de même distribués, pendant l'été de la deuxième année de leurs études, dans les divers districts des mines pour y aider les conducteurs dans leurs opérations, et y acquérir l'usage des instruments de la géométrie souterraine.

Seront exclusivement admis à se présenter devant le jury spécial pour la place de sous-ingénieur des mines :

1° Les élèves-ingénieurs ayant terminé leur temps d'études ;

2° Les conducteurs des mines qui, ayant au moins trois ans de service dans le corps, et les étrangers au corps qui, pouvant justifier d'une pratique régulière et honorable de cinq années, dans la conduite ou la direction des travaux d'exploitation des mines, auront satisfait préalablement aux conditions de l'examen exigé par l'article 6 de l'arrêté royal du 1er octobre 1838, pour l'admission en qualité d'*élève-ingénieur*, et à celles des examens partiels, servant au classement annuel des élèves ;

Digitized by Google

3° Les conducteurs des mines ayant au moins sept ans de service dans le corps, et ayant satisfait aux conditions des examens de classement.

Les conducteurs des mines, actuellement en activité, ont trouvé ces conditions trop sévères eu égard au droit que leur donne leur admission dans le corps, d'aspirer aux fonctions supérieures, sans autre justification que la possession des connaissances nécessaires. Nous reconnaissons qu'on a mis trop d'entraves à l'avancement des conducteurs *actuels*, entrés dans le corps sous des conditions toutes différentes. Espérons qu'une mesure transitoire applanira ces difficultés.

Sont exclusivement admis à se présenter devant le jury spécial pour la place de conducteur :

1° Les élèves-conducteurs ayant terminé leur temps d'études ;

2° Les élèves-ingénieurs ayant terminé leur temps d'études, qui n'auraient point été jugés admissibles au grade de sous-ingénieur ;

3° Les candidats étrangers au corps qui, pouvant justifier d'une pratique régulière et honorable de trois années dans la conduite ou la direction des travaux d'exploitation des mines, auront satisfait préalablement aux conditions de l'examen exigé pour l'admission en qualité d'*élève-conducteur*, et à celles de l'examen annuel de classement.

A la suite de ces examens, il est dressé deux listes, par ordre de mérite, des candidats admissibles comme sous-ingénieurs d'une part, et comme conducteurs d'autre part.

Les premiers de liste des concurrents pour les places de sous-ingénieur, jusqu'à épuisement du nombre des places immédiatement disponibles, sont promus au grade de sous-ingénieur.

Les premiers de liste des concurrents pour les places de conducteur, jusqu'à épuisement du nombre des places immédiatement disponibles, sont promus au grade de conducteur de troisième classe.

Les candidats déclarés admissibles comme sous-ingénieurs, ou comme conducteurs, et qui n'ont pu, en raison de leur rang de classement, obtenir un grade effectif, reçoivent le titre de *sous-ingénieur* ou de *conducteur honoraire des mines*.

Digitized by Google

Au mois de mars de cette année, l'école des mines de Liége comptait seulement deux élèves suivant, comme attachés à l'école spéciale, les cours de la division supérieure. Mais il est à remarquer que l'école était à peine ouverte depuis quelque mois, à dater de sa réorganisation. Il y avait douze élèves des mines, fréquentant, comme élèves de l'école, les leçons de la division inférieure. Un certain nombre d'élèves libres suivaient les cours supérieur et inférieur.

L'école préparatoire renfermait 16 élèves, dont 4 parcouraient le cercle des études de seconde année, et 12 étaient admis depuis quelques mois à la section inférieure des cours. L'école transitoire comptait elle-même 16 élèves. En tout, 46 élèves fréquentaient, d'une manière assidue, régulière, les différents cours de l'école préparatoire et de l'école spéciale. 43 élèves libres étaient ensuite inscrits, mais ne participaient pas à toutes les études et à la discipline des élèves de l'école proprement dits. Le nombre total des élèves était donc de 89.

Au mois d'octobre dernier, les élèves aspirant au titre d'élève-ingénieur ou d'élève-conducteur n'ont pas eu, à défaut d'institution d'un jury spécial d'examen, l'occasion d'obtenir ce titre; mais M. le ministre des travaux publics, reconnaissant avec raison que cette lacune ne pouvait pas leur être nuisible, les a autorisés à se présenter directement devant le jury de classement pour les élèves réguliers de l'école. Ceux qui subiront convenablement cet examen recevront ensuite, par arrêté du ministre, le titre d'élève-ingénieur ou d'élève-conducteur de deuxième année.

ÉCOLES DES ARTS ET MANUFACTURES.

Les écoles d'arts et manufactures, établies à Gand et à Liége, ne sont pas jusqu'ici en rapport direct avec une administration spéciale comme celles des ponts-et-chaussées et des mines. Leur institution n'en est pas moins utile, comme offrant seules les moyens d'application des hautes sciences physiques et chimiques, en tant qu'elles sont liées à l'industrie. Cependant ces écoles ont aussi leur organisation et leur discipline régulières.

Le plan d'instruction comprend, pendant la durée des cours qui est de deux ans :

Digitized by Google

1° Des leçons orales sur l'application des sciences aux arts industriels et sur les principes de l'économie sociale;

2° Des études suivies d'interrogations, des répétitions, des manipulations, des travaux graphiques et des concours de projets d'usines;

3° Des visites d'établissements industriels.

Les leçons données aux élèves, dans les deux écoles, se composent principalement des cours suivants :

1° Histoire naturelle, considérée dans ses rapports avec l'industrie;

2° Minéralogie et géologie;

3° Composition, construction et emploi de machines usuelles;

4° Physique industrielle;

5° Chimie industrielle; essais commerciaux;

6° Economie sociale.

Le programme de l'école de Gand comprend, en outre, des cours élémentaires de construction publique et d'architecture civile, de technologie, de construction et de calcul de l'effet des machines.

Le programme de l'école de Liége, des cours d'art chimiques, de recherche et d'exploitation de mines.

L'école est placée sous l'autorité supérieure de l'administrateur-inspecteur de l'université, et sous la direction immédiate d'un professeur-inspecteur des études.

Les élèves ne sont admis à l'école des arts et manufactures qu'après avoir justifié, par un examen subi devant un jury nommé par le ministre de l'intérieur, des connaissances exigées par un programme.

A la fin de l'année, ils sont classés par ordre de mérite, chacun dans sa section respective.

Le temps de leurs études et des répétitions, dans des salles et des laboratoires spéciaux, est indiqué par un règlement.

Les visites d'établissement se font par groupes d'élèves, sous la direction des professeurs ou des répétiteurs de l'école.

Les élèves de l'école spéciale du génie civil et de l'école des mines, s'ils ne désirent point faire partie du corps des ingénieurs des ponts-et-chaussées ou des mines, ainsi que les élèves des

Digitized by Google

écoles des arts et manufactures, et même les personnes étrangères aux universités de l'État, peuvent obtenir des diplômes de capacité, en se présentant devant un jury spécial, composé de trois membres nommés par le ministre de l'intérieur.

Une somme fixée au budget sert annuellement à l'entretien des collections formées, pour le service des écoles spéciales, près de chacune des universités de l'État. Ces collections sont au nombre de quatre : la première comprend les modèles en relief des ouvrages hydrauliques ou des constructions d'exploitation les plus remarquables du royaume et de l'étranger ; la deuxième, les différents modèles des machines simples et composées ; la troisième, une série de dessins de grande dimension, relatifs aux constructions civiles ou aux exploitations de mines ; la quatrième enfin est formée des éléments et des produits de l'industrie manufacturière du pays, ordonnés de manière à manifester la succession des transformations que subissent les matières premières, avant de se produire sous leur aspect définitif.

L'état paie les traitements des professeurs et répétiteurs des différentes écoles ; il accorde aux élèves les plus studieux, des indemnités à titre d'encouragement ou de frais de déplacement. Chaque année, des subsides sont affectés à l'entretien et à l'accroissement des collections de mécanique, de physique et de chimie. L'école spéciale de Liége a reçu en total, pour ces collections, en 1838, une somme de 11,500 francs.

La rétribution payée par les élèves est de fr. 60 pour les cours annuels, fr. 40 pour les cours semestriels. La fréquentation de la salle de dessin est autorisée moyennant 20 francs par an.

Pour compléter les renseignements qui précèdent, je donnerai l'indication des sommes payées par les élèves, pour les études universitaires et pour les cours des écoles spéciales. J'y comprends le prix des différents examens.

	Fr.
Doctorat en droit	1760
» en médecine	1692
» en sciences	900
» en philosophie et lettres	980

ÉCOLE TRANSITOIRE.

Les différents cours,	120

Digitized by Google

ÉCOLE PRÉPARATOIRE.

1re année	270
2e »	190
Total	460

ÉCOLE DU GÉNIE CIVIL.

1e *Section des élèves-conducteurs.*

1re année	260
2e année	240
Total	500

2e *Section des élèves-ingénieurs.*

1re année	220
2e »	120
3e »	100
Total	440
En y comprenant les cours de l'école préparatoire. . .	460
Total général	900

ÉCOLE DES MINES.

1e *Section des élèves-conducteurs.*

1re année	240
2e année	340
Total	580

2e *Section des élèves-ingénieurs.*

1re année	180
2e »	210
3e »	160
Total	550
En y comprenant les cours de l'école préparatoire	460
Total général	1010

ÉCOLE DES ARTS ET MANUFACTURES.

On paie pour les deux années d'études	670
En y comprenant les cours de l'école transitoire . . .	120
En tout	790

Digitized by Google

Les examens d'admission ou de sortie, dans les écoles préparatoires et spéciales, étant subis sans frais, nous faisons connaître le prix exact des cours que les élèves des différentes sections sont tenus de suivre.

L'institution de ces écoles procurera, sous peu d'années, aux administrations publiques de bons ingénieurs et de bons conducteurs des ponts-et-chaussées et des mines, et à l'industrie des directeurs et des chefs d'atelier capables. Les connaissances requises pour l'admission des élèves, l'organisation des salles d'études, des examens, des répétitions, dénotent des progrès dans l'art de l'enseignement. Formons des vœux pour le succès de ces établissements fondés aux frais de l'État, et vers lesquels se dirigera de préférence, avec empressement, notre jeunesse si désireuse de connaissances utiles, si jalouse aussi de payer un jour, par ses travaux, le tribut que tout homme, tout citoyen doit acquitter envers sa patrie, envers l'humanité.

A. V.

Digitized by Google

MARGUERITE D'AUTRICHE,

GOUVERNANTE DES PAYS-BAS;

SA VIE, SA POLITIQUE ET SA COUR.

Troisième Article.

C'étaient des fêtes, des fêtes augustes et solennelles que ces glorieux avènements des princes de Belgique, alors qu'ils se transportaient dans les principales villes du pays, pour recevoir, au milieu de cérémonies pompeuses, le serment sacré des habitants et pour jurer ensuite eux-mêmes de garder et de faire respecter les franchises et les libertés des communes et des provinces. Pour donner à nos lecteurs une idée de ces inaugurations, nous extrairons de l'intéressant ouvrage de M. Tailliar (1) la description de la joyeuse entrée de Charles à Douai, où l'avait accompagné Marguerite d'Autriche, notre héroïne.

« Le 15 mai 1516, Charles, roi des Espagnes et comte de Flandre, ayant fait à Douai sa joyeuse entrée, se rendit le lendemain 16 à la halle pour les serments (à ce respectueusement invité par les échevinages qui lui parlèrent à genoux). Le parvis de la halle fut richement tendu tant de drap d'or que de velours. Après

(1) De l'affranchissement des communes dans le nord de la France, p. 275.

Digitized by Google

avoir entendu la messe, le roi y vint » associé de sa tante, madame Marguerite d'Autriche, et de sa sœur aisnée, *madame*. Il fist le serment en tel cas requis, et semblablement tout le commun à luy, ainsi qu'il s'en suit :

Serment du Commun.

« Nous jurons et promettons de vous estre loyaulx et obéissans subiects et garder vostre état et personne, vos pays, droits, hauteur et seigneurie, et de vous servir envers et contre tous. »

Serment du Roy.

« Sire, vous jurez et promettez garder et tenir les priviléges, franchises, usages et coutumes, bonnes et louables de votre ville de Douay, ainsy que vos prédécesseurs, contes et contesses de Flandre, ont faict en temps passé. »

« A quoy nostre dit seigneur respondit : « Ainsi le jure et promets tenir. »

« Et ce faict, fut rué (*jeté*) les derniers du roy, or et argent, sur ledit peuple, quy, de courage, grans et petits, crièrent : *vive Bourgogne!* et luy-même roy en jeta par deux grosses peignies (*poignées*) en présence de ses dictes tante et sœur, voyant la bonne vœuille (*volonté*) dudit commun, dont il se réjouyssoyt, et jamais prince n'avoit jetté or ny argent comme il fist. »

On sait néanmoins comment ce grand démolisseur des libertés communales demeura fidèle à son serment.

La mort de son aïeul maternel, Ferdinand-le-Catholique, arrivée le 23 janvier 1516, donna à Charles la souveraineté de l'Espagne. Il se hâta de faire les préparatifs de son départ pour la Péninsule, après avoir

Digitized by Google

terminé les nouveaux démêlés qu'il avait eus avec le duc de Gueldre, qui était revenu furieux et malade de n'avoir pu, avec ses 22,000 hommes ramassés de toutes parts, assister son gracieux protecteur et allié, François Ier, à la célèbre bataille de Marignan, appelée par le vieux maréchal de Trivulce la bataille des géants.

Charles établit Marguerite dans le gouvernement des Pays-bas et lui adjoignit un conseil. Il s'embarqua sur la fin de septembre, accompagné d'un grand nombre de seigneurs belges et allemands (1).

Depuis l'année 1514, le duc Charles de Gueldre avait gagné un nouvel allié; mais cette fois-ci ce ne fut plus un roi ni un prince, mais un homme du peuple, un paysan, aux manières agrestes et rudes, aux formes athlétiques. La longueur démesurée de son corps lui avait fait donner le nom de Grand-Pierre (*Groote Pier*). Il était né à Kimwert près d'Harlingen, et avait vu, en frémissant, sa patrie déchirée par les Saxons et les Gueldrois. Son village et ses biens ayant été brûlés par les premiers, il embrassa le métier des armes et devint leur plus implacable ennemi. Ses forces et son courage étaient en proportion de sa taille. Sa colère était celle du lion, et du lion irrité. Au milieu de ses accès de rage, ses yeux se remplissaient de sang et ses mains brisaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. Il avait commencé avec une bande de 600 Frisons, comme lui victimes de la fureur des Saxons et comme lui déterminés à tout entreprendre pour l'indépendance de leur vieille patrie, qui avait toujours lutté avec autant de courage contre l'Océan que contre ceux qui voulaient

(1) *Dewez*, t. V, p. 208.

Digitized by Google

l'asservir. Il avait pris pour lieutenant son neveu, Grand-Wiert, qui lui ressemblait de figure et l'égalait en vaillance. En 1514, il fit le métier de pirate, et bientôt la terreur de son nom se répandit en Hollande et dans les îles du Zuyderzée; il rançonna à misère et à merci Medenblik, Alkmaar, Beverwyck, etc.; il prit les titres fastueux de roi de Frise, duc de Sneek, comte de Sloten, baron de Hindeloopen, capitaine-général du Zuyderzée. Il avait fait peindre sur son écu, sa cotte-d'armes et son étendard une potence et une roue; terribles armoiries qui annonçaient à l'ennemi qu'il ne faisait ni trève ni quartier. Après avoir déployé les efforts les plus courageux et les plus patriotiques, il s'aperçut enfin que le rusé duc de Gueldre avait le même but que ses adversaires; qu'il voulait, comme d'abord les Saxons, comme ensuite Marguerite d'Autriche, se rendre maître absolu de la Frise : il rompit tout pacte avec ce prince égoïste et perfide; se retira, dégoûté, de la lice et termina paisiblement ses jours dans la petite ville de Sneek, où l'on voit encore son tombeau (1).

De toutes les provinces exposées au fléau de cette guerre interminable, aucune n'avait autant souffert que celle d'Utrecht. Son évêque, Frédéric III, de Bade, las des embarras sans nombre de sa position et affligé de la persévérante mutinerie des Trajectins, abdiqua en faveur de Philippe de Bourgogne, fils naturel de Philippe, dit le Bon, qui avait laissé huit bâtards et sept bâtardes, comme on peut le voir dans les ouvrages du bâtard Pontus Heuterus. Marguerite d'Autriche

(1) Il mourut le 18 octobre 1520. Voy. *Halma*, Tooneel der verenigde Nederlanden, article *Groote Pier*.

Digitized by Google

avait mis tout en œuvre auprès des états d'Utrecht pour les déterminer à accepter ce candidat sans résistance. Il lui importait d'avoir, dans ce puissant diocèse, un homme dévoué et influent à opposer aux violences et aux machinations du duc de Gueldre.

Philippe de Bourgogne, seigneur de Somerdick et de Blaton, chevalier de la Toison-d'Or, était, comme nous venons de le dire, fils de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et d'une concubine, nommée Marguerite Post, que le biographe du nouvel évêque, Gérard de Nimègue, dépeint comme un modèle de grâces et de pudeur, comme une vertu sans tâche. Sa jeunesse fut partagée entre les exercices militaires et la littérature latine. On admirait alors la beauté du valeureux bâtard : sa stature était grande et majestueuse, son teint vif, ses yeux noirs et perçants comme les flèches de Cupidon ; il avait une bouche de roses et le menton couvert seulement d'un léger duvet (1). A un caractère fier, il joignait un ardent amour pour les femmes ; même étant évêque, il se faisait remarquer par les relations galantes qu'il entretenait avec les douces jouvencelles de son diocèse (2).

Philippe fut nommé depuis amiral de Zélande. Les prérogatives de cette charge étaient considérables : c'était l'amiral qui nommait les juges et officiers chargés de rendre la justice maritime en son nom, dans tous les

(1) « Juvenili supraque modum amabili forma erat, oculis nigrantibus, et nescio quid cupidineum ejaculantibus, ore roseo, mento prima lanugine herbescente, gracili corpore decoræque proceritatis. » *Gerardus Noviomagus*, vita Philippi Burgundi.

(2) Ipse enim in Venerem propensior, inque adolescentularum amoribus ardentior. » *Gerardus Noviomagus.*

Digitized by Google

siéges de l'amirauté; c'était lui qui donnait aux capitaines de vaisseaux particuliers, armés en marchandise ou en guerre, leurs congés, passeports ou commissions; il nommait aussi les personnes chargées de veiller à l'entretien et à la police des ports; il contresignait les provisions et brevets accordés par le souverain et se faisait adjuger les droits d'ancrage, de tonnage et de balise, un dixième sur toutes les prises faites en mer, et de plus la moitié des amendes prononcées par les siéges de l'amirauté. Cette charge faillit à être fatale à Philippe. En 1507, on fêtait à Nieuport en Zélande la joyeuse entrée de Marguerite d'Autriche, qui venait y recevoir l'hommage de la province au nom de son pupille : on faisait des feux de joie dans des barques à rames et des yachts élégamment pavoisés : tout-à-coup le feu prit à la Sainte-Barbe, il y eut une explosion terrible, l'amiral fut grièvement blessé au visage, et un grand nombre de personnes périrent (1).

Ce fut contre son inclination et par déférence pour Marguerite d'Autriche qu'il consentit à se faire nommer évêque : 12,000 ducats payés à Léon X, à cet artiste et philosophe grec en tiare qui avait toujours besoin d'argent, levèrent l'empêchement qu'opposait sa naissance et obtinrent à Philippe le bref de dispense dont il avait besoin. Il était très-savant et se montrait favorable à la réforme. Il parlait de changer les jours de fête, de mettre un terme aux mesures vexatrices des proviseurs et des doyens, de substituer de bons prédicateurs aux moines ignorants et bavards. Il traitait

(1) *Reygersbergh*, de onde chronycke ende historie van Zeelandt, p. 255.

Digitized by Google

de fable une grande partie de la vie des saints, et lisait de préférence la bible, dont il comparait la vulgate à la traduction d'Erasme, qui lui avait dédié son commentaire sur les deux épîtres de St. Paul à Timothée. Il faisait des vœux pour voir venir le temps où il serait permis aux prêtres de se marier (1). Il s'exprimait avec peu de retenue sur le compte des papes, des cardinaux et de la cour de Rome (2).

En 1518, la régente Marguerite fut appelée à prononcer dans une contestation importante qui avait éclaté entre la ville de Dordrecht et celle d'Utrecht. Cette dernière articulait les plaintes les plus graves contre les abus commis par la première dans l'exercice de son droit d'étape (3). « Les priviléges de l'estape de Dordrecht sont de telle substance, dit Guicchardin (4), que tous ceux qui conduisent, et par le Rhin, et par la Meuse, des grains, des vins, des bois et autres choses passant par-là, sont obligez de descharger leurs basteaux ou barques en ce port, et là payer tous deuoirs d'eux, et descharger leurs denrées ès nefs de la ville,

(1) « Si quis sacrarum virginum, monachorum, sacrificulorum et eorum qui aut magistri nostri aut theologi salutantur, cælibatum prædicasset, irridebat vehementer, impossibile dicens, homines integro corpore, ætate, in tanto otio, in tanta rerum omnium copia, qui crebro aut vino calerent, aut turgerent cerevisia, posse caste vivere. » *Gerardus Noviomagus*, vita Philippi Burgundi. — Et ce livre était dédié à Marguerite d'Autriche !

(2) Voir les détails dans Gérard de Nimègue.

(3) L'explication de ce mot se trouve dans mon travail sur la Hanse.

(4) Description générale du Pays-Bas, traduction de *Belleforest*.

Digitized by Google

ou des citoyens d'icelle, ou s'en accorder auec eux et transiger à ceux qui tiennent la doane et la ferme du péage. »

Un procès en forme fut instruit à la cour de Bruxelles : Dordrecht y envoya son syndic, Florent Oem van Wyngaerde; Utrecht s'y fit représenter par le conseiller-pensionnaire de Hollande, Albert von Loo. Ils furent tous les deux tellement violents dans la discussion, que Charles-Quint irrité demanda, par une ordonnance datée de Saragosse, 6 décembre 1518, la destitution formelle de Wyngaerde et son bannissement de Dordrecht, où d'ailleurs ses sorties furibondes contre la réforme naissante l'avaient rendu impopulaire (1).

La mort de Maximilien survenue le 12 janvier 1517, ouvrit à Charles la succession de l'Autriche et le chemin de l'Empire. Les électeurs, assemblés pour le choix d'un chef, étaient partagés entre deux concurrents, François Ier, roi de France, et Charles, roi d'Espagne. Ce dernier se présenta comme le défenseur naturel de l'Allemagne contre les Turcs par la situation de ses états (2). Cette pensée était digne du prince qui voulut être le successeur de Charlemagne, le défenseur du monde chrétien, et à qui 20,000 esclaves chrétiens enchaînés à Tunis, durent en 1535, la vie et la liberté.

A ces raisons Charles en ajouta d'autres, tirées des droits qu'il tenait de sa famille, qui avait occupé, pendant une si longue suite d'années, le trône impérial. Charles l'emporta sur son rival. Les villes des Pays-bas firent éclater leur joie à l'occasion de ce grand événe-

(1) Leo, t. II, p. 290.
(2) *Dewes*, t. V, p. 208.

Digitized by Google

ment par des réjouissances publiques, des prières et des processions solennelles, et les états votèrent d'enthousiasme la somme de 200,000 couronnes pour les frais du couronnement (1).

Dès que la saison lui eut permis de s'embarquer, Charles partit d'Espagne pour se rendre aux Pays-Bas. Il mit à la voile le 20 juin 1520 et prit terre à Flessingue le 1er juillet. Il traversa la Flandre et se rendit à Bruxelles, où les envoyés des électeurs l'attendaient (2).

Le 19 octobre, il confirma, à Maestricht, la régente Marguerite dans le gouvernement des Pays-bas et lui donna un conseil présidé par l'évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, et par celui de Liége, Érard de la Marck.

Prince équitable, modéré, généreux, prélat de science et de vertu, Érard de la Marck fut d'abord dévoué à la France, mais offensé par François Ier, il abandonna ce prince, en 1510, et embrassa le parti de Charles, à l'élection impériale duquel il contribua de tout son pouvoir et de toute son influence (3).

Au conseil de régence établi par l'empereur furent subordonnés le conseil de Malines, la cour de Hollande et les tribunaux des autres provinces. Ces différentes dispositions étaient autant d'infractions aux priviléges de ces corps (4). On réclama, on protesta; mais Charles, aux yeux duquel le temps de la centralisation gouvernementale était venu, anéantit, le 1er avril 1522, tous les priviléges qui heurtaient ce nouveau régime. Pour mettre un terme aux guerres privées et pour assurer

(1) *Dewes*, ibidem, p. 207.
(2) *Idem*, ibidem.
(3) Voy. l'*Art de vérifier*.
(4) *Dewes*, t. V, p. 209.

Digitized by Google

une protection égale à tous, il confia, avant de partir pour l'Allemagne, le commandement des armées au comte Henri III de Nassau, stadhouder de Hollande (1). Puis après s'être fait solennellement couronner à Aix-la-Chapelle, où l'avait accompagné Marguerite, il revint à Bruxelles.

Avec leur concurrence pour la couronne impériale éclata aussi la sanglante rivalité de François Ier et de Charles-Quint. Le premier réclamait Naples pour lui et la Navarre pour Henri d'Albret, de cette maison de *moult preux et hardis chevaliers*, qui accrut ses états par de nombreux héritages, parmi lesquels se trouvait la couronne de Navarre. L'empereur revendiquait le fief impérial du Milanais et le duché de Bourgogne (2).

François Ier dirigea des forces considérables contre les frontières de la Belgique et vers l'Italie. Charles se plaça à toute la hauteur des circonstances; il fit un appel au patriotisme de ses peuples, et ses peuples lui prouvèrent qu'il avait eu raison de compter sur eux; ils s'applaudirent de ce qu'il n'avait pas douté de leur courage et de leur dévouement. Le 9 février 1521, Marguerite, sur les ordres de l'empereur, convoqua les états-généraux à Mons, et leur déroula toute la conduite politique de François Ier : «Il n'a jamais (le roi de France), dit-elle, volu condescendre à aucun moyen pour juste et raisonnable qu'il fût, et ne cesse journellement de solliciter les princes, comme le roy de Danemarcke, le roy d'Escosse, le duc de Savoye, le duc de Lorraine, le duc de Ferrare, la

(1) *Leo*, t. II, p. 291 et 292.

(2) *Michelet*, Précis de l'histoire moderne, p. 210.

Digitized by Google

seigneurie de Venise, la ligue des Suisses, messire Charles de Gheldres et plusieurs autres, pour les induire de faire la guerre contre Sa Majesté et les pays tant de par-dechà que par-delà (1). »

Les remontrances faites au sein des états-généraux convoqués à Gand le 17 juillet de la même année, étaient empreintes d'un caractère de grandeur et de civisme qui devait électriser tous les cœurs et échauffer toutes les têtes. Après un exorde dans le goût du temps (2), la régente s'attacha à signaler les moyens perfides employés jusqu'ici par François Ier, et à fixer l'attention de l'illustre

(1) *Archives de Mons.* — Note communiquée par *M. A. Lacroix*, conservateur des archives de Mons. J'ai les plus grandes obligations à cet excellent homme qui a bien voulu faire pour moi de nombreuses recherches dans le précieux dépôt confié à ses soins. Qu'il reçoive ici l'expression de toute ma reconnaissance !

(2) Le voici : « Messeigneurs qui icy représentez les estats-généraux du pays de par-deçà, pourcez que la paix est la plus digne chose que Dieu le créateur nous at baillez en ce monde, et comme l'on rend gloire à Dieu, de bonne vollontez, dont voeullant la diuine majestez ennoier en terre pour nostre rédemption son benoist fils, nostre saulueur et rédempteur Jésus-Christ, luy fit prendre chair humaine soub la paix uniuerselle du monarcqz Octomme, empereur des Romains, laquelle paix, comme vray trésor, riche et prétieuse hoirie, nostre susdict seigneur, en son dernier testament, laissa à ses disciples, leurs ordonnant que en quelz maison qu'ils entrassent, ils deussent premièrement donner la paix à icelle maison, et sy dedans ne ce trouuoit aulcuns fils de paix digne à la receuoir, ladite paix retournast en eulx ; la très-sacrée et catholique Majesté de l'empereur, nostre souuerain Seigneur, désirant sur toute aultre personne acquérir ce trésor pour le vous distribuer, et faire jouir de cest paix procédant de Dieu, nostres créateurs, etc. »

(*Mss. de la bibliothèque de Bourgogne*).

Digitized by Google

assemblée sur l'orage qui menaçait les pays de Sa Majesté; puis elle continua ainsi avec une émotion vive et profonde : « Pour l'amour et singullière affection que Sa dte Majesté vous porte comme natif de ces pays, engendrez, procreez et noury en iceulx, pour ne vous lesser en dengiers, ains vous préseruer de toute foule et oppression, et mectre la guerre hors de ses dts pays, pour vous entretenir en tranquilitez. Lesquelles choses Sa Majesté vous at vollontiers faict remonstrer comme à ses bons et loyalles subiects, pour l'entière confidence qu'il at en vous, affin que cognoissiez entièrement la disposition de ses affaires et que pensiez bien le hazart où estes, car d'icy despend ou vostre depfence ou vostre ruine.» — Elle leur promit ensuite, après la paix, *vne perpétuelle seuretez, une affluence de biens et habondance de toutes choses*, et serés mis, dit-elle, tousiours hoirs de la subjection et dengiers de France. » Elle mit en relief la belle conduite de l'Espagne et de l'Autriche qui à peine connaissaient Sa Majesté, et qui cependant avaient fait, de leur gré, des armements extraordinaires « et vous qui estes anciens et naturels subjects de Sa dte Majesté, qui avés sa personne auecqz vous preste à employer sa vie, ses biens et tout ce que Dieu luy a donnez pour vous conseruer, ayder et deffendre, ne debués estre de moindre condicion, ne de moindre cœur que les aultres. Ains veu que le faict vous touche sy prez et aués le feu de la guerre sy voissin, et cognoissiez les dommaiges qui vous poudroyent ensuiure en laissant tomber la guerre sur vous, et ayant ausy regard que la querelle est juste, que vray est que Dieu est et sera à l'ayde de Sa Majesté, et vous deuriez en ce prendre cœur de vous monstrer hardys et sans craincte, et y estre plus enclins et vollon-

Digitized by Google

taires que nuls aultres, comme Sa Majesté ne faict nul doubte que ferés, et que sans attendre d'estre requis, obfrire de vous-mesmes libéralement vos personnes, vos biens et vos meubles, comme aués tousiours faict du temps passché pour assister Sa Majesté en cest mesme entreprinse qui est pour vostre propre bien et pour le bien publiqz (1). »

Marguerite avait bien su à qui elle s'adressait; l'enthousiasme produit par ce discours passa toute idée; il se communiqua comme un feu électrique à toutes les provinces des Pays-Bas : une armée de 22,000 hommes se réunit spontanément dans les environs de Malines; l'empereur en détacha une partie avec laquelle le comte de Nassau devait mettre à la raison le fameux Robert II de la Marck, fils aîné de Robert Ier et son successeur dans la seigneurie de Sedan et le gouvernement de Bouillon.

Robert fut nommé le *grand sanglier des Ardennes*, parce que ses terres étaient situées dans ce canton et qu'il faisait autant de ravages dans les environs que les sangliers en font dans les campagnes. Contempteur des choses divines et humaines, il vouait une chandelle à Ste. Marguerite, sa patronne, et une autre à messire le diable, son compère. Robert était une créature de la France; il suivit Louis XII dans ses guerres d'Italie. Il s'y signala par sa bravoure et par l'invention d'une espèce de parc de bois, composé d'échelles entrelacées les unes dans les autres pour servir de barricades à la tête des camps. En 1513, il commanda les bandes noires à la journée de Novarre, où il soutint l'effort des Suisses avec beaucoup de courage, le matin

(1) *Mss. de la bibliothèque de Bourgogne.*

Digitized by Google

du 6 juin. François Ier renouvela, en 1515, l'alliance que son prédécesseur avait contractée avec la maison de la Marck. L'empereur l'ayant offensé, il poussa le ressentiment jusqu'à lui déclarer la guerre à Worms, en pleine diète, par le ministère d'un héraut. Cette témérité aurait causé sa perte sans la guerre qui éclata vers cette époque entre Charles et François (1). Mais, en 1521, l'empereur résolut de châtier comme il le méritait cet insolent vassal, ce traître de son pays. Nassau, à la tête des braves Namurois, prit Bouillon et força le farouche Robert d'implorer la clémence de Charles-Quint (2).

Cependant l'armée française s'avançait dans l'Artois; elle réduisit promptement Bapaume, Landrecies, Hesdin, mais François Ier perdit l'importante place de Tournai. Cette ville était belle, grande, riche, puissante et bien fortifiée. Bien qu'elle fût des appartenances de la Flandre, elle voulut toujours rester libre et neutre. Cet esprit d'indépendance lui coûta cher : elle fut tour-à-tour ruinée et asservie par les Français, les Anglais et les Flamands; mais enfin l'empereur Charles-Quint résolut, en décembre 1521, de la reprendre aux Français qui l'occupaient depuis trois ans et de l'incorporer derechef au comté de Flandre. Nassau l'assiégea avec 15,000 hommes; la garnison ayant perdu tout espoir d'être secourue, capitula sous des conditions honorables; elle sortit avec armes et bagages, tambours battants et enseignes déployées. Les habitants s'accommodèrent si bien du gouvernement de la maison

(1) *Art de vérifier.*
(2) *Munch*, t. III, p. 177.

Digitized by Google

d'Autriche, qu'ils oublièrent pour toujours leur ancienne patrie (1). Cependant la réunion du Tournaisis au comté de Flandre n'eut lieu que relativement au ressort en matière judiciaire et aux appels des sentences des juges de Tournai, dont le conseil de Flandre, séant à Gand, avait la connaissance, et qui, de ce conseil, étaient portés au grand-conseil de Malines. Hors de cela, Tournai demeura, comme auparavant, un membre à part, appelé l'état et seigneurie de Tournaisis, ayant une belle juridiction sur le territoire qui l'avoisinait, et réglant ses affaires par ses trois ordres particuliers (2).

Le 15 mars 1522, Marguerite convoqua les états-généraux à Bruxelles. L'empereur avait eu à s'applaudir de la conduite patriotique des habitants de la capitale. Mille des plus courageux bourgeois, tirés des cinq serments, s'étaient signalés par leur brillante valeur au siége de Tournai et avaient bravement contribué à la reddition de cette place (3). L'empereur, par l'organe de son chancelier, fit briller aux yeux des états les succès éclatants remportés par ses armes. « Les François, dit-il, en ont vu le pire en perdant Millan et Tournay, qui sont choses tant importantes comme chacun scait. » Il leur annonça ensuite son départ pour l'Espagne, les mit au fait des alliances qu'il avait formées et des mesures militaires qu'il avait prises pour la défense du pays, il leur témoigna sa reconnaissance pour le zèle qu'ils avaient déployé à son service « en toutes affaires occur-

(1) *Garnier*, Histoire de France, t. XII, p. 200.

(2) *Guicchardin*, Description générale du Pays-Bas, p. 399.

(3) L'abbé *Mann*, Abrégé de l'histoire de Bruxelles avec des corrections et additions écrites de la main de l'auteur, t. I, fol. 97. *Mss. de la bibliothèque de Bourgogne*, n° 17,135.

Digitized by Google

rentes, vous estes démonstrez sy prompts et enclins au seruice. » Il leur déclara enfin que, dans son absence, le gouvernement resterait confié à Marguerite « laquelle par cy-deuant et par bonne espace de temps pour ses louables et tout immémorables vertus et grande expérience s'est sy bien et vertueusement acquittez audict gouvernement et administration que Sa Majesté et vous estes tenus à elle pour son bon règne et conduict auec le feruent zelle et naturel amour qu'elle vous porte. » Le chancelier termina en leur recommandant la concorde « et vous et requiert et ordonne, que, selon vos loyaultez et fidelliťez accoustumées, vœilliez durant ceste absence de Sa Majesté vivre entre vous paisiblement et sans noises, vous ayder, secourir et assister les vngs aux aultres en vos nécessitez, demeurer et perséuérer en sy bonne union et intelligence entre vous... sans vous desioindre ou séparer aulcunement, affin que la vertu et force demeurent vnies, ayant souuenance de l'exemble qui vous fut l'autre fois baillez à l'assemblée d'Anuers de la trousse des flesches bien liée, à la imitation de Alexander Maiximus et de la bonne royne damme Isabel, etc. (1). »

Au milieu des sanglantes batailles qui agitaient le monde, la réforme ne s'était pas laissée étourdir; elle avait fait bien du chemin, elle avait grandi en marchant. Toute une légion de pamphlétaires et de caricaturistes popularisait les questions nouvelles. C'était chose surprenante que cette satire incessante, impitoyable, inépuisable du pamphlet, qui s'en allait, chaque jour lançant un anathème, fouettant, brisant une célébrité et la jetant en pâture aux sanglantes railleries des

(1) *Mss. de la bibl. de Bourg.*

Digitized by Google

masses. Aussi Charles-Quint, l'homme de l'infaillibilité spirituelle et temporelle quand même, se hâta-t-il de défendre, sous peine de mort, l'impression d'écrits dirigés contre le pape et l'Église, et en 1522, il chargea François Van der Hulst, conseiller de Brabant, de rechercher et de poursuivre, dans les Pays-bas, les adhérents de Luther (1).

Pendant que l'empereur cinglait à pleines voiles vers les rives de l'Espagne (2), Florent d'Ysselstein, comte de Buren, aussi brave à la guerre qu'habile au conseil, et qui, avec les terres de ses ancêtres, avait hérité de leur dévouement à la maison d'Autriche, s'avança en Picardie avec une armée anglo-belge.

Marguerite, sur les instances de l'évêque d'Utrecht, résolut de ruiner le parti du duc de Gueldre en Frise, et d'en finir une bonne fois avec ce chef orgueilleux, qui s'occupait de sciences occultes, d'alchimie, d'élixirs, et voulait comme l'Éson de la fable, dépouiller sa vieille peau et recouvrer la force et la beauté de la jeunesse (3).

(1) *Wagenaer*, vaderlandsche Historie, t. IV.

(2) Avant de partir, l'empereur avait fait son testament à Bruges le 22 mai 1522. S'il mourait en Flandre, il ordonna que son corps fût inhumé à Bruges auprès de celui de dame Marie de Bourgogne. Il voulut qu'on distribuât 40,000 ducats d'or, dont 10,000 à de pauvres maisons religieuses, 10,000 à d'honnêtes gens pauvres et à des laboureurs nécessiteux, 10,000 à des écoliers pauvres et 10,000 à des filles pauvres pour les marier. (Analyse des mémoires et des lettres du cardinal de Granvelle, par *Dom Berthod*. Mss. de la bibl. de Bourgogne, n° 16107.)

(3) « In asyne oude daghen verlanghde hy, gelyk een tweede Aeson, weder jeughdigh te worden, ende syn gerimpeld vel af te moeghen legghen. » *Slichtenhorst*, p. 433.

Digitized by Google

Les états de Frise appuyèrent Marguerite dans son entreprise ; ils déclarèrent que les comtes de Hollande seraient chargés de gouverner cette province au nom de l'empereur, et qu'ils seraient assistés d'un régent et de deux membres pris parmi les états. Celui qui contribua le plus à ces arrangements fut le fameux George Schenck de Tautenberg, qui finit par expulser les garnisons gueldroises de toutes les forteresses de Frise où elles tenaient encore (1).

Au printemps de 1522, Charles de Gueldre avait conclu une trève avec Antoine de Lalaing, comte d'Hoochstrate, président du conseil des finances, gouverneur de Hollande, jeune héros qui promettait les plus belles espérances. Il était de cette famille qui avait pour chef l'illustre Jacques de Lalaing, surnommé le bon chevalier, dont jadis toutes les capitales de l'Europe civilisée avaient vu les prouesses. Les Gueldrois ne respectèrent pas longtemps la paix qu'ils avaient jurée; déjà, dans l'automne de 1523, ils parurent devant les portes de Leyde et pillèrent le village de La Haye, le plus beau, le plus riche et le plus grand qui fût en Europe.

Une nouvelle trève, conclue le 4 juin 1524, au château de Heusden, laissa reposer, pendant une année, les hostilités de la Gueldre. La mort de Philippe de Bourgogne, survenue le 7 avril de la même année, amena des changements dans le diocèse d'Utrecht; il fut remplacé par Henri de Bavière, fils de Philippe, électeur palatin, sous lequel eut lieu, le 21 octobre 1528, la cession de la souveraineté temporelle de l'église d'Utrecht

(1) *Leo*, t. II, p. 295-297.

Digitized by Google

à l'empereur Charles-Quint. Frédéric avait été élu par le chapitre, en dépit de toutes les intrigues de Marguerite, qui aurait voulu placer dans le siége vacant un homme de son choix, l'évêque de Liége (1).

L'adroite politique de Charles-Quint était parvenue à réunir les princes et les peuples les plus puissants dans le but unique d'accabler le roi de France, qui, malgré de merveilleuses actions de bravoure, fut vaincu et fait prisonnier devant Pavie le 14 février 1525. Forcé de se rendre, il chercha des yeux un chevalier digne de recevoir son épée; il jeta les yeux sur un Belge, sur ce Charles de Lannoy, seigneur d'une des plus illustres maisons de Flandre, chevalier de la Toison-d'Or en 1516, gouverneur de Tournai en 1521, vice-roi de Naples en 1522, généralissime des armes impériales en 1523.

Charles ne se tint plus de joie en apprenant cette étonnante nouvelle, il écrivit de sa main à de Lannoy la lettre suivante : « Mon général, je ne feys jamais doubte des choses que me distes; mais puis que aués sy bien accompley vres. parolle, vres. crédict en serat de plus grand, et m'escriuez bien par voz lres. que vous n'espargneriés la vie pour me faire quelques bons seruices, et vous l'aués ausy accomply, dont je loue Dieu de ma part, et à vous me sens tenu, et vous en remersie, et vous en scai grand grez, et sy scauoye parolle suffisant ad ce, elle n'y seroit espargnée; mais je vous prometz que beaucoup moing le seroient les biens que j'entends vous faire, comme cognoistré par œuure. Mes affaires sont à cest heurs cieux que par le sieur de Reulx et par les lres. escriptes de mains de secrétaires,

(1) *Leo*, t. II, p. 297.

Digitized by Google

verrez et scaurez. Par quoy en cest n'en feray aultre mencion. Ce que aués le plus en dilligences, c'est que d'assembler argent, car à tant il vient à point. Je feray le semblable du costez de deçaz. Je vous prie tost de dépescher ledt de Reux auec vre. aduis de ce qu'il vous semble de ce que j'auray affaire; car je déscire tost me résouldre lequel chemin j'auray de tenire à l'exécuter sans y perdre temps. Ainsy puisque m'aués prins le roy de France, lequel vous prie me bien garder la bouche et le demeurant, comme suis seur que scaurés bien faire. Je voy que ne me scauray où employer sy ce n'est contre les infidelles. Je y ay tousious eu vollentez, et à ceste heurs ne l'ay moindre. Aidez à bien dresser les affaires affin que auant que je deuiengne beaucoup plus vieulx, je faise choses par où Dieu puist estre seruy, et que ne soye à blasmer. Je me dict viel pourcez que, en ce cas, le temps passe et me samble long, et l'aduenire court. Et à tant faict fin, priant Dieu que mon désire en ce puist estre mené à bonne fin, en vous asseurant que me trouuerés tousiours vng vray bon mre. (1) »

Une longue correspondance émanée des plus illustres personnages tenait la régente Marguerite au courant des affaires d'Italie. Le 6 mars 1525, elle manda au comte de Gavre, capitaine et gouverneur-général en Flandre et en Artois, dont la famille avait, de tout temps, par sa valeur et sa fidélité, mérité les plus hautes fonctions civiles et militaires dans les Pays-bas : « J'ay cejourd'huy eu certaines nouvelles que le XXIIII de féburier, l'armée de l'empereur assailly le roi de

(1) Cette copie se trouve dans les *Ms. de la bibl. de Bourgogne.*

Digitized by Google

France en camp de Forte ; que combien qu'il fût grandement fortiffiez, le roy y fut prins prisonnier, XIIIIc hommes de guerre dedans le camp tuez, et que la rest qui print la fuyte at esté entièrement prins et tuez, et ne scait l'on qu'il en fut aulcuns eschappez. Je vous requiers que à la consollation des vassaulx et subiects de vre. gouuernement vous les aduertissiez, les exhortez et ordonnez rendre grâce à Dieu de la victoire qu'il nous at enuoyez par feu de joye, par processions, oraisons et aultres pyes œuures, et surtout faire prier pour les ames de ceulx qui sont trespassez (1). » Le 13 du même mois, elle confirma cette heureuse nouvelle par une lettre adressée de Malines au conseil de Flandre ; elle annonça à ce corps auguste l'arrivée de l'écuyer Grapain « auec lettres en conformitez desquelles il a certiffiez qu'il auait esté en la dicte bataille, la prinse du roy de France par la main du vice-roy, et que luy-mesme at aydé à désarmer le roy, la prinse aussy et mort des principaulx personnaiges du royaume..... et que à la dicte bataille ne sont morts de nostre costez que cent et cinquante hommes..... et que le susdict roy ait mandé faire déliurer le prince d'Orange, et sieur de Bossu et aultres des nres, qui estoyent prisonniers (2). »

Cette miraculeuse victoire de Pavie était, en effet, de la plus haute importance pour les Pays-bas ; car il s'agissait pour eux de récupérer le duché de Bourgogne et le comté de Charolais avec toutes leurs dépendances.

Cependant la gouvernante apprit que Henri VIII, justement alarmé des succès éclatants remportés par Charles-Quint, pensait à s'allier avec la France. Dans

(1) *Ms. de la bibliothèque de Bourgogne.*

(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

cette éventualité, elle prévit que le poids de la guerre tomberait tout d'abord sur les Pays-Bas, et qu'elle devait se mettre en mesure de résister. Au mois de mai 1525, elle convoqua les états de Hollande et leur fit demander par Jérôme van Dorp, d'une ancienne maison du pays de Delft, la somme de 100,000 florins, pour être à même de mettre cette province sur un pied respectable de défense contre les attaques du duc de Gueldre. Les états réfusèrent la demande, en se rejetant sur la misère générale du pays, la stagnation complète du commerce, et ils se plaignirent du système d'impôt établi depuis Philippe-le-Bon. Ils furent convoqués de nouveau, le 17 juin, à Gertruydenberg. Le comte d'Hoochstrate qui, en sa qualité de chef du conseil des finances, se tenait toujours auprès de la régente, se mit cette fois-ci en mouvement; il se rendit de ville en ville et employa ruses, flatteries, promesses: rien n'y fit, les états persistèrent, et ses démarches eurent peu de succès (1).

Pendant que François Ier gémissait captif à Madrid, sa mère Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême et régente de France, qui à une grande douceur joignait de la pénétration et un caractère ferme, envoya à Bruxelles Viardi, son secrétaire, afin d'obtenir de la régente une trève de six mois et de pouvoir traiter dans cet intervalle, de la rançon et des autres conditions de la paix. Marguerite prêta une oreille favorable aux sollicitations de Viardi, et chargea de cette affaire importante le comte d'Hoochstrate, l'archevêque de Palerme et le comte de Berg.

(1) *Wagenaar*, t. IV, p. 452-455.

Digitized by Google

Jean de Carondelet, archevêque de Palerme, fils de Jean de Charonde, chancelier de Bourgogne, que la petitesse de sa figure fit appeler Carondelet, naquit à Dôle en 1469. Dès l'an 1503, il remplit les fonctions de conseiller ecclésiastique au conseil souverain de Malines. Les Bourguignons jouissaient à cette époque de la haute faveur de Charles-Quint. De Malines Carondelet passa à Bruxelles, où il présidait le conseil ecclésiastique, ainsi que le conseil secret de la gouvernante. Entre autres dignités, il fut encore revêtu de celles de primat de Sicile, de chancelier perpétuel de Flandre et de secrétaire de l'empereur. Il conserva ces dernières places jusqu'en 1540, où son grand âge le détermina à renoncer aux affaires publiques. Il n'est pas indifférent d'ajouter à tant de titres celui d'ami d'Érasme, qui lui dédia son Saint-Hilaire, en 1522. Carondelet mourut à Malines le 8 février 1544, âgé de 75 ans. Il laissa manuscrits quelques traités sur différentes questions de droit (1).

Jean III, dit le Pacifique, duc de Berg, fils de ce Jean II, de prolifique (2) et batailleuse mémoire, avait été élevé à la cour de Bourgogne, et fut un zélé protecteur des lumières et de la réforme, un généreux et bon seigneur (3).

(1) Voy. le dictionnaire de *Moréri*.

(2) Il avait 63 enfants avant d'être marié.

(3) Par compassion pour les pauvres paysans venant de la forêt de Soigne, par la route d'Ixelles, avec leurs charges de bois, il fonda pour eux un certain nombre de *portions* à l'hôpital de la Ste.-Croix d'Ixelles, qui avait été créé, en 1481, par Jean, sieur de Aa. De plus, il ordonna, par la même fondation, qu'il y eût toujours un cheval prêt à être attelé à leurs charrettes afin de les assister à monter la raide ascente d'Ixelles vers la porte de Namur. (L'abbé *Mann*, t. I, fol. 101, Mss.)

Digitized by Google

Les plénipotentiaires belges se réunirent, au mois de juillet 1525, à Bréda, dans le somptueux château de Henri de Nassau, et y convinrent d'un armistice avec Viardi. C'est que du côté des Pays-Bas la fortune avait réservé à la France un allié bien précieux dans le duc de Gueldre; non content d'avoir fait passer au service du roi un corps de 6500 lansquenets, il offrait à la régente Louise, ou de venir en personne avec une autre armée défendre les frontières de la Picardie, ou de faire une puissante diversion dans le Brabant et la Hollande, pour le cas où la France se trouverait pressée par les Pays-bas. Marguerite n'était pas en état de triompher de deux ennemis à la fois, surtout depuis que l'alliance anglaise était devenue douteuse (1), et que déjà Charles de Gueldre avait entrepris d'envoyer quelques troupes à François Ier. Ces troupes prirent leur route par le comté de Namur, où l'on voulait, comme en 1507, s'opposer à leur passage. Mais les Gueldrois menèrent si mal les Namurois que ceux-ci quittèrent, dit-on, leurs souliers pour fuir avec plus de vitesse; d'où est venu à ce combat le nom de *journée des savates* (2).

Ainsi, de quelque côté que Charles-Quint portât ses regards, il n'apercevait que des écueils. Ce fut là, sans doute, ce qui le rendit si modéré dans sa victoire, ce qui lui fit accorder avec tant de facilité et de promptitude la trève que la régente de France avait demandée à la régente des Pays-Bas.

Cette trève fut suivie, en janvier 1526, de la paix de Madrid. François Ier restitua et céda à l'empereur le duché de Bourgogne saisi par le roi Louis XI sur Marie

(1) *Garnier*, t. XII, p. 346.
(2) *De Marne*, p. 496.

Digitized by Google

de Bourgogne; il restitua de même la ville de Hesdin; il renonça à tous ses droits sur Tournai, Mortagne, Saint-Amand et les châtellenies de Lille, de Douai et d'Orchies, à toute prétention de suzeraineté, de régale et de ressort sur la Flandre et l'Artois, et généralement sur toutes les terres possédées par l'empereur ou par la gouvernante des Pays-Bas. Il jura d'employer ses bons offices et son crédit auprès de Charles d'Egmont afin de le porter à reconnaître l'empereur pour son héritier dans le duché de Gueldre et le comté de Zutphen (1).

Wagenaar dit (2) que, sur les instances de Nicolas Perrenot de Granvelle, père du fameux évêque d'Arras, Marguerite était partie pour Madrid dans le but de travailler à ce traité. Je ne sais où l'exact historien hollandais a pris ce fait que je n'ai trouvé nulle part et que j'ose révoquer en doute jusqu'à information meilleure.

Marguerite ordonna de remercier Dieu de cette paix si avantageuse à la Belgique « par processions, prières, oraisons et feux de joie. »

Mercurin de Gattinare fut le seul des conseillers de Charles-Quint qui refusa de signer le traité de Madrid; il allégua pour motif que François Ier ne tiendrait pas sa parole, et que, par conséquent, il ne voulait pas être dupe. Et, en effet, la situation respective de la France, de l'Italie et des Pays-bas, le caractère personnel de François Ier et de Charles-Quint ne pouvait permettre une paix durable; ces princes ressemblaient à deux chevaliers, armés de toutes pièces, qui joûtaient à outrance et ne se reposaient qu'épuisés de fatigue, pour reprendre de nouvelles forces et combattre encore.

(1) *Garnier*, t. XII, p. 379 et 380.

(2) Vaderlandsche historie, t. IV, p. 461.

Digitized by Google

Pendant que le roi de France convoquait les états de Bourgogne pour faire déclarer, par leur organe, qu'il n'avait point le droit de céder aucune partie de la France, Charles-Quint célébrait ses noces (10 mars 1526) avec Isabelle, fille de cet Emmanuel de Portugal, dit le Fortuné, qui compléta, par la publication du *Code Manuelino*, les institutions du royaume; qui envoya une ambassade à Alexandre VI pour lui reprocher sa conduite scandaleuse; qui chassa les Juifs; qui exhorta Frédéric de Saxe à s'opposer à la propagation de la réforme; qui encouragea le beau génie de Bernardin Ribeiro, de Falcao, de Sa de Miranda, de l'infante D. Maria, de Louise Sigea; qui encouragea Jouna Vaz, Alfonse et Henri Barbeza, et la brillante école de Vasco; qui attacha enfin son nom aux immenses découvertes faites par Gama, Cabral, Corte-Real et Albuquerque-le-Grand.

Guillaume des Barres, d'une ancienne famille de Haumont-sur-Yonne, l'habile secrétaire de Marguerite, fit à cette princesse un portrait extrêmement flatteur de la jeune fiancée : « Je voudrois qu'il me fût cousté quelque chose de bon que l'eussiez veue; car si l'on vous a dit beaucoup de ses beautez, vertus et bonnes manières, vous y en trouueriez encores trop plus et auriez de veoir le contentement l'vn auec l'autre (1). »

Le 26 avril 1526, Marguerite députa en Espagne auprès de Charles-Quint pour le complimenter sur son mariage et pour présenter ses félicitations à l'impératrice, à qui elle écrivit « qu'elle vouldroit bien que les choses se puissent disposer de si bonne sorte qu'elle

(1) De Burgos le 22 mars 1526. *Mss. de la bibl. de Bourgogne*, n° 16072.

Digitized by Google

peust venir visiter les pays de par-deçà qui sont si beaulx et garnis de si bonnes villes..... Pourquoy lui suppliera vouloir tousiours iceulx auoir pour recommandez envers Sad^te^ Majesté, *afin de les traictier fauorablement, et les tenir en leurs droits et priuiléges accoustumez* (1). »

L'envoyé de Marguerite était chargé de dire à l'empereur « qu'elle auoit la plus grande affection d'extirper la secte des Lutériens. » Il lui parla aussi de l'esprit d'économie et de l'extrême simplicité de vivre de cette princesse. « Et n'y a chancelier de prouince, ny quasi-gouuerneur ou lieutenant de pays qui n'en vse, et ait accoustumé de vser aussi simplement, (2) ou plus que ma dicte dame a fait (3). »

(1) *Mss. de la bibl. de Bourgogne*, n° 16070.

(2) Cependant, à en juger par les ordonnances de l'hôtel de cette princesse, on doit convenir qu'elle vivait assez splendidement : « au disner une pièce de beuf riolle pesant environ XVI livres ; ung muteau pour le boullon de madame, d'environ VIII livres ; ung hault cousté de moton boully ; ung chappon boully ou une bonne poulle ou deux poullets en ce lieu ; ung membre de moton rosty ; ung autre pour hachis ou carbonnades ; une pièce de veau ou chevreaux, cochons, aigneaux ou oysons pour le gros rosti, et entend madame que quand elle sera servie d'une desdittes pièces de gros rost qu'elle ne sera pas servie de l'autre. Et pour le menu rost une pièce de perdrix, deux lappins ou ung conins, ou se n'est, VI poulets et VI pigeons ; trippes, saulsises, pieds de veau et de beuf, de moton, de porc ; potaigeries ; ung grand pasté de veau et de moton ; et le dimanche, mardi et jeudi, des petits pattés ; lundi et mercredi, des grans pastés comme dessers ; ris formenté ou autre chose en ce lieu ; fruits, oublies et fromages, selon les saisons, et une pièce de moton pour le desjeûner, etc. » Voy. les Appendices de M. de *Reiffenberg* au 10^e^ volume de l'hist. des ducs de Bourgogne par *Barante*, p. 255, suiv.

(3) *Bibl. de Bourgogne*, n° 16070.

Digitized by Google

Cependant François Ier, traître à sa parole de roi et de chevalier, venait de publier le traité qu'il avait signé avec le pape, Venise, Florence, Gênes, Milan, qui, depuis la bataille de Pavie, se trouvaient à la merci des armées impériales, et ne voyaient plus dans les Français que des libérateurs (1). Le roi leur envoya 500 lances et 40,000 ducats pour stipendier un corps de 10,000 Suisses.

Pendant l'année 1526, les armes de Charles-Quint ne furent pas heureuses. Le Ier volume des documents relatifs à la réforme qui reposent aux archives allemandes de Bruxelles, et que M. le docteur Corsemans a tirés de la poussière de l'oubli, contiennent, sur ces affaires d'Italie, une correspondance des plus intéressantes entre l'archiduc Ferdinand et Marguerite d'Autriche. Ce prince la tenait au courant de tout, il lui écrivait tantôt pour demander des conseils, tantôt pour solliciter des secours, tantôt pour lui communiquer ses chagrins et ses peines. Pour échantillon nous en donnerons celle que voici, en date du 16 juillet 1526 : « Madame, j'ay receu vostre lettre du 5 de ce mois, et combien que le contenu en icelle ne me soroit estre esioyssement (2), toutefois si vous mercie et bien humblement de la part qu'il vous plaît prendre me ainsi auertir de ce qui vous survient, et me desplaît grandement que les affaires ne

(1) *Michelet*, p. 89.

(2) Marguerite était affligée de ce qu'au milieu des sanglantes batailles d'Italie, elle n'avait pu obtenir que sa chère Belgique restât neutre : elle avait écrit à l'empereur, que sans cette neutralité, « il seroit à craindre que les subiectz ne voulussent d'eulx-mesmes faire quelque neutralité, postposant l'honneur de Sa Majesté. »

Digitized by Google

prennent meilleur train ; néantmoins il fault mettre le tout en Dieu et auec son aide, attendu mesme que ce n'est pas faulte que Sa Majesté ne mecte en tous deuz et plus que raisonnables devoirs pour garder et entretenir la paix et le bon droit qu'il a à l'encontre de ses ennemys; regarder, y faire la meilleure résistance que possible sera, et de ce mieulx conduire et y aller de meilleure sorte qu'on a fait du passé. Et quant aux affaires d'Italie, vous auertis qu'ilz sont bien grans et en très-mauuaise disposition ; car l'armée du pape et des Véniciens sont à grosse puissance à trois milles de Milan ; et m'a auerti le mareschal de Bourgogne de ce que verrez par les copies que vous enuoye auec cestes, et tellement sont disposez les dictes affaires que si Dieu, par sa saincte bonté n'y remédie, sont en plus grand dangier que oncques. J'ay puis aucuns jours de tout auerti Sadite Majesté pour sauoir son vouloir de ce qu'il luy pleust que je fisse, combien qu'ay tousiours fait, et fais tout ce qui est en moi. Et crains fort que les postes soient détenues et occupées en France, pourquoy n'en puisse auoir bien tost response ; car je l'attends d'heure à autre. Et n'ay autre regret que ne puis démonstrer l'effort conforme au vouloir. Mais, madame, comme assez sauez j'ay eu et ay tant d'affaires et de si grosses despenses à cause des altercations et discordes régnans en Allemagne, et aussi que tousiours, à la requeste des cap^nes^ de Sadicte Majesté en Ytalie, ay entretenu aux confins de l'Ytalie IIII^m^ piétons, tellement que de moy-mesme n'est sauoir commancer chose de groz extime et dont je puisse acquérir honneur, ni faire chose qui valist. Combien que j'ay fait entendre et besongner pour pouoir recourir une bonne somme d'ar-

Digitized by Google

gent, auec laquelle j'eusse peu dresser armée souffisante, pour en personne pouoir emprendre et faire quelque bonne chose. Mais quelque persuation qu'on leur ait fait et assourance de leurs deniers que leur ay sceu faire présenter, n'ay rien peu obtenir d'eulx. Et, en effet, les trouue si rebours et difficilles que n'ay espoir de rien sauoir besongner auec eux. Parquoy, madame, et vous en supplie très-humblement, attendu que l'honneur et réputation de Sadicte Majesté gist aux affaires dessus dictes, qu'il vous plaise tout faire auec les marchands d'au-delà ou autrement que de pouoir finer jusques à deux cens mil florins ou plus si possible est. Et si mieulx n'en pouiés faire, bien feray et bailliray moy-mesme telle seurté que besong sera, et j'espère auec l'aide de Dieu et avec cella faire en personne tel seruice à Sadicte Majesté qu'on s'en procurera à tout le moings, il ne restera à faulte de pousser auant; et dont vous supplie de vostre bonne et briefue response; car puisque les choses vont de si mauuaise sorte, il est temps de besongner ou jamais. Et sur ce, madame ma bonne tante, je prie à nostre Seigneur qui vous doint bonne vie et longue (1). »

Bientôt des nouvelles plus accablantes vinrent frapper la princesse et la chrétienté tout entière. Les innombrables armées de Sélim II, le magnifique, l'invincible, la terreur de l'Orient et de l'Occident, avaient porté leurs étendards jaunes et leurs queues à crinières flottantes sous les vieilles tours de Belgrade et de Mohatz; leurs coursiers huns se baignaient dans les flots du Danube, et Vienne tremblait de voir bientôt leurs dames

(1) Daté d'Augsbourg.

Digitized by Google

recourbés briller aux feux du soleil du Prater. Le roi Louis II de Hongrie qui avait épousé Marie, sœur de Charles-Quint, et que les grands avaient élevé dans les danses et les festins, au sein du luxe et de la débauche, voulut livrer une bataille décisive, et fut défait le 29 août 1526. Deux mois après on retrouva son corps dans un marais où il avait été englouti avec son cheval. Cette tragique catastrophe émut profondément l'Europe. Le 18 septembre Ferdinand écrivit, de Lintz, à Marguerite sous l'impression pénible de ces sanglants événements : « Madame ma bonne tante, etc.... me vindrent les nouuelles comme le Turc auec deux cent mil combatans vint trouuer le roi de Hungrie, mon feu beau-frère, enuiron à 20 lieues de Bude où il estoit auec XL m combatans pour la diffencion de son pays, où illec le 29 d'aoust passé se donna la bataille, laquelle ledict Turc gaigna, ensemble toute l'artillerie dudict feu roy, qui estoit en grand nombre, et luy-mesme y est demeuré tué, les ungs disent que se a esté en combatant, et les autres disent que se a esté voiant que la dicte bataille estoit perdue pour luy, se retirant et pensant sauluer vint entrer en ung maratz où il est demeuré; ce que tiens pour le plus certain. Dont, madame, pouez penser en quelle perplexité je me trouue ainsi despouruu d'argent et d'aide contre si grosse puissance que celle dudict Turc. Je vous supplie, madame, me tenir pour excusé qu'autant mis à vous auertir des dictes nouuelles; car tant à cause de mes si grandes affaires qu'estois sur mon dict partement, que sur l'eau où je suis venu dès ledict Ysprong jusques à ici n'estoit possible faire tel deuoir comme deuoit. Cejourd'hui me sont venues nouuelles comme ledict Turc avoit prins la dicte ville de

Digitized by Google

Bude et qu'il a dépesché deux de ses principaulx capitaines auec chacun bon nombre de gens, l'ung pour entrer en mes dicts pays d'Austrice, pour y brousler, gaster et faire le pis qu'ils pourront, et tantôt pour faire le semblable en Stire; à quoy ont désià fait commancement, voire que désià ont corou jusques à XV ou XVI lieues près de Vienne. Et comme bonne dame et princesse expérimentée, deuez, madame, tenir main enuers l'empereur, monseigneur et frère, qu'il face paix auec noz communs ennemys à son plus grand honneur et seurté qu'il sera possible, et incontinant et à diligence faire tout son effort pour le reboutement de ce mauldict Turc; ce que vous supplie très-humblement faire, car si Sa Majesté n'y mect bon et très-brief remède, non seullement moy, nostre maison d'Austrice et toute la Germanie tumberont à tont-talle ruyne et désolacion; mais aussi toute la reste de la chrestienté. Dieu y veulle pourueoir ainsi que plus que nécessairement.

»Quant aux affaires d'Ytalie, ils sont, madame, aussi fort perplexes à cause de la grosse puissance des ennemis et le petit nombre que sont nos gens. Toutesfois incontinent que suis arriué à Ysprong, affin que le tout ne tumbe aussi à perdicion, j'ay despesché messire George de Frongsberg pour à dilligence aller à Augsbourg auec les meilleurs joyaults et baghes que me suis troué auoir, et d'auantage, s'il y auoit quelque difficulté, ay tant fait que aucuns des principaulx de Tirol en respondront pour pouuoir promptement recouurer argent, pour à toute diligence ledict messire George et autres capitaines auec le nombre de XII^{m} payés, que font X^{m} bons piétons,

Digitized by Google

ce que de chevaulx se pourroit recouurer et une bonne bande d'artillerie, passer audict Ytalie, et eulx joindre à nostre camp, si possible est; ce qu'espère en Dieu, feront : car, madame, je n'auois ni scauois autre remède de finer argent pour enuoyer ledict secours que celluy des susdicts, dont pouez penser en quelle poureté je suis, et mesme pour le présent qu'il m'est mieulx mestier qu'il ne fust oncques, duquel secours j'a auerty le capitaine de Sa Majesté audict Italie, affin de leur donner bon espoir et cueur de tousiours faire leur deuoir. Et pour le présent ne scay chose autre digne de vous escripre, sinon que vous supplie, madame, bien humblement que si de vostre part me pouez faire quelque aide et secours, qu'il vous plaise le faire; car je me trouue tant despourueu d'argent, sans lequel ne se peust riens faire, à cause des grosses despenses que depues que suis entré en Allemaigne m'a conuenu faire, tant à cause des susdicts Turcz de l'empire, contre les paysans, paié grosses debtes et en autres diuerses manières. Et vu mesmes que mes pays ne sont à beaucoup près souffisans pour pouoir suuenir à telle despense qu'il est nécessaire pour la répulsion dudict Turc, m'est et sera impossible lui scauoir résister. Ains pourra auenir que, par faulte d'aide et secours, aurez tost les mesmes nouuelles de moy que dudict feu roy de Hongrie, et quant à la roine, ma sœur, elle est environ dix lieues près de Vienne bien désolée et desconfortée, comme assez pouez considérer. Je luy ay enuoyé pour la consoler et sa seureté aucuns bons personnaiges et quelques piétons, et les premières nouuelles que actends d'elle dès qu'elle sera audict Vienne ou autre part en ces mes pays

Digitized by Google

d'Austrice pour l'exploit que ledict Turc aura fait audict Hungrie, car il ne se repose point; ains poursuyt tousiours sa fortune et victoire tant qu'il peult. Je vous auertiray de ce que plus me surviendra, vous priant du semblable, etc. »

(Et est ajouté de la main même de Ferdinand : « Madame, je vous suplie vouloir tenir la main à la pais; car vous voyés bien que c'est plus que besoin (1). »

Quelques jours après, Marguerite reçut une lettre du fameux George de Frundsberg (2), ce gentilhomme de Souabe qui donna de si naïfs avertissements à Luther (3) et fut frappé d'apoplexie en sermonnant ses lansquenets, lorsqu'en 1527 Charles de Bourbon les conduisit au sac de Rome. Il lui manda qu'il était prêt à marcher au secours du Milannais avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie; qu'il ne lui manquait plus que l'argent; que les joyaux de l'archiduc mis en gage à Augsbourg produiraient probablement peu de chose. Il la pria donc instamment de lui faire parvenir les

(1) *Archives de Bruxelles, secrétairerie d'État allemande, documents relatifs à la réforme, vol.* 1er.

(2) D'Augsbourg, le 19 septembre 1526.

(3) Luther, cité devant la diète de Worms, y arriva le 16 avril 1521. Il reçut la visite de plusieurs princes et seigneurs; le lendemain à 4 heures de l'après-dîner, il fut appelé par le héraut-d'armes. Avant de le laisser entrer dans la noble assemblée, Frundsberg, dont les cheveux avaient blanchi sous le casque, le prit à part et lui dit : « Moinelet, moinelet, tu suis là une marche telle que ni moi ni mon coslonel nous n'en avons jamais suivie dans nos batailles les plus sérieuses. Mais si tu es sûr de ton affaire, alors vas en paix, Dieu ne t'abandonnera pas! (*Raumer*, t. I, p. 257).

Digitized by Google

sommes nécessaires pour venir au secours des pauvres bons compagnons (1).

Marguerite se trouvait dans des circonstances bien critiques ; ce qu'il lui fallait pour en sortir, c'était, avant tout, de l'argent. L'empereur voulait reprendre la Bourgogne par la force, et c'étaient encore les finances qui l'entravaient dans ce projet. « La difficulté, lui écrivit Marguerite, qu'on a trouvé de induire ceux de Brabant, Flandres et Hollande à ayder à la garde des frontières de Heynau, Artois, Luxembourg et Frise, vraysemblablement et par plus forte raison faisoit à présumer la difficulté estre trop plus grande à obtenir ayde pour Bourgogne, qui leur est si longtaine (2). »

Les Belges alors ne comprenaient pas les avantages d'une grande union sociale, le régime prédominant de la commune et de la province s'opposait à un système de gouvernement unitaire et centralisateur, si nécessaire pour opérer l'unité nationale, surtout dans un petit pays enserré de tous côtés par d'ambitieux voisins. Chaque ville voulait vivre de sa vie propre et indépendante, sans se soucier des intérêts de la généralité ; les Pays-bas ne formaient pas une nation compacte, homogène, c'était une agrégation de souverainetés distinctes, également importantes par l'étendue de leur territoire, par leurs populations et leurs richesses, et le plus souvent hostiles les unes envers les autres. Il est à remarquer que

(1) « Dasz den guten erlichen Gesellen Hilff gethan werde. » *Archives allemandes de Bruxelles, documents relatifs à la réforme, vol.* 1er.

(2) *Bibl. de Bourgogne*, nº 16071.

Digitized by Google

l'objet principal du règne de Maximilien, de Marguerite et de Charles-Quint fut de faire disparaître ces rivalités de ville à ville, de province à province; de réduire l'esprit municipal et provincial, et d'augmenter, en proportion, l'importance politique du centre. Ce fut dans cette intention qu'en 1507 Maximilien déclara le siége du gouvernement général des Pays-bas définitivement fixé à Bruxelles (1).

Marguerite avait le plus grand besoin de l'appui des provinces; et cependant les idées religieuses de Charles-Quint la mettaient continuellement dans la nécessité de les irriter, de les mécontenter, de se brouiller avec elles. En 1525, elle avait défendu les réunions dans lesquelles on lirait l'évangile, les épîtres de Saint Paul et d'autres livres spirituels. Peu de temps après, elle fit saisir Jean de Bakker, curé à Woerden : condamné comme luthérien, ce malheureux fut étranglé, puis brûlé. De nombreuses arrestations eurent lieu ensuite. Le 17 juillet 1526, elle publia, à Malines, une nouvelle ordonnance où elle se plaignit des progrès que la réforme faisait dans les Pays-bas; en conséquence, elle défendit les assemblées particulières qui avaient pour but *d'éloigner le simple peuple* de la révérence due aux sacrements, de l'honneur qui revient à la mère de Dieu et aux autres saints, des offrandes pour les morts, des jeûnes et des autres commandements de l'église reçus par la tradition. Elle statua que tous ceux qui seraient convaincus de cette nouveauté devant le magistrat, seraient condamnés, pour la première fois, à payer 10 florins; la seconde, vingt; la troisième, qua-

(1) L'abbé *Mann*, t. I, p. 97.

Digitized by Google

rante; et au bannissement, s'ils n'étaient pas en état de payer (1).

Marguerite s'attachait à faire comprendre à l'empereur combien, dans la situation où se trouvait le pays, il était difficile d'engager les états à voter des subsides suffisants pour faire face aux affaires courantes; elle lui montra qu'il y avait même, à cet égard, une forte opposition dans le conseil des finances; mais Charles-Quint avec ce ton impérieux et absolu, avec ce langage *napoléonéen* qui le caractérisait, s'écria de colère : « Escrivez à ceux des finances que je fais vœu à Dieu que s'ils ne me seruent en cest affaire que les déporteray tous de leurs offices, et si les feray venir par deçà pour en respondre. » Et il ne cessait de répéter que Marguerite *failloit à ce que luy auoit promis* (2).

Enfin, la régente, pressée par les ordres de l'empereur, se décida à convoquer les états de Hollande pour leur demander une aide de 80,000 florins; elle allégua que c'était pour le rachat des rentes de la province et pour payer l'arriéré de la solde de l'armée. Elle réussit mieux qu'elle ne l'avait cru d'abord. Le comte d'Hoochstrate fit ensuite des démarches officieuses auprès d'eux pour les engager à faire un don à la princesse; il leur représenta la conduite généreuse des états de Zélande, de Hainaut et de Nauar, qui, pour donner à son Altesse un témoignage particulier de leur haute satisfaction, l'avaient gratifiée d'un beau cadeau; il leur prouva qu'ils ne pouvaient convenablement lui offrir moins

(1) *Delewarde*, Hist. du Hainaut, t. V, p. 400-402.

(2) Lettre de Guillaume des Barres à Marguerite. *Bibl. de Bourg.*, n° 16071.

Digitized by Google

que la somme de 24,000 florins. Les états se laissèrent entraîner par les raisons suffisantes du noble comte, et au mois d'octobre ils consentirent à tout ce qu'on exigeait d'eux (1).

J. J. Altmeyer.

(1) *Wagenaer*, t. IV, p. 460-463.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

UNE SOIRÉE EN VILLE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MADAME HAUTICHE.
AUGUSTE, son fils.
CAROLINE, sa fille.
MONSIEUR DUBROCHET.
MADAME DUBROCHET.
CATHERINE, servante.

Digitized by Google

UNE SOIRÉE EN VILLE.

Scènes d'intérieur ; — causeries bourgeoises.
Jeudi-Saint, 183...

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un salon bourgeois richement meublé, mais avec un luxe disparate qui décèle un ultra-mauvais goût. Une lampe qui a mérité ses invalides, est posée sur une jolie table à ouvrage, en bois de palysandre incrusté d'arabesques en cuivre, à coté de laquelle travaillent madame Hautiche et Caroline, assises.)

CAROLINE.

Maman, voilà la lampe qui file, encore une fois!...

Mme HAUTICHE.

Je ne vois pas cela, moi, bijou.

CAROLINE.

Mais je le vois, moi; et je le sens! Dans un quart d'heure, il n'y aura plus à tenir ici...

Mme HAUTICHE, *à part.*

Allons! la voilà dans ses humeurs! Dieu sait pourquoi et quand cela finira.....

CAROLINE.

Ce sera une infection! vous dis-je.

Mme HAUTICHE.

Mais je crois que tu te trompes, bijou; j'y vois parfaitement; et j'enfile mon aiguille avec autant de facilité qu'en plein midi.

CAROLINE.

Je crois bien! des aiguilles qui ont des trous comme des portes cochères!... — et à propos de ça, maman,

Digitized by Google

vous devriez bien ne plus mêler vos nippes, dans ma table, avec mes broderies et mes bourses : vous chipotez toujours dans mes affaires !...

Mme HAUTICHE.

Mon Dieu ! que tu es collante ce soir, Caroline !

CAROLINE.

Quand j'y trouverai encore des bas et des chaussettes appartenant à je ne sais qui ou qu'est-ce, je vous préviens que je les jetterai au feu... et des bas sales, encore !... en vérité, il ne faut pas avoir la moindre idée.

Mme HAUTICHE.

C'était des chaussettes à ton père auxquelles il fallait un point.

CAROLINE.

Raison de plus ! je vous demande un peu, des bas d'hommes !... que ça ne vous arrive plus, toujours ; je ne vous dis que ça...

Mme HAUTICHE.

Mon Dieu ! autrefois j'avais un sac particulier pour mettre mes layettes de la société : tu n'as plus voulu que je vinsse au salon avec...

CAROLINE.

Une belle saloperie que votre sac : je vous conseille de vous en vanter ; c'était du propre !...

Mme HAUTICHE.

Ecoute donc ! j'y tenais, moi, à ce sac ! c'était ton parrain qui me l'avait donné le jour de ta naissance : à la saint Sylvestre prochain, il y aura de cela.....

CAROLINE.

C'est bien ! c'est bien !... pendant tous vos beaux contes, la lampe n'en continue pas moins à filer, que cela infecte déjà : tout-à-l'heure, nous n'y verrons pas

Digitized by Google

plus que dans une caverne. (*Elle se lève et tire un cordon de sonnette*). Je vais faire allumer les bougies...

Mᵉ HAUTICHE.

Les bougies! es-tu sûre que ton père ne reviendra pas?...

CAROLINE.

Hein? plait-il?...

Mᵉ HAUTICHE, *balbutiant.*

Je demande si tu es bien sûre que ton p.....

CAROLINE.

Vraiment! maman, vous êtes bien drôle de faire attention à papa!...

Mᵉ HAUTICHE.

Mais chère, enfant, après tout, ton père.....

SCÈNE II.

CATHERINE, *entr'ouvrant la porte.*

C'est madame qu'a sonné?...

Mᵉ HAUTICHE.

Non; c'est mademoiselle.

CATHERINE, *s'avançant avec inquiétude.*

Mam'zelle?

CAROLINE, *colère.*

Fermez la porte!... l'air tire. Faut-il vous répéter vingt fois la même chose?... eh bien!... qu'est-ce qu'il lui prend donc? cette bête de fille s'en va!... a-t-on jamais vu!...

Mᵉ HAUTICHE.

Elle a compris, cette pauvre fille, que tu lui disais de s'en aller : ce n'est pas de sa faute..... tu te gendarmes toujours en lui parlant; c'est le moyen de lui faire perdre le peu de tête qu'elle a.

Digitized by Google

CAROLINE.

C'est ça! je vous conseille de la plaindre!.. c'est une peste que les domestiques. (*Elle sonne violemment; le cordon de la sonnette lui reste dans la main*) là! voyez ce que c'est que d'avoir des filles d'en-haut tout au plus bonnes pour garder des vaches.

Mme HAUTICHE.

Mais, bijou, ce n'est pas Catherine qui...

CATHERINE, *rentrant.*

Madame?

CAROLINE.

Apportez des bougies!...

CATHERINE.

Ah! ah! les chandelles? j'y vas...

CAROLINE.

Eh! non, buse! je vous dis des bougies.

Mme HAUTICHE.

Ne la brusquez pas; vous savez bien qu'elle embrouille tout quand on la brusque...

CATHERINE.

Ah! ah! je sais bien! les chandelles de cire, pas vrai?... j'y vas, j'y vas!

CAROLINE.

En vérité, maman, j'admire votre indulgence pour les sujets : mais, permettez-moi de vous le dire, ça passe un peu la permission... Il faut tout faire soi-même.

Mme HAUTICHE.

Tu es aussi par trop difficile à servir.

CAROLINE.

Du tout! je dis qu'on doit savoir tenir son rang!

Mme HAUTICHE.

J'ai gardé quinze ans la vieille Marianne... Mais de-

Digitized by Google

puis que tu te mêles du ménage, nous ne pouvons pas garder une fille plus de deux mois.

CAROLINE.

Cette fille est d'une négligence! d'une malpropreté! tenez! regardez-y vous-même; il y a un pouce de crasse sur tous les ornements de la cheminée. (*Catherine rentre avec une bougie allumée qu'elle pose sur le piano; Caroline a croisé les bras et suit attentivement tous ses mouvements; et lorsqu'elle aperçoit la servante qui fait mine de se retirer, elle s'écrie d'une voix sèche et mordante :*) Catherine!

CATHERINE.

Mam'zelle?

CAROLINE.

Venez ici.

CATHERINE.

Oui, mam'zelle...

CAROLINE.

Mais approchez donc!

CATHERINE.

Oui, mam'zelle...

CAROLINE.

Depuis huit jours que vous êtes ici, vous n'avez rien nettoyé dans ce salon?

CATHERINE.

Si! da, mam'zelle...

CAROLINE.

Il y a un pied de poussière sur ces candelabres...

CATHERINE.

Hi, hi, hi, hi!

CAROLINE.

La! — pourquoi rit-elle, cette bête, à présent?

Digitized by Google

CATHERINE.

Hi, hi, hi!

CAROLINE.

Pourquoi ces rires, voyons!

CATHERINE.

C'est ce mot là qui me fait rire... qualdelabe... hi, hi, hi! hi!

CAROLINE.

Je parle de ces flambeaux, sotte!

CATHERINE.

Hi, hi, hi! vous voulez dire ces chandeliers!...

CAROLINE.

Eh bien? ces chandeliers, pourquoi les laissez-vous nager dans la poussière?

CATHERINE.

Bé, j'ose quasiment pas y toucher, moi... et si je les casse donc! c'est pas avec les huit francs de mes gages que j'en racheterai d'aut', da?

CAROLINE.

Taisez-vous, imbé...!

CATHERINE.

Bé, c'est vrai!

CAROLINE.

Qu'on se taise, dis-je, et qu'on sorte!

CATHERINE, *à Mᵉ Hautiche.*

Qu'on sorte? qu'est-ce que cela veut dire donc ça, madame.

CAROLINE, *furieuse.*

Ça veut dire *sortez!* sotte!... — c'est-à-dire, non! rentrez... pourquoi n'apportez-vous qu'une bougie?...

CATHERINE.

Vous en vouliez deux?... fallait le dire...

Digitized by Google

CAROLINE.

Apportez-en encore une autre...

CATHERINE.

L'autre... il n'y en a plus qu'une...

CAROLINE.

Impertinente!... (*Elle époussète avec son mouchoir les flambeaux et les vases qui garnissent la cheminée*). On n'est pas plus sotte que ça... je vous prie de me dire si l'on peut garder une cruche pareille dans une maison bien montée?...

Mme HAUTICHE.

Tu attends donc quelqu'un ce soir, que tu fais tout ce train-là?

CAROLINE.

Sans doute : est-ce que je ne vous ai pas dit qu'hier, en traversant la place St.-Paul, j'ai rencontré monsieur et madame Dubrochet...

Mme HAUTICHE, *se récriant.*

Charles Dubrochet!...

CAROLINE.

Beau miracle! monsieur et madame Dubrochet, oui; et ils m'ont promis de venir passer la soirée, ici...

Mme HAUTICHE.

Tu ne m'en avais pas parlé, chou; ils sont donc revenus?...

CAROLINE.

Puisque je vous dis que...

Mme HAUTICHE.

Allons, allons! voilà que tu te fâches! ne te montes donc pas comme ça! c'est ce qui t'agace les nerfs et l'estomac... toi, qui as l'estomac si délicate!

CATHERINE, *rentre et pose une autre bougie sur le piano.*

Voilà, mam'zelle.

Digitized by Google

CAROLINE.

Mettez cette lumière sur cette table, sotte! et emportez la lampe!

CATHERINE, *à part en s'en allant.*

Si jamais celle-là marie quelqu'un, je le plains!... pauvre cher homme, va, qui aura cette chipie-là, pour femme.

SCÈNE III.

Mᵉ HAUTICHE, *plie son ouvrage.*

C'est drôle que les bougies ça me fait mal aux yeux... (*Caroline hausse les épaules*)... Et depuis quand les Dubrochet — les jeunes gens, veux-je dire, — sont-ils revenus?... Tu ne sais pas, bijou?

CAROLINE, *en se rasseyant.*

Depuis mardi soir.

Mᵉ HAUTICHE.

Et nous sommes au jeudi! c'est donc depuis avant-hier qu'ils sont en ville.

CAROLINE.

Comme vous dites.

Mᵉ HAUTICHE.

Peut-être que si tu ne les avais pas engagés à nous venir voir, ils seraient restés chez eux?...

CAROLINE.

Demandez-leur...

Mᵉ HAUTICHE.

Ah! ah! ils ne sont de retour que depuis avant-hier! ils ont fait un long voyage... (*Elle va chercher une paire de mouchettes sur la cheminée et mouche les bougies*).

CAROLINE, *hausse les épaules.*

Moucher des bougies! j'espère bien que vous ne commettrez pas cette incongruité-là devant le monde.

Digitized by Google

Mme HAUTICHE.

Mais, chou, quand elles n'éclairent pas...

CAROLINE.

Elles n'éclairent pas!... quel conte! c'est à cause de la lampe que vous dites ça?...

Mme HAUTICHE.

Je n'y pensais pas... — Voilà six mois, je crois, qu'ils sont mariés? absents depuis six mois!... Ils ont dû faire un beau voyage de noces!... ne sont-ils pas allés jusqu'à Rome en Italie?...

CAROLINE.

On le dit.

Mme HAUTICHE.

Et à Vienne en Autriche... (*Caroline casse avec ses incisives un bout de fil*). Je t'ai déjà dit qu'un jour ou l'autre, tu te casserais une dent... — Et ils sont restés fort longtemps à Paris...

CAROLINE.

Oui, à Paris, en France!...

Mme HAUTICHE.

Je ne te répète que ce que l'on m'a rapporté... on en parlait encore au dernier samedi des Saumon...

CAROLINE.

Qui vous dit le contraire?

Mme HAUTICHE.

Mon Dieu! bijou, de quelle humeur tu es!... faut-il faire renvoyer Catherine? je le dirai à ton père...

CAROLINE.

Mon père? il s'agit bien de ça! si je voulais la mettre à la porte c'est bien papa que je consulterais, vraiment!

Mme HAUTICHE.

Je conçois bien, je conçois bien!... c'est la visite de

Digitized by Google

Charles Dubrochet qui te trotte dans l'esprit... quand un homme, qui nous a fait la cour pendant six ans, finit par en épouser une autre... qu'est-ce que je dis, six ans!... il y en a au moins...

CAROLINE.

C'est bien, c'est bien!..

Me HAUTICHE.

Puisque ça a commencé bien longtemps avant la révolution!

CAROLINE.

Personne n'ignore que je n'en ai pas voulu.

Me HAUTICHE.

C'est une consolation, je sais bien, que de pouvoir se dire cela à soi-même et aux autres... mais pourquoi n'en voulais-tu pas? et pourquoi ne te décidais-tu pas plus tôt?... d'abord, à part qu'il est un peu grêlé c'est un beau garçon; il n'a pas plus de quatre marques dans la figure qui se voyent à peine, — et associé dans la maison de son oncle Benoît Saumon qui n'a pas de fils... plein d'esprit; — Il m'a quelquefois fait rire, rire! quand il était dans ses gaîtés : — et de bonnes qualités de toute espèce... Quand j'y pense bien, je ne conçois pas que tu n'en aies pas voulu; non je ne conçois pas que...

CAROLINE.

Vous ne concevez plus rien, non plus!

Me HAUTICHE.

Si tu avais un motif... car enfin, pourquoi n'en as-tu pas voulu?

CAROLINE.

Parce que!...

Me HAUTICHE.

De mon temps, chère petite, nous avions de meil-

Digitized by Google

leures raisons que celle-là à donner aux gens... (*Elle plie son ouvrage et se dispose à le serrer dans la table de Caroline : Caroline qui observe ses mouvements, ferme à clé le tiroir de sa table*)... C'est bon ! on le mettra dans sa poche !... (*Cela fait, elle reprend*) : Est-ce qu'Adèle Merlan, à présent madame Dubrochet, est embellie depuis son mariage ?

CAROLINE.

Elle est toujours très-grasse, si vous voulez le savoir.

Me HAUTICHE.

Ce ne serait là un grand défaut que pour un homme qui aimerait les femmes maigres... — Mais n'as-tu engagé personne à venir passer la soirée avec eux : car il me semble que plus il y aurait de monde moins tu devrais être interloquée...

CAROLINE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, serais-je interloquée? je me moque bien de ça!... — J'ai prévenu Auguste...

Me HAUTICHE.

Ton frère!... par exemple! lui qui était sur le point d'épouser Adèle, quand Charles Dubrochet son ami, presque son beau-frère... car enfin...

CAROLINE.

C'est bien, c'est bien!

Me HAUTICHE.

L'as-tu prévenu au moins que c'était Adèle qu'il allait revoir ?

CAROLINE.

Ce n'était pas nécessaire : je lui ai dit tout uniment que je lui réservais une surprise ; c'était le seul moyen de l'enlever à ses amis d'estaminet et de l'avoir à la maison.

Digitized by Google

Mme HAUTICHE.

Mais il va être furieux en revoyant Adèle; c'est un fort mauvais tour que tu lui joues là; surtout si elle n'a fait qu'engraisser comme tu dis...

CAROLINE.

Bah, oui, les hommes!... Est-ce que vous croyez que les hommes font attention à ça?... Je crois que je l'entends sur l'escalier? le voilà.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, *passant la tête par la porte qu'il tient entr'ouverte; il a la mise légèrement débraillée et l'air quelque peu braque.*

Encore personne? je m'en vas!...

CAROLINE.

Entrez donc! on ne peut tarder à venir... avant cinq minutes on sera ici.

AUGUSTE.

Non; mais je dis que ce n'était pas la peine de quitter ma poule sitôt...

Mme HAUTICHE, *hoche la tête.*

Tu verras donc éternellement cette malheureuse?

AUGUSTE.

Quelle malheureuse?... ah ça, qu'est-ce qu'elle chante donc, maman?

Mme HAUTICHE.

Si vos parents, monsieur, n'ont pas assez d'empire sur vous pour vous faire changer de conduite, ayez au moins quelque considération pour le monde; car le monde, lui, saura bien vous punir... monsieur Merlan ne vous aurait jamais refusé sa fille Adèle, il y a un an, si vous n'aviez pas eu une maîtresse... et quelle maîtresse?... une créature!..

Digitized by Google

AUGUSTE.

Qu'est-ce que vous chantez donc, maman? je parle de ma poule au noble jeu de billard...

Mme HAUTICHE.

Oui! belle habitude encore!... passer sa vie au café, au milieu de la fumée de tabac, à jouer, godailler, faire les cents coups...

AUGUSTE.

Maman a marché sur une mauvaise herbe ce matin, c'est clair! sur une mauvaise étoile, comme dit l'autre!..

Mme HAUTICHE, *se fâchant.*

Je n'aurais peut-être pas le droit?...

AUGUSTE, *allant prendre son chapeau.*

Le droit, le droit!.. dites encore un mot, une seule petite parole et je m'en vas; je m'en vas reprendre ma queue à procédé... (*Madame Hautiche tire de sa poche un mouchoir, se mouche et se rassied : Auguste a l'air d'attendre qu'elle parle; et comme il paraît assuré qu'elle se condamne au silence, il reprend*) : que diable! j'ai pas besoin de vos savons!.. assez causé!.. (*Il dépose son chapeau et s'adressant à sa sœur*) : c'est vrai! tu me dis ce matin : « reviens ce soir à six heures; je te promets une soirée agréable... » moi je te réponds : « c'est bon! » je dîne avec des amis; après-dîner, la partie de domino de rigueur, à la société militaire... je gagne demi-tasse et petit verre, plus deux cigarres... enfoncer les camarades, c'est-là le plaisir!... après ça, il fallait un quatrième à une table de Whist : — « me voilà! » dis-je...

CAROLINE.

Jouer au Whist en plein jour! si ce n'est pas honteux!

AUGUSTE.

Hein?.. on y voit aussi clair qu'à la chandelle,

Digitized by Google

j'espère? à six heures j'avais joué six robbers... « Encore trois robbers? » me dit Meunier : « non, dis-je, pas possible! je suis de corvée ce soir... » je t'avais promis, n'est-ce pas?.. je descends : et en passant à côté de la salle de billard, j'entends les autres qui allaient commencer une poule; on donnait le premier acquit... « ah, s'écrient les anciens, en m'apercevant, voilà Hautiche! il fera le neuvième... » — Je veux bien, dis-je; mais je suis pressé : « la mort en deux marques? sinon, bonsoir! » — Ça va! disent les amateurs... « Une poule en deux marques, c'est quelquefois l'affaire d'un quart-d'heure... » Celle-ci traînait; traînait! il y avait des malins... Enfin, au bout d'une demi-heure, nous ne restons plus que deux, le grand Sauret et moi. Le grand Sauret est un pochard qui les empoigne presque toutes, les poules; il n'y a pas de plaisir!.. cependant, aujourd'hui, ça allait; je ne jouais pas dutout de l'estomac, comme cela m'arrive souvent à la fin d'une partie... c'est un jeu si traître que le billard!.. Je joue sur l'acquit; et je colle mon individu sous bande, au bord d'une blouse : le gaillard était gêné! gêné au possible!.. Il avait bien là la plus sale commission!.. c'était à manquer de touche cinq fois sur sept; eh bien! pas du tout! il prend ma bille à trois quarts et me fait au croisé... Quand on voit des raccrocs comme ça, c'est à vous faire donner votre ame au diable, surtout quand vous entendez la galerie crier : « Bravo!.. » Aussi, quand j'ai vu ça, je n'ai pas demandé mieux que de vendre ma bille : je l'ai vendue à l'Anguille, *deux mises ou...* c'était avantageux, surtout que l'Anguille est un mâtin ferré sur le doublet. Il voulait que

Digitized by Google

je restasse pour être témoin de son triomphe ; il tenait à me faire empocher mon argent, séance tenante ; mais il était six heures et demie passé ; ça pouvait durer encore longtemps, vu que le grand Sauret, à la fin d'une poule intéressante, a l'habitude de frictionner sa queue avec du bleu pendant des quarts-d'heure : « Pas possible, dis-je ; je vas traîner le boulet. » Je pars donc, je cours, j'arrive... et personne ! c'est se moquer du pape !.. Si avant cinq minutes, ton public n'arrive pas, je retourne à la société... coquin de Sauret, va !

CAROLINE.

Si je te disais qui nous attendons tu serais bien étonné...

AUGUSTE.

C'est donc une personne surprenante ?

CAROLINE.

Devine.

AUGUSTE.

Bah ! j'ai jamais rien su deviner de ma vie : je m'en bats l'œil...

CAROLINE.

Devine, te dis-je !

AUGUSTE.

Ne me fais donc pas droguer comme ça ; ça m'embête, à un point que je ne puis pas dire...

Mᵉ HAUTICHE.

Dis-le lui donc tout de suite ; il va croire que nous y attachons de l'importance...

AUGUSTE.

Bon ! voilà maman qui m'intrigue, elle, à présent... il ne me restera d'autre parti à prendre que d'attendre : je vois ça !

Digitized by Google

Mme HAUTICHE.

Tu as tort de lui en faire mystère, bijou : ça pourrait le frapper...

AUGUSTE.

Me frapper! ah! ça mais, vous vous moquez de moi à la fin!.. Quelle est donc la visite que nous allons recevoir?

CAROLINE.

Adèle Merlan et son mari.

AUGUSTE, *partant d'un éclat de rire.*

Adèle? ha, ha, ha! tu badines?

CAROLINE.

Non, réellement : je suis étonnée qu'ils ne soient pas déjà ici...

AUGUSTE.

Adèle? oh! fameux, fameux! nous allons rire... et cet excellent Charles!.. tiens! mais, quand j'y pense, c'est lui que j'ai aperçu ce matin,.. oui ma foi! c'est bien lui!.. Il a laissé pousser ses favoris, n'est-ce pas? il porte une barbe de bouc, et une impériale des plus soignées.

CAROLINE.

Oui; c'est une idée de sa femme apparemment.

AUGUSTE.

Je ne l'aurais jamais remis; il est vrai qu'il y a des siècles que je n'ai plus pensé à lui, ce cher ami!... je trouve qu'il ressemble à un commis-voyageur comme deux gouttes d'eau. Il a maigri; je ne sais pas si c'est l'effet de la barbe de bouc...

CAROLINE.

Non; il est en effet devenu plus maigre; en revanche sa femme est devenue plus grasse...

AUGUSTE.

Système des compensations... Au reste, je l'ai toujours

Digitized by Google

dit : Adèle ressemblera à sa mère !... Ah ! ce pauvre Charles est revenu ! ah ! ah ?... mais si je me rappelle bien, il m'a salué : et, comme je ne le reconnaissais pas du tout, j'ai à peine porté la main à mon chapeau... Il se sera peut-être figuré un tas de choses !... Oui, c'était bien lui ! une longue mâtine de redingotte qui lui descendait jusques sur les talons... J'étais à fumer paisiblement un cigarre sur les degrés de la société militaire, avant dîner : il sortait de la rue Gérardrie et se dirigeait vers la rue du Pont ; il paraissait pressé... il avait un air ! mais un air !... l'air tout je ne sais comment... est-ce qu'il aurait déjà des douceurs du matrimonium jusques par-dessus les oreilles ?... l'air d'un homme que... Ah ! Adèle vient ici ?... fameux ! je m'en vas donner un coup de brosse à mes cheveux et je reviens de suite. Il me semble qu'il est devenu plus laid et plus vieux en maigrissant... Ce serait une bonne farce, tout de même, mon ami Charles... si... Ha, ha, ha ! je vais mettre à ma chemise l'épingle qu'Adèle m'a donnée à la partie de verdure de Kincampoix, il y a deux ans : entre mes deux boutons de corail, elle ne pourra faire autrement que de l'apercevoir... et je passerai à mon col, la chaîne faite de ses cheveux... fameux ! nous allons rire !... (*Il sort en se frottant les mains*).

Digitized by Google

SCÈNE V.

CAROLINE.

Oh! les hommes! les voilà bien.

Mᵉ HAUTICHE.

Ne vaut-il pas mieux qu'il en prenne bravement son parti, l'enfant?

CAROLINE, *soupirant.*

Ha!

Mᵉ HAUTICHE.

Tiens! tu soupires? ça ne t'arrive pas tous les jours.

CAROLINE.

C'est le maigre.

Mᵉ HAUTICHE.

Tu crois?... je ne sais quels estomacs de mauviettes vous avez vous autres.

CAROLINE.

Et puis c'est cet Auguste aussi...

Mᵉ HAUTICHE.

Qu'est-ce donc qu'il a fait?...

CAROLINE.

Est-ce que vous ne sentez rien?

Mᵉ HAUTICHE.

Rien du tout.

CAROLINE.

Il arrive avec des bottes crottées, et ne se donnera jamais la peine de les essuyer au paillasson d'en bas... (*criant*) Auguste! Auguste!

Mᵉ HAUTICHE.

Est-ce que tu vas le gronder pour ça?

CAROLINE.

Il entre ici comme dans une caserne; et son chapeau

Digitized by Google

tout mouillé qu'il met sur mes cahiers de musique! mon Dieu! que c'est!... que c'est...

Mme HAUTICHE.

Eh bien! eh bien! qu'as-tu donc? on dirait que tu vas pleurer?...

CAROLINE.

Oh! mon Dieu! ça ne tient à rien du tout!

Mme HAUTICHE.

Bé! voilà du nouveau!... à ton âge...

CAROLINE.

C'est bien, c'est bien!... — Auguste! oh! mais je suis furieuse contre lui!...

Mme HAUTICHE.

Ne le gronde pas, va, l'enfant.

CAROLINE.

Vous le grondez bien, vous! et puis j'aime beaucoup que vous l'appeliez l'enfant!... c'est ridicule! un homme qui a vingt-cinq ans passés...

Mme HAUTICHE.

Mais c'est notre cadet... je suis habituée à l'appeler ainsi, moi... tu dois être plus raisonnable puisque tu es...

CAROLINE.

C'est bien, c'est bien!... — Mais n'est-ce pas fort extraordinaire que monsieur et madame Dubrochet se fassent attendre si longtemps? auraient-ils par hasard la prétention d'introduire à Liége un nouveau genre, parce qu'ils arrivent de Paris? ça ne prendrait pas, d'abord!...

Mme HAUTICHE.

On sonne; *c'est eux* probablement... mais tu les aimes donc bien ces gens là, que tu te brûles le sang à les désirer?

Digitized by Google

CAROLINE.

Moi? ah bien oui!... je ne me brûle rien du tout, entendez vous!...

AUGUSTE, *en dehors, appelant.*

Caroline!

CAROLINE.

Allons! que veut-il celui-là, maintenant?

AUGUSTE.

Caroline!

CAROLINE.

Eh bien?

AUGUSTE.

Je ne trouve pas les bretelles qu'Adèle m'a brodées... où les as-tu cachées? je veux les mettre : je veux être paré de ses dons; je veux être éblouissant, écrasant, mirobolant!!... Tra, la, la, la, la, la! (*refrain du Philtre*).

Mᵉ HAUTICHE, *effrayée.*

Malheureux! et si Adèle l'entendait!...

AUGUSTE, *en dehors.*

Ah! les voici!... elles étaient sous ma blague à tabac; c'est bien! je suis à vous, dans deux secondes!...

SCÈNE VI.

Entrent Auguste et peu après M. et Mᵐᵉ Dubrochet.

AUGUSTE, *chantant.*

C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux...

(*Caroline et Auguste accueillent monsieur et madame Dubrochet avec les démonstrations de la plus vive amitié; le jeune couple y répond par des témoignages non moins vifs de réciprocité*).

Digitized by Google

CAROLINE.

Mon Dieu, ma chère, combien je suis donc charmée de vous revoir enfin.

ADÈLE.

Mon Dieu, ma chère Caroline, vous ne pouviez rien me dire qui me fut plus agréable à entendre. Embrassons-nous encore une fois... (*Elles s'embrassent.*)

CAROLINE, *à part.*

Tiens! tiens! cet air pincé...

AUGUSTE.

Monsieur Charles, après une aussi longue absence, une seconde poignée de main n'est pas de trop.

CHARLES.

De tout cœur, je vous assure, de tout cœur!... (*à Mme Hautiche dont il froisse la robe en s'asseyant*) mille pardons, madame?...

Mme HAUTICHE.

Ne faites pas attention, c'est un souffre-douleur.

AUGUSTE, *à part.*

Mille pardons, madame!... oh! ce genre!... est-ce à Paris qu'il a été prendre ces airs-là...

Mme HAUTICHE.

C'est une marceline inusabe tenez! cette robe là!... elle me dure depuis une éternité... (*Le cercle se forme autour du foyer, dans l'ordre suivant : Auguste, Caroline, madame Dubrochet, monsieur Dubrochet, madame Hautiche. — Il règne d'abord un silence général que chacun cherche à rompre pour apporter quelqu'allégement à l'embarras qu'éprouve la société*) une éternité, je dis!...

Mme DUBROCHET.

Ces sortes d'étoffes deviennent bien rares!..

Digitized by Google

Mme HAUTICHE.

Ne m'en parlez pas!... — Il a fait bien mauvais aujourd'hui...

MONS. DUBROCHET.

Détestable! Et votre santé, madame?

Mme HAUTICHE.

Mais, merci Dieu, ça va tout doucement; comme le temps... (*Elle se rapproche du feu*).

Mme DUBROCHET.

On dirait que vous avez froid, madame.

Mme HAUTICHE.

Mais effectivement je n'ai pas chaud; ce n'est pas pour dire...

CAROLINE, *elle a pris une des mains de madame Dubrochet.*

Mais vous n'avez pas chaud non plus; vos mains sont glacées...

AUGUSTE.

Froides mains, chaudes amours, dit-on...

Mme HAUTICHE.

Ce vent de nord est abominabe, tenez!

Mme DUBROCHET, *à Auguste qui se retrousse le bout du nez d'un air malin.*

Toujours le même, monsieur Auguste, toujours le petit mot pour rire?

AUGUSTE, *capable.*

Hé, hé, hé!

Mme HAUTICHE.

Et cependant, il a fait trois jours d'un beau temps admirabe, qu'on se serait cru en été...

CAROLINE.

Il y a un mois de cela, à peu près.

MONS. DUBROCHET.

Pas si longtemps...

Digitized by Google

CAROLINE.

C'est pour me contrarier que vous dites ça ?

Mme DUBROCHET.

Il n'y a pas quinze jours ; nous étions en route pour revenir, et je disais à mon mari : mon Dieu ! Charles on se croirait vraiment en été...

Mme HAUTICHE.

C'est ce qui prouve que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Mme DUBROCHET.

C'est vrai !

MONS. DUBROCHET.

C'est parfaitement vrai.

AUGUSTE, *après une légère pause, chantonne :*

Et toujours après l'orage,
On voit naître le beau temps !...

Mme DUBROCHET.

Monsieur Auguste n'a pas perdu l'habitude de chanter, à ce qu'il semble ?

AUGUSTE.

Je m'en garderais bien !... (*à part*) que se figure-t-elle donc, par hasard ?...

MONS. DUBROCHET, *après une assez longue pause.*

C'est un air de *Blaise et Babet*, ça, je crois ?

CAROLINE.

Vous vous trompez ; c'est du Grétry... vous ne vous rappelez pas, dans le *Tableau parlant ?*

MONS. DUBROCHET.

Très-bien ! la dernière fois que je l'ai vue, cette pièce était parfaitement représentée. C'étaient Lafeuillade et Mlle Deschanel qui représentaient Pierrot et Colombine ; et nous étions au spectacle ensemble dans la loge des Alozes... vous rappelez-vous, mademoiselle Caroline ?

Digitized by Google

CAROLINE.

J'ai une idée confuse...

Mme DUBROCHET.

Mon mari a plus de mémoire que vous...(*Pause*).

MONS. DUBROCHET.

Le spectacle était-il bon, cette année?

CAROLINE.

Maman et moi nous n'y sommes presque pas allées... au reste, on n'en dit pas grand bien.

AUGUSTE.

Il n'y avait que le comique de potable dans toute la troupe.

Mme DUBROCHET.

Vous avez toujours eu une grande prédilection pour les acteurs qui remplissent ces emplois-là, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

C'est vrai, j'aime assez les farces et les farceurs. (*Pause: chacun paraît fort embarrassé de ses mains et de ses yeux dont il ne sait que faire. Monsieur Dubrochet entr'autres, considère fort attentivement le bout de son pied; ce qu'observant Auguste, il lui dit :*) Ce sont des bottes que vous avez fait faire à Paris, ça?

MONS. DUBROCHET.

Oui, elles viennent du Palais-Royal.

AUGUSTE.

Ficelé, ficelé!

MONS. DUBROCHET.

Elles ont été faites par le bottier du duc de Nemours.

AUGUSTE.

Ah! ah! diable! mirobolant, parole d'honneur!

CAROLINE.

Et ce chapeau ma chère... est-ce un chapeau d'Herbault?

Digitized by Google

M° HAUTICHE, *vivement.*

Tenez, à-propos! pourquoi donc n'ôtez-vous pas votre chapeau? ça doit vous gêner.

M° DUBROCHET.

Nullement, je vous assure.

M° HAUTICHE.

Otez-le donc!

M° DUBROCHET.

Ne faites donc pas attention... c'est que je suis coeffée comme une sotte.

M° HAUTICHE.

Qu'est-ce que cela fait? nous ne sommes qu'entre nous.

M° DUBROCHET.

Allons, puisque vous le voulez? (*Elle ôte son chapeau qu'Auguste s'empresse de porter sur le piano*).

AUGUSTE.

Diable! je ne vous ai jamais vue si bien coeffée; il ne fallait pas faire tant de façons.

M° DUBROCHET, *souriant.*

Vous trouvez!... (*à Caroline*) non, ma chère, ce n'est pas un chapeau d'Herbault: Charles m'a forcée, un jour, d'entrer dans les magazins de madame Leblanc — madame Leblanc, place de la Bourse — et pour n'en pas sortir sans rien acheter, j'ai essayé celui-ci...

CAROLINE.

Ah! c'est un chapeau de madame Leblanc?

M° DUBROCHET.

Oui.

M° HAUTICHE.

Il vous va très-bien.

CAROLINE.

Très-bien, très-bien...

Digitized by Google

AUGUSTE.

Parfaitement bien ; on ne peut mieux. (*Pause.*)

Me HAUTICHE.

Il y a longtemps, il me semble, que vous avez quitté Liége ?

CAROLINE.

Il y aura sept mois le 12 du mois prochain que nous sommes mariés !...

AUGUSTE, *en faisant de la bouche une grimace à l'adresse de madame Dubrochet.*

Ce sont de ces dates qui ne s'oublient pas... (*à part*) Le diable emporte la visite! j'en ai le dos scié : je voudrais être à la société militaire.

Me HAUTICHE.

Vous avez dû trouver Liége bien changé depuis votre retour...

Me DUBROCHET.

Le magasin de Mme Beaujean n'était pas encore ouvert quand nous sommes partis... il est très-beau.

Me HAUTICHE.

N'est-ce pas qu'il est beau? Nous allons avoir aussi un passage comme à Paris. Et que dites-vous de notre éclairage au gaz? (*Elle prononce ga*).

CAROLINE, *sèchement.*

Voilà la cent-cinquantième fois, maman, que je vous avertis qu'il faut dire *gaze!*

Me HAUTICHE.

C'est bon, bijou.

Me DUBROCHET.

Il est très-beau aussi : Liége devient un petit Paris.

Me HAUTICHE.

Et vous, monsieur Dubrochet, comment le trouvez-vous ?

Digitized by Google

MONS. DUBROCHET.

Je suis de l'avis de ma femme... Cependant je vous avoue que je trouve notre éclairage plus beau de jour que de nuit...

Mme HAUTICHE.

Comment ça donc ?

MONS. DUBROCHET.

C'est que je trouve surtout très-belles, les colonnes qui supportent les lanternes ; genre de mérite qui disparaît le soir...

Mme HAUTICHE, *qui ne comprend pas.*

Ha, oui...

MONS. DUBROCHET.

Ces pilastres sont d'un très-bel effet...

CAROLINE, *à part, à Auguste.*

Tiens ! est-ce qu'il a été gagner de l'esprit en voyage ?

AUGUSTE, *à sa sœur.*

Tais-toi donc, ce n'est pas de lui, ça... je connais l'auteur. (*Pause*).

Mme HAUTICHE.

A Rome, monsieur Dubrochet, est-ce qu'on éclaire aussi au ga... au gaze, veux-je dire ?

MONS. DUBROCHET.

Je ne saurais vous le dire au juste : nous n'y sommes restés que huit jours et il a constamment fait clair de lune.

AUGUSTE.

Avez-vous vu le pape ? Je ne voudrais pas aller à Rome sans voir son infaillibilité.

MONS. DUBROCHET.

Ce n'est pas chose facile que de voir le pape !

CAROLINE.

Vous avez été à Naples aussi ? on dit que Naples au clair de lune présente un spectacle...

Digitized by Google

Mme DUBROCHET.

Oh!.. ravissant!

MONS. DUBROCHET.

Oh! oui, Naples!.. (*Pause; chacun tourne la tête vers la porte de l'appartement, comme si quelqu'un devait entrer.*)

AUGUSTE *prend enfin le parti de rompre le silence.*

C'est de Naples, n'est-ce pas, que nous viennent les meilleures cordes de violon.

MONS. DUBROCHET.

Les meilleures, en effet...

Mme. DUBROCHET.

On y fabrique aussi des gants excellents... Charles m'a forcée d'en acheter six demi-douzaines, dont je suis enchantée; la peau en est d'une souplesse extraordinaire, et la couture d'un travaillé, d'un fini!.. tenez, regardez?

Mme HAUTICHE.

Ah! ce sont des gants de Nape, ça?.. ah! ah!

CAROLINE, *avec une sorte d'explosion.*

Ah! voici le thé! (*Entre Catherine portant un plateau au milieu duquel se trouve une lampe de cuisine*).

AUGUSTE.

Le thé? bonne nouvelle!.. (*à part*) C'est embêtant comme tout!.. moi, qui croyais qu'Adèle... voyons! voyons! voilà assez longtemps que je m'amuse à la moutarde! chauffons le sentiment... ferme! (*Il tourne des yeux langoureux vers madame Dubrochet*).

CAROLINE.

Les personnages ont pris place autour de la table dans l'ordre suivant : Mme Hautiche, Mme Dubrochet, Caroline, Auguste, monsieur Dubrochet.

Nous prenons le thé à l'heure où vous diniez à Paris... (*Elle aperçoit la lampe au milieu du plateau*) Catherine?

Digitized by Google

CATHERINE.

Mam'zelle ?

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CATHERINE.

C'est pour voir clair sur l'escalier.

CAROLINE.

Emportez cette horreur et ne répliquez pas... Catherine?

CATHERINE.

Mam'zelle ?

CAROLINE.

D'où vient cette tarte ?

CATHERINE.

Bé, c'est madame...

CAROLINE.

Cette tarte ne vient pas du coin du Pont-d'Ile, j'en suis sûre?..

CATHERINE.

Bé, c'est madame qui m'a dit comme ça...

CAROLINE.

C'est madame qui m'a dit comme ça d'aller la chercher chez Cap, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Oui, mam'zelle.

CAROLINE.

Vous êtes une impertinente ; sortez !.. (*à madame Hautiche*) Vous entendez, maman, ce que vous m'obligez à dire à cette fille.

Mᵉ HAUTICHE.

Mais, bijou, il y a trente ans bientôt que je prends mes tartes chez Cap : elles sont aussi bonnes qu'ailleurs et meilleur marché. (*Caroline hausse les épaules.*)

Digitized by Google

Mons. Dubrochet se mouche; madame Dubrochet cherche dans son sac, son mouchoir : enfin Caroline pour faire diversion s'adresse à madame Dubrochet :

CAROLINE.

Vous êtes-vous beaucoup amusée, à Paris?

Mme DUBROCHET.

Un charme, ma chère!.. — Vous ne pouvez vous figurer combien monsieur Dubrochet était aimable pour moi. J'avais à peine exprimé un désir qu'il était accompli... oh! ça, je puis le dire, nous avons passé à Paris quatre mois de la façon la plus heureuse... — Charles sortait le matin de bonne heure pour vaquer à ses occupations et comme nous nous couchions habituellement assez tard, je ne sortais du lit que vers midi... Je dejeûnais dans mon lit, ma chère! et c'est un garçon du café de la Bourse qui m'apportait mon déjeûner : la première fois ça m'a fait un drôle d'effet... mais à Paris!.. J'avais toujours mille petites choses à faire jusqu'à cinq heures : alors Charles rentrait, justement au moment où je sentais que sa présence allait me devenir nécessaire... je mourais de faim : à cinq heures régulièrement, je faisais des bâilles, des bâilles!..

AUGUSTE.

Oui, c'est ce qui dénote de grands besoins d'estomac.

Mme DUBROCHET.

Ma chère, quand vous serez mariée, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'habituer votre mari à vous laisser seule au moins pendant une bonne moitié de la journée... (*à Auguste qui sourit*) Cela vous étonne ce que je dis là, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

Du tout, madame; je suis convaincu que vous avez

Digitized by Google

d'excellents arguments à faire valoir à l'appui de cette opinion : d'ailleurs on sait bien que les maris, les maris... voyez-vous ?..

CAROLINE.

Vous allez dire une bêtise, je sens cela...

Mme DUBROCHET.

Toujours est-il que ces messieurs gagnent souvent à se laisser désirer...

AUGUSTE.

Oui, quand leurs femmes sont en appétit.

Mme DUBROCHET.

Que vous êtes méchant !.. A cinq heures, cinq heures et demie nous sortions pour aller dîner au restaurant ou chez l'un ou l'autre des correspondants de la maison Saumon. Le soir était consacré au spectacle ou à des visites, des concerts... Nous ne rentrions guère que vers minuit, minuit et demi.... fatiguée que j'étais !.. oh ! ma chère, Charles était à Paris la perle des maris. (*Caroline se mouche; Auguste se gratte le derrière de l'oreille*).

Mme HAUTICHE.

Il ne faut pas rougir pour ça, monsieur Dubrochet.

MONS. DUBROCHET.

Moi madame? pas du tout...

Mme DUBROCHET, *criant.*

Aïe ! que je suis maladroite !

Mme HAUTICHE.

Qu'est-ce que c'est ?

Mme DUBROCHET.

J'ai répandu la moitié de ma tasse sur mon fichu, ça me désespère.

MONS. DUBROCHET.

Tu n'en fais jamais d'autres, ma bonne !

Digitized by Google

AUGUSTE, *à part.*

Ma bonne! oh! comme c'est ça.

CAROLINE, *à part.*

Ma bonne! comme il est changé donc!.. lui, qui était si brutal!... de mon temps, il m'eut bourrée comme un canon.

AUGUSTE.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous débarrasser de votre fichu?

Mme DUBROCHET.

Volontiers, monsieur Auguste.

AUGUSTE, *à part.*

Allons, allons, ça va!

MONS. DUBROCHET.

C'est comme à l'Opéra, le jour de la trente-septième représentation des *Huguenots;* n'a-t-elle pas répandu la moitié d'une glace sur une robe toute neuve?

Mme DUBROCHET.

Mon Dieu, monsieur Dubrochet, est-ce que tu vas commencer à grogner.

AUGUSTE, *à part.*

Oh, oh! monsieur Dubrochet!.. parisien tout pur...

CAROLINE.

Monsieur Charles s'en gardera bien; il craindrait trop de ressembler à un vieux mari.

Mme HAUTICHE.

Tenez, Auguste disait tantôt que monsieur Charles avait vieilli.

AUGUSTE.

Moi! j'ai dit ca? ne la croyez pas : maman ne sait pas ce qu'elle dit.

Mme HAUTICHE.

Je ne sais pas ce que je dis, à cette heure!

Digitized by Google

CAROLINE.

Encore une tasse, monsieur Charles ?

MONS. DUBROCHET.

Bien obligé...

CAROLINE.

Moitié thé, moitié punch.

MONS. DUBROCHET.

Bien reconnaissant.

Mme DUBROCHET.

Du punch! les médecins lui ont défendu toute espèce de liqueurs.

AUGUSTE.

Allons donc! Est-ce que nous aurions une petite gastrite, M. Dubrochet ? (*à part*) Tous ces nouveaux mariés en sont là. — Ils toussent tous!

Mme DUBROCHET.

Non ; mais il paraît que sa santé a besoin de grands ménagements.

AUGUSTE.

C'est singulier tous les jeunes mariés, à ma connaissance, en sont réduits là... abstinence du petit verre et des ménagements... hé, hé! ça ne laisse pas que de donner à réfléchir aux jeunes célibataires...

CAROLINE.

Taisez-vous donc Auguste ; vous êtes insupportable. (*à madame Dubrochet :*) Quand je vous ai rencontrés hier, ma chère, ne veniez-vous pas de St.-Paul ?

Mme DUBROCHET.

Oui, ma chère; nous étions allés entendre prêcher l'Évêque.

CAROLINE.

N'est-ce pas étonnant ? je ne l'ai pas encore entendu prêcher, moi.

Digitized by Google

Me DUBROCHET.

Eh bien, ma chère, je puis vous assurer que vous avez beaucoup perdu à n'y être pas allée, hier.

CAROLINE.

Vraiment! monseigneur a donc admirablement bien prêché?

Me DUBROCHET.

Non; mais monseigneur a bien les plus jolies mains qu'il soit possible de voir!..

CAROLINE.

Et son sermon?

Me DUBROCHET.

Des mains potelées et d'une blancheur éblouissante; avec ça, des ongles roses, roses! et fendus en amande, ma chère.

AUGUSTE, *à part.*

Bigre! des ongles fendus en amande.

CAROLINE.

En amande?

Me DUBROCHET.

Comme les yeux de Mme de la Vallière; tout ce qu'il y a de mieux.

CAROLINE.

Ah, ah! bien...

Me DUBROCHET.

Enfin, ma chère, des mains superbes!

AUGUSTE.

Et le sermon de son Éminence?

Me DUBROCHET.

Son sermon? moi, je n'ai fait attention qu'à ses mains. Tenez! ma chère, c'est peut-être de l'exagération, je deviendrais folle d'un homme qui aurait des

Digitized by Google

mains pareilles... (*Auguste, occupé à siroter lentement une tasse de thé au punch, jette un coup-d'œil sur ses mains, fait une grimace et les insinue doucement dans les poches de son pantalon*). C'est bien agréable, tout de même, ma chère, d'être évêque! des dentelles, ma chère!... un point de Malines magnifique! ma chère! — On en ferait hardiment cinq ou six pélerines... — Mais, Charles, dis donc à M. Auguste, que j'impatiente, je le vois bien...

AUGUSTE.

Ah! par exemple : madame comment pouvez-vous dire une chose semblable?

Me DUBROCHET.

Quel était le sujet du discours de monseigneur?...

MONS. DUBROCHET.

Il anathémis... il anathématis... comment dirai-je donc?

Me DUBROCHET.

Tu disais fort bien : il anathémisait...

MONS. DUBROCHET.

Mais non; on ne lit pas anathémiser... il anathématisait le spectacle...

Me DUBROCHET.

Puisque c'est mieux, que ne le disais-tu tout de suite alors? oui, je me rappelle maintenant! « le spectacle, disait-il, est la perte de nos âmes! » et il fesait aller sa main droite dans ce sens-ci, une main délicieuse! « le spectacle est un piège journalier que Satan tend à nos faiblesses! » et en disant cela, d'un ton larmoyant qui ferait croire qu'il pleure dans sa gorge, il déployait, comme ça, la main gauche qui est bien la sœur de l'autre, tant elle est blanche et grassouillette! — moi,

Digitized by Google

je n'ai entendu que ça. Monsieur Auguste, mon mari, vous dira le reste... — Ah, à propos, ma chère, madame Canard avait hier un chapeau d'un goût exquis.

Mᵉ HAUTICHE, *se récriant.*

Une actrice à l'église?

Mᵉ DUBROCHET.

Comment, madame Canard était à St.-Paul, aussi?...

Mᵉ HAUTICHE.

Je vous le demande? Est-ce qu'elle y était?

Mᵉ DUBROCHET.

Non : je l'ai vue au Pont-d'Ile...

AUGUSTE.

C'est drôle de voir les acteurs hors de scène, n'est-ce pas? ils ne se ressemblent plus du tout! c'est mirobolant.

M. DUBROCHET, *à part.*

Il est stupide avec son mirobolant!

Mᵉ DUBROCHET, *à part.*

Tiens! je ne croyais pas Auguste si spirituel.

AUGUSTE, *qui les a observés l'un et l'autre, dit à part aussi:*

Bon! je produis mon effet.

Mᵉ DUBROCHET.

Madame Canard portait, ma chère, un chapeau joli comme un amour; un chapeau cerise avec un pavias.

AUGUSTE.

Un pavias? qu'est-ce que c'est que ça? ça doit être bien gentil.

Mᵉ DUBROCHET.

C'est une fleur; dernier genre... c'est une fleur, oui, qu'on place à côté du nœud de gauche et dont la branche descend jusqu'au bas de la forme... — Mais, monsieur Dubrochet, pour l'amour de Dieu, parle donc avec monsieur Auguste du discours de monseigneur...

Digitized by Google

— Et du monde, ma chère ! du monde ! tout ce qu'il y a de mieux à Liége, se trouvait là. Je suis sûre qu'il y a bien longtemps que St.-Paul n'avait réuni d'aussi jolies toilettes ; et une masse de jeunes gens, donc !... Il n'y avait pas jusqu'au Suisse qui ne fut en *grand dévime* gala.

Me HAUTICHE.

C'est un fort bel homme aussi : je le connais.

Me DUBROCHET.

Pour moi je ne trouve rien de comparable aux mains de l'évêque.

Me HAUTICHE.

Et notre salon, comment le trouvez-vous, madame, depuis les changements que nous y avons faits ? (*Elle s'empare d'une des bougies et fait le tour de l'appartement en éclairant avec un soin particulier les profondeurs de chaque angle : puis élevant le bras à la hauteur du meuble qu'elle désigne :*) Et ce lustre, comment le trouvez-vous ?

Me DUBROCHET.

Ce lustre est incontestablement de toute beauté.

Me HAUTICHE.

Il nous coûte assez cher pour ça, allez !

Me DUBROCHET.

C'est en bronze, n'est-ce pas ?

Me HAUTICHE.

En quoi, donc, s'il vous plaît ? Et ces rideaux, tenez, là, vous n'en devineriez jamais le prix ?

Me DUBROCHET.

Pardonnez-moi ; tout Liége s'en entretient : vous les avez achetés à la mortuaire des Rivet, rue Hors-Château, pour deux cent quatre-vingts francs.

Me HAUTICHE.

Sans compter les dix pour cent... que c'est une hor-

Digitized by Google

reur ; moi qui ne me doutais pas de ça ! ce qui fait que je les ai payés plus cher que chez le marchand.

Mᵉ DUBROCHET.

C'est ce qu'on dit.

Mᵉ HAUTICHE.

C'est chez votre oncle Saumon que vous avez entendu parler de ça? Je sais que madame Saumon-Ablette en avait fort envie parce que la couleur des draperies allait à la tapisserie de son salon.

Mᵉ DUBROCHET, *à Caroline.*

Au fait, ne trouvez-vous pas, ma chère, que dans ce salon, tout magnifique qu'il est d'ailleurs, les couleurs jurent?

Mᵉ HAUTICHE.

Du tout ! les couleurs ne jurent jamais ; ce sont des idées qu'on se fait.

Mᵉ DUBROCHET, *en clignant de l'œil à Auguste.*

A la bonne heure !

AUGUSTE, *à part.*

Diable m'emporte elle me fait des avances ? attention ! (*Il se redresse et se donne des airs avantageux*).

Mᵉ HAUTICHE.

C'est comme ce lustre, tenez ! Il y a des gens qui vous diront qu'il faisait meilleur effet dans le salon des Rivet : je ne vois pas pourquoi, puisqu'il me coûte tout aussi cher qu'à eux.

Mᵉ DUBROCHET.

C'est un luxe qu'on peut aujourd'hui se permettre à assez bon marché ; les bronzes sont pour rien à Paris... nous avons marchandé, dans le passage Choiseuil, un lustre tout-à-fait pareil qu'on nous eût laissé pour quatre-vingt-quinze francs.

Digitized by Google

Mme HAUTICHE.

Pas possible?

Mme DUBROCHET.

N'est-ce pas, Charles?

Mme HAUTICHE.

Mais c'est une volerie! celui-ci me coûte cent quarante-cinq francs et des dix pour cent et des embarras tout plein! mais c'est égal, madame Saumon-Ablette qui en mourait d'envie ne l'a pas plus eu que les rideaux.

Mme DUBROCHET, *vivement à son mari.*

Eh bien, Charles, est-ce que tu dors?

MONS. DUBROCHET.

Nullement, chère amie.

Mme DUBROCHET.

Il me semble qu'il est temps que nous partions.

MONS. DUBROCHET.

Je suis à tes ordres, ma bonne.

AUGUSTE.

Eh quoi? déjà? Il n'est guère plus de huit heures et demie.

MONS. DUBROCHET, *tirant sa montre.*

Neuf heures passé.

Mme HAUTICHE.

Comme le temps passe vite pourtant, quand on se trouve en bonne compagnie?

CATHERINE, *entrant.*

Madame, voici la gazette.

AUGUSTE.

Donnez! (*Il applique un lorgnon contre son œil et parcourt la feuille*).

Mme DUBROCHET, *à Caroline.*

Tiens! ma chère, depuis quand monsieur Auguste est-il devenu miope?

CAROLINE.

C'est un genre qu'il se donne, ma chère.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Ecoutez donc quand on possède une chaîne aussi jolie que celle-ci...

Mme DUBROCHET.

Voyons?

AUGUSTE.

Voilà!... (*à part*) Elle à souri? fameux!

Mme DUBROCHET.

Qui vous a donné ce lorgnon?

AUGUSTE.

Je l'ai gagné à la loterie... (*à part*) Oh! oh! elle est encore jalouse... fameux, fameux!.. S'il y avait moyen de lui couler quelque chose en douceur, à l'oreille?...

Mme DUBROCHET.

Il n'y a rien de nouveau dans le journal?

AUGUSTE.

Rien.

Mme DUBROCHET.

Rien! vous avez bien vite décidé cela? Mme Larmoyer est-elle revenue de Paris.

CAROLINE.

Pas encore, ma chère, vous savez bien que ces dames ne reviennent jamais qu'après Longs-Champs.

Mme DUBROCHET, *prenant le journal.*

Ah! Papillon donne son bal mercredi prochain... (*à son mari*) Nous irons, mon ami, n'est-ce pas...

AUGUSTE *à part.*

Diable m'emporte, elle m'a regardé.

MONS. DUBROCHET.

A la redoute de Papillon?

Mme DUBROCHET.

Pourquoi pas?

MONS. DUBROCHET.

Il n'y va jamais personne.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Vous vous trompez, mon cher.

MONS. DUBROCHET.

On n'y voit que du menu fretin ; les demoiselles Goujon, par exemple...

Mme DUBROCHET.

Du tout ! j'engagerai mes belles-sœurs Dubrochet à m'y accompagner ; si les Dubrochet y vont, les Saumon ne se feront pas longtemps prier pour être de la partie : Aglaé et Malvina ne demanderont pas mieux... Pour peu que cela se dise, les Requin et les demoiselles Baleine y viendront aussi.

AUGUSTE.

Moi, d'abord j'ai souscrit ; car en véritable ami et protecteur des beaux-arts, j'ai toujours eu une estime particulière pour Papillon...

Mme DUBROCHET, *à Caroline.*

Voyons, ma chère, laissez-vous tenter...

CAROLINE.

Cela ne me tente guère, je vous assure.

Mme DUBROCHET.

Allons, allons, vous ne serez pas toujours aussi triste qu'aujourd'hui...

CAROLINE.

Moi, triste? je vous prie de croire le contraire et la preuve c'est que j'irai à la redoute mercredi prochain.

AUGUSTE.

Bravo ! j'espère, madame, que vous voudrez bien m'accorder l'honneur de danser la seconde walse avec vous.

Mme DUBROCHET.

Et pourquoi pas la première.

AUGUSTE.

J'y ai déjà été pris trop souvent ; mes danseuses arrivent trop tard et c'est... embêtant.

Digitized by Google

Mme DUBROCHET.

Comme j'ai perdu l'habitude de walser, je ne vous accorderai qu'une contredanse... la troisième.

AUGUSTE, *vivement.*

Fameux!.. (*à part*) Celle d'avant-souper; l'entr'acte est d'une heure!.. (*Il regarde monsieur Dubrochet et dit entre ses dents:*) Cher ami, va!

Mme DUBROCHET.

Ainsi, c'est chose arrangée, n'est-ce pas?.. J'ai apporté de Paris une robe de Victorine délicieuse et, soit dit entre nous, je serais en vérité désolée d'attendre à l'année prochaine pour la montrer.

Mme HAUTICHE.

Bé! j'irai aussi moi, alors.

CAROLINE.

Vous, maman? quelle idée! en ce cas, vous vous ferez faire une robe nouvelle; je ne veux plus que vous alliez à la redoute avec votre robe ponceau.

Mme HAUTICHE.

Pourquoi donc, bijou?

CAROLINE.

Parce qu'il est temps que vous mettiez cette vieille guenille de côté: vous vous ferez faire une robe, vous dis-je, et vous y ferez mettre l'ampleur qui convient...

Mme HAUTICHE.

C'est vrai; mes vieilles robes me gênent à un point... c'est que je deviens puissante, tenez, monsieur Charles, à un point que vous ne pouvez vous imaginer.

MONS. DUBROCHET.

Vous vous portez bien, madame.

Mme HAUTICHE.

Merci Dieu, ça ne va pas mal.

Digitized by Google

Me DUBROCHET, *se levant; tous se lèvent en même temps.*

Allons, Charles, donne moi mon chapeau et partons; il est plus que temps.

AUGUSTE, *avec précipitation.*

Madame, permettez-moi de vous le présenter.

Me HAUTICHE.

Monsieur Charles, il me semble que vous étiez plus éveillé autrefois.

Me DUBROCHET, *riant.*

C'est le mariage, madame...

Me HAUTICHE.

Déjà?

Me DUBROCHET.

Oh! mais je vous assure que je l'aime mieux comme ça qu'autrement... Je vous le répète, Charles est la perle des hommes... l'humeur la plus égale! j'en fais tout ce que je veux...

Me HAUTICHE, *passant du côté de sa fille, lui dit tout bas à l'oreille.*

Je te l'avais bien dit que c'était un mari comme cela qu'il te fallait?

CAROLINE, *bas, avec impatience.*

Mon Dieu, maman, laissez-moi donc tranquille! (*Elle pousse un profond soupir*).

Me HAUTICHE, *à part.*

Soupire, va; soupire : tu ne me feras pas accroire que c'est le maigre cette fois-ci.

AUGUSTE, *bas à Me Dubrochet.*

Adèle, refuseriez-vous mon bras si je vous l'offrais.

Me DUBROCHET, *souriant.*

Fou que vous êtes.

AUGUSTE, *haut.*

Madame, je suis sûr que vous ne refuserez pas mon bras?

Digitized by Google

Mme DUBROCHET.

Mais, monsieur Auguste, mon mari...

AUGUSTE.

Qu'est-ce que cela fait? il nous chaperonnera... n'est-ce pas, mon cher?..

MONS. DUBROCHET, *saluant.*

Mesdames... (*Embrassades, salutations et formules d'usage: Mr. Dubrochet et sa femme à qui Auguste donne le bras, sortent*).

SCÈNE VII.

Mme HAUTICHE, *restée seule avec Caroline s'empresse d'éteindre une des bougies et de prendre une savoureuse prise de tabac.*

Ce polisson d'Auguste, comme il vous a bientôt eu pris son parti! le voilà tout de suite aussi à son aise avec Adèle que si... psi! ces jeunes gens! — Aussi, il faut être de bonne foi, Charles est un bon, un bien bon mari: tu ne trouves pas, Caroline? (*Caroline, debout, les yeux imperturbablement fixés sur la flamme bleuâtre qui voltige au-dessus des hochets du foyer, ne répond pas; Mme Hautiche reprend à mi-voix:*) ah! ah! sournoise, tu le regrettes à présent, hein? n'interrompons point sa méditation; ce seraient des algarades et des fureurs peut-être à n'en pas finir: c'est là, il faut l'espérer, le germe d'une bonne leçon et dont elle profitera, s'il plaît à Dieu; mais elle épouserait un baron qu'elle pensera encore avec d'amers regrets à son ami Charles... regrets inutiles ma petite! Il fallait vous décider à temps; à présent, c'est à bon droit qu'on vous pourrait dire:

Adieu paniers, vendanges sont faites!

Digitized by Google

MÉLANGES.

CONCOURS DE L'ACADÉMIE DE BRUXELLES.

Voici pour la classe des lettres, le programme des questions proposées pour le concours de 1840, par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

Première question. *Quels furent les changements apportés par le prince Maximilien-Henri de Bavière* (en 1684) *à l'ancienne constitution liégeoise; et quels furent les résultats de ces changements sur l'état social du pays de Liége, jusqu'à l'époque de sa réunion à la France?*

L'Académie désire que cet exposé soit précédé, par forme d'introduction, d'un tableau succinct, historique et critique de l'ancien gouvernement liégeois, sans toutefois que l'auteur soit tenu de remonter au-delà du règne d'Albert de Cuick.

Deuxième question. *Quelles ont été, jusqu'à la fin du règne de Charles-Quint, les relations politiques, commerciales et littéraires des Belges avec les peuples habitant les bords de la Mer Baltique?*

Troisième question. *Quel a été l'état de la population, des fabriques, des manufactures et du commerce dans les provinces des Pays-Bas, depuis Albert et Isabelle jusqu'à la fin du siècle dernier?*

Quatrième question. *Vers quel temps l'architecture ogivale, appelée improprement gothique, a-t-elle fait son apparition en Belgique? quel caractère spécial cette architecture y a-t-elle pris aux différentes époques? quels sont les artistes les plus célèbres qui l'ont employée, les monuments les plus remarquables qu'ils ont élevés?*

Cinquième question. Les anciens Pays-Bas autrichiens ont produit des jurisconsultes distingués, qui ont publié des traités sur l'ancien droit belgique, mais qui sont, pour la plupart, peu connus ou négligés. Ces traités sont non-seulement précieux pour l'histoire de l'ancienne législation nationale, mais contiennent encore des notions intéressantes sur notre ancien droit politique; et sous ce double rapport, le jurisconsulte et le publiciste y trouveront des documents utiles à l'histoire nationale.

L'Académie demande donc qu'on lui présente une analyse raisonnée et substantielle, par ordre chronologique et de matières, de

Digitized by Google

ce que ces divers ouvrages renferment de plus remarquable pour l'ancien droit civil et politique de la Belgique.

L'Académie propose, dès à présent, pour le concours de 1841, les questions suivantes :

Première question. *Quel était l'état des écoles et autres établissements d'instruction publique en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle? Quelles étaient les matières qu'on y enseignait, les méthodes qu'on y suivait, les livres élémentaires qu'on y employait, et quels professeurs s'y distinguèrent le plus aux différentes époques ?*

Deuxième question. *Faire l'histoire de l'état militaire en Belgique, sous les trois périodes bourguignone, espagnole et autrichienne, jusqu'en 1794, en donnant des détails sur les diverses parties de l'administration de l'armée, en temps de guerre et en temps de paix.*

L'Académie désire que le mémoire soit précédé, par forme d'introduction, d'un exposé succinct de l'état militaire en Belgique dans les temps antérieurs, jusqu'à la maison de Bourgogne.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement en latin, français ou flamand, et seront adressés, franc de port, avant le 1^er^ février 1840, à M. *Quetelet*, secrétaire perpétuel.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; à cet effet, les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise, qu'ils répéteront dans un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. Ceux qui se feront connaître de quelque manière que ce soit, ainsi que ceux dont les mémoires seront remis après le terme prescrit, seront absolument exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives, comme étant devenus sa propriété, sauf aux intéressés à en faire tirer des copies à leurs frais, s'ils le trouvent convenable, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DOUZIÈME.

Pages.

La Joyeuse entrée de Ferdinand de Bavière à Liége. — M. L. Polain 5

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; sa vie, sa politique et sa cour. — *Deuxième et troisième article.* — J. J. Altmeyer. 27-347

Villes, paysages allemands. — *Quatrième lettre.* — Eugénie Poulet 50

Everard T'Serclaes, chronique brabançonne.

3° — Brabant au Grand-Duc. 81

4° — Le crime et l'expiation — Ph. L***. 171

Quelques journées de la Révolution belge à Louvain . . . 107

Des travaux historiques en Belgique. — *Premier article.* — A. Van Hasselt 139-233

Borght — Georges Dupnhy. 227

Au trou de Han — C. F. 276

Notice sur quelques localités de l'ancien Duché de Luxembourg. — *Premier article* — D. Marlin. 299

Poésie. — La Sérénade. — Eugène Gens 327

Imitation de l'ode 7me du 5me livre d'Horace. Sur la guerre civile. — J. G. Modave 329

Instruction publique. — Écoles préparatoires et spéciales du génie civile, des mines et des arts et manufactures, établies aux frais de l'État, près des universités de Gand et de Liége. — A. V. 331

Une Soirée en ville 385

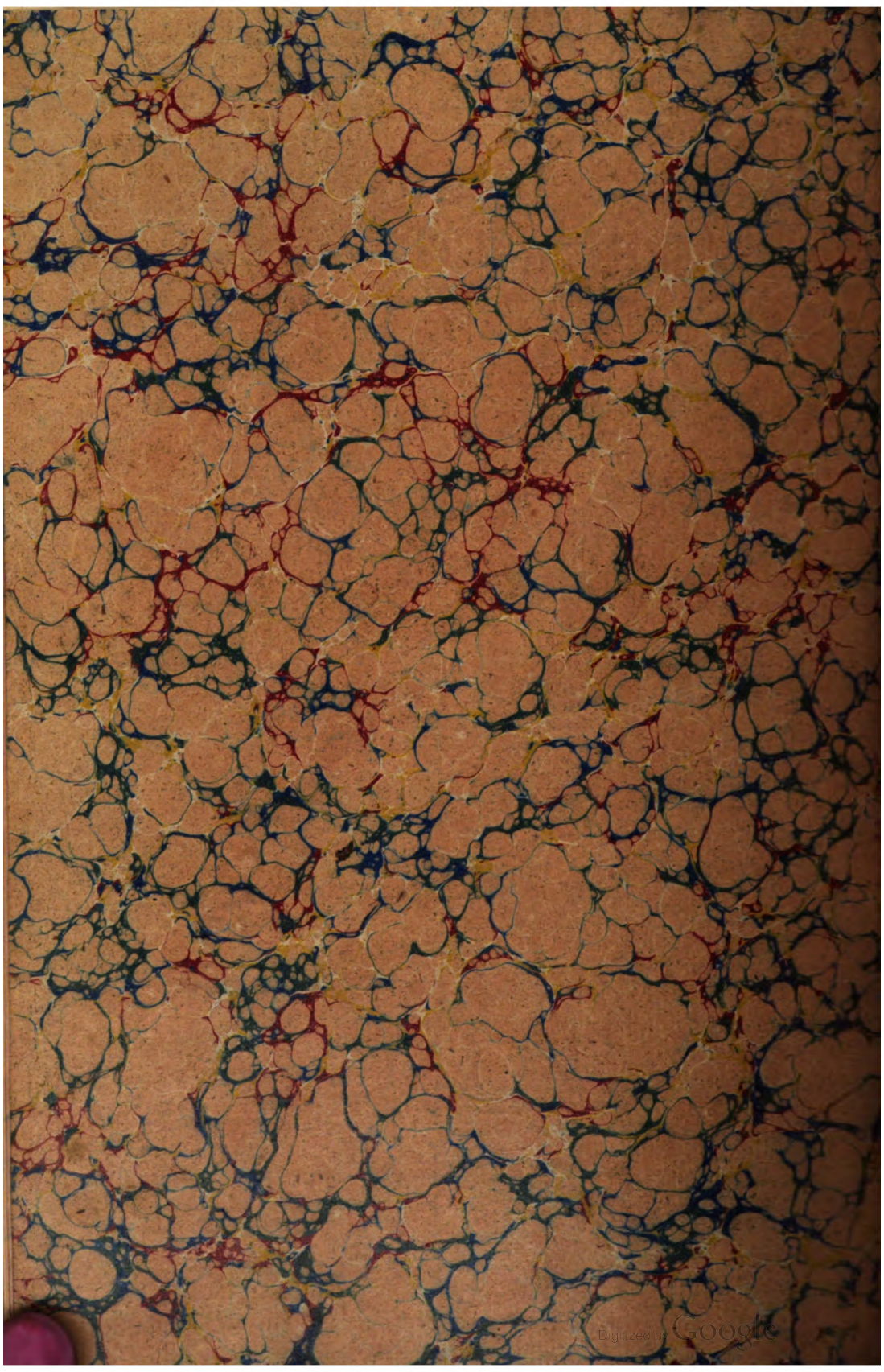
Analyse critique 207

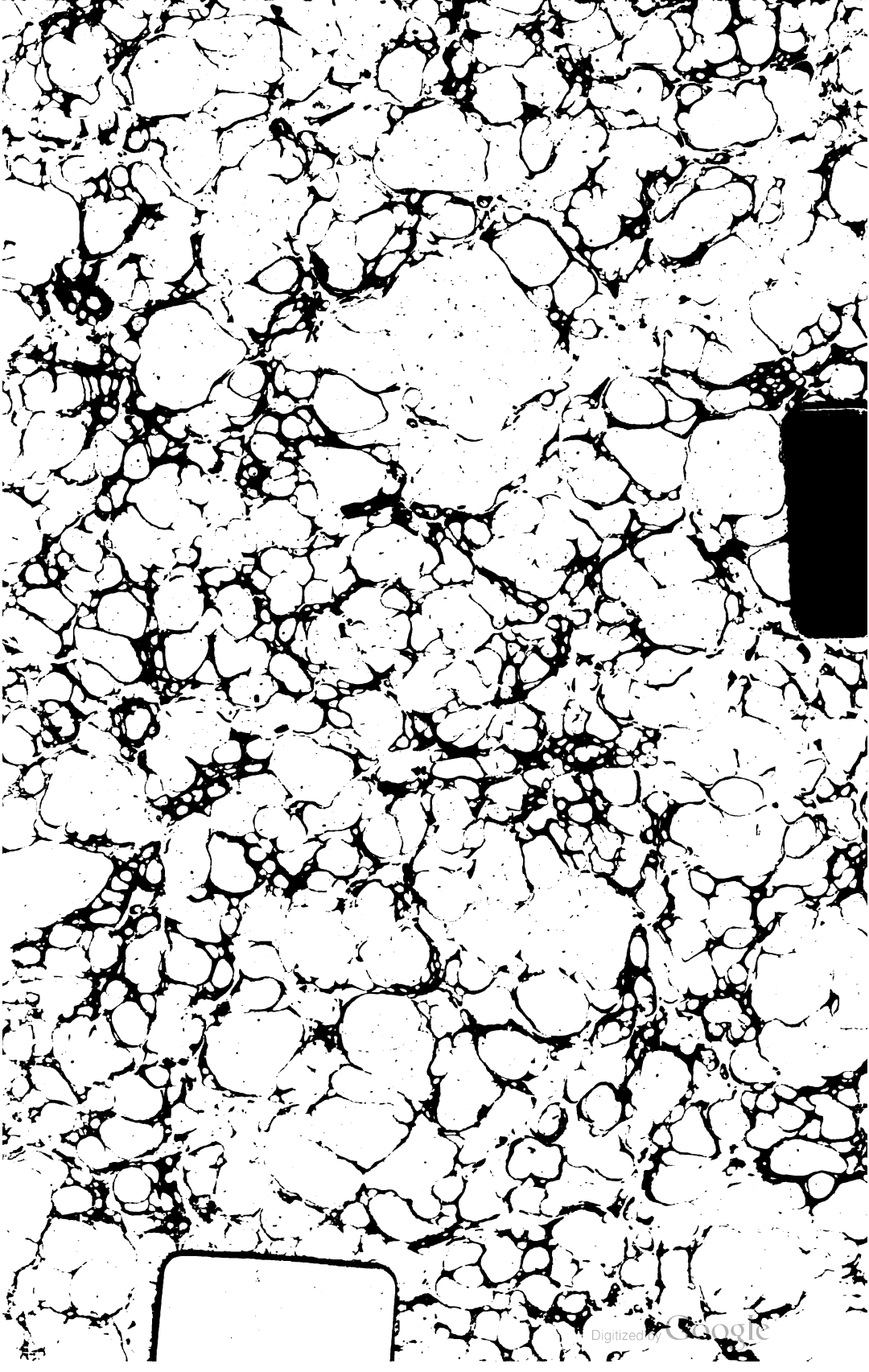
Mélanges 225-427

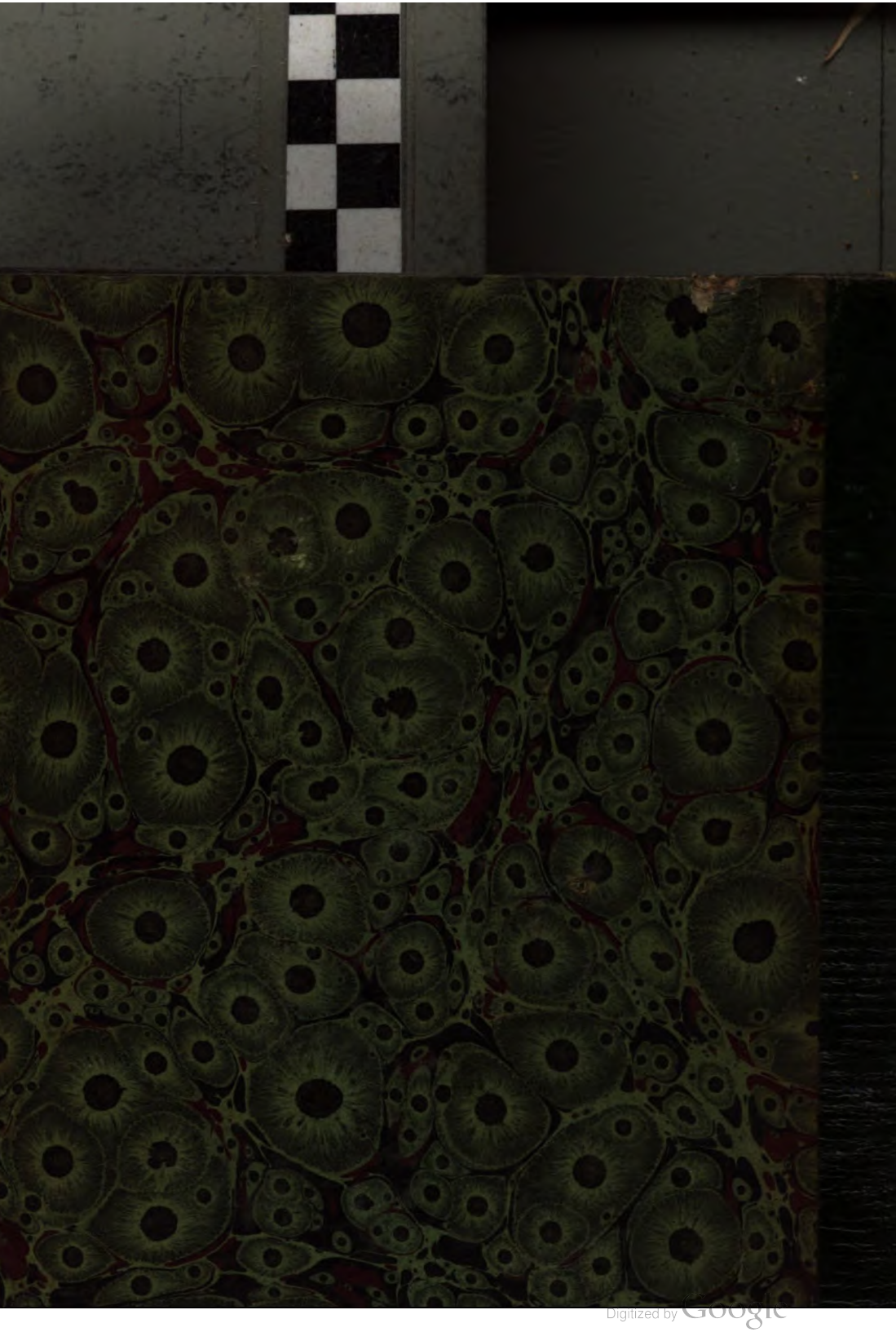
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google